

A photograph of a man, likely a religious leader, speaking at a podium. He is wearing a white cap and glasses, and his right hand is raised in a gesture. The background is a warm, reddish-orange color.

Pierre Guillard

*Ce fleuve
qui nous sépare*

Lettre à l'imam Ali Belhadj

EDITIONS
LOYSEL

Pierre GUILLARD

**CE FLEUVE
QUI NOUS SEPRE**

Lettre à l'imam Ali Belhadj

Editions Loysel

A une question sur l'Algérie qui lui était un jour posée par un journaliste de télévision, M. Alain Minc, financier et publiciste français, engagea sa réponse par ces mots : « *Ce pays, dont un fleuve nous sépare...* »

Ces paroles de belle étoffe se doublent du satin clair d'un verset coranique, fort disputé en Algérie, où le même mot, *bahr*, désigne tout uniment la mer et le grand fleuve.

Elles nous serviront ici à interroger la largeur du flot qui sépare, de la rive islamiste à la rive démocrate, ceux qui sont engagés dans l'amour de l'Algérie.

Avertissement

Les quotidiens algériens cités verront leurs titres abrégés en note :

EM : *El Moudjahid*

EW : *El Watan*

QA : *Le Quotidien d'Algérie*

H : *Horizons*

AR : *Alger républicain*

M : *Le Matin*

Pour les hebdomadaires :

AA : *Algérie actualité*

JA : *Le Jeudi d'Algérie*

HL : *L'Hebdo libéré*

Le Coran sera cité dans la traduction de Denise Masson (Gallimard, Paris, 1967).

Remerciements

Ces lignes n'eussent point vu le jour sans mes rencontres avec Hamid Hakkar, fondateur et directeur de Radio-Sud à Besançon, et avec Mohand Dehmous et Amrane Ahdjoudj, qui dirigeaient en 1991-1992 Radio-Beur à Paris. Nos divergences d'appréciation sur la journée algérienne du 11 janvier 1992 n'ont jamais altéré l'estime que je leur porte et la gratitude que je leur témoigne.

Merci à Saliha, Mustapha, Djamel de Radio-Sud, à toute la grande équipe de Radio-Beur, tout particulièrement à Zohra, Kamel, Nacer, Bob, Achour, Ali Baba, Nafar, Morad, Dider. Merci à celles qui tant m'aidèrent au clavier, Oyba, Patricia, Ghislaine. Merci à ceux qui me permirent de couper et boucler, Alain, Hamid.

A Samy

Table

I	Rencontre	p 6
II	Le bâton du monsieur de la Sonelgaz	p 20
III	Bab el-Oued, <i>chouhada</i>	p 21
IV	Le pas de Chadli Bendjedid	p 31
V	Marée	p 36
VI	<i>Rana daïne</i>	p 44
VII	Le pas du FIS	p 46
VIII	Le bébé de Ouargla	p 68
IX	Juin, regard 1 Implosion	p 79
X	Juin, regard 2 Dix-sept heures trente-six : l'âme du FIS	p 91
XI	Le dernier tiers de la nuit	p 108
XII	11 janvier, regard 1 Pronunciamento	p 114
XIII	11 janvier, regard 2 Le débat qui n'a pas eu lieu	p 116
XIV	11 janvier, regard 3 Les quinze journées brûlantes de la République	p 129
XV	Fraudeurs mais alphabètes	p 140
XVI	D'une défaillance	p 151
XVII	Le visage de Boumaarafi	p 166
XVIII	<i>Fellaghas</i>	p 174
XIX	Le pas de Mohammed	p 184
XX	La démocratie est <i>kofr</i>	p 209
XXI	« Attache maintenant ta chamelle »	p 227
	<i>Chronologie succincte</i>	p 18
	<i>Glossaire</i>	p 239
	<i>Index des personnes citées</i>	p 247

I - Rencontre

Ya Cheikh¹ !

Comment allez-vous, dans votre prison ?

Votre santé vous satisfait-elle ?

Vos geôliers vous traitent-ils dignement ?

Pouvez-vous rencontrer votre épouse, vos enfants, vos proches ? Vos livres ont-ils gagné, pour l'adoucir, l'étroit de votre solitude ? Recevez-vous les journaux de votre pays ? Vos avocats peuvent-ils porter jusqu'à votre cellule petit écho de la rumeur du monde ?

Les Algériens sont très inquiétants

Laissez-moi vous confier à mots brefs pourquoi j'ai désiré vous écrire, comment votre Algérie m'est chère. En 1956, année de votre naissance, j'avais six ans, j'habitais avec mes parents et mes frère et sœur à Puteaux, une banlieue très populaire de Paris. Et je voyais avec mes yeux d'enfant. A Puteaux, il y avait beaucoup d'Algériens. La Guerre de libération nationale de votre sol était engagée depuis près de deux ans, ma mère me mettait en garde, quand je sortais, contre ceux de votre peuple. Sous nos fenêtres, il y avait un grand chantier, mon père était le chef du chantier. Il y avait là aussi beaucoup d'Algériens. Il y en avait un qui s'appelait Chérif, mon père disait : « *C'est le caïd.* » Il devait traiter avec lui pour le travail des Algériens. Mon père le ménageait, il avait des soucis avec ce Chérif, il en parlait à ma mère. Quelquefois ce Chérif venait prendre l'apéritif chez nous. Les autres ouvriers ne venaient pas, donc il était important. Il avait un costume noir quand il venait pour l'apéritif. Je l'observais avec la plus vive curiosité. Était-il une sorte de shérif ? Puis dans les rues il y eut aussi des gendarmes. Puis les voitures klaxonnaient, 1-2, 1-2-3, ça voulait dire : « *De Gaulle au pouvoir !* » Mon père avait l'oreille collée au poste de radio. Quelquefois les voitures faisaient 1-2, 1-2-3, mais ça voulait dire : « *De Gaulle au poteau !* » C'était compliqué et c'était grave. Les Algériens étaient étranges et inquiétants. Mais, de ce fait, n'étaient-ils pas très intrigants ?

Quand je revenais de l'école, je passais avec ma mère devant les cafés algériens. J'entendais le claquement sec des dominos et un refrain bizarre, qui m'était énigme, et m'est toujours resté fredonné en mémoire, celui du *Ya Mustapha* : « *Chérie je t'aime, Chérie je t'adore...* »

¹. Mots d'origine arabe ou algérienne, sigles : cf. glossaire en fin de volume.

Merci à *Peuples méditerranéens* qui publia ce chapitre dans sa livraison du second semestre 1993, en une heure où nos éditeurs "tiers-mondistes" me rejetaient avec la hargne sotte de la bonne conscience.

Peut-être agitais-je en ma naïveté que les Algériens étaient très intéressants, puisque si Autres, et que les dangereux pouvaient être les aimés. Peut-être aspirais-je en mon printemps à entendre le secret de leur altérité. Peut-être méditais-je en ma rêverie que, parce qu'ils étaient si Autres, ils ne pouvaient qu'être les seuls qui ne pourraient jamais me comprendre, mais que, parce qu'ils étaient si Autres, pourraient-ils être ceux qui, justement, le pourraient... Parce que c'était eux, parce que c'était moi...

Puis nous avons déménagé, les Algériens ont disparu.

J'eus dix-sept ans, je les revis.

Les Algériens sont très exploités

J'allai les voir, avec d'autres de mon âge, ardents porteurs d'une heureuse nouvelle : la révolution allait balayer les puissants, nous devons nous unir, combattre et marcher tout droit vers le soleil. Mai 68 vint conforter notre allégresse. Nous quittâmes nos études sans adieu, jetâmes nos livres, devînmes ouvriers. J'appris à chanfreiner des tubes de chaudière, formai avec François et Rabah mon premier comité de lutte d'atelier. J'appris aussi les rudiments du neuf échange : *Asma ! Arrooua m'na !*²

Nous faisons de la politique du matin au sommeil, nous composions de petits tracts avec vos émigrés, les colportions dans les cités fétides où s'entassaient ces frères, enfoncions nos chevilles dans la boue de l'immense bidonville d'Argenteuil, organisions la résistance à l'injustice. A Argenteuil, c'est Driss qui commandait, il levait le doigt, cent cinquante gosses accouraient pour coller des affiches qui étaient cris de guerre. Contre nous les communistes hurlaient, les policiers frappaient, les patrons licenciaient, et nous étions, exactement, les plus heureux des hommes. Qu'es-tu devenu, cher Driss ?

Les Algériens sont très enthousiastes

J'avais vingt ans, c'était soirée d'été, à Besançon, chez un ami algérien. Nous étions une dizaine, Algériens, Français, *nouss-nouss*, jeunes tous et ardents. Les camarades algériens louangeaient Boumediene, il n'y en avait que pour Boumediene. L'un d'eux nous expliqua avec force détails que l'Algérie venait de réussir la fabrication de sa première brouette 100 % intégrée. Que n'avait-il pas dit là ! Nous avons déployé notre soirée à moquer cette brouette, secoués de rires qui se voulaient caustiques, et qui étaient en vérité bouleversés de joie intime. Ah ! nous gaussions-nous, vous êtes bien partis, avec votre brouette ! Et nos amis algériens de plaider la brouette en cent tirades de fougue. C'était très magnifique.

Au petit matin de ce bonheur, j'ai quitté avec mes copains français le quartier algérien, et je me souviens comme si c'était hier des paroles échangées à marcher dans la nuit :

« - *Il a l'air d'être bien, leur président, non ?*

- *Ils ont l'air de se débrouiller pas mal, là-bas !*

- *Qu'est-ce que c'était génial, oh la la, leur histoire de brouette ! »*

². Eh toi! Viens par ici!

Qu'est-ce que c'était génial ! Quelle belle chance c'était d'être debout dans le même camp, ensemble contre l'impérialisme, ensemble pour bâtir cette nouvelle société, cette société tant attendue qui, enfin...

Comme ce sera désastre, quelques années plus tard, de voir le doute impérieux fissurer ma certitude, puis la fracturer, puis s'abattre à fracas sourd le bâti de ce rêve...

Les Algériens sont très fous

Il fallait penser cette chute, et le voyage en Algérie, tant désiré, se vit remis. Quand nous apprîmes, en juin 1990, que le Front islamique du salut dont vous étiez le vice-président venait de remporter les élections municipales, je courus chez mon ami à la brouette et le vis catastrophé. « *Ils sont devenus fous !* » Il ne désirait plus m'accompagner, mais un mois plus tard, je marchais sur votre terre. J'ai rendu visite à tous les cousins de mes amis immigrés, jamais je n'aurais deviné que l'accueil algérien, dont je savais pourtant la richesse, puisse être aussi dense de générosité. J'ai très peu parlé, j'ai écouté beaucoup, j'ai marché, j'ai noté. A mon retour je me suis abonné à *Algérie actualité*, j'ai continué à lire *El Moudjahid*, *Horizons*³, à converser régulièrement avec mon ami Hamid Hakkar, qui huit ans plus tôt avait fondé sur Besançon une radio communautaire, Radio-Sud. Un soir, il me proposa de raconter à ses auditeurs les nouvelles que je lui apportais. Très fier, j'acceptai, et présentai une revue de la presse algérienne francophone articulée en un journal hebdomadaire. Très vite je dus comprendre qu'il me fallait étudier et travailler beaucoup pour cette heure d'émission. J'encombrai des quotidiens de votre pays le coin de ma machine, sous les sourcils froncés de mon chef d'atelier. Très vite, l'Algérie habita ma vie, jour après jour. Un an plus tard, pour transformer l'essai, j'envoyai trois semaines de suite copie de mon travail à Radio-Beur, à Paris. La réponse de la direction fut un appel, je fus accueilli les bras ouverts, je devais produire mon journal à Paris. Pendant une nouvelle année, je pris le train chaque fin de semaine pour parler de votre peuple. J'étais Français, je parlais de l'Algérie sur les ondes d'une radio de direction algérienne, à des dizaines de milliers d'Algériens. C'était un merveilleux pari, de passionnantes rencontres, une chance inespérée.

Et m'arriva, dans cette aventure, une autre aventure, tout à fait imprévue.

Les Algériens sont encore plus fous

Etait-ce à la fin de 1990 ou au début de 1991 ? Je lus une brève déclaration de vous, quelques mots à peine, presque rien. Quelques paroles que vous aviez glissées à un journaliste d'*Horizons*. Je les cerclai de rouge, les retrouvai dans mon découpage de préparation d'émission, les mis de côté : ça pouvait servir.

³. *Algérie actualité*, hebdomadaire ; *El Moudjahid*, quotidien du matin ; *Horizons*, quotidien du soir ; tous francophones et contrôlés par le pouvoir.

Le surlendemain, au sortir de Radio-Sud, je repris l'article, le relus. Vous y parliez, huit lignes sur une colonne, presque rien. Vous étiez contre l'injustice. Je me suis dit alors : comme sont simples ces phrases...

Trois jours passèrent encore. Je voulus vous relire. Je cherchai la coupure, elle avait disparu. Je l'avais donc jetée avec les chutes de journaux dont je n'avais pas usage. Cette erreur involontaire me parut bien mauvais signe. Si j'avais écarté votre déclaration, c'est forcément qu'elle me gênait beaucoup, que j'avais désir qu'elle m'habitât moins. Vous y disiez que depuis votre enfance, vous étiez révolté par l'injustice. Que le combat contre l'injustice était ce qui animait votre vie. Que cela était si fort en vous, que cela durerait jusqu'à la fin. C'étaient des phrases si simples ...

Il faudra quelques jours encore. Une après-midi, tout soudainement, je compris, quelque peu atterré, que vos trois bouts de phrases avaient opéré en moi une complète subversion. Car enfin, avant, c'était simple : l'islamisme était une opposition qui s'appuyait sur le malaise algérien pour proposer un modèle de société fascisant qui finirait par se casser la figure. Je pouvais dès cette époque expliquer pourquoi le discours islamiste séduisait la jeunesse. Mais c'est une chose que de tenir un raisonnement intellectuel, c'en est une tout autre que de voir surgir au for de soi une vérité neuve. Je restai comme suspendu : « *C'est donc ça !* » Brusquement se lisait pour moi que l'extrême simplicité de votre syntaxe, la banalité, pardonnez-moi, de votre vocabulaire, signaient la puissance et l'authenticité d'une sincérité absolue. Que non seulement le mépris de l'injustice était dit par vous tout uniment et presque sans pudeur, mais qu'il sortait littéralement de vous, comme une parole que vous portiez moins qu'elle ne vous portait. Que si tant de jeunes vous aimaient tant, c'est qu'ils lisaient en vous, derrière l'attaque frontale d'un régime corrompu, la demande de relations sociales nobles, et que brillait au creux de leur âme la trop radieuse Cité Idéale. Que tout cela était construit sur une incontestable culture d'Islam et sur un désir assez bouleversant.

Avec vos mots succincts ma jeunesse me revint en mémoire, et les gosses d'Argenteuil me rendirent une visite bien inopportune. Fou, fou, fou que vous êtes, mille fois plus fou encore que je ne croyais la veille ! Ainsi vous, et tout un flot de vos jeunes, brûlez pour une intime vérité, qui vous tourmente et vous assied... Je compris que vous étiez pris dans le piège de votre authenticité, et que j'étais pris, à le comprendre, dans le piège du devoir d'être authentique, quant à penser à vous.

Abdelkader Yefsah⁴ me dit un jour : « *Il n'y a qu'un seul islamiste en Algérie, c'est Ali Belhadj.* » Et il est vrai que votre compère Abassi Madani⁵ parle d'Islam, mais que son vocabulaire politique, sa façon de raisonnement, son acuité tacticienne montrent avec le vieux FLN bien des airs de famille. Mais vous, mais vous...

Je venais de faire une rencontre, pour mon grand tracas. Après le 30 juin 1991, jour de votre embastillement, votre absence porta en moi, à mon grand dam, la quotidienne insistance de votre présence. Je ne pouvais voir un bout de film télévisé, écouter un trait de conversation, sans me questionner : comment à cela eût réagi Ali Belhadj ? Comment, à sa désapprobation, répondre en une vérité qui le puisse toucher ?

⁴. Abdelkader Yefsah, historien, auteur de *La question du pouvoir en Algérie*, cité infra.

⁵. Index succinct de noms propres en fin de volume.

Mais j'entends le haut cri : ne suis-je pas plus fou que vous encore, à écrire à un fasciste ? N'eût-il pas été fou celui qui eût adressé lettre à Hitler pour lui proposer gentiment amendement de sa politique ?

Vous connaissez ce mot de « fascisme », il vous a été assez jeté, quoiqu'il ne soit point issu de votre culture et ait été importé dans votre pays à partir d'une histoire étrangère à la vôtre. Ne croyez pas que ceux qui parlent de fascisme à propos du FIS articulent un discours précisément construit. Fascisme pour eux veut dire : méthode de gouvernement qui s'appuie sur une minorité ou une majorité pour blesser gravement, voire tuer ceux, majoritaires ou minoritaires, qui ne sont pas d'accord.

Le FIS était-il fasciste ? Etes-vous, Cheikh Ali, un fasciste ?

Je crois pour ma part, je m'en expliquerai, qu'il y a du fascisme en vous, mais que ce fascisme en vous n'est pas le tout de vous, et que le FIS était, aussi, bien autre chose. Le FIS fut un mixte, et c'est de ce mixte que j'aimerais vous entretenir. Depuis mon mixte, car, étant homme, moi aussi je suis mixte. Je redoute les facilités de ceux qui voient dans le monde un « *Islam des Lumières* » et un « *Islam de la nuit* ». N'y aurait-il pas plutôt complexité, jour naissant mêlé à contre-jour ?

Les Algériens sont pris dans une ceinture de feu

Ce dont je propose l'urgence, c'est de se débarrasser d'un prêt-à-porter de la pensée à pauvres paillettes dont s'enchantent trop d'Occidentaux. Je prends au hasard. Un magazine français prisé de la petite bourgeoisie intellectuelle, *Actuel*, proposait en janvier 1993 un numéro double consacré au phénomène religieux. Le responsable des enquêtes de ce mensuel, M. Christophe Nick, nous produit un article qui s'ouvre de ces mots : « *Une ceinture de feu étrangle et embrase la planète.* » Nous irons de Sri Lanka à Téhéran, de la plaque caucasienne (« *plus de quatre-vingt-dix langues pour exprimer la haine et l'absurdité* ») à Alger, le tout à la vitesse d'un supersonique volant en très haute altitude. M. Nick nous explique que la flamme religieuse calcine et broie, il voit « *effroyable choc sismique* », « *potentiel explosif monstrueux* », et frissonne : « *Les fous de Dieu de la ceinture de feu ont de quoi effrayer.* »

Je le cite en sa conclusion : « *Il n'y a ni bonnes ni mauvaises religions. Dès lors qu'elles sortent du champ de la pratique religieuse individuelle pour côtoyer le pouvoir, toutes deviennent totalitaires par définition. Elles imposent des formes de domination, assignent à chaque être humain une place déterminée, excluent celui qui n'obtempère pas et finissent par le tuer au nom du sacré.* » Bref, elles imposent le « fascisme ».

Ce genre d'analyses se rencontre absolument partout. Je ne dis pas que je sois en désaccord fondamental avec la conclusion de M. Nick, je dis qu'il a oublié de nous compter, Français, dans son exhaustion des peuples fous. Je dis que son regard, condescendant et orgueilleux, proposé depuis l'observatoire douillet et haut perché de sa Bastille, fait de lui le tenant d'une attitude exactement religieuse, au sens où il la définit. Que si nous nous enchantons de notre religion, fort neuve, des Droits de

l'Homme, se permettre depuis elle de noyer tous les efforts, certes fort boiteux, des peuples pour s'émanciper, c'est se croire supérieur à bien petit paiement, et qu'il faudrait peut-être considérer le détail des choses. A suivre M. Nick, nous sommes démocrates exactement de cette manière quiète qu'ont certains musulmans de ronronner : « *Puisque nous sommes de la bonne religion, nous sommes les meilleurs* », satisfecit qui hérissait l'exigeant Malek Bennabi. Lorsqu'on se promène dans les rues d'Alger, on s'aperçoit que la Guerre du Golfe a été pour eux menée au nom d'une religion, le Droit, incompréhensible puisque n'emportant pas mêmes conclusions envers l'Irak et envers Israël, et qu'au nom de cette religion imposée nous avons tapissé un pays de bombes passablement meurtrières. Je ne sais s'il fallait ou non faire cette guerre, la question n'est pas là, elle est de mesurer que s'autoriser de l'intelligence c'est adopter un point de vue tout autre que celui de M. Nick, dont le fonds de commerce est de faire jouir son lecteur en l'éloignant mentalement des Barbares, en lui épargnant la fatigue d'écouter le dit du Barbare. Je n'écris pas « *Vive FIS* », Cheikh Ali Belhadj je vous en laisse le soin, je n'ai nul système à proposer, je ferraille une attitude que Sélim Nassib, au lendemain des élections municipales remportées en juin 1990 par le FIS, avait déjà stigmatisée⁵. Après avoir remarqué que les peuples arabes avaient en pure perte traversé le nassérisme, le baassisme, le nationalisme et le marxisme : « *Et soudain, plus rien. Echaudés par leurs échecs successifs, les intellectuels occidentaux sont retournés à leurs chères études. On s'était trompés, voilà tout. Privés même d'une utopie qui leur permette de rêver à une délivrance, les "peuples opprimés" ont eu plus que jamais le sentiment de rester seuls avec leurs problèmes sur les bras.* »

Comprenez, Cheikh Ali, que si l'on pourra vous demander de porter ça et là un regard plus contrasté sur le monde, cela ne pourra se faire depuis le siège surélevé d'un procureur démocrate. Un islamiste m'a paru faire bonne remarque un jour : « *Quand vous nous torturiez en 1957, vous étiez en démocratie, non ?* » Si, tout à fait, et nous avons il y a deux siècles accouché de cette démocratie pour nous empresser de hisser au pouvoir un Napoléon Bonaparte, qui après avoir déchiré le pays de *Misr*, a noyé l'Europe dans le feu et le sang. Il faut du temps aux peuples pour apprendre ! Et pour limiter le progrès du massacre, ne pourrait-on être fondé à se parler, et pour ce faire à s'écouter ?

Freud proposa un jour un petit conte mythique. Dans une horde primitive, le père avait toutes les femmes. Révoltés, les fils le tuèrent. Il ne leur resta plus, pour clore là l'œuvre de sang, et trouver moyen de coexister, qu'à édicter entre eux une loi qui fasse autorité. Et bien ça, ça ne s'est pas fait sans l'acceptation d'un surcroît d'angoisse. La démocratie, ce qui en fait la fondation, c'est l'angoisse. Et il me paraît que nombre d'Algériens, qui la redoutent, l'ont parfaitement deviné. Alors restons calmes et attentifs, au lieu d'aggraver de notre morgue le fossé civilisationnel.

Voyez ici que si je me suis tout à l'heure permis et m'autoriserai ça et là la récurrence de parler de moi, j'en avoue le narcissisme pour aussitôt prétendre qu'il fait honnêteté. Car devant tout discours, la question : qui parle ? depuis quelle histoire ? n'est pas de petite importance. Et le mot de « fascisme » ne me paraît pas emporter même lest, quand c'est tel rescapé de la torture qui l'articule, et quand c'est tel jeune fils de famille algérienne construit dans le confort de la rente pétrolière. A l'âge de quinze ans, stupide

⁵. in *Libération*, 25-06-1990.

enfant qui se croyait pur, debout devant la cathédrale Notre-Dame de Paris, je songeai : « *Nous abattons cela, nous construirons en ce lieu des HLM pour les sans-logis.* » C'était fascisme. Notre engagement militant des années 1966-73, c'était fascisme. Nous étions sincères pourtant, la haine ne commandait pas, et j'eus chance de voir la démocratie opposer ses paroles à nos paroles. Je crois Gilles Perrault avoir fait bel acte à s'avouer : « *L'idéologie normale de l'adolescence, c'est le fascisme.* » Et un jeune Algérien spontanément « fasciste » peut bien accoucher d'un adulte de grande richesse. Que serez-vous, gens du FIS, dans vingt ans ?

Parce que de France, je ne pus vivre intimement les passions algériennes qui secouèrent l'après octobre 1988, mais ce trop grand recul me fut aussi chance pour raison garder, et proposer que la distance autorise non point la naïveté du regard mais la complexité dans l'approche.

Les Algériens ont vécu un 11 janvier

Et puis enfin, en Algérie, l'histoire a tranché, un 11 janvier au soir. Si le FIS, appuyé par les masses tumultueuses de 80 % d'un peuple, avait pris le pouvoir pour frapper le bouc émissaire, j'eusse pu avec d'autres prendre la plume pour le déchirer de mes dénonciations. Mais tout au contraire, ce sont les vieux briscards aroutinés à trente ans de bastonnade qui ont griffé le tissu social. Le FIS, finalement, c'étaient des paroles. En face, ce furent des mitraillettes. Les gens du 11 janvier ont justifié leur assaut de vérités controuvées, de preuves contrefaites, d'arguties captieuses et de mauvais aloi, comme on dit de la monnaie altérée qu'essaie de refiler, le regard torve, le commis à pourcentage de la forge du faussaire.

Si j'ai pu suivre jour après jour la vie de l'Algérie à seulement l'écouter, à la regarder en trois voyages trop brefs, à en proposer l'observation calme, parcimonieuse, presque entomologiste, dans un journal radio, je vis le 11 janvier 1992 au soir se dresser en moi un NON épouvanté, qui faisait parade à ma crainte de voir le Grand pays basculer brusquement dans la régression mortifère.

Le FIS est né au nom de l'islamisme. C'est le mot que vous employez vous-mêmes, les *islamiyoune*, vous voulez *Daoula Islamiya*, Etat islamique. Les mots de « fondamentalisme », « intégrisme », d'ailleurs impropres, sont proposés par la vue péjorative. J'utiliserai « intégrisme » çà et là pour indiquer le danger d'une vue étroite, répressive dans l'autorisation par le texte divin. Mais vous voulez l'Islam comme cadre de bâti social et politique, vous êtes donc islamistes. Le FIS est mort abattu par des gens qui se sont autorisés pour ce faire du « modernisme ». Je les appellerai donc modernistes. Il est clair ici que le modernisme sera proposé comme désignation et fondement de pensée des gens du 11 janvier, et de ceux-là uniquement. Le modernisme, dans cette acception, n'est pas à confondre avec la modernité. Et il n'a rien à voir avec la démocratie. Les modernistes sont ou anti-démocrates, ou apostats de la démocratie.

Du discours que tiennent les modernistes algériens, écartons d'emblée une assertion : l'islamisme est un épiphénomène conjoncturel. Il n'y aurait donc qu'à le pousser dans le

fossé pour le voir s'évanouir dans les termes les plus brefs. C'est là fiction. L'islamisme est la lame de fond pluridécennale d'un ressaisissement en autonomie contre les élites culturelles compradores.

Au regard occidental, l'islamisme « réel » n'offre aucune séduction. L'Iran commença par exécuter des gens, la *charia* pratiquée dans le Soudan de Nemeiry ne fut rien d'autre que l'aveu public d'un désir de cruauté. De la *fatwa* contre Salman Rushdie aux obus lancés par le Hezb-e islami afghan contre les populations civiles, l'islamisme ne paraît être qu'appellation provisoire parmi d'autres de l'atavique barbarie humaine.

Mais l'islamisme est une émergence autrement différenciée, aux contours bien plus flous que ne le fut le communisme du Komintern. L'islamisme constituant un désir de fond de masses arabes considérables, le Premier monde va-t-il s'autoriser une nouvelle guerre froide, en hérissant de défenses la rive nord d'une *Mer de Berlin*⁶, ou trouvera-t-il des articulations plus fines ? Ensuite, précisément parce qu'on trouve tout dans l'islamisme et le contraire de tout, je ne me hâte pas trop vers le prononcé du verdict. Certains observateurs ont vu dans le FIS algérien, à le comparer aux propos libéraux d'un Rached Ghanouchi, visée rustique et butée. Je tiens au contraire le FIS algérien pour une des pages les mieux écrites d'un islamisme dont on n'a pas fini d'entendre parler.

Le FIS ? Mais ce n'était pas mal du tout ! C'était très très intéressant !

Ce qui, Cheikh Ali, n'est nul blanc-seing pour l'avenir. Saurez-vous, si le destin vous est faste, construire en Algérie, depuis la guidance de l'Islam, quelque chose de propre et d'utile ? Celui qui, en tout cas, prétend pouvoir répondre *hic et nunc* à cette question est un bien gros menteur. C'est parce que je n'en sais rien que je vois urgence à ce que les démocrates, et surtout bien sûr les démocrates algériens, s'adressent à vous pour vous contraindre à la précision du projet.

Les Algériens sont très seuls

Les islamistes algériens, regardons ce point pour n'y plus revenir, ont eu le mérite d'embrasser du regard la planète pour entendre que l'Algérie était seule.

Il est possible que vos ennemis politiques, les modernistes, n'apprécient pas avec assez d'acuité l'ampleur des bouleversements qui étreignent les humains. Car la météo mondiale n'annonce guère le beau fixe.

La dislocation du glacis communiste fait entendre après coup une onde de choc puissante, qui va remuant le sol de l'ensemble des peuples. Le Premier monde a gagné la guerre froide par abandon de l'adversaire, et montre à la planète, avec la chute des draperies idéologiques, l'étendard nu qui précède ses cohortes : la loi du marché, de plus en plus nettoyée du décorum de la liberté, se dévoile comme arête vive et froide dont beaucoup craignent la blessure.

⁶. Mot de Jacques Roseau, in *La Guerre d'Algérie. Trente ans après*, dossier du *Nouvel observateur*, Paris 1992.

Nous sommes riches ! Et pourtant beaucoup geignent. L'incertitude resserre les cœurs, rétrécit la perspective, nous frissonnons, nous nous calfeutrons dans nos frontières petites, et nous vous regardons, vous gens du Second monde⁷, avec des yeux de crainte : sûrs nous devenons, que vous voulez la rapine de nos maigres butins, et le squatt de notre étroit confort.

Mais vous, Second monde, piétinez autrement plus gravement aux portes d'un avenir qui se dérobe. Vos peuples sont loin à présent des rêves confiants des jours d'Indépendance. En Algérie, le regard de vos pères se brouille, et leurs certitudes sont émiettées. Il n'y a que trente ans pourtant, ils tenaient bien haut le drapeau de la dignité conquise, et l'Algérie nouvelle, accouchée au forceps de leur immense courage, les voyait montrer du doigt le chaud soleil des matins à construire.

L'inscription par vos pères de l'Algérie dans le camp socialiste ne lui a peut-être pas apporté de bien gros bénéfices techniques ou économiques. Mais à coup sûr elle augmenta le sentiment de sa sécurité. Et bien plus, elle permit à vos pères une vraie solidité dans la foi de leur engagement, dans la certitude d'avoir raison pour l'humanité contre le monde des loups, contre le *Dar el-Harb* impérialiste. Elle permit à l'Algérie de se lire dans le camp des justes. Et nombreux sont vos frères qui vivent en leur cœur la morsure des temps, au souvenir du ton élevé de Boumediene, debout à la tribune de l'ONU, face à la planète assemblée.

Mais le socialisme n'est plus. Depuis cette place particulière où l'a installé l'humanité, Boutros Boutros-Ghali a maintes fois montré que le Nord ne s'était intéressé au Sud que du fait de la guerre froide et de la gestion de zones d'intérêt. Cette compétition entre l'Est et l'Ouest a servi, nous explique-t-il, le Tiers-monde, mais c'est fini. Il y a « *risque de marginalisation du Tiers-monde* ». C'est le moins que puisse dire cet homme de diplomatie. Nous allons endormir notre conscience à vous prodiguer deux bouts de jolis conseils et vous parachuter trois colis humanitaires. Nous serons surtout vigilants dans le tracé de notre *limes*. C'est dans cet espace de dérégulation que vous, Cheikh Ali, avez parlé.

La geste d'octobre 1988 en Algérie avait montré la face cachée d'un discours à bout de souffle : vos pères s'étaient enlisés sans presque y prendre garde dans le lucre et le mépris de la piétaille. Et les voilà aujourd'hui, eux qui furent légitimés par l'épopée, à chercher leur visage dans le miroir brisé, à se composer à la hâte des bouts de dignité, à s'agencer des lambeaux de phrases pour dire le contraire de ce qu'ils ne savent que trop : qu'un jour funeste⁸ les a dépouillés définitivement du manteau qui seul autorise un père à s'annoncer tel : la légitimité.

Ils promettent avec solennité, mais dans l'urgence des jours comptés, qu'ils sauront se défaire de la lèpre et rebâtir la maison fissurée. Mais ils le croient peu eux-mêmes, on ne les écoute plus, le ressort est cassé.

⁷. Une perspective tiers-mondiste pourrait appeler Premier monde le Sud et Second monde le Nord. Je m'appuie pour mon propre numérotage sur le regard islamiste, qui voit le monde musulman victime d'un "retard civilisationnel" (Abassi).

⁸. Le 26 décembre 1991, premier tour des législatives, cf. *infra*.

Alors à la fin ils le disent : oui, nous sommes là pour peu de temps, nous allons passer le relais à nos fils.

Les Algériens ont des islamistes

Mais on peut prendre une loupe, examiner pendant des heures, on ne peut contourner l'évidence : le relais, en Algérie, la neuve génération, qu'on le veuille ou non, que ça plaise ou pas, indiscutablement, vous en êtes pilier, vous, les islamistes.

Oh certes, vous ne groupez pas tout votre peuple et les marches du pouvoir sont encore hautes à gravir. Mais vous avez pour vous l'atout maître, à mon sens, pour la décennie qui s'ouvre : c'est que le Premier monde peut peut-être, c'est le pari que nous faisons pour nous-mêmes en ces temps, se passer de la chaleur idéologique, puisqu'il a la richesse. Mais il en va différemment du Second monde. Et il est peu probable que l'Algérie puisse sortir de l'apathie qui la gagne sans le secours de quelque chose qui la soulève, et si ce n'est une idéologie, à coup sûr ce sera une Idée.

Et une Idée, il y en a une, et c'est l'Islam. Quand on parle avec les jeunes de votre peuple, il le disent tout à trac et sans qu'on leur demande : « *Nous, c'est l'Islam.* » Et il n'est guère besoin du savoir des psychologues pour lire combien, dans ce seul mot, ils engagent leur espérance et scellent leur authenticité. Vous êtes porteur de l'Idée, dans ce moment d'Archimède où elle peut faire levier.

C'est ainsi que déjà, les jeunes d'octobre, qui n'étaient en rien organisés, ont pour beaucoup rejoint vos bannières avec dans leurs têtes un puissant : Eurêka⁹.

Les autres, face à vous, ont *des* idées : et c'est tout autre chose.

Parce qu'il est « développé », le Premier monde pourrait adopter, face au Second monde, une attitude de paternité bienveillante. Et peut-être, plus tard, le verra-t-on. Mais pour la décennie, il est vraisemblable qu'il ne s'y essaie pas. « *Nous nous occupons de nos petites affaires, débrouillez-vous avec vos grandes.* » Le fossé Nord-Sud, à moyen terme, risque fort de beaucoup s'élargir. Vous devrez bricoler par vous-mêmes, agir par vous-mêmes dans un environnement dur.

L'état présent du monde obligera l'Algérie à trouver dans son fonds propre les mots qui touchent les cœurs et arment les volontés. Pour l'heure, ces mots, il n'y a que vous qui les articuliez.

Saurez-vous accomplir la Longue marche qui vous amènera tout ou partie de ceux pour qui, dans l'autre moitié de l'Algérie, vous ne faites pas espoir ?

⁹. Eurêka, moment d'Archimède, Idée : notions de Malek Bennabi, cf. *Le Problème des idées*, S.E.C., Alger 1991.

Les Algériens ont un imam radical

Ce que pour l'heure vous avez su en tout cas faire, Cheikh Ali, et ce fut votre place politique exacte, c'est poser, de paroles simples, une bombe en Algérie. « *Nous disons aux gens : venez, lisez le Livre de Dieu, comprenez-le et dites ensuite ce que vous pensez.* »¹⁰ Cela a suffi pour produire l'incroyable fracas. Vous êtes « *l'islamiste radical* » de votre pays, et votre place singulière tient moins en un extrémisme de propositions qu'en l'articulation, depuis votre sincérité désarmante, de ce drôle de dialogue avec votre peuple :

« - *Nous sommes tous musulmans, en Algérie.* »

Tous de répondre :

« - *Oui, nous sommes musulmans.* »

Et vous :

« - *Nous avons le Coran, le texte sacré des musulmans.* »

Tous de répondre :

« - *Oui, nous l'avons.* »

Et vous, avec une simplicité que la modernité du Premier monde a forclosé :

« - *Et bien, ouvrons-le. Là, lisons.* »

Et vous lisez. Et vous levez le regard. Et vous dites :

« - *Ici, ce qui est marqué, nous ne le faisons pas en Algérie.* »

Personne, à l'heure où j'écris, n'a pu en Algérie sortir indemne de la bombe que vous avez portée.

La qualité de votre audace qui a touché au cœur tous les Algériens, celle que vos ennemis les plus acharnés n'ont jamais osé vous dénier, c'est la sincérité. Si massive et si dérangeante qu'elle doit nous interroger. Vous avez tempêté à mots durs contre le pouvoir illégitime, et ne me paraît pourtant installer aucune contradiction le témoignage d'un cadre FIS qui me dit un jour : « *Le problème avec Ali Belhadj, c'est qu'il parle à voix si basse, que nous sommes souvent contraints de suspendre son dit : Cheikh, pouvez-vous répéter, s'il vous plaît ?* »

Puisque vous êtes honnête, on doit pouvoir vous parler. L'Algérie vit déjà de lourdes difficultés. La manne pétrolière permet d'y faire parade ; tombera-t-elle encore dans vingt ans, quand vous serez cinquante millions ? Pour que s'évite le glissement dans la grande pauvreté, le débat entre Algériens fait urgence. Ce débat, les modernistes n'existent qu'à vouloir à tout prix l'éviter. Et vous ? Saurez-vous lire que la présente étape vous oblige à la difficulté ? Celle, non pas seulement de la vertu, mais, plus âpre encore, de l'intelligence, du savoir, de cette marche jusqu'en Chine¹¹ où vous appelle le destin ?

¹⁰. Ali Belhadj, cité par Aïssa Khelladi, in *Les Islamistes algériens face au pouvoir*, Alfa, Alger 1992. A la suite de la citation ici reprise, Aïssa Khelladi remarque : "Qui s'en est vraiment donné la peine ?" Eh oui... Toute la question algérienne est là. Les mots de Ali Belhadj disent le style de l'homme.

¹¹. Le Prophète de l'Islam, Mohammed, a voulu dans un célèbre hadith que le musulman quête toujours le savoir, quand même il devrait marcher jusqu'en Chine.

Les premières heures du FIS seront attaques lancées par vous tous azimuts. Ses dernières heures verront jetés contre vous de grands mots vides et fracassants. Ce grand œuvre qu'est le Politique mérite un soin plus attentif. Je ne suis pas arabophone, mon savoir d'Islam est bien sommaire, je n'ai point titre intellectuel à porter en en-tête de pages que je veux subjectives, mais je vous prends au sérieux.

La nostalgie peut-être vous étreint-elle à vous rappeler les années FIS. Vos vieux ennemis, divisés, s'agitaient dans la fièvre pour consolider les murs de leurs vétustes enceintes, et dirigeaient vers vous leurs anxieuses lorgnettes, depuis le fort condamné d'un nouveau Désert des Tartares. Déjà vos jeunes chevaux frémissaient au chaud soleil de la plaine des batailles, avant l'ultime galop de la victoire...

Nous regarderons la fresque que vous avez peinte. Vos ennemis vous ont bousculé, le FIS n'est plus, mais l'islamisme lui survivra. Autorisez-moi à porter regard sur ce devenir, depuis une éthique démocrate dont j'ai peur que vous ayez dans les années FIS mésestimé l'exigence.

Les mots n'ont de sens, je le crains, qu'à faire effet de séduction. Me lirez-vous, Cheikh Ali ? C'est bien douteux. D'abord, vous êtes en prison, les militaires vous remettront-ils l'exemplaire, tout premier, que je vous adresserai ? C'est plus qu'improbable. Et puis, vous êtes arabophone, il vous faudrait trouver un traducteur. Enfin, je suis démocrate, ce qui est à vos yeux douteuse carte de visite, et athée, ce qui peut signer votre anathème. Mais cet athéisme n'est peut-être pas matérialisme et ignorance goujate de la transcendance : étudions, allons en Chine !

C'est une lettre ouverte, et je vous abandonnerai parfois, Cheikh, pour dire des faits que vous connaissez, mais reviendrai toujours à vous. Que le lecteur fasse ce qu'il veut, qu'il prenne et ne prenne pas, qu'il torde mes mots à sa convenance : là est le jeu humain, là le beau de la confiance, là le vrai de la parole. Pour s'autoriser le regard critique, la difficulté n'est point tant de compréhension intellectuelle que d'arbitrage en soi-même de la contradiction.

A considérer les émois de votre Grand pays, l'optimisme n'est pas commandé par je ne sais quelle loi du cœur : c'est outil nécessaire et impérieux de l'intelligence.

Si vous saviez, Cheikh Ali Belhadj, comme en langue française les syllabes de ce mot, « Algérie », font entendre chaude et rare musique ! Comme l'harmonie de ce nom, à la sonorité d'abord heurtée, fait à la fin vibrer sa douceur élégiaque !

Je vous aime, Cheikh Ali, et tout autant je vous redoute. Vous entendrez le désir qui me porte à votre adresse, à vous remémorer ce jour, qui dut être pour ses compagnons bien faste, où votre Prophète, de sa voix équanime et sereine, annonça, pour que jamais ne s'en prononce l'oubli :

*Dieu a créé les peuples différents, afin qu'ils se rencontrent.*¹²

¹². Coran, XLIX, 13.

Algérie, chronologie succincte

I. Le temps des pères

1er Novembre 1954. Déclenchement de l'insurrection contre le colonialisme français sous la direction du Front de libération nationale (FLN).

1954-1962. Guerre de libération nationale.

5 juillet 1962. Indépendance de l'Algérie. Ahmed Ben Bella a pris le pouvoir avec l'aide du clan d'Oujda (Boumediene)

19 juin 1965. Coup d'Etat de Houari Boumediene.
Socialisme, nationalisme, internationalisme, Révolution agraire, industries industrialisantes, Sécurité militaire.

27 décembre 1978. Décès de Houari Boumediene.

7 février 1979. Election à la présidence de Chadli Bendjedid.

II. Le temps des fils

5 octobre 1988. Emeutes de la jeunesse. Répression militaire.

23 février 1989. Constitution démocratique (adoptée par référendum).

21 mars 1989. Constitution du Front islamique du salut (FIS)

9 septembre 1989. Mouloud Hamrouche Premier ministre.

5 octobre 1989. Premier numéro de *El Mounqid*, organe du FIS.

12 juin 1990. Elections municipales démocratiques (remportées par le FIS).

25 mai 1991. Grève du FIS contre le découpage électoral.

Nuit du 3 au 4 juin 1991. Agression militaire contre le FIS.

5 juin 1991. Etat de siège. Sid-Ahmed Ghozali Premier ministre.

30 juin 1991. Arrestation des deux dirigeants du FIS, Madani Abassi et Ali Belhadj.

26 décembre 1991. Premier tour des élections législatives libres (remportées par le FIS). Le second tour n'aura jamais lieu.

III. Le temps des pères

11 janvier 1992. Coup d'Etat militaire contre la démocratie (« démission » du président Chadli Bendjedid).

14 janvier 1992. Création d'un Haut comité d'Etat (HCE). Président : Mohamed Boudiaf.

9 février 1992. Etat d'urgence. Dix mille islamistes internés en camps de sûreté (Sahara).

4 mars 1992. Dissolution du FIS.

Printemps 1992. Début du *djihad* islamiste contre la junte.

29 juin 1992. Assassinat de Mohamed Boudiaf.

2 juillet 1992. Ali Kafi président du HCE.

8 juillet 1992. Belaïd Abdesslam Premier ministre.

15 juillet 1992. Madani Abassi et Ali Belhadj condamnés à douze ans de réclusion.

Janvier 1993. *Fatwa* de Cheikh Ali Belhadj.

21 août 1993. Rédha Malek Premier ministre.

23 novembre 1993. Lettre de Ali Belhadj, « *Dire la vérité* ».

30 janvier 1994. Liamine Zeroual président de l'Etat.

II - Le bâton du monsieur de la Sonelgaz

Un journaliste d'*Horizons* nous racontait, un jour de démocratie, une longue visite qui l'avait emmené dans l'intérieur de son pays. Il nous rapporta, avec une lassitude désolée qui noircissait son encre, jetée là dans sa quatrième colonne, une scène très banale. C'était un dépôt de la Sonelgaz¹, le plus banal des dépôts de la Sonelgaz. Depuis des heures, des jeunes attendaient, sous le soleil méchant, maladroitement assis sur leurs bouteilles de gaz vides, que vienne avec son camion de bouteilles pleines le monsieur de la Sonelgaz. Enfin dans la poussière le camion pénétra l'aire de terre battue. Les enfants se précipitèrent dans le plus grand chahut pour faire siège du camion. Le monsieur quitta sa cabine, s'empara d'un grand bâton qui dormait entre ses bouteilles, et, pour amener un peu d'ordre, d'un geste ô combien assuré ô combien fatigué, il tapa dans le tas.

Cette anecdote était si infime, de si peu de poids, que je ne pouvais guère l'utiliser pour le journal que je proposais. Pourtant, elle ne me quitta jamais.

En février 1992, alors que l'Algérie venait de faire le pas de l'ère des troubles, une longue conversation se tint impromptue, un soir de fin de semaine, entre animateurs de Radio-Beur. Il était presque minuit, nous étions à un carrefour : d'où vient la culpabilité que nous lisions, en ce fil de la discussion, si palpable en Algérie ? Des suggestions vinrent sur le tapis, puis il y eut un temps de silence, nous réfléchissions tous. Alors Nordine prit la parole, et avec la voix basse que commandait ce moment, dit : « *Un jour au bled, en tout cas, j'ai vu un drôle de truc. C'était dans un dépôt de la Sonelgaz...* » Et il nous raconta, pile, la même histoire.

Il n'y a pourtant là rien qui fasse vraiment drame. Les enfants ont une tendance native à la pagaille. S'il n'installe un semblant de discipline, le monsieur de la Sonelgaz ne peut même pas accéder à son chargement et procéder à sa distribution. Et puis, avec son bâton, il ne les assomme pas, tout de même ! Il ne leur fait pas vraiment mal.

D'où vient alors que cette petite histoire vrille, en quelques-uns d'entre nous, si profonde insistance ? D'où vient qu'elle peigne image de ce qui fait problème, là, maintenant, en Algérie ?

¹. Société nationale qui distribue l'électricité et le gaz.

« Nous croyons en Allah et son Apôtre, mais guère aux fariboles de nos lointains dirigeants. Ils ont appris à gouverner par le mensonge et la dissimulation et s'imaginent ainsi nous leurrer. En vérité, ils ne trompent qu'eux-mêmes. Ils nous ont servi tant de fables qu'ils ne savent plus de quel côté se lève le soleil, si sont vrais les prénoms de leurs enfants, de quelle couleur est le ciel ni l'heure qu'il est. »¹

III - Bab el-Oued, chouhada

1988 en Alger, au 5 octobre la jeunesse a la fièvre, et c'est la rue qui frissonne. A dix heures du matin, un gosse fracasse d'un coup de pelle le pare-brise d'un autobus vide.² Le « *chahut de gamins* » se fait volcan d'émeute. Les révoltés saccagent les symboles de l'Etat, des commissariats aux permanences FLN, des sièges de sociétés nationales aux magasins de luxe tirelires de la nomenclature. Le 6, Etat de siège. Les chars pénètrent Alger. Le trouble agace les autres villes. Les enfants blessent l'Etat, l'Etat tue les enfants. Pierres, feu. Balles, tortures. Centaines de corps trop jeunes couchés sous le linceul de la République. Traumatisme inouï.

En France, la communauté d'origine algérienne plonge tout soudain dans l'angoisse. Les Français amis de l'Algérie, hagards, sont déchirés entre colère et honte.³

Comment en est-on arrivé là ? Les mois suivants verront la presse algérienne reprendre cent fois la litanie des causes. C'est que la situation sociale est bien médiocre. Des jeunes, il y en a beaucoup, et pas beaucoup d'horizon. Quand le pétrole se vendait bien, l'échec n'était pas trop visible. Chadli avait voulu desserrer l'étau de l'austérité, au début des années 80. Des « *plans anti-pénurie* » virent l'Algérie prodigue, aux footballeurs des shorts, fromage rouge aux familles. Et puis, 1986, la chute du prix du baril, et puis, l'atrophie du dollar, et puis, tout à coup, cette dette à trop lourds chiffres... Le socialisme est stérile, le développement mirage. Les disparités de richesse deviennent enseignes de l'insolence, le népotisme présidentiel vomi par mille bouches, c'est la *hogra*, ça ne peut plus durer.

Certains éléments

Les tenants du pouvoir n'ignorent pas le mal. D'où vient-il ? Peu avant octobre, c'est l'heure, une fois encore, de la grande dénonciation des corrompus. *El Djeich*, le journal de l'armée, s'en prend à « *certains éléments anti-révolutionnaires qui continuent de*

¹. Rachid Mimouni fait parler un imam dans *L'honneur de la tribu*, Robert Laffont, Paris, 1989, Laphomic, Alger, 1990.

². Ouvrage de référence : Abed Charef, *Dossier octobre*, Laphomic, Alger, 1989.

³. Cf. *Octobre à Alger*, Radio-Beur, Seuil, Paris, 1988.

sévir » et qui sont à l'origine de l'apparition de « *la bureaucratie, le népotisme, la corruption, le laisser-aller et le laxisme* ». Le secrétaire de l'UGTA déclare que la baisse intolérable du pouvoir d'achat des masses et due « *en grande part aux agissements criminels des spéculateurs de tous bords, des affairistes et des corrompus.* » « *Quelles sont les forces obscures qui protègent ceux qui saignent le peuple [...] Quels sont les esprits maléfiques qui protègent ceux qui [etc.].* »⁴

Nous entrons ici de plain-pied au cœur de la logique du pouvoir algérien, d'une façon de raisonnement qui toujours fait retour lorsque se dresse l'obstacle imprévu. Que le « *socialisme spécifique* » serait beau sans les forces obscures, que la « *démocratie responsable* » serait douce sans les esprits maléfiques ! Ce que voient les jeunes, plus simplement, c'est que le responsable du FLN a une bien grosse villa, et eux, de bien grosses désillusions.

C'est un complot !

Mais peut-être y aurait-il eu complot à l'origine même de l'émeute. Ces enfants auraient été manipulés par quelque Machiavel aux secrets et noirs desseins. En Algérie, le complot fait explication générique, qui se propose en tout lieu, en tout moment. Mille voix autorisées, mille complots dénoncés. « *Complot évident* » des affairistes douteux, par exemple.⁵ Dès le soir du 5, le Bureau politique du FLN dénonce les nostalgiques de la France. La presse officielle reprend : « *Il y a la main de la France dans les derniers événements.* »⁶

La thèse du complot vient obscurcir ce qui crève les yeux, et que F. Metaoui rappelait⁷ au quatrième anniversaire des événements : « *On n'avait rien compris au message de détresse de cette jeunesse. Car comment expliquer que des adolescents et des enfants mains désarmées ont affronté la mort ? La vie et la mort n'avaient pratiquement plus de sens.* » Il faut se proposer ici brève halte. Du complot et des forces obscures, Chadli Bendjedid méprisera l'antienne. Mais elle sera reprise, affreusement gonflée, dans les deux années dernières de l'histoire algérienne. Ce serait se fourvoyer dans le même travers que l'Etat que croire l'Etat agencer à dessein, en machiavélique méchanceté, ces explications captieuses ; l'Etat produit exégèse du mal algérien par le complot, la France et les méchants parce qu'il y croit.

Les islamistes sont finis

Et vous, islamistes, n'avez-vous pas été fort surpris de l'explosion ? Tout le monde s'accordait à dire que vous n'existiez plus. Votre avenir était derrière vous.

⁴. Cf. Abed Charef, *op. cit.*

⁵. Dépêche de l'agence officielle APS (Algérie presse service) du 7 octobre. "Complot évident" veut dire en Algérie : il n'y a aucune évidence. "La preuve est faite maintenant" veut dire : nous n'avons aucune preuve. Ce sont arguments d'autorité.

⁶. Cité par Abed Charef, *op. cit.*

⁷. EW, 5-10-1992.

Dans les années 30, l'Association des *Oulema* (Docteurs de l'Islam) avait exhorté au réenracinement en culture d'Islam, contre les visées d'assimilation culturelle dont elle lisait l'essai chez le colon. Dès l'Indépendance, des prédicateurs ont repris le flambeau. Abassi Madani, qui deviendra numéro un du FIS, était de ceux-là. Puis apparaîtront les *khouandji*, disciples des Frères musulmans égyptiens. L'Etat s'appuie sur les islamistes contre la gauche, sur la gauche contre les islamistes, essaie de tout embrasser et cesse peu à peu d'être indre. Les islamistes semblent conduire un jeu subtil, rusent avec l'Etat pour s'implanter sans heurts, tout en radicalisant leurs adresses. Parce qu'il ne croyait plus aux évolutions pacifiques, un Mustapha Bouyali avait fondé un Mouvement islamique armé pour tenter la révolution. Si l'enthousiasme l'animait, le réalisme le désertait. Le MIA sera démantelé avant d'avoir agi et le frère de Bouyali tué (1982). Mustapha Bouyali gagnera le maquis, réussira une fameuse attaque contre une école de police mais ne pourra à la fin échapper au formidable étau répressif. Arrestations multiples d'islamistes dont on craint la complicité, exécution de Bouyali dans une embuscade finale (3 février 1987). Les islamistes sont finis.

Un jeune imam peu connu...

Vous avez toujours soutenu, Ali Belhadj, que Mustapha Bouyali ne se serait jamais lancé dans cette clandestine équipée si l'Etat n'avait pas tué son frère. Cette interprétation est importante pour comprendre les suites de votre action. En 1983, vous serez arrêté dans le cadre de cette affaire. Pourtant, *Algérie actualité*⁸, qui n'est guère suspect de complaisance à votre égard, nous dit que vous aviez déconseillé à Bouyali l'usage de la violence. Mais vous l'avez rencontré, et la non-dénonciation de malfaiteur est la vraie raison d'une condamnation à cinq années de prison. Vous purgerez votre peine et refuserez avec hauteur une grâce présidentielle. Vous lirez, beaucoup, votre Coran.

On sait peu de choses de vous. « *Il est de mon caractère de ne pas parler de moi. Mais enfin, la nécessité nous y oblige. Je suis né en 1956, et suis originaire du Sahara algérien, plus précisément de la wilaya d'Adrar. Je suis né à Tunis et suis orphelin de mes deux parents ; mon père est un martyr de la révolution. Je suis marié et j'ai quatre enfants. Je suis professeur d'arabe, et en même temps participe à la dawa islamique depuis les années 70; puis j'ai été emprisonné pendant cinq ans, de 1983 à 1987; sans compter la résidence surveillée au Sahara, dans la ville de Ouargla.* »⁹

Un oncle vous sera tuteur, dans le « lotissement Michel », à Kouba (Alger). Au collège vous dévorez les livres et étudiez les grands poètes arabes. Vous jouez peu avec vos amis. « *Quelqu'un de différent, de fragile, qui était pris de violentes crises d'épilepsie et qui parlait peu.* » Vous échouez au baccalauréat, « *les langues étrangères lui ont barré la route de la fac* ». Vous sortez premier du concours de professeur d'enseignement primaire. Vous rencontrez votre père spirituel, Cheikh El-Arbaoui. Théologie, *charia*. Premiers prêches. « *Sa fougue, son charisme vont lui ouvrir les portes de la nouvelle mosquée de Kouba.* »¹⁰ Vous êtes engagé, totalement, dans la *dawa*.

⁸. AA, 25-06 au 1-07-1992, article de M. Djamel Benramdane.

⁹. Cf.M. Al-Ahnaf, Bernard Botiveau, Franck Frégosi, *L'Algérie par ses islamistes*, Karthala, Paris, 1991.

¹⁰. AA, 25-06 au 1-07-1992.

Et vous prêchez

Pas dans les quartiers riches. Un vendredi sur deux à la mosquée Ibn Badis de Kouba, votre quartier d'enfance. Un vendredi sur deux dans celle d'Es Sunna, à Bab el-Oued. Et là, dans ces moments si fiévreusement attendus de vos jeunes, vous donnez l'entier de votre mesure. Bien sûr, que vous êtes enflammé. Bien sûr que se fait entendre parfois la colère. Cette vieille colère séculaire de l'Islam, cette dureté des accents coraniques contre le corrompu sur la terre, contre celui qui veut précipiter la Communauté dans l'enfer, pour ce bas-monde et pour l'autre, celui qui installe le mal d'où tout procède, la *hogra* dans les cœurs.

Et puis vous parlez d'Islam. Alors l'émotion serre votre âme et ardit votre cœur, la cité divine étincelle en vos yeux, votre harangue s'enfle et puis s'étrangle, se déploie en concerto puis se ponctue en syllabes qui, lentes, graves et certaines, viennent comme vagues petites et fraîches mouiller le sable où chaque cœur algérien abrite sa plage inviolée. Vous parlez si bien... Tout devient alors si beau... si lumineux... Vos jeunes restent là tout saisis. Et si vous pointez de l'index de votre main fragile le *Tawhid*, c'est comme si vous vous élevez d'une coudée au-dessus de votre *minbar*, comme si Jibril à nouveau revenait poser pas sur la Terre, et vos jeunes se sentent battre le cœur à coups sourds... Ils sont l'édifice tout scellé de plomb¹¹ et, dans le même temps, tout légers comme poussière¹² toute légère du désert...

Ils sortent de la mosquée le cœur blanc comme pain, sereins et tout brûlants. Vos paroles d'émoi sont pour eux lait d'enfance.

Mais nous voici dans le feu d'octobre.

Rupture dans la *Dawa*

Les islamistes constituent une « cellule de crise », tentent d'analyser ce qui déferle. Le 6, est publiée une déclaration signée de Ahmed Sahnoun, le *primus inter pares* des imams, le représentant incontesté de la *dawa*. La politique « *de prestige, de luxe et de gaspillage* » est flétrie, dénoncée la répression « *de ceux qui souffrent de faim, de nudité et de promiscuité* ».

L'arrêt sur image est nécessaire encore. Ce triptyque islamiste se peut traduire en mots d'Occident : des Algériens vivent difficultés de pouvoir d'achat et logement. Vous, vous dites faim, nudité, promiscuité. Vos mots sont près du corps, disent le corps, mais vous lisez ce corps en perspective éthique, spiritualisante. Vous le lisez habité d'âme. Vos exigences ne sont point chiffrables en dinars, parce qu'elles sont rappel ontologique de la dignité humaine. Toute lutte politique est guerre de mots, vous puisez les vôtres à pleine besace, ciselés et polis depuis quatorze siècles. Et c'est ainsi que vos ennemis, qui ne comprennent rien à cette magnificence, croiront faire sagesse à originer le succès de vos prêches dans le mal-être économique, et ne montreront en cet

¹¹. Cf. Coran, LXI, 4.

¹². *Dharra*, cf. Coran, X, 61.

appendice caudal dégénéré du marxisme que l'aveu de leur obscurantisme. Les Algériens ont une âme, en vérité, et quand c'est à elle que vous parlerez, personne jamais ne vous pourra bousculer.

Le vendredi 7, à la mosquée de Belcourt, l'imam invite au don du sang pour les blessés. La proposition est de vive portée symbolique. Au sortir de la prière, les fidèles manifestent, ils sont six ou huit mille. Et vous, Cheikh Ali, vous vous êtes abstenu de prêcher à Kouba, pour être à Belcourt, au cœur du neuf. Le grand cri, *Allah akbar*, commence à percer ces jours-là. Le 9 au matin, un tract circule : « *Mes frères, soyez pour l'Islam. Venez nombreux avec nous. Sortez.* » Tout le style du FIS est déjà là, simple, direct, hardi. Tracts rédigés sur une feuille d'écolier. Ce détail fait signe. La relève politique proposée se fait à partir de la position du fils.

Le 10, la manifestation part de Belcourt, vous êtes vingt mille. Une *abaya* maculée du sang d'un blessé est élevée en tête du cortège...¹³

Qui a pris l'initiative de cette journée ? On dit que c'est vous, Cheikh Ali. Cheikh Sahnoun appelait, depuis le 6, au retour dans les foyers. Il publie un communiqué exigeant l'annulation de la marche, et précise sèchement : « *Et celui qui persiste à répondre à un appel décidé par un seul homme, de façon unilatérale, aura brisé le consensus de la Oumma et des Douate et subira les conséquences qui en découleront devant Dieu et devant la Oumma.* » Vous êtes passé outre, avez fait fi des conseils de modération, et Abassi vous a donné raison. Lorsque Cheikh Sahnoun tentera de s'adresser aux manifestants, on le verra fatigué et de voix bien faible¹⁴, quand c'est muni d'un puissant haut-parleur que vous interviendrez. Cette gifle portée à Cheikh Sahnoun est le geste inaugural. C'est ce matin du 10 octobre qu'est né le Front islamique du salut.¹⁵

Vous appelez à la dispersion, une partie de la foule retourne chez elle, vers Bab el-Oued.¹⁶ Mais devant le siège de la DGSN¹⁷, elle se heurte à un barrage d'éléments anti-émeutes. Une négociation s'engage, quand des rangs islamistes part un coup de feu. Qui a tiré ? Un exalté ? Un provocateur stipendié ? On ne saura. Un fou d'histoire, pourrait-on dire, l'étincelle aveugle d'un destin qui se doit accomplir, starter involontaire ou étudiant Princip, le sourd annonciateur du trop lourd et long drame.

C'est la tragédie. Les militaires tirent dans le tas. Massacre. Panique. L'espace d'un instant sont couchés trente-six morts, deux cents blessés. Douleur, sang, corps traînés dans l'abri des mosquées.

On rapporte que quelques jours plus loin, devant les pratiquants massés à Es Sunna, au cours de votre *khotba*, votre prêche, vous auriez pleuré. « *Je suis fautif !* », répétiez-vous. « *Allah akbar !* », répondaient vos fidèles. Je ne sais si c'est vrai. A l'un de vos partisans, je soufflai en Alger : « *Il pleure souvent, Ali Belhadj.* » Il répondit : « *Et nous,*

¹³. Pour le détail, voir Aïssa Khelladi, *Les Islamistes algériens face au pouvoir*, Alfa, Alger 1992.

¹⁴. Cheikh Sahnoun était octogénaire.

¹⁵. Le FIS fut constitué à l'équinoxe de printemps (21 mars 1989).

¹⁶. Divergences dans les sources sur le détail des événements.

¹⁷. Direction générale de la Sûreté nationale.

nous pleurons avec lui ». Nous rencontrerons encore, à marcher avec vous, cette crue de l'affliction.

Le 14, à Es Sunna vous présentez les dix revendications des islamistes : huit demandes démocratiques, deux demandes d'islamisation (éducation et législation). Vous dites : « *Il est temps que la parole revienne au peuple.* »

« *Sans Ali Belhadj, le pouvoir allait probablement tout droit être partagé entre les islamistes et le FLN.* »¹⁸ Chadli aurait compris que Sahnoun et vous n'étiez pas d'accord, que vous représentiez un pas bien neuf et bien radical, et aurait préféré, grâce au multipartisme, s'aménager d'autres ouvertures éventuelles. Tiens donc. La démocratie serait-elle née, en Algérie, accouchée par votre action ?

Nouvel échec des islamistes

Auriez-vous échoué en octobre, comme le soutenait, au lendemain, Abed Charef ? On pouvait croire alors avorté votre désir de canaliser le mouvement populaire. Aujourd'hui a passé le temps, il est aisé de remarquer que ce faux constat, « *les islamistes ont échoué* », sera psalmodié en leitmotiv après chacune de vos victoires. Quatre ans après, l'hebdomadaire du pouvoir notera avec amertume¹⁹ : « *La prime à l'émeute tombera dans la seule escarcelle de l'imprécateur d'Es Sunna.* » Le pas que vous fîtes en octobre sera ce pas de cadence alerte que vous imposerez plus de trois ans durant à la société algérienne. Le FIS sera le parti de l'audace de l'Algérie contemporaine.

Est-ce moindre qualité ? Je ne le crois guère. Car tout le monde sait qu'en Algérie ce qui engluie le progrès c'est la résignation, le *dégoûtage*, l'apathie, la léthargie, l'anesthésie, le *figisme*²⁰. Et il est bon qu'un parti qui prétende reprendre le flambeau des mains du FLN marche à rythme soutenu, et amène à ce pas vif la population.

Et quel train ce sera, pendant les « années FIS » ! Quelle embardée vous avez faite ! Vos adversaires, deux ans après la dissolution du FIS, la mise à l'ombre de ses cadres et l'interdit porté sur sa parole, en auront encore le tournis, et ne pourront rappeler ces temps sans témoigner de leur vertige.

La rumeur et le *fisq*

La rumeur si souvent parcourt le corps social, se déploie et s'augmente, fait frisson et fait houle... L'information officielle est si pauvre de vrai et si riche d'omission, on n'y lit en charabia abscons tant de faux démentis et vraies dénégations... Le téléphone arabe est auto-organisation, outil qui permet à votre société de se dire, dans l'aspiration et la

¹⁸. Aïssa Khelladi, op 43.

¹⁹. AA, 8 au 14-10-1992.

²⁰. Mot de EW.

foi, ou dans la vindicte et l'alarme. Puisque octobre fut annoncé d'une rumeur, A. Charef en profite pour nous en citer deux autres,²¹ qui me paraissent résonner comme tocsin.

- En 1985, courut tel un furet le bruit qu'Alger allait être submergé par un raz de marée. Les gens stockèrent. De quel énorme sentiment d'insécurité n'est-ce pas là l'aveu ! Un responsable de la Santé fut limogé, et il n'est que trop certain que pour sa santé collective le peuple ne semblait guère s'en remettre à l'Etat en cette alerte.

- Il paraît aussi qu'en 1980, les nouveaux filtres des cigarettes algériennes eurent la réputation d'être empoisonnés et de tuer les gens. Le fait de contagion et de suggestion fut tel que beaucoup trouvaient aux nouvelles cigarettes un goût d'inquiétude, et se ruèrent sur les anciens modèles encore disponibles. N'y-a-t-il pas là signe des fortes craintes qui touchèrent les gens devant l'incertain qui s'ouvrait après la mort de Boumediène ? Signe d'une vraie rupture entre la production de l'Etat, au sens large, et l'attente des citoyens ? N'y a-t-il pas là matière à relire cette notion d'islam qu'est le *fiṣq*, qui fait rupture entre la Communauté et ses dirigeants ? Aujourd'hui, je vois tant de jeunes Algériens mépriser les cigarettes de leur pays que j'y lis signe de *fiṣq*, quand au contraire tant de jeunes Tunisiens frimeurs arborent avec ostentation leur paquet de « Mars Inter ».

Lire l'Algérie, lire le signe. N'est-il pas curieux que le 4 octobre, le président soit allé visiter le complexe d'antibiotiques de Médéa ? Comme s'il cherchait tardivement remède immunitaire contre la maladie dont il voyait affecté son pays. Il constata que Médéa fonctionnait mal...

Il y eut en 1986 « répétition générale » d'octobre : ce furent les émeutes de Constantine. Tout avait commencé par une colère d'étudiants contre l'imposition toujours répétée des lentilles au menu du restaurant universitaire. « *Pourquoi n'a-t-on pas arrêté ce problème à la source, en réglant un chose aussi secondaire que la bouffe ?* » tempêta Révat²². Peut-être les autorités constantinoises sentirent-elles dans la crainte qu'il y avait du principal derrière ce secondaire, et qu'un refus de plat de lentilles pouvait cacher quelque exigence de droit d'aînesse...

Quels mots poser, cinq années après l'émotion violente et la répression terrible ?

- Octobre est l'entrée en scène de la jeunesse algérienne, l'irruption sur le théâtre de l'histoire de la seconde génération. « *Debout les jeunes* » sera le seul mot d'ordre de la journée du 5. « *Nodo, ya ouled el Assima, nodo !* » (« Réveillez-vous, ô enfants de la capitale, réveillez-vous ! ») Ce cri lancé par les adolescents lors des matches de foot²³ se transforme en réel : cette fois-ci, ils sont bien réveillés.

²¹. op 34.

²². *Révolution africaine*, l'hebdomadaire de réflexion du FLN. Cf. Abed Charef, op 34.

²³. Cf. Youssef Fatès, *Sport et politique*, dans un magnifique ouvrage collectif, *Algérie, vers l'Etat Islamique ?*, Peuples méditerranéens n°52-53, Paris, 1991.

En criant : « *Bab el-Oued Chouhada* », la jeunesse s'approprie un mot-clé de la symbolique des pères.²⁵ Le *chahid*, le martyr, était jusque là le héros de la génération du 1er Novembre 1954, la pièce maîtresse du montage de son pouvoir. Elle dépossède les pères du socle de leur légitimation. Elle s'annonce nouvelle dépositaire de la place d'où elle les chasse.

- « *S'ils (les islamistes) ne furent pas à l'origine des émeutes, personne ne peut nier qu'ils contribuèrent au retour de l'ordre.* »²⁶ Ce ne sera pas la dernière fois que vous islamistes serez facteur d'ordre. Après octobre, il n'y aura pas de paix en Algérie sans la participation et l'accord des islamistes, et rêver le contraire est folie.

- Le mot qui court octobre, c'est « *la hogra* », le déni de justice. Les démocrates ne réussiront pas vraiment à l'intégrer dans leur discours. Vous islamistes la graverez en rime itérative. Vous n'aurez point pour cela à caresser la démagogie ou choyer le machiavélisme. La lutte contre la *hogra* est consubstantielle à votre être. Vous Ali Belhadj dénoncez « *la politique erronée du gouvernement qui a exacerbé le clivage [au point que] les riches deviennent plus riches, les pauvres, plus pauvres. Cette politique n'est pas celle du peuple. Le peuple vient de se faire entendre pour sa douleur et annoncer l'heure du changement [...]* »²⁷ Les démunis d'Algérie feront confiance à Abassi et à vous-même parce qu'ils vous liront victimes de la *hogra* : réprimés, emprisonnés, vous aurez su vous demeurer courageux et fidèles.

- On a beaucoup dit que la « *frustration* » fut moteur d'octobre. Et il est vrai que la jeunesse fait rêves d'Occident, s'embarque imaginativement sur de bien beaux bateaux et trouve toutes brillantes les images des télévisions parabolées. Mais regardons ailleurs. Songeons à cette formule qui a fait fortune : « *Il dort et il mange.* » Il mange, le travailleur, puisqu'il touche un salaire. Il dort puisque ce salaire n'est pas le prix d'un véritable travail. Voulant dire la jeunesse d'octobre, M. Mohamed Maarfia parle de « *l'Algérie de la manne, de la politique paternaliste, du vaste orphelinat.* »²⁸ S'il y a un paternalisme, il y a un père, donc point d'orphelinat. N'y a-t-il donc contradiction dans sa belle phrase ? Non. Car un Père n'a pas de mamelles.

Dès les lendemains de l'Indépendance, les dirigeants constatèrent que la productivité du travail s'affaissait. Se refusant à heurter de front les travailleurs, ils n'y purent mais. Les appels au patriotisme ne mobilisaient guère.²⁹ La rente pétrolière permettra d'esquiver. Nombre de salaires ne seront plus contrepartie d'un vrai travail, mais répartition déguisée de la rente.

Or tout don sans contre-don est perçu, dans toutes les civilisations, comme la marque sûre de l'agressivité. Ce qui est glissé en vérité dans l'enveloppe du salaire, c'est un

²⁵. Cf. notes de Hocine Benkheira, op 59.

²⁶. Aïssa Khelladi, op 43.

²⁷. Parole prononcée en octobre. in Ahmed Rouadjia, op 51

²⁸. in AA, 8 au 14-10-1992.

²⁹. Cf. Lahouari Addi, in *Cahiers de l'Orient* n°23 (septembre 1991).

« *tais-toi* ». Le don d'argent exige en échange la passivation, il est méprisant et méprisé. Il installe la frustration, non pas d'un bien, mais de la dignité, mais de la vérité dans le rapport humain.

- L'armée tire sur les jeunes. Le 10, à Bab el-Oued, elle tire sur une marche d'hommes de religion en gandourah blanche. La tension était palpable, une étincelle suffisait, admettons que l'armée a paniqué. Mais cette tension comme cette peur disent l'impossibilité pour l'Etat de reconnaître l'Autre. Dans les années à venir, les modernistes diaboliseront si fort le FIS, le FIS aura diabolisé tellement ses adversaires qu'on songe à la définition coranique de Satan²⁴ : celui qui refuse de reconnaître l'homme.

« *Je suis meilleur que lui.
Tu m'as créé de feu
et tu l'as créé d'argile* ».

C'est le drame noué de l'espèce humaine que nous ne puissions reconnaître en celui que nous refusons l'onction divine qui le fait homme. Nous lui dénions cette part sacrée que pourtant nous lisons en nous-même. Nous ne le voyons qu'argile, et nous faisons feu.

La violence poindra en Algérie là où l'intégration intellectuelle de ce qui fonde l'Autre, de ce qui constitue sa vérité, fera défaut.

- Boumediene avait promis le développement pour 1980. M. Adelhamid Brahimi présentant le plan quinquennal 1980-84 avait annoncé l'autosuffisance alimentaire pour la fin des années 80. Si le bilan articulé par tous les intervenants aux lendemains d'octobre apparaîtra si noir, c'est qu'il sera dressé à l'aune de ces promesses. Grand faux espoir, grande vraie colère. « *Nemesis, une vengeance parfois terrible sur le plan temporel, quand les idées trahies se vengent.* »³⁰ Les vieilles phrases de Malek Bennabi résonnent aujourd'hui d'une étrange efficacité.

Les pères disaient le socialisme, l'égalité, le « *par le peuple et pour le peuple* »³¹. Ils se disaient dévoués à la cause commune. Mais ils étaient riches, et abîmés dans l'autorité péremptoire. Insolente, la jeunesse leur jeta cette contradiction en pleine face. Le mensonge était d'autant plus odieux qu'il était inconscient. Car nombre de cadres FLN découvrirent en octobre où ils en étaient arrivés, parce que la vérité leur parvint prononcée par un autre, et c'est toujours par cette voie de détour qu'elle produit son effet de dessillement. Les pères ne virent pas que le discours qui les articulait s'était au fil des ans desséché en langue de bois, texte produit pour cacher le vrai. Ils toucheront en fatal discrédit la monnaie de cette inadvertance.

La question de la vérité ne va cesser de labourer le fonds sédimentaire de la société algérienne. C'est l'essentiel absolument.

²⁴. Coran, VII, 12.

³⁰. Malek Bennabi, *Le Problème des idées*, SEC, Alger, 1991

³¹. Devise de la République algérienne démocratique et populaire.

Aujourd'hui personne n'est heureux. Et pourtant, « *rien ne sera plus comme avant* ». La *faillite sanglante*³² va accélérer le pas de l'Histoire, et octobre aura été le moment enfin fécond du jaillissement des neuves paroles.

³². Mot de Jean Daniel, op 50.

« Dans l'histoire de l'humanité, on ne surmonte jamais l'essentiel en lui tournant le dos et en s'en délivrant apparemment par un simple oubli. Car l'essentiel revient toujours ; reste seulement à savoir si une époque est prête à l'affronter, et si elle est assez forte pour cela. »¹

IV - Le pas de Chadli Bendjedid

Il serait piquant de savoir ce que vous, Cheikh Belhadj, pensez maintenant, depuis la distance des ans, de l'action de Chadli Bendjedid.

Les modernistes aujourd'hui au pouvoir en disent pis que pendre. Chadli, c'était la « *décennie noire* », la racine de tous les maux. Des « *membres de son entourage* » ne lui avaient-ils pas demandé de démissionner aux heures chaudes d'octobre ? Mais il ne l'a pas fait ! *Algérie actualité*² délivre un axiome : « *Chez les peuples sages, un chef d'Etat, acculé par des oppositions convergentes, se retire.* » Allons donc. Bien peu sage serait le peuple muni d'un président qui décrocherait dans la bourrasque. De Gaulle n'a pas démissionné en 1968, mais en 1969. On ramène d'abord un peu de calme, on installe un tant soit peu de sérénité et de débat, après quoi on s'en remet à la Nation. C'est exactement ce que fit Chadli Bendjedid.

Le reproche lancinant à lui aujourd'hui adressé est l'ouverture démocratique et la légalisation du FIS. Ah ! Si on ne l'avait pas légalisé celui-là, il n'aurait pas existé, et le réel n'aurait pas été le réel !

*

Chadli vous aurait reçu en octobre, Cheikh Ali, avec Abassi Madani et Ahmed Sahnoun. Un marché aurait été conclu : les islamistes ramenaient l'ordre, le pouvoir légalisait les islamistes. Cette discussion eut-elle lieu ? De nombreuses sources journalistiques l'attestent. Pourtant vous, Ali Belhadj, répondant à Abed Charef⁴, avez démenti. Or vous ne mentez pas. A la rigueur, auriez-vous pu le faire si vous aviez considéré M. Charef comme un ennemi, ce qui en cette heure est improbable. La rencontre est donc douteuse. Mais si l'information est fautive, elle dit vrai.

Des témoins plus tard diront l'homme Chadli des journées d'octobre, anéanti par la catastrophe, l'œil harassé, recroquevillé dans un fauteuil soudain démesuré, atterré par l'énormité de la répression. Quand il se lève, il est décidé à la vérité toute, résolu à rendre la société à la société.

¹. Heidegger, cité en autre contexte par Sidi Mohammed Barkat, op 59.

². AA, 8 au 14/10/1992.

⁴. op 34.

Dans ses travaux, Lahouari Addi voulut qu'il ne s'agît point là pour Chadli de s'enivrer tout à coup des parfums de la générosité, mais de constater qu'il n'avait plus les moyens de faire tourner l'énorme machinerie-providence. La démocratie, après tout, c'est ça : la société prend en charge ses affaires, l'Etat devient arbitre et c'est déjà beaucoup. Mais l'action de Chadli Bendjedid fut le contraire exact d'un calcul en profits et pertes. Elle fut subjective absolument. Elle fut le geste d'un homme qui était assis, et qui se lève. Vous Cheikh Ali, qui pensez en Islam, ne lisez-vous point ici quelque chose de l'ordre de la rédemption ?

Il se lève, il ne faiblira plus. « *On se rend compte que ce n'était pas pour sauver l'Algérie* »³, dira après sa destitution un amoureux des sauveurs. Chadli fut homme providentiel de ce qu'il refusa justement la défroque de l'homme providentiel. Parti unique, pensée plombée et *zaimisme* furent par lui dénoncés du même mot : plus jamais ça. Il ne faudra pas soixante-douze heures après sa disgrâce pour que ces maux déploient à nouveau en Alger leur cruel fléau.

Il se lève, et très ému il dit le 10 octobre aux Algériens l'urgence de la réforme. On remarque qu'il ne cite jamais le FLN, il n'use pas du mot « *militant* », il s'adresse aux « *citoyens* ». Quand, trente-neuf mois plus tard, les gens de mitraillettes réussiront à le prosterner derechef en un fauteuil, c'est du même geste à tous les Algériens qu'ils vont arracher cette carte de citoyen que Chadli Bendjedid leur avait proposée ce jour-là en neuf certificat d'identité.

Il se lève, et il marche. Il remue son monde, tisonne l'Algérie à grand bras. Cet homme que l'on pensait figé dans l'indolence, alangui dans les délices, pousse à plein soufflet les feux de la grande forge des réformes. La nomenclature, dans l'alarme, voit larguées sans préavis les amarres de la pensée unique. Les acculturés de la langue de bois se serrent en geignant sur un étroit radeau, s'agrippent aux certitudes évanouies, et maudissent le sale temps qui menace. C'est la *perestroïka* à l'algérienne⁵.

Fin novembre, le sixième congrès du FLN sera « *le plus grand rassemblement de l'opposition à Chadli depuis la fin des émeutes* »⁶. Mais la séparation des fonctions entre Parti et Etat est prononcée. Le FLN refuse le multipartisme. Chadli méprise les pusillanimes : « *Si le peuple, après des débats démocratiques, arrive à la conviction* » qu'il est nécessaire, le multipartisme adviendra. « *Le peuple restera l'arbitre.* »

Le dernier suffrage sous régime de parti unique le réélit pour cinq années à la présidence (22 décembre). Les coudées franches, Chadli introduit le multipartisme dans le texte de la prochaine constitution, au grand dam des *pintades affolées*⁷. Un référendum approuve le nouveau Texte fondamental.

*

³. EW, 5/10/1992.

⁵. Mot du *Washington Post*.

⁶. Abed Charef, op 34.

⁷. Mot de feu le président du Burkina Faso, Thomas Sankara, pour dénigrer les conservateurs.

Démocratie...

Personne ne sait trop bien ce qu'est cette nouvelleté, quand pourtant depuis octobre elle court déjà vos rues, et s'ingénie à ouvrir toutes les bouches. Un beau Mouvement des journalistes algériens se constitue en agora, pose bas vingt-six ans de rancœur, et dénonçant le carcan déjà s'en affranchit. C'est l'heure des comités contre la torture et des Droits de l'Homme. Le mai 68 français, en mieux. Eclot la presse libre, foisonnent les nouveaux titres, en joyeuse anarchie et forte espérance. Quotidiens très magnifiques, saturés d'intelligence. C'est que tout le monde est journaliste. Fertile est le courrier des lecteurs, semences se veulent les analyses. Chacun apporte sa petite pierre. L'ingénieur agronome imagine neufs barrages, l'enseignant explique sa réforme, le technicien dépeint une gestion inédite. C'est l'ère des Cent Fleurs. Un peu d'idéalisme, beaucoup de désir, beaucoup de diagnostics solides, de propositions pertinentes. Les lièvres sont levés, et l'Algérie invente. En la parole les Algériens excellent, toutes ces pages furent chaque matin beauté.

Temps des mille maux dénoncés, heure des mille mots prononcés. Rosée.

*

Oui, mais voilà, il y a ces islamistes. Ils prennent de la place, ceux-là. Les espaces de liberté sont envahis, des contre-espaces islamistes s'organisent... Aujourd'hui, les modernistes accusent : il y eut laxisme de l'Etat.

Y eut-il ? Il y eut. « *Ainsi, d'octobre 1988 à décembre 1989, chaque fois qu'un procès concernant l'un des leurs s'ouvre devant les tribunaux, les militants du FIS sont par milliers au rendez-vous. Ils multiplient les démonstrations de force sur la place publique pour impressionner l'Etat et l'amener à se plier à leurs exigences.* »⁸ Ne vous voit-on pas, Cheikh Ali, le 15 octobre 1989, au procès d'anciens compagnons de Bouyali, en compagnie de centaines des vôtres, cernant le tribunal de Blida, pour dénoncer la justice des mécréants ? La cour cède, le procès est renvoyé, *sine die*.

Pourtant, comme ces manifestations, ces pressions sur l'Etat, ces occupations symboliques de l'espace public apparaissent peu violentes à un Français, habitué de longue date aux manifestations de colère, à la casse paysanne, aux contestations vigoureuses ! C'est qu'en Algérie, c'était tout neuf. Contester l'Etat autrement qu'en paroles sans conséquences pratiques était inouï. Beaucoup des vôtres s'étonnaient naïvement des vastes horizons que dévoilait la chute des murs. Dans le même temps, une minorité des anti-islamistes, qui venaient l'automne précédent de crier « *Plus jamais ça !* », n'arriveront plus à penser qu'en termes de répression. A l'aube de 1992, ils l'emporteront.

Les démocraties ne sont pas des régimes laxistes, disent aujourd'hui les modernistes, il fallait se défendre contre les abus de pouvoir du FIS. Mais les démocraties peuvent réprimer au nom d'une légitimité (électorale). Le gros problème de l'Etat FLN pendant les années FIS est justement d'avoir été dépossédé du bouclier de la légitimité par octobre. Sa défense sera : nous ne sommes pas la légitimité, mais provisoirement nous restons

⁸. Ahmed Rouajia, op 51.

la légalité. Dans une affaire de justice, les fondements du droit positif amené, hors suffrage, par le FLN ne sont pas plus solides que les fondements proposés par l'islamisme (la *charia*), puisque c'est précisément l'objet du débat de société que de refonder l'Algérie en légitimité.

Il faut se rappeler combien à l'époque tous criaient haro sur le FLN. Que de surenchère dans la dénonciation ! « *Le FLN veut s'accrocher au pouvoir* », criaient tous les démocrates. Et vous islamistes en rajoutiez une louche dans le décri. Ce qui m'apparaissait surprenant à l'époque, c'était au contraire l'honnêteté du FLN, l'élégance de l'habit qu'il vêtait pour ménager sa sortie. Hormis la loi électorale du printemps 1991 dont nous reparlerons, il ne tenta aucune « magouille ». Les Chadli, Hamrouche ou Mehri vécurent dans leurs têtes la conversion à la démocratie. Ils en entendirent la nécessité, mais plus, ils en comprirent le fonds philosophique, ils en saisirent l'armature derrière la tapisserie : quoiqu'il arrive, le peuple doit décider. Jamais les modernistes ne sauront faire ce pas.

Chadli Bendjedid fut attaqué de toutes parts, et cibra sur son nom la détestation des quartiers pauvres. Quoi qu'il fût, il restait aux yeux de la population le légataire et l'organisateur du système abhorré. La vie n'est pas un long fleuve tranquille. Si l'estime demain pourra peut-être escorter le souvenir de son nom, c'est que les Algériens comprendront que Chadli accepta le courage de cette position de déchet, qu'il ouvrit lui-même l'écluse de la critique, pour réussir cette transition dont il se voulut le servent.

Son principal défaut fut sa plus éminente qualité. Chadli était un centriste. En cela, il était héritier à part entière de la culture FLN. Si l'Algérie, pendant les vingt-six ans de parti unique, aura été le théâtre d'un pouvoir autoritaire, mais non d'une dictature, c'est que les hommes du sérail surent toujours s'affronter en composant, s'écarter en se ménageant. Chadli voulut que la société civile prît le relais dans l'arbitrage. Il n'était pas machiavélique, il n'a pas « *grossi le FIS* » qui s'est bien grossi tout seul. Il « *recherchait intuitivement* »⁹ un équilibre ordonné des forces sociales. En conseillant à votre peuple de s'équilibrer de lui-même, il vous proposa le pas de l'authenticité. Il devina que le flux du sang est reflux de parole. Le sang est jouissance, il aspira à vous en priver. Le président Chadli Bendjedid fut l'adulte de l'Algérie contemporaine.

*

« *Le peuple, tel un prisonnier libéré, a retrouvé sa volubilité et le sens de la liberté. Même les forces de police ne lui font pas peur.* »¹⁰ Été 1990, je suis dans un taxi oranais. Un policier arrête la voiture : le *clignoteur* serait en mauvais état de clignotage. Le *taxieur* le rembarre sèchement... et le policier fait le gros dos. « *Ca, voyez-vous, c'était inimaginable avant, m'explique le chauffeur ; on appelle ça la nouvelle politique.* » La démission du directeur général est souvent la première revendication de grèves qui fleurissent. A l'automne 1990 apparaîtra dans la presse un mot neuf : cinquième pouvoir. Celui de la base, des gens, de la contestation sociale. La Sonelgaz montrait-elle peu d'empressement à rétablir le courant dans une cité ? Les habitants

⁹. Rémy Leveau, in *L'Islam dans la Cité*, ouvrage collectif, *Pouvoirs* n°62, PUF, Paris, 1992.

¹⁰. Ahmed Roudjia, op 51.

occupaient une route à proximité. Le *wali* abordait le barrage, calmait le jeu, promettait sa médiation, remontait dans sa voiture pour aller ailleurs éteindre petit brasier.

Ce qui, depuis la France, se lisait bon enfant et ménageait promesses, ne fut pas vécu par le *mouwatene* algérien sur le mode unique de la joyeuseté. Ce qu'il pouvait lire dans l'encre à peine sèche de son tout nouveau quotidien libre, c'est que tout allait mal. C'est l'heure de la « *crise multidimensionnelle* ». Les reportages, nombreux, détaillés, émouvants, sur telle école, tel hôpital, telle cité, enchaînaient les paragraphes tristes et les constats amers. A réfléchir aujourd'hui cette époque, ne pourrait-on s'avouer avec courage que la parole libre ne se puisse prononcer hors l'acceptation de l'angoisse ?

Mais l'inquiétude est insidieuse. Le fantôme de Boumediene visitait les esprits. La dictature c'est ferme ta gueule, la démocratie c'est cause toujours. Été 1990, un serveur de gargote : « *Avant, il n'y avait qu'un seul parti, au moins ! Maintenant il y en a plusieurs, on est perdus...* » Il était tout mortifié. La solution pressait.

*

La démocratie et l'islamisme furent accouchés jumeaux d'octobre. Leur vigueur est beaucoup plus égale que ne le crut chaque camp.

Liberté de parole et liberté pour le FIS furent toutes deux nécessité d'histoire. Elles furent à elles deux avancée collective de l'Algérie au carrefour de son destin. Et dans *la démarche aventureuse de ce peuple*¹¹, dans l'affrontement et l'inquiétude, dans le serein et la colère, dans le doute et la trop grande certitude, tous les Algériens furent grands.

1989 et 1990 furent embellie.

¹¹ Mot de Francis Jeanson.

« Dans la cour de l'école, beaucoup d'hommes en blanc, qui s'embrassent et font le bras de la victoire. Entourant l'un d'eux à la barbe savante et qui leur montre le ciel, un groupe d'enfants regarde un nuage, qui passe doucement dans la nuit. »

Saïd Mekbel¹

V - Marée

12 juin 1990. Elections municipales. Marée FIS. Marée, racine arabe *JZR*, n'est ce pas ainsi que vous les islamistes désignez le progrès ?

Participation : 65,15 %. FIS : 54,5 % des suffrages exprimés. Le reste au FLN, quelques voix pour les démocrates et indépendants.² Abassi Madani : *« Les résultats du scrutin sont un grand moment que vit l'Algérie. Le moins qu'on puisse dire c'est que les résultats ramènent les choses à leurs cours normal. Il ont restitué le pays aux siens, la décision politique au peuple et la responsabilité à celui qui en mérite le mieux la charge. »*³

Vous tenez 853 communes sur 1539, et les deux tiers des 48 *wilayate*.

*

Le FIS n'a t-il pas un peu fraudé ? *« A Sig, ce sont les irrégularités électorales qui nourrissent des débats passionnés. »* On aurait prêté voitures ou téléphones d'Etat au FIS *« pour faire le plein des urnes »*. Il y a eu pressing dans les bureaux de vote. *« On a voté FIS même pour les gens décédés. »*

A Sig, 18 000 voix sont allées au FIS, les 2 000 autres au FLN. Si fraudes il y a eu, elles ne pouvaient en aucune manière inverser la tendance. On voit ici que le thème de la fraude survient dans l'exemple exact où le verdict populaire est incontestable. Il surgit dans les esprits, et cela préfigure le grand battage médiatique de l'après-législatives, non comme élément d'appréciation plus fine de la réalité, mais au contraire comme dénégation, refus d'enregistrement psychique de la vérité.

Ce jour-là, le FLN, effondré, avait largement déserté. Les militants FIS rempliront le vide, occuperont les bureaux de vote. Cela permettra à coup sûr quelques tricheries. L'essentiel n'est pas là. Un jeune Farid, qui avait avec ses amis tenu un bureau de vote

¹. in AR n°7, juin 1990. Saïd Mekbel, écrivain et journaliste, est aujourd'hui billetiste au *Matin*.

². Le Rassemblement pour la culture et la démocratie (RCD) sera troisième et gagnera une *wilaya* (Tizi-Ouzou) et quatre-vingt-sept communes, essentiellement en Kabylie. Le FIS est élu dans toutes les grandes villes du Nord.

³. cf.op 41.

à Khenchela, m'expliqua longuement qu'il avait tout fait pour la victoire du parti de Dieu. « *C'était facile. Quand un vieux arrivait, je lui tendais le paquet de bulletins, mais je mettais toujours le bulletin 6 [FIS] au dessus, et lui montrais, comme ça (il me tend des bulletins imaginaires avec un vaste sourire). Il comprenait. Ca a très bien marché. »*

Je suis d'accord avec Farid pour croire que le « *vieux* » comprenne l'indication sans échanges de paroles. Mais s'il y a pression, elle est légère ; le « *vieux* » passe par l'isoloir. Il peut très bien refuser la suggestion. Alors comment Farid peut-il conclure : « *Ca a bien marché ?* » Parce que le « *vieux* », s'il est hésitant, constate le désir de ces jeunes, constate l'absence du FLN dans les lieux, et accepte que le relais du pouvoir passe à la jeune génération qui en fait demande. C'est ce rapport psychologique-là qui s'est joué le 12 juin.

Les résultats de 1990 ne seront pas contestés par la suite. Mais déjà poindra la lancinante imputation : les rustres ne comprennent rien, n'ont pas lu les programmes politiques, comment un paysan pourrait-il voter, etc. Comme si dans une démocratie on ne votait pas toujours à la confiance. Comme si on ne voyait pas dans les démocraties les plus accomplies d'analphabètes sûrs de leur choix et d'intellectuels de haute volée hésitant jusqu'à l'instant de l'isoloir.

*

Quelques papillons noirs semblent voler quand on ouvre aujourd'hui *Alger républicain*⁴. « *Mon espoir est que cette leçon aura frappé l'autre Algérie, celle qui n'a pas voté* », « *les démocrates doivent apprendre à s'unir, aller à la rencontre les uns des autres, descendre dans l'arène. Là où sont les Algériens dans leurs villes, dans leurs quartiers, avec leur quotidienneté écrasante.* » Dix-huit mois nous séparent des futures législatives. Les démocrates tireront-ils leçon de diagnostics si bien posés en juin 1990 ? En aucune façon. Le bataillon des abstentionnistes ne maigrira pas, les démocrates ne trouveront pas les mots qui touchent et ne muscleront pas leurs rangs.

*

Réveil brutal. Fatiha Akeb nous raconte le 12 juin depuis le siège du FLN⁵ : « *Salah Goudjil [ex-ministre des Transports] entre au bureau. Il se joint à la discussion. Tous ont rigolé, lorsqu'il affirma qu'il ignore comment ses enfants ont voté.* » Quelques heures encore, on saura le vote des fils et on ne rira plus. Mais quand les résultats tomberont et que les visages se crispent, le constat sera souvent plus intelligent que dans les rangs démocrates. Des cadres s'avoueront que le FLN est moins motivé que le FIS. « *Les militants du FIS sont venus avec des torches en cas de panne d'électricité...* » ; « *Il faut reconnaître au FIS de la discipline et de la conviction...* » Ils ont lu le désir islamiste, reconnu le désir algérien de ce désir.

*

⁴. AR n°7, daté "juin 1990". *Alger républicain*, communiste, était encore le "quotidien qui paraît quand il peut".

⁵. in AA, 21 au 27-06-1990.

Autre côté du fleuve. Gilles Millet nous raconte⁶ votre intervention devant des milliers des vôtres le 15 juin à la mosquée de Kouba.

« Belhadj est là. On écoute. Après quelques versets donnés en pâture à la foule, le jeune incendiaire passe à l'explication de texte. »

Propos cités : les élections ont été remportées *« grâce à la volonté de Dieu et du peuple. [...] On n'a pas donné une claque au FLN, on a donné une claque à ceux qui ont trahi le FLN [...] »*⁷ Les élections ne sont pas une victoire de la démocratie mais de l'Islam. » Mais l'Islam n'est pas que conjecture électorale, il *« est bien plus grand que tout cela »*.

« Le chemin sera dur. Très dur. Ils ne nous pardonneront pas nos erreurs, eux qui en ont tant commis. Il faudra alors retrousser nos manches », par exemple *« en nettoyant les rues, en vidant les poubelles »*. Ceux qui, comme le président Mitterrand, portent des jugements sur le bien-fondé du choix fait par les Algériens sont égratignés : *« Nous n'avons de leçon à recevoir de personne. Nous sommes libres de notre destin. »*

Fin des citations de Gilles Millet. Le lecteur français aura frémi, on l'espère, devant l'évidence *« incendiaire »* de la *« pâture »*.

*

L'heure de la prière est arrivée. Le journaliste français est retourné à son hôtel. Et vous, *« par certains côtés, admirables et peu communs, le symbole d'une grande partie de la jeunesse algérienne »*⁸, en ce jour historique, vous la dirigez. Un journaliste algérien⁹ qui est resté, nous raconte. Avec une voix *« comme l'archet d'un violon »* vous lisez le Coran. *« [...] arrivé au passage où tous les mécréants sont promis au feu de l'enfer, sa voix s'étrangle d'émotion, qu'il communique à ces milliers d'hommes et de femmes. On l'entend sangloter doucement et toute la foule est parcourue d'un frisson. Elle pleure, elle aussi doucement. »*

*

Nous eûmes plus tard le détail de votre *khotba* du 15 juin.

*« Nous ne pensions jamais que dans un pays musulman où les hommes ont combattu pour élever la parole de Dieu, l'Islam allait être subordonné à des élections. Est-il concevable de voter pour l'Islam dans un pays musulman ? Nous vaincrons avec ou sans élections... »*¹⁰

⁶. *Libération*, 16/17-06-1990.

⁷. Je n'y étais pas, et Ali Belhadj s'exprime en langue arabe. Mais il est prince de la parole, et il est improbable qu'il ait usé de mots qui se puissent traduire de ce français vulgaire. *Traduttore, traditore*.

⁸. Aïssa Khelladi, op 43.

⁹. qui signe G.M., in AA, 21 au 27-06-1990.

¹⁰. cf.op 41.

Il y aurait contresens à lire dans vos derniers mots le quelconque assentiment à une stratégie putschiste, le plus petit accord à l'exercice d'un pouvoir dictatorial minoritaire. Ce dont vous êtes sûr, à tort, c'est que l'immense majorité du peuple ne peut que faire sienne votre vue.¹¹ Les témoins de votre prêche affirment que vous avez prononcé les paroles ci-dessus citées tout empli de tristesse. La victoire du FIS vous accable. D'abord à cause du score que vous trouvez ridiculement bas. Surtout, de ce passage de l'Islam par les fourches caudines de l'urne, que tout-à-coup vous ne comprenez plus. Vous avez tout fait pour que le FIS travaille dans la légalité. Et vous voilà, après ce pas de courage, saisi au tréfonds de vous-même par l'ampleur du mécompte. Dans cette entreprise humaine, il y a quelque chose que vous n'aviez pas prévu. Parce que n'est jamais prévu l'obstacle quand on a l'audace de l'audace. Vous vous interrogez vous-même et publiquement, ce qui fait preuve de singulière richesse.

« Comment ce concept de démocratie, qui nous est étranger, a-t-il envahi ce pays au point que depuis les événements d'octobre, on le trouve dans toutes les bouches ? » Aïssa Khelladi, qui vous cite ici, ajoute : *« Cette question qu'il a posée, sans doute pour lui-même, constitue un aveu de taille ainsi que le plus bel hommage qu'un homme de sa trempe puisse rendre aux démocrates. »*¹² Aïssa Khelladi est le seul démocrate algérien qui ait compris votre personnalité. Car cette question de la démocratie ne vous quittera plus. Déjà votre mot sur la victoire de l'Islam et non de la démocratie fait aveu. Vos électeurs ont bien sûr voté pour l'Islam. Mais ils ont voté, Cheikh, ils ont voté !

Ces deux réalités : vous n'êtes pas la majorité écrasante, et la démocratie emporte légitimité, font pour vous contradiction absolue avec vos certitudes. Cette contradiction va vous travailler insidieusement, vous remuer de fond en comble et porter son brandon jusqu'à l'implosion de juin 1991. Juin 1991 n'est pas compréhensible hors de la lumière de cette tristesse avouée de juin 1990, et de cette interrogation qui vous traverse, de ce dilemme dont l'urgence vous brûle et dont vous ne verrez issue qu'à le laisser débrouiller par l'histoire.

Un mot d'Islam peut faire clé de cette journée. La démocratie vous glisse dans le cœur une *fitna*, c'est-à-dire une épreuve, une discrimination, un obstacle qu'il vous faut affronter puisque vous avez le courage de refuser de ne le voir pas. A la même heure, une poignée de vos ennemis, les communistes, effarés par le verdict de l'urne, ne vont plus songer qu'à briser l'urne, c'est-à-dire à porter dans la cité la *fitna*, dans son sens dérivé le plus courant : division meurtrière de la communauté. La démocratie pénètre en vous, pour votre inconfort, dans l'instant où, pour leur confort, elle les déserte.

*

L'idée de fonder un parti religieux politique est apparue dans votre esprit, en même temps que dans celui de Cheikh al Hachemi Sahnouni.¹³ Vous proposez un « Front

¹¹. Cf.interview du nouvel élu tête de liste FIS à Sétif, bien représentatif de la sensibilité des cadres FIS : "Nous nous attendions à des résultats beaucoup plus importants." in AR n°7.

¹². op 43. Aïssa Khelladi ajoute : "Ces derniers prendront-ils un jour conscience que ce n'est pas à eux que Ali Benhadj doit faire peur, mais aux autres, à tous les "faux dévots" et les vrais requins que sa détention arrange?"

¹³. cf.el Mounqid, cité in op 59.

islamique unifié » à Abassi Madani, qui l'accepte en proposant de substituer à l'idée d'unité celle de salut (« *car nous voulons sauver cette Oumma et ce peuple* »)¹⁴. Il a eu raison deux fois. Politiquement, mais surtout parce que votre parti sera le F.I.S., toujours écrit le FIS (même en arabe : *el FIS*), ce qui en français s'entend comme « fils ». Abassi, malgré ses cachotteries, parle très bien le français. A-t-il senti consciemment l'énorme profit de l'homonymie ?¹⁵

Vous avez gagné en juin accompagné d'un slogan qui sera fortune. Il m'a en ces temps fort irrité, même inquiété. Dans quelle bêtise ne vont pas ces enfants, me disais-je alors. J'ai depuis écouté, et l'histoire a tranché. Ce n'est pas de votre côté que la bêtise avait élu demeure. J'entends aujourd'hui que Farid, qui voit en l'Islam secours et vous appelait parti de Dieu, était loin d'être sot, et que ses raisons étaient fortes pour appeler « *les vieux* » à voter pour le 6, le chiffre « *avec un trou au milieu.* »

Il me faut, Cheikh, préciser que Bliss est le diable, pour céder le slogan au lecteur français, dont j'espère la provisoire désolation pour que ma démarche fasse sens. Ce n'est pas aujourd'hui sans jubilation que je livre ici le double heptamètre, porté haut par les mille bouches des gamins de la ribambelle :

*« Voti six, avec le FIS,
contre Bliss et ses complices. »*

¹⁴. cf.op 57.

¹⁵. à mon avis certainement pas.

« Nous continuons jusqu'à maintenant à nous occuper de la dawa. »

Ali Belhadj¹

VI - Rana daine

De la misère comme vrai

Au printemps 1992, un moderniste, qui venait de rendre visite à des cadres de la nouvelle donne, m'expliqua à sa descente d'avion la situation politique. « Certes, *il y a de la misère* », me dit-il au bout d'un moment. Il intégrait la misère comme paramètre dans son discours « *objectif* » (au sens de Hegel, précisait-il).

Mais enfin, la misère n'est pas un paramètre. C'est un drame, une épaisseur, un vécu. A la vérité, nombreux seront les reportages, d'une infinie tristesse, qui diront dans la presse algérienne le progrès du mal-vivre. « *On entre à la cité des Palmiers comme on entre dans une plaie. D'abord la croûte, ces rues défoncées, ces façades lépreuses, ces escaliers qu'on devine sous des quintaux d'immondices... Il faut baigner ensuite dans ce pus noir déversé par les égouts à ciel ouvert, se remplir les poumons avec ces odeurs transportant le bacille de Koch comme un métro.* »²

Tant d'autres lignes...

Au fait, pourquoi ces immondices ? Parce que le ramassage d'ordures est mal fait, le camion-benne est en panne (pièce détachée), c'est la faute à la dette, à l'APC, à la *houkouma*... Vous m'accorderez, Cheikh, que le mal est plus profond. J'observai un matin un immeuble de Biskra cerné d'ordures. Pourquoi les habitants de ce bloc ne faisaient-ils pas le ménage eux-mêmes ? Deux jours, trois jours de *touiza* et l'affaire était dite. En effet la perception de ce qui est propre ou non varie avec les cultures, mais il se trouve que la majorité des Algériens ne supporte pas l'état présent des choses. Il y a donc une immaîtrise globale de la société par elle-même. La société ne parvient plus à trouver son cadre mental.

M Murdjadjo, marchant dans le souk de Medina Jedida, à Oran, nous décrit³ la « *ribambelle de mioches haillonneux* » qui espèrent pour deux sous porter le cabas d'un acheteur. « *Ces petits individus à la figure faunesque, aux prunelles voilées de grisailles, ces petits forçats haletants* », « *ces petits enfants de l'infortune [...] crucifiés aux portes des désillusions* » dont la lueur dans le regard dit « *prémices d'un enfer injuste et incontournable* » sont « *les nouveaux porteurs* ». Et M. Murdjadjo de nous rappeler l'âge

¹. in op 57.

². in *Les Faubourgs de la haine*, enquête de Mohamed Badaoui, AA 13 au 19-02-1992.

³. in *Oran, misères galopantes, périls latents*, EW, 22-01-1992.

colonial, les anciens portefaix, le « *village nègre* » d'antan, « *toute cette marmaille déchue qui, naguère, rendait le jour obscur et la nuit abyssale...* »

« *Vous vous rappellerez les cireurs de bottes [...].* » Ces cireurs reviennent souvent, tels spectres d'inquiétude, dans la presse algérienne. C'est tout l'espoir concentré de l'Algérie que le geste qui les avait relevés, au temps du sourire, sous Amimed⁴. Le fantôme du retour des cireurs dit assez le délitement qui hélas fissure l'Algérie.

« *Et ils sont des milliers à errer sur le boulevard des incertitudes.* » L'incertitude est certes plus lourde à porter que le peu de fortune. En Algérie la plus vraie misère n'est pas matérielle (c'est bien pire ailleurs), mais morale.

De la misère comme souci d'âme

Avec vous islamistes partagerai-je au moins cette impression que l'urgence en Algérie n'est pas tant de « *poursuivre le progrès* » que de reconstruire la société, de la refonder, ou plus exactement de la fonder, de lui donner assiette.

Malek Bennabi est précurseur de l'islamisme algérien. Il publia entre 1947 et 1973, année de son décès. C'est un philosophe musulman de pensée plutôt ouverte, qui sait ne pas conclure toujours et qui défriche beaucoup, dense et solitaire. Le tourment qui l'agite est la décadence du *Dar el-Islam*. Il s'essaie au regard sur l'histoire des civilisations, pour écrire : « *Un ordre naissant cherchera toujours appui sur des valeurs sacrées. Par ailleurs, l'Histoire montre qu'un univers, même fondé à l'origine sur ces valeurs, tendra toujours à la désacralisation à mesure que la société avance dans la seconde phase, celle des problèmes techniques et de l'expansion.* »⁵ D'abord les valeurs, ensuite la production.

Les Algériens de la difficulté, du « *délestage systématique* »⁶ ont bien conscience de la montée en régime du mal-développement ; c'est parce que les corps ne sont pas si sûrs d'être sauvés que sauver son âme devient exigence forte. Le ressaisissement doit être celui de la personnalité totale, il n'est pas absurde de désirer commencer par retrouver son âme.

Ahmed Rouadjia nous décrit par le menu dans sa minutieuse enquête⁷ le mouvement de prolifération des « *mosquées libres* » dans l'Algérie des années 80. A peine un pâté d'immeubles est-il habité, à peine un pan de bidonville s'installe-t-il que s'ouvre une mosquée. Deux bouts de planches, un morceau de tôle, les gens viennent prier, et quand le bulldozer de l'Etat arrive, c'est trop tard : les gens défendent d'arrache-pied leur mosquée, puis la construisent en dur. Ils se cotisent pour ça.

⁴. Surnom populaire de M. Ahmed Ben Bella au temps de sa présidence (1962-65). La suppression du corps des petits cireurs avait été un beau moment de fierté de la jeune Algérie.

⁵. Cité par Nour-Eddine Boukrouh, *Vivre l'Algérie*, S.E.C., Alger, 1989.

⁶. Mots de M. Djillali Liabes, *La démocratie en Algérie : culture et contre-culture* in op 59.

⁷. op 51.

Il se cotiseront aussi souvent pour l'achat de la parabole qui permet de recevoir les chaînes françaises. Mosquées, paraboles, même prolifération, même système de cotisation, d'auto-organisation de la société. La parabole touche l'aménagement de la sphère privée . Mais pour ce qui est de l'espace collectif, la société ne s'offre que des mosquées. Elle ne construit pas autre chose. Sans doute le pouvoir FLN a-t-il brimé la culture, bureaucratisé les talents, arasé l'expression.⁸ Mais enfin, si la société l'avait voulu, n'eût-elle pas trouvé pour fabriquer de la culture autre que religieuse les mille ruses qu'elle a eues pour édifier les mosquées ?

Un des meilleurs reporters d'Algérie, M. Kamal Zemouri, va souvent visiter le pays profond, reste trois jours dans une petite ville, écoute et nous raconte⁹. Il ne manque jamais de visiter la Maison des jeunes et de la culture locale. C'est toujours le même récit. Le vide. De grands locaux construits sous Boumediène sont totalement inoccupés, de petites salles de théâtre avec scène, rideaux, coulisses ne voient pas âme qui vive. Sur les rayons de la bibliothèque, Mérimée, J-J. Rousseau attendent parfois depuis quinze ans que quelqu'un secoue la poussière qui les éteint. Il me paraît absurde d'accuser ici la politique gouvernementale. Dans l'après-octobre de la parole libre, ces espaces de désert ont-ils repris vie ? Non. En matière de culture, les Algériens ont, ces derniers temps, produit de l'Islam. Et c'est pourquoi le FIS n'est pas l'instrument de quelques cyniques qui, dans des buts de pouvoir, auraient réussi une OPA sur la misère. Le FIS résulte, de la manière la plus organique, de l'autoconstruction naturelle, spontanée, de l'Algérie du délestage.

Les modernistes entendent peu. Un des journalistes piliers d'*El Mou*, M. Mohamed Seddik Lamara, est témoin d'un accident : un ouvrier vient d'être happé par le marche-pied en acier d'un wagon, en gare de l'Agha¹⁰. Les présents se précipitent, et leur réflexe premier est de chercher un *akh*, un frère, pour appliquer l'extrême-onction, prononcer la *chahada*. Personne, se consterne M. Lamara, n'a crié : « Y a-t-il un médecin ? » Il en infère une remarque « d'ordre psycho-social » qui dénonce le « fatalisme cher à nombre de nos concitoyens qui perdent progressivement le réflexe d'assistance à personne en danger. » On ne peut pas vraiment dire cela, puisque c'est bien d'assistance qu'il est question avec la *chahada*. C'est aux besoins de l'âme que songent spontanément les gens qui entourent ce blessé. Et c'est ainsi que le FIS ne sera nullement jonction circonstancielle d'islamistes et de démunis, mais représentation vraie de leur demande.

Vos ennemis n'ont point pris garde à ceci, que l'autre est seul en mesure de nous dire son besoin, et que c'est se tricher soi-même que de croire savoir mieux que lui ce qui comblera son manque. Le marxisme, à désigner l'autre comme « aliéné », n'a que trop dupé des générations d'intellectuels.

De la misère comme appel

L'Égypte, paraît-il, eut beaucoup d'astuce. Elle se débarrassa de ses encombrants islamistes en les envoyant enseigner la jeunesse algérienne. Ce flot de *FM* a

⁸. Cf. Abdelkader Yefsah, *La question du pouvoir en Algérie*, ENAP, Alger, 1990.

⁹. in H ou AA.

¹⁰. in EM 22/23-05-1992.

complètement perturbé les chères têtes brunes, nous disent les modernistes. Au lieu d'ouvrir à la modernité, à l'esprit critique, aux fastes d'un imaginaire librement sublimé, ils ont islamisé, et machiné nos enfants en affreux petits robots aux circuits encombrés de versets et d'élucubrations chthoniennes.

La remarque sera la même ici. L'Algérie n'a pas manqué d'enseignants ayant intégré et adopté la modernité occidentale. Ils tenaient le haut du pavé dans les années soixante. Alors ? J'ai constaté avec étonnement et vu avec bonheur comme les jeunes d'Algérie, surtout ceux de faible niveau d'études, témoignent soit de savoir. Ils affichent volontiers dans la conversation leurs trouvailles, faites d'Islam, de science occidentale, de politique, et interrogent beaucoup. Ils ont trouvé pitance plutôt chez les islamistes que chez les occidentalisés. Pourquoi déclarerions-nous idiot celui qui n'accepte pas nos schémas mentaux ? Est-ce la faute du FIS si la proposition culturelle moderniste fait entendre en Algérie l'écho de son vide sidéral ?

La base sociale du FIS sera, surtout, la jeunesse, et surtout la jeunesse pauvre. Dans un pays en vive récession depuis plusieurs années, et dont 75 % de la population n'a pas trente ans, ça fait du monde. Ils ne vont pas très bien ces enfants-là. Comme le bateau pour l'Australie n'accoste jamais, c'est « *babor chira, babor artane* »¹¹. Les soirs perdus, les rêves en fumée. C'est le 6/15 qui fait courage¹². C'est *zambretto* : « *facile à préparer : limonade, la moitié ; alcool à brûler, la moitié* ». *Horizons* nous décrit le ballet d'enfants de la perte pure. Ils coinçaient un morceau de pain dans le pot d'échappement d'un autobus, s'accrochaient à l'arrière, s'y brinquebalaient deux kilomètres, reprenaient le quignon saturé de gaz d'échappement, pour le manger, brûler leur estomac et hurler leur souffrance.

Comportement marginal ? Sans doute. Peu représentatif ? Allons donc.

De la misère comme dire

C'est lors des matches internationaux de football¹³, face à la tribune officielle qu'honorait parfois de sa présence le président Bendjedid, que par milliers, dans l'avant-octobre, les jeunes égosillaient leur douleur en slogans surréels :

« *6/15, 6/15, artane, phostan, nausinon¹⁴, zitla ou l'exil...* »

et puis :

« *Vous nous avez abandonnés !* »

et puis :

« *Rana daïne !* », c'est-à-dire : « *Nous sommes perdus !* »

Ya Cheikh, vous savez cela ! Mais qu'un lecteur français écarte ici ces pages, le temps que résonne en lui ce dernier cri, qu'il fasse racine dans sa subjectivité personnelle,

¹¹. *Bateau haschich, bateau artane* (un médicament).

¹². Les cachets de 6/15 sont appelés "*Madame courage*".

¹³. Cf.M. Youssef Fatès, *Jeunesse : sport et politique*, op 59.

¹⁴. Médicaments psychotropes.

dans la sensibilité de son intime. Et qu'il m'écrive s'il croit savoir que dans le long de l'Histoire de France un cri de ce pathétique se soit jamais fait entendre.

De la misère comme commencement

C'est dans cette glu d'angoisse, c'est dans cet espace absolument non normé, c'est dans cette anomie d'histoire, qu'arrivèrent, *el Hamdou Lilah*, les hommes de la *Dawa*.

Arpentant, par groupes, les ruelles des vieilles villes et les chemins fétides des neuves cités, avec la rigueur des inlassables, ils apportèrent, à l'angoisse ouverte, la réponse inespérée. Elle se dit en peu de mots : « *Yadjouz, la yadjouz* », c'est permis, ce n'est pas permis. En Islam, ceci t'est autorisé, cela t'est interdit.

Quand tous les repères sont évanouis, quand menace le nihilisme, quand la déroute emmène au bord de la psychose, le seul don qui puisse être fait, absolument le seul, pour le sauvetage, c'est le don de la Loi. Quand la barbarie, au sens de la défaite de toute civilisation, déferle dans l'espace psychique, quand la dissolution menace la personnalité, le bout de bois, le fétu, le rien à quoi il faut impérativement s'accrocher s'appelle la Loi.

Je dis les vues du FIS totalitaires, quand vous voulûtes imposer à l'ensemble de la société algérienne ce qui ne faisait nécessité que pour sa moitié. Mais je reste sûr que pour la jeunesse qui s'engoua pour le FIS, le « *yadjouz, la yadjouz* » était de l'ordre de l'urgence vitale. Car la loi n'est point contrainte, mais appui. C'est quand est posé un *haram* que peuvent se déployer les immenses possibilités du *halal*. C'est à partir et à partir seulement du *haram* que l'existence, en humanité, est possible.

Dans le trauma avéré qu'étaient le mensonge des pères et la brutalité du vide, les enfants d'Algérie ne pouvaient se sauver qu'à s'arrimer au plus vite au socle de la loi qui leur permette de voir venir. On ne sort du Chaos qu'avec le *distinguo*, le un/deux, le jour, la nuit : c'est ce que le début du monothéisme a apporté au monde. C'est de l'autisme que les islamistes ont tiré les Algériens de la *hogra*.

Loin d'être une régression, le « *yadjouz, la yadjouz* » fait au contraire point de départ.

Les modernistes se sont gaussés. Les islamistes n'enseignaient-ils pas à cette jeunesse déboussolée avec quel pied, du gauche ou du droit, il fallait entrer dans les WC ? Quand on est totalement perdu dans ce bas monde, une telle règle toute bête permet de vivre un jour, d'enchaîner le jour suivant, exactement de pouvoir mettre un pied devant l'autre, et lâches sont ceux qui veulent retirer à ces enfants le balisage de leur possible. Le « *yadjouz, la yadjouz* » fut génial. Non que vous islamistes soyez géniaux : hommes vous êtes. Mais parce que c'est le génie des peuples que de puiser dans leur fonds propre les moyens de la survie.

Grâce au don de la Loi, les islamistes algériens ont permis le sauvetage ontologique de la jeunesse de la difficulté .

« Regardez-nous avec d'autres yeux que vos yeux ordinaires. Regardez-nous comme en votre propre miroir, où vous cherchez votre propre visage, un visage oublié, lointain. »¹

VII - Le pas du FIS

Si votre plus lourd défaut fut à mes yeux votre trop vif excès, il reste aisé d'entendre l'intelligence de la démarche du FIS. Si vous n'apprenez rien de ces lignes, Cheikh, d'autres s'y peuvent pencher, et je poserai à brèves mesures les quatre temps de la partition que vous avez écrite.

Je sais la passion que tout cela charrie. La plus grande précaution me sera demandée, mais à la mentionner s'arrêtera ma prudence. En effet dans vingt ans, vous Algériens serez cinquante millions. A cette heure, l'agriculture aura bien progressé si elle nourrit le quart des hommes. La vérité sur le tissu industriel socialiste n'a pas été faite, elle sera cruelle. Dans le Sahara, les pompes lâcheront les dernières gouttes de pétrole, et n'auront été remplacées par les blés ondulants d'une nouvelle Californie que dans l'espace de la rêverie. L'heure des finasseries est plus que révolue. Les temps sont à l'alarme. A la défensive, toute. Croire la pouvoir organiser sans vous, islamistes, est funeste attermoiement.

PREMIER TEMPS : LE REFUS

L'espace retourné

Le géographe Marc Côte explique² comment, avant 1830, l'Algérie regardait son intérieur, les hautes plaines, le Tell ; la colonisation, en retournant le pays vers le littoral, vers la France, va bouleverser l'espace. De même, la maison, autrefois fermée à l'extérieur, avec entrée en chicane et ouvertures sur une cour centrale abritée des regards, était protection de l'intimité. La maison à l'européenne, ouverte sur l'extérieur, avec murs de clôture bas, dit l'extraversion imposée. Ce phénomène d'« espace retourné », cet arrachement du voile, fut bris structurel fondamental.

Au jour de l'Indépendance, les Algériens ne retrouveront bien sûr pas, comme lavées de la souillure, les harmonies d'antan. Au contraire, vos dirigeants utiliseront l'outillage colonial pour faire plus vite encore dans la modernité sauvagement prescrite. C'est l'heure du bulldozer qui se promène dans les romans de Mimouni. La société ne se reconnaît plus. Parce que le bulldozer n'apportait pas les fruits promis, il y eut « montée

¹. Propos attribués aux Indiens du Nouveau Monde dans le plaidoyer de Bartolomé de Las Casas (1474--1566) in *La Controverse de Valladolid* (Jean-Claude Carrière, La Sept vidéo).

². Marc Côte, *L'Algérie ou l'espace retourné*, Flammarion, Paris 1988.

en puissance des désillusions »³ « comme un sentiment de faillite majeure, celle de l'âme, qui ne peut que susciter une remise en cause générale, et d'abord, une remise en cause de soi, de son être, de son moi le plus intime. »⁴

Le plus intime

La modernisation par la fêrue s'accompagnait en Algérie du discours marxisant de la « *pensée objective* », qui dit assez son mépris pour la subjectivité, les valeurs, le vécu, les sentiments des gens. La crainte de perdre son corps est peut-être faiblesse, la crainte de perdre son âme est certainement mérite. Le FIS va devenir le grand rassemblement protectionniste de ceux qui refuseront la dissolution dans l'allogène, et la plongée de chacun dans le nihilisme pour tous.

Les 14 et 15 décembre 1989, la chanteuse Linda de Souza devait donner concert en Alger, à l'invitation d'un organisme d'Etat.⁵ Les islamistes firent pression pour l'annulation du spectacle, et l'obtinrent. La presse algérienne francophone dénonça le « *fascisme rampant* », « *la lame de fond de l'intolérance* ». Un « Rassemblement des artistes, intellectuels et scientifiques »⁶ fit défiler quelques milliers de personnes pour dénoncer les « *pressions intégristes* ». Ahmed Sahnoun et la Ligue de la Dawa vont appeler à une contre-manifestation pour le 21 décembre. Enorme surprise, des centaines de milliers de personnes répondent à l'appel, dont environ cent mille femmes. Jamais tant de femmes n'avaient occupé la rue depuis l'Indépendance. « *Oui à la charia !* », « *Le hidjab = une conquête, un honneur* »...

Cette puissante manifestation dévoila l'ampleur du phénomène FIS, et inquiéta sourdement la partie occidentalisée de l'opinion. Qu'il se soit agi là d'une démonstration d'un désir d'ordre moral ne fait pas doute. Pour essayer d'entendre, on peut considérer peut-être l'affiche du concert annulé. Linda s'y montrait en léger décolleté, les mains sur les hanches, une épaule en avant. Les femmes occidentalisées sont en Algérie celles qui tiennent le haut du pavé, les filles de l'élite francophone. Si en France la révolution des mœurs, à la fin des années 60, s'origina de la base, fils et filles contre l'autoritarisme des parents, en Algérie elle fut faite accomplie décidée du sommet, l'élite contre la masse.⁷

Rachid Mimouni aide à comprendre du fait même de son incompréhension. Il écrit du *hidjab*⁸ qu'il décourage toute entreprise de séduction (ce qui est hautement contestable)

³. François Burgat, *L'Islamisme au Maghreb*, Karthala, Paris, 1988.

⁴. Burhan Ghalioun, qui parle ici du monde arabe en général, in *Le Malaise Arabe*, La Découverte, Paris, 1991. On peut trouver bien d'autres références sur la réaction à la violence de la modernité pour entendre l'islamisme. Sur la "scission des normes", texte fort de Ahmad Beydoun : "*Des traditions collectives aux aspirations individuelles*", in *Renouvellements du Monde Arabe*, ouvrage collectif sous la direction de Dominique Chevallier, Armand Collin, Paris, 1987. Ces ouvrages hélas ne se trouvent guère dans les librairies algériennes...

⁵. Cf. Ahmed Rouadjia, op 51.

⁶. Les initiales de ce comité, RAIS, font homonymie avec le mot arabe *raïs*, commandant de navire, d'où dirigeant. Quel bon goût !

⁷. Cf. aussi Nouredine Saadi, *La Femme et la loi en Algérie*, Bouchène, Alger, 1991.

⁸. in *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*, Le Pré aux clercs, Paris 1992.

pour ajouter : « *Il procure surtout une formidable sérénité aux disgracieuses, grosses ou difformes, puisque l'ample tunique cèle les défauts de l'une et les attraits se sa rivale.* » Où ce mondain, bien reçu des cercles petits-bourgeois du parisianisme, a-t-il vu femmes difformes en son peuple ? Selon quel canon cet homme décide-t-il qu'une femme est disgracieuse ? En vertu de quelle esthétique, raffinée en apparence et boueuse en réalité, disqualifie-t-il telle femme à l'amour et aux joies de la rencontre ? Comment ne voir pas que la perfidie de Mimouni est ride difforme nouvellement apparue au front de cet intellectuel ?

C'est contre cet élitisme borné, déculturé et ouvertement violent que tant de femmes réagiront sous la houlette du FIS. « *Par leur action ils nous ont mis dans une situation de réaction.* »⁹

Une enquête de R. Baghdad¹⁰ nous apprend que la dot vit son montant s'accroître progressivement dès les premières années de l'Indépendance, pour devenir ce fléau qui endette aujourd'hui gravement les jeunes époux. Nous lisons ici le progrès des parades d'autodéfense, contre l'essor du sentiment d'insécurité. Avec les *roumis*, c'était mauvais, mais on connaissait le système ; avec l'Indépendance l'incertitude s'aviva. Sur cette toile de fond, l'attitude légèrement provocatrice, si agréablement féminine pour un Occidental, de la douce Linda, fonctionna comme le signe sûr de la perte irrémédiable de la personnalité et de la dissolution de la cellule de base qui seule restait relativement intacte de l'ancien monde, le foyer familial. Ce fut un non massif aux univers mentaux clés en mains¹¹.

Les Français ne comprennent point trop pourquoi nombre de vos femmes veulent la voile et la maison, ils les croient terrorisées ou arriérées. Elles au contraire savent qu'on veut briser la lampe du foyer, défaire la sûreté des liens de parentèle, leur arracher le statut de mère reine qui est leur place unique, mais pour ne leur donner rien en échange acceptable, que la certitude du préjudice.

Le camp de réfugiés du HCR, hommes attroupés et numérotés dans l'évanouissement de la culture, est pour le Second monde une figure de la modernité que le FIS a raison de craindre.

Hizb França

« *De 62 jusqu'à 70, et même jusqu'à la fin des années 70, l'Algérie est encore française. Il faut le dire aussi brutalement pour faire sentir la violence de l'écart qui va se creuser entre les deux visages successifs de l'Algérie contemporaine.* »¹² Les faubourgs se sont peu à peu peuplés des fils de paysans qu'on oubliera d'écouter. Cette chance de l'Algérie qu'est la double culture, et même la triple avec le volet berbère, est pour l'heure vécue comme schizophrénie et affrontement. Le mot de « *Hizb França* »

⁹. Abassi Madani, dans son livre en arabe, *La crise de la pensée moderne et les justifications de la solution islamique*, Imp. Ameziane, Alger 1989, cité in op 57.

¹⁰. in H, 13/14-09-1991.

¹¹. Locution de M. N.E. Boukrouh.

¹². Kaddour Zouilâï, in op 9.

(Parti de la France), Arlésienne du débat politique, dit cette fracture. Il n'y a évidemment pas de parti de la France au sens d'un groupe ou d'un lobby servant en Algérie le « *néo-colonialisme français* ». Les quelques margoulins qui ont encaissé de gros pots-de-vin lors de transactions commerciales ne peuvent constituer une bourgeoisie compradore. Mais un article paru le 24 novembre 1988 dans *Ach Chaab*¹³, réaction paranoïde à la déchirure d'octobre, nous cerne *Hizb França*. « *Les enfants de l'Algérie défendent leur religion, leur langue, leur personnalité et leur appartenance civilisationnelle. Les "enfants de la France" défendent partout la langue française, les modèles politico-économiques occidentaux.* » « *Les enfants de l'Algérie sont fiers de l'Emir (Abdelkader), d'Ibn Badis, et de tous ceux qui ont défendu leur appartenance à leur Nation et agi pour la soustraire au despotisme occidental. Les "enfants de la France" sont fiers de Bentoumi [militant de l'assimilation au début du siècle], de Bigeard et de tous ceux qui prônent l'Algérie française.* »

Dans les termes de la haine, *Ach Chaab* proteste contre une division réactionnaires-révolutionnaires qui fut bien celle du régime. Le clivage « *enfants authentiques - enfants d'autrui* » approche quelque chose de vrai, l'immense frustration multidécennale des arabophones. Le FIS vient à ce point, du grand rassemblement protestataire de l'Algérie arabophone contre l'outrecuidance francophone et son échec civilisationnel avéré. C'est la révolte aujourd'hui du *bouhi*, fils du peuple, contre le *tchitchi*, jeune francophone à moto et devises, qui fait briller ses dorures sous les néons de Riadh el-Feth, dans l'indifférence au dénuement qui le cerne, dans l'ignorance de ce que son peuple de peu d'espace demande à la vérité historique de dire enfin. Devant l'échec civilisationnel des francophones, le FIS est l'expression de la demande arabophone à prendre les choses en main.

Fin 1991, la télévision algérienne visita un pauvre fou dont les parents éplorés prenaient toute l'Algérie à témoin. Leur fils, le jeune Allaoua, avait depuis quelques semaines gagné le haut d'un palmier, et décidé de n'en plus redescendre tant que la corruption règnerait sur la terre, tant qu'Allah n'aurait pas purifié de Son souffle ce monde de misère. *El Moudjahid* reprit l'information, avec le lamento inévitable : « *Terribles et ravageurs, les effets de la propagande illuministe, quand ils ont pour réceptacle le frêle esprit de Allaoua !* »

Ce faisant le journaliste signait avec son inculture sa surdité. Car enfin, cet Allaoua est un saint.

Nous ne pouvons, devant un geste, une geste, d'une telle portée, que se faire bien petit à dérouler ici nos mots du ras de terre, nos maigres verbes d'occasion du rab chis francophone, pour énoncer que Allaoua honore grandement son pays et son peuple. Il lui adresse un Signe, au sens premier et plein qu'a ce terme dans le grand sillon labouré par le monothéisme depuis un peu plus de trente siècles.¹⁴ Quand le christianisme était aurore, les déserts d'Egypte s'ouvrirent à de tels saints, les stylites, qui du haut de leurs

¹³. *Ach Chaab (le Peuple)*, quotidien en langue arabe du FLN. Cf. op 34.

¹⁴. Le geste de Allaoua s'inscrit dans la lignée des mystiques de l'Islam. L'Emir Abd el-Kader eût pu comprendre Allaoua... Grandiose dialectique folie du monde-folie des hommes in Paul, Première Epître aux Corinthiens, 1 à 3.

colonnes interpellèrent l'humanité sur le sens et sur l'être. Allaoua, dans son auguste refus, rejoint la cohorte petite et magnifique.

Et s'il faut convenir que la proposition doit être faite à Allaoua de trouver arrangement avec la vanité du monde, on devine que seul le FIS aurait pu s'y commettre. Les modernistes ne sont que les pourvoyeurs aveugles du *panem et circenses*.

Comme les stylites disaient la grande crise que fut la synthèse entre judéité et hellénisme, le jeune Allaoua élève témoignage que la modernité ne passera pas sans la spiritualité, que les Arabes ne jetteront pas et l'Islam et leur âme.

DEUXIÈME TEMPS : LE RETOUR

« *Le FIS veut plonger l'Algérie dans le Moyen Age.* »

Après le Coup d'Etat du 11 janvier 1992 et le déchaînement moderniste, ce sera une scie, un refrain obsessionnel, l'argument-clé de la répression.

Ce mot de Moyen Age n'est pas pertinent. Il dit une phase datée de l'histoire européenne, entre monde antique et modernité. On voit mal où ce terme pourrait trouver son efficace dans l'histoire du monde arabe, et désigner la Médine du temps du Prophète Mohammed ou du Calife Omar, qui fait exemple pour vous. Les musulmans mesurent la suite des siècles en deux temps : *jahiliyya*, ou temps de l'ignorance, puis civilisation de l'Islam. Pour articuler l'histoire de cette dernière, Bennabi propose une phase de l'âme (expansion), une phase de la raison (apogée) puis les temps de décadence¹⁵. Pour ce qui est de la terre algérienne, le terme de Moyen Age ne peut également être affecté à aucun cycle. Les modernistes essaient de penser votre société outillés de concepts d'importation, détachés de tout contexte et de tout référent.

Mais vous lisez décadence en le monde musulman, « *retard civilisationnel* ». Devant quoi Abassi Madani nous affirme tout uniment : « *La seule issue du salut dans ce bas monde demeure la voie de Dieu, son Prophète Mohammed et le Message coranique, doctrine divine, immuable dans le temps et l'espace.* »¹⁶ C'est l'heure du Retour.

Les gens du fil rouge

Un mauvais jour de 1798, Napoléon Bonaparte pénètre l'Égypte. C'est un coup de tonnerre assourdissant, dont l'écho encore en cette heure secoue tout le *Dar el-Islam*¹⁷. Comment les mamelouks ont-ils pu être brisés au cœur du monde de la paix par cet

¹⁵. Avec un drôle de petit schéma, in op 26.

¹⁶. EM, 3-01-1990, cité par Ahmed Rouadjia in op 51.

¹⁷. "Dieu est grand", dirent les notables du Caire à Bonaparte ; il leur répondit laconiquement : "Oui, mais moi je suis là". Cf. Jean-Claude Barreau, *De l'Islam en général et du monde moderne en particulier*, Le Pré aux Clercs, Paris 1991.

aventurier ? Les musulmans lurent dans la chevauchée de Bonaparte ce qu'y avait vu Hegel : la figure soudaine de la modernité.

Confrontés au fracas, les *oulema* durent poser leurs séculaires traités de *fiqh*, leurs collations de *hadiths* et leurs turbans à sept tours, pour se plonger hagards dans le tourment de la question. Puis, très vite, ils reprirent leur Coran, leurs *hadiths*, et cherchèrent en Islam la réponse au défi. Accepter la modernité, s'y faire place, mais surtout garder l'Islam, et trouver en Islam les moyens de la route, leur sera fil rouge d'une histoire de la pensée qui depuis près de deux siècles ne s'est jamais rompu. Ce fil rouge relie indiscutablement la Nahdha¹⁸ du XIXe siècle à votre FIS contemporain. En contextes différents, pour mobiliser des publics différents, la Nahdha comme le FIS ont voulu frayer les voies encore non explorées d'une modernité assise en Islam.

Si ce fil rouge semble se perdre au Machrek dans les quiproquos de la « Nation arabe » des années 20, n'est-ce pas lui que tiennent les fondateurs de l'Isilah (la Réforme) en Algérie ? Ibn Badis et l'Association des Oulema ont en 1930 pointé avec horreur, devant les efforts tardifs du colon français pour éduquer les enfants de l'élite « indigène », les risques d'assimilation, de dissolution de la personnalité arabo-musulmane, et à terme de disparition pure et simple de votre peuple.

« Profondément déstructuré par le colonialisme, meurtri par toutes les défaites qui ont accompagné l'entreprise colonisatrice, soumis au code de l'indigénat, aux amendes, aux confiscations de ses terres, ravagé par des épidémies, refoulé de ses propres territoires et éjecté par l'implosion des structures sociales tribales à laquelle il appartenait, pour se retrouver errant dans les campagnes et les villes, le peuple algérien, du fait aussi de l'écroulement du système éducatif traditionnel, est devenu, au début du siècle, un peuple appauvri, laminé et, surtout, analphabète. Le chemin qu'il devra emprunter pour s'extraire du trou béant dans lequel on l'avait plongé, passait nécessairement par son aptitude à se poser deux questions vitales :

- *Qui sommes-nous ?*
- *Que devons-nous faire ? »*¹⁹

Aïssa Khelladi suggère que les *Oulema* islahistes se penchèrent sur la première question, structurèrent la prise de conscience, sur laquelle les nationalistes du FLN prirent appui pour répondre à la seconde. Pendant la Guerre de libération nationale, arabophones éduqués par les *Oulema* et nationalistes formés à la française sauront s'unir, mais toujours ce seul corps gardera sa tête de Janus, aux deux visages regardant en directions parfaitement opposées.

Et si le fil rouge paraît après 1962 oublié dans les exaltations de la *Thawra* (Révolution), quelques Algériens l'avaient cependant gardé bien en main, pour le cas où les chemins radieux des lendemains qui chantent s'avérassent amener à quelque labyrinthe. Il n'y a aucune rupture dans la chaîne de transmission entre l'Isilah et le FIS.

¹⁸. La Renaissance, mouvement initié par Jamal ed-Dine el Afghani.

¹⁹. Aïssa Khelladi, op 43.

Ibn Badis et les siens furent hommes de rationalisation et de modernisation. Ils voulurent extraire comme or l'Islam de la gangue terreuse des superstitions rurales qui en altéraient l'éclat. Ils se firent chez les marabouts des ennemis mortels, et les jeunes islamistes extrémistes qui en 1991 profanaient les tombes de *chouhada* ou les *koubas* maraboutiques s'y sentaient autorisés par l'Islah et sa lutte sans merci contre la tradition obscurantiste. « *Le "retour à l'archaïque" est un avatar de la modernité et non une réaction contre la modernité.* »²⁰

Lumières, lumières

Un bataillon de philosophes, occidentaux ou allaités de culture occidentale, s'est opposé aux gens du fil rouge, à répéter que vouloir en Islam racines pour la modernité, c'est se proposer l'impossible. Ainsi Hichem Djâit, scrutant nos musulmans de l'après-Bonaparte, d'écrire : « *Ils vont opérer un examen de conscience, ils vont essayer de percer le secret de l'adversaire, mais ils ne pouvaient comprendre qu'à la base de cette ascension fulgurante qui les mettait en question, il y avait eu une rupture de l'Europe avec son socle religieux, soit l'action même de l'Aufklärung.* »²¹ De l'Aufklärung, des Lumières, révolution philosophique du XVIIIe siècle. Nos pauvres musulmans n'arrivent pas à penser « rupture », ils trouvent « renaissance », « retour »... et ils ont tout faux.

Ce pas des Lumières est bien le pas d'intelligence qui a autorisé la puissance européenne. Vous islamistes avez fort bien lu que les Lumières supposaient l'athéisme comme pôle, et le déclin du religieux. Vous avez étudié avec attention, et opposez votre refus. Parce que vous ne déchirez point votre exception culturelle au sabre de la nôtre, pour les musulmans tout est-il perdu ?

Que ne regarde-t-on en cette fin de XXe siècle les Lumières avec modestie dans l'approche ? Elles furent pour nous Français fécondes de ne nous point avoir été dictées par quelque maître étranger, mais de s'être nouées dans le ventre de notre histoire. Quant à l'universalité des Lumières, elle n'est pas jugement d'attribution qu'on pourrait porter de je ne sais quelle transcendance. Elle est prétention des Lumières, elle est pièce de son discours, poutre de sa charpente, elle vertèbre son idéologie. Cette « universalité », les peuples colonisés la verront entrer chez eux par notre fer et dans leur sang. Flamme d'abord heureuse pour dissiper le despotisme, les Lumières seront vite catéchisées en airain de moderne violence. C'est d'elles que naîtront, dans l'épuisement tragique de leur erre, le volontarisme marxiste et le dictatortat communiste.

En France, les Droits de l'Homme sont institués en 1789, et les Français s'autorisent de l'embarquée pour d'abord les nier en coupant des têtes. Le progrès des sciences engendre ensuite dans nos cerveaux fragiles un positivisme naïf dont nombre de musulmans se sont gaussés à juste titre. Nous nous engouons, puis nous désenchantons, mais ce temps de désenchantement n'est que le temps nécessaire à la

²⁰. Olivier Roy ; la Tradition (*Sunna*) qui permet de court-circuiter la tradition (avec un petit t) et d'intégrer la modernité, cf. cet auteur, in *Islam, le grand malentendu*, ouvrage collectif sous la direction d'Olivier Mongin et Olivier Roy, *Autrement* n° 95, Paris, décembre 1987.

Sur l'archaïque fondateur de la modernité, on peut lire le bel essai de Laurent Dispot, *Manifeste archaïque*, Grasset, Paris, 1986.

²¹. in *Islam et politique au Proche-Orient aujourd'hui*, ouvrage collectif, Le Débat, Gallimard, Paris 1991.

mise au point d'un nouvel engouement... Freud ne nous vint-il pour nous faire lire de la rationalité le pitoyable statut ?

J'ai interrogé quelques intellectuels algériens : pourquoi n'essayez-vous pas de parler avec les islamistes ? La réponse s'est répétée : « *C'est impossible, puisque nous articulons un discours rationnel, quand eux vivent dans le monde de l'irrationnel.* » La belle rationalité que voilà, le bel outil en vérité, qui ne permet même pas d'entendre ce qu'énoncent d'autres hommes !

Le retour est l'essence même de l'Islam

Le Coran articule que Dieu est Un, qu'Il l'a fait savoir à Adam, puis à toute la lignée des prophètes. Hélas les hommes ne veulent entendre et se détournent. Mohammed, le Sceau des prophètes, vient une dernière fois donner lecture du Message incréé, pour que toujours, dans la suite des temps, les humains y puisent retour. Cinq fois par jour, et en tous moments de sa vie, fastes ou néfastes, à Dieu le musulman est invité à faire retour.

Lors d'un premier Séminaire national des *Zaouias*, le président de l'Association des *Imams* d'Algérie, Cheikh Djemai, a récemment déclaré : « *Il n'y a pas eu, au fil de l'Histoire, et il n'y a point d'éveil islamique salutaire, lorsqu'il y a amalgame entre la religion et la politique.* »²² Le président des *Imams* a bien mérité les subsides de l'Etat, mais peu la récompense de la vérité.

Chez le Prophète, religion et politique sont inséparables. En tenter la discrimination dans le Coran, dans la Sunna et dans la Vie du Prophète est ouvrage impossible. Les mots de l'arabe sont un éventail sémantique qui interdit ce découpage, comme nous l'indiquent tous les traducteurs du Coran. Pour Mohammed, *Tawhid* et unité de la Cité, c'est tout un, c'est le cas de le dire. Cheikh Djemai serait fondé à se rappeler que la religion-politique ou politique-religion dont il est l'héritier a permis la conquête de la péninsule arabique sous le Prophète, puis sous ses successeurs d'un empire assez vaste pour abriter aujourd'hui un milliard de nos contemporains.

L'Islam n'a pas de clergé. Lorsqu'il y a rupture entre la communauté et ses dirigeants pris dans le *fişq*, il est du devoir de chaque musulman d'opérer un rappel, de prêcher (*dawa*) le retour, « *d'après Abou al-Khoudri qui dit : j'ai entendu l'Envoyé d'Allah dire - que Dieu le bénisse et le sauve- celui d'entre vous qui voit une chose répréhensible, qu'il la redresse de sa main, s'il ne le peut de sa langue, et de son cœur s'il ne le peut ; c'est en dernier lieu le moins que puisse exiger de lui sa foi.* »²³ Cette obligation musulmane du retour à l'Islam fonde une voie politique, dont le Maghreb posa jadis quelques jalons.²⁴ Quand tout s'évanouit, quel peuple ne se cherche à baigner dans le limpide natif de sa foi ?

²². Cf. Smaïl Hadj Ali, op cit

²³. *Hadith* célèbre.

²⁴. Cf. *Les Almoravides*, de Vincent Lagardère, L'Harmattan, Paris 1991, etc. L'Etat almohade (XIIe-XIIIe siècles), fondé sur le concept de Retour, fut le dernier feu civilisationnel au Maghreb selon Malek Bennabi. La même visée fait cœur du wahabisme, qui permit la prise de l'Arabie par les Seoud en 1924.

Dans ce grand œuvre de l'Occident moderne qu'est la cure psychanalytique, que fait le sujet pour débrouiller son réel, si ce n'est le retour jusqu'au carrefour d'enfance où il s'est perdu ? Le retour à l'eau fraîche de la source originelle est le pas d'intelligence qui contrarie le sot et infécond concept, d'apparence rationaliste, de la *tabula rasa*, qui, aujourd'hui en Algérie, sous les pompeuses couleurs de la « *rupture radicale* », fait entendre son lourd et lâche piétinement.

Sursum corda

Je crois, Cheikh, que les islamistes espèrent, du « retour », que la foi des Algériens et leur enracinement en l'Islam se convertissent en moteur d'édification sociale, en énergie civilisationnelle. L'élan tant espéré par Malek Bennabi : passer du « *conglomérat de pathologie* » au « *noyau de potentiel* », ce désir de voir l'idée islamique, « *pour tenir tête aux idées efficaces des sociétés dynamiques du XXe siècle* »²⁵, récupérer son efficacité propre, est fondation de l'idée FIS, armature de son désir.

Bennabi voyait les masses « *avidés d'un SURSUM CORDA*²⁶ pour vaincre leur inertie ». Il écrivait cela en 1949. Ca vaut le coup d'y réfléchir.

TROISIÈME TEMPS : LA SAUVEGARDE

Le FIS est une mosquée

Votre FIS n'a pas fait que protester, il a organisé, ou plutôt aidé à l'auto-organisation. Il fut aile protectrice des perdants de la faillite de l'Etat-providence. « *Etat dans l'Etat !* », ont crié nos modernistes. Mais oui. Le FIS bâtit vaste refuge. Il est mosquée.

La mosquée est abri en Islam, depuis la première mosquée, celle du Prophète à Médine, quand au jour de sa construction y trouvèrent lieu de vie les *Ahl al-suffah*, les gens du banc. Un banc avait été prévu pour les sans-abri. En Algérie, la mosquée est espace de vie : on y trouve de l'eau, de la fraîcheur ; il y a lieu de prière, et salles attenantes. Un jeune Oranais, pas du tout fou de Dieu, m'apprit qu'il passait plusieurs heures par jour à la mosquée. Il y rédigeait ses devoirs, rencontrait des amis, faisait du ménage, bref, trouvait convivialité. Au lendemain du coup d'Etat, la normalisation imposera d'emblée l'ouverture à temps rare des mosquées, et l'interdiction d'y dormir. Les bulletins clandestins du FIS, seuls dans l'éventail politique algérien, dénonceront la *bida*. Les modernistes fermeront le seul espace social en Algérie, dans le rêve inavoué

²⁵. op 26. Ou encore : "Notre comportement actuel est entaché d'une double infidélité : les musulmans ont perdu le contact avec les archétypes de leur univers culturel originel, et ils n'ont pas encore établi, comme le Japon l'a fait, de véritable contact avec l'univers culturel de l'Europe.", cf. Nour Eddine Boukrouh, op 31.

²⁶. *Sursum corda* : hauts les cœurs. Le répons en liturgie catholique est "*Habemus ad Dominum*" ("Nous les avons près du Seigneur").

de transformer les mosquées en ce que sont les églises de l'actuelle France, les cubes vides d'un monde forclos.

Une rencontre en vérité

Comment le FIS, pour abriter ses *Ahl al-suffah*, s'y est-il pris ? D'abord en leur parlant. Le FIS « *dit la vérité* ».

Je ne parle pas ici de la Vérité, avec un grand V, telle que vous l'entendez Cheikh Ali, le Message incréé. Mais de la vérité telle qu'elle se reçoit, venue d'un autre, dans le dialogue ordinaire. En Algérie, un geste métaphysique dit avec combien de sève cette dialectique : vous parlez, d'une chose ou d'une autre, avec quelqu'un, et tout à coup la remarque que vous énoncez touche l'autre au point exact qu'il attendait alors qu'il l'ignorait, et qui fait pour lui lumière heureuse de la vérité. Avec un visage qui s'ouvre à l'instant où vous avez posé votre parole, et des yeux qui tout soudain s'éclairent, il tend la main droite vers vous, paume vers le ciel, et vous devez doubler votre parole de vrai d'une frappe sonore, en symétrie opposée, de votre propre main droite sur la sienne. Il n'y a pas tant en Algérie obscurantisme et pensée magique que gestualisation de la pensée, qu'une pensée-corps.

Les islamistes parlent, ceux qui écoutent disent : c'est bien la vérité ! Abdelhadi : « *Dans ces mosquées libres, la dawa était une dawa libre (intilaq), une dawa où on parlait de tout ce qui se passait dans le pays, de toutes les vérités ; et comme le peuple vient toujours là où on dit les vérités, la mosquée a commencé à se développer.* »²⁷

Les démocrates dès 1989 ont pu s'exprimer, mais à leur grand dam, ils n'ont point fait recette. C'est qu'ils n'ont su parler vrai, au sens où la vérité est fulgurance, dans le geste, double et un, des deux mains algériennes qui se rencontrent. Le FIS a pris place là où il n'y avait rien, là où il n'y aura rien après lui que la tunique de Nessus du mensonge d'Etat.

Un avertissement de l'Emir Abd el-Kader

L'Emir Abd el-Kader écrivit en 1855 une magnifique *Lettre aux Français*²⁸. Monsieur René Khawam a bien voulu nous la traduire, et ramasser dans son introduction que nous citons ici un regard prophétique de l'Emir : « *Certes chaque société se doit d'évoluer, mais selon le dynamisme qui lui est propre ; la voie de la vérité en ce domaine n'a jamais été autre que celle de la prudence. Encore le monde ferait-il bien de régler son pas sur le plus faible de la communauté, et non sur le plus fort comme y invite l'Occident. Car une allure précipitée provoque l'essoufflement - et bientôt l'asphyxie... Autrement dit : l'Occident a commis une lourde faute en cherchant (et en réussissant apparemment) à « aligner » sur lui le reste du monde; cette apparente*

²⁷. in François Burgat, op 33. Doudi Mohamed el Hadi, dit Abdelhadi, un des inspirateurs et beau-frère de Mustapha Bouyali, est un homme de la *Dawa* de la fin des années 70.

²⁸. Abd el-Kader, *Lettre aux Français, Notes brèves destinées à ceux qui comprennent, pour attirer l'attention sur des problèmes essentiels*, Rahma, Alger, 1992.

réussite, fondée sur une nouvelle « mystique », qui est celle du progrès, risque en fait de compromettre à jamais l'équilibre politique des cinq continents. »

Le rapport entre l'Occident et le Second monde n'est pas l'objet de ces lignes, mais si nous nous autorisons de la dialectique de l'Emir pour penser l'actuelle Algérie, le « régler son pas sur le plus faible » dit fort bien la visée du FIS. Au « *Nous sommes perdus !* » se fait entendre en écho un « *Attendez-nous !* » Le FIS propose reprise de l'Algérie à partir des gens du trop grand écart, la remise à plat de la société, la reprise à zéro de l'effort collectif, la marche en corps constitué, « *tout scellé de plomb* »²⁹.

Quinze mille associations

Les islamistes ont affermi la dignité des oubliés grâce à un réseau d'associations caritatives (pour user d'un mot impropre à désigner ce qu'est en Islam la *rahma*) dont la densité fut une des surprises de la neuve Algérie. A l'heure où la fureur moderniste (fin 1992) prononcera la dissolution de ces associations, elles seront estimées de nombre compris entre treize et dix-sept mille³⁰. On devine l'importance du maillage. Les modernistes approuveront la destruction, au nom de la sécurité. Il s'agira surtout de punir le peuple pour son accointance, à l'heure de la Grande politique, celle du bâton du monsieur de la Sonelgaz.

Lors de l'échéance annuelle de Ramadhan, le FIS installera des *souks* islamiques pour vendre légumes et fruits à prix coûtant. Une vraie critique s'attachera à montrer le peu de vraisemblance économique de l'initiative sur le long terme ; le prix coûtant est en effet bas du fait du bénévolat des organisateurs. D'autres critiques, plus nombreuses et fielleuses, viendront à dénoncer dans le *souk* islamique l'avère d'une organisation de *trabendo* : le commerce informel alimente la solidarité. Si c'est vrai, c'est génial. Depuis quand le commerce serait-il illicite, si ce n'est depuis la visée archaïque et paralysante d'un socialisme irréal ? Si le FIS a réussi à imposer les *bazaris*³¹ pour la solidarité, c'est bonheur. Cette modernité islamiste voit parallèle en Occident, avec l'impôt sur la fortune.

Ces *souks* islamiques étaient tout, sauf spectaculaires. Un barbu et des légumes pas chers. Les modernistes ont tout compris : si les islamistes aident (et ils n'ont jamais osé douter de l'importance de cette aide) c'est qu'ils veulent s'accaparer des voix d'électeurs. Explication habituelle, par le machiavélisme. Or ces réseaux d'entraide ont été tissés pendant toute la décennie 80, quand il était hors de question de s'autoriser en Algérie la moindre visée électorale. Cet oubli fait aveu de la surdité innée du modernisme. Dans votre esprit, il n'y a pas séparation entre miséricorde et prière, de même façon que le Prophète, qui incite à la prière dans toutes les pages du Coran, y ajoute l'aumône avec la rigueur de l'automatisme. Essayer de disjoindre la solidarité de la *dawa*, c'est se proposer le même impossible que le distinguo politique-religion chez Mohammed. Les islamistes n'ont point agi électoralement, ils ont agi islamiquement. Ce qui leur a rapporté des voix.

²⁹. Mot mohammedien.

³⁰. Cf. EW, 30-11-1992. Mille associations dans la mouvance En-Nahda et Hamas, le reste FIS.

³¹. Ce terme n'est pas algérien, mais utilisé par les modernistes par allusion satanisante à l'Iran.

Sur ce dense labourage de masse solidariste, nul besoin de s'étendre ici, sauf à rappeler les achats collectifs de petits matériels d'écolier que le FIS organisera lors de la dernière rentrée scolaire où il agissait légalement, pour permettre aux enfants de la difficulté de gagner la possibilité de l'instruction et de la culture.

Une gestion de la sollicitude

Si le FIS a gagné en juin 1990 la majorité des mairies, il est difficile de savoir ce qu'il y a concrètement réalisé, en matière de réponse aux besoins, quand on lit la presse francophone qui n'en parla guère. Mais ses élus durent faire peu de très spectaculaire ou novateur, sans quoi elle en aurait parlé, d'une manière ou d'une autre. De petits exemples ont pourtant fait indication. N'en citons qu'un. Voici un élu municipal chargé du marché qui, pour une trentaine d'étals, se voit devoir trancher dans cent quatre-vingt-huit demandes. Il propose aux cent quatre-vingt-huit de se répartir les trente places. Serrez-vous un peu. Débrouillez-vous. La décision, qui se veut de non-injustice, n'est pas très moderne, au sens de l'Occident. Mais enfin, la loi du marché se chargera bien d'éliminer les moins acharnés du désir commercial. Tout le FIS est là : non-injustice + débrouillez-vous, décision de l'autorité qui dit autonomie des citoyens en matière économique.

Le FIS montrera toujours une grande attention aux gens. Pas à tous, on le sait bien ! Une Algérie plus favorisée craindra le FIS. Mais l'attention portée à l'Algérie populaire, le souci du détail dans sa prise en charge sont évidents. Un journaliste algérien notait une fois³² qu'on pouvait reconnaître les communes FIS en traversant le pays au volant d'une automobile, parce qu'elles installaient sur les chaussées des ralentisseurs en plus grand nombre encore qu'ailleurs. Le ralentisseur n'est pas vraiment le signe d'une ardeur à foncer de l'avant, mais certainement celui d'un souci des populations. Et ces populations le sauront bien, qui auront souci de leur FIS.

Lorsque les militaires imposeront en juin 1991 le couvre-feu, Abassi Madani protestera en arguant de la grosse difficulté que cette mesure emportait dans la vie quotidienne de centaines de milliers d'hommes. On sait en effet que les familles populaires, qui groupent huit, douze, quinze personnes ou plus, habitent des espaces étroits. Il faut le soir venu étaler par terre les matelas, qui couvrent alors toute la surface. Les petits dorment, les personnes âgées aussi, et les hommes et jeunes hommes vivent dehors et ne montent chez eux qu'au moment du sommeil. Ce n'est pas un hasard si seul Abassi Madani se soucia de ce détail, les autres partis se bornant à de classiques communiqués politiques à propos de l'état de siège. Lorsque l'hypothèque moderniste sera levée, si le destin de l'Algérie veut que vous islamistes ne participiez pas du pouvoir, vous constituerez en tout cas un puissant syndicat de masse.

Un ordre moral de sauvegarde

L'interdiction de l'alcool est une mesure demandée par de nombreuses gens, par souci identitaire, par souci d'évitement du désordre, préoccupation majeure, mais aussi parce

³². in AA.

que la prohibition est rêvée comme moyen efficace d'aider les alcooliques eux-mêmes. Elle est intégrée par beaucoup comme une expression naturelle de la *rahma*. Un Occidental pourrait aisément entendre ce vœu en lisant le livre-testament de Jack London, *John Barleycorn*. Ces lignes, lues avec avidité par des millions d'Américains à l'approche de 1920, allaient contribuer puissamment à ce désir collectif qui aboutira à la Prohibition. Avant de se suicider, London avait fait résonner un cri désespéré, porté en pages de flot : si seulement il n'y avait pas d'alcool, je ne boirais pas. Avant de crier à la naïveté et au fascisme en Algérie il faut se rappeler que cet autre peuple jeune d'*al Marikane*³³ fut traversé de cet espoir de la santé partagée.

Les jeunes qui fréquentent les bars à alcool, l'observation fut souvent faite, boivent « de la mauvaise bière », ils jouissent mal d'une ivresse qui se fait attendre. Non seulement ça n'est pas bien de boire, mais en plus c'est raté ! C'est particularité de l'Algérie que la consommation d'alcool y soit souvent associée à la tristesse. Comme si s'étaient perdus dans un trou noir, au cours la dernière décennie, les « avantages »³⁴ de l'alcool, dont les fastes sont encore si présents chez Jack London. Beaucoup d'hommes jeunes ont cessé toute consommation d'alcool dans les années 80, en intégrant les vues de la *dawa*. J'ai pu en écouter quelques-uns, âgés de trente à trente-cinq ans. « J'ai arrêté en 86. » « Moi, en 87 », ajoute son ami. Ces hommes sont parfaitement sereins. Ils ne se vantent nullement³⁵, perçoivent leur sevrage comme le geste le plus normal, et maintiennent sans la plus petite difficulté leur lien d'amitié avec tel frère de la *houma*, de l'atelier, qui continue à s'enivrer le soir. Ceux avec qui j'ai pu échanger étaient le contraire même du prosélytisme et de la compulsion névrotique. L'ordre moral m'a paru être réclamé en Algérie dans l'électorat FIS moins pour contrarier les occidentalisés que pour se protéger soi-même. Chez les jeunes, il fait réponse à ce lancinant désir d'arrêter de « tourner ».

Tel *taxieur* de nuit d'Oran me parlait des prostituées qu'il véhiculait au matin avec des mots qui n'étaient que compassion. Il semblait sûr, après avoir écouté mille mots qu'il avait perçus comme aveux, que ces femmes vivaient leur condition dans les arcanes du malheur. L'idée de « recaser » les prostituées, et de les aider par là à casser leurs souffrances, sous-tend aussi l'ordre moral islamiste. Quand Abassi Madani propose d'« attribuer une allocation »³⁶ aux mères au foyer pour leur éviter l'angoisse de l'usine ou d'aventures pires encore, entendons que la moitié des femmes algériennes approuvent son discours, sans devenir apologues du fascisme.

³³. Les Américains. L'ouvrage de London se vend en français sous le titre *L'auberge de la dernière chance*. A propos d'ordre moral, le lecteur songera à toutes les dispositions contraignantes qui voient le jour en Occident à propos du tabac et de l'alcool, sous couvert de progrès et d'hygiénisme.

³⁴. Mot coranique.

³⁵. Les islamistes non plus ne se vantent jamais. On ne les voit jamais s'enorgueillir d'un travail de solidarité qui a demandé d'innombrables heures. Ils n'en parlent pas. De leur courage pas davantage. Au contraire des répétitions au marteau-pilon des modernistes ("*L'Armée Nationale Populaire, digne héritière de l'héroïque Armée de Libération Nationale, qui courageusement...*" etc., etc.).

³⁶. Cf. Kamel Hamdi, "*Ali Benhadj, Abassi Madani, Mahfoud Nahnah, Abdellah Djaballah : Différents ou Différends ?*", Chihab, Alger, 1991.

La fin de l'exposé de Abassi est plus inquiétante : "*Quant à l'origine de cette allocation, j'avais dit que nous avons aujourd'hui un régime policier qui n'aura pas demain sa raison d'être.*" Qui alors fera la police ? Des volontaires à l'iranienne ? Les naïvetés du FIS apparaissent, comme ici, plus dangereuses que ses thèses.

Comment traite-t-on les gens ? Cette question est d'importance cruciale dans l'étape présente. Sa formulation simple permettrait d'éviter bien des querelles byzantines à propos de la démocratie. Le FIS dit l'aspiration de ses mandants à la reconnaissance, à la protection, au respect, et à la fin de la politique du bâton Sonelgaz.

QUATRIÈME TEMPS : LA MODERNITÉ

Le pas n°1

Comment avons-nous, Français, inauguré la démocratie ? Le 14 juillet 1789, le peuple de Paris prend la Bastille, tue son gouverneur. Un jeune boucher, entouré d'un grand concours de foule, lui découpe soigneusement la tête, qui fichée sur une pique sera l'étendard d'une procession de vive liesse. Si tel événement venait à surgir dans la France de 1994, peu nombreux sont ceux qui y verraient le fructueux exercice de la démocratie. C'est que nous avons aujourd'hui oublié pour nous l'être proposé voici deux siècles ce qu'est le pas n°1 de la démocratie : le peuple envahit les tréteaux de la Cité et bouscule la mise en scène orchestrée par le « tyran ». Le peuple exige de prendre en main ses affaires ou de les confier à ceux qu'il choisit, plutôt que les voir maltraitées par le despote illégitime.

Ouverte à la libre parole, l'Algérie ne pouvait accoucher de discrètes alternances, d'une civilité policée à la mode de la bataille de Fontenoy. Le régime de parti unique se démantela dans le bouillonnement et l'irruption d'une opposition abrupte. A s'en effrayer, on peut manquer d'apercevoir qu'en groupant derrière les trois lettres de son sigle les légions d'une moitié d'Algérie jusque là confinée au mutisme, le FIS a réalisé historiquement le pas n°1 de la démocratie.

Si le FIS ne fut pas démocrate dans l'acception sémantique totale de ce mot, il a permis la prise de parole, la prise de scène de l'Algérie populaire. C'est nouveau, et c'est énorme.

Ce bouleversement n'avait aucune chance d'éclorre sous la férule française. Le FLN de guerre ne pouvait non plus se permettre la consultation démocratique face aux divisions parachutistes. En 1962, les nouveaux dirigeants n'ont demandé au peuple qu'approbation ou silence. C'est au FIS qu'est revenu le mérite historique, irréversible, d'avoir jeté dans le débat sur la Cité la troupe nombreuse et méprisée des démunis de la prébende.

Parlant des dirigeants putschistes, un cadre de l'ex-FIS écrit en octobre 1992³⁷ : *« Même si ces tyrans avaient la meilleure armée du monde et un programme économique établi par les plus grands spécialistes mondiaux, sans le soutien, l'adhésion et la confiance du peuple il n'y aura ni stabilité ni prospérité. »*

³⁷. *Le Critère* n°33, 2-10-1992.

Ce genre de phrase est affreusement irritant pour un moderniste. L'économie algérienne consiste en effet à vendre du pétrole pour acheter du bric-à-brac, et le peuple des bouches inutiles devrait afficher visages fort réjouis qu'on pense à l'importation de semoule dans le *trabendo* d'Etat. Et voilà que ces pauvrets veulent participer, et « adhérer » ! C'est le monde à l'envers, et on peut deviner à lire *l'Hebdo libéré* les angoisses existentielles que dut vivre en 1789 Marie-Antoinette.

Le commandant Cousteau, héros de l'Islam

Les islamistes n'ont point amené les couches populaires à l'expression pour les précipiter vers le VIIe siècle, mais pour leur proposer marche en sécurité vers la modernité, tel fit Moïse en ouvrant passage dans le mitan des flots. L'islamisme est « *un projet politique se servant de l'héritage occidental comme d'un repoussoir, mais autorisant ce faisant la réappropriation de ses principaux référents.* »³⁸ François Burgat qui parle ici voit bien toute la finesse de la démarche. Par une coïncidence nullement hasardeuse, M. Burgat, jamais auparavant cité, devait répondre à une interview parue dans le numéro d'*Algérie actualité* du... 26 décembre 1991, c'est-à-dire le jour où pour la première fois le peuple algérien était appelé à désigner librement ses députés. Ainsi, dans la presse officielle où la thèse uniquement ânonnée, et dès le 27 décembre réitérée à force cris, disait le FIS ennemi numéro un de la modernité, vint faire visite, presque par effraction, un homme qui proposera de considérer que c'est au contraire vers l'avenir que les regards islamistes étaient tournés. Et l'Algérie officielle s'avoua, l'espace d'un instant immédiatement oublié, le refoulé de sa conscience malheureuse.

« *Monsieur, vous connaissez le commandant Cousteau ?* » Un Mustapha qui venait d'accoster nos froidures me posa la question voici douze ans. Douze fois je l'entendis, à déambuler sur vos terres, reprise par ses compatriotes. « *Le commandant Cousteau est musulman. Savez-vous pourquoi ?* » Douze fois j'ai répondu non, pour douze chances d'écoute : le commandant a trouvé dans la mer un endroit où eau douce et eau salée coexistent sans mélange ; le Coran ayant prédit la découverte, l'Islam gagna la conversion du savant.

En vérité le commandant n'est point musulman, n'a point découvert ce que figurent ces jeunes, qui proposent ici du Coran interprétation trop hardie. Les versets disputés (XXV, 53 et LV, 19) font état d'une barrière entre deux « mers », *bahrein*, pluriel de *bahr* qui désigne aussi bien la mer que le grand fleuve : c'est le périmètre des estuaires qui est ici décrit, où le sel ne contamine pas l'eau douce, preuve de magnificence de la Création.³⁹ Nous aurions ici motif à nous gausser de ces jeunes Algériens à la pensée

³⁸. op 33. Cf. aussi Burhan Ghalioun : *"Il ne s'agit pas pour les fondamentalistes islamiques de se retirer du monde moderne, comme on a tendance à le penser à tort [...]. Leur thèse centrale c'est de mobiliser la tradition et le patrimoine pour acquérir plus vite, et plus adroitement, pensent-ils, le progrès."* Burhan Ghalioun, *Le Malaise arabe*, La Découverte, Paris 1991

³⁹. Le commandant est crédité d'inventions fabuleuses dans l'ensemble du Monde arabe. Mme Coppola, son attachée de presse, me permit accès au fonds de documentation de la Fondation Cousteau, *"née de l'eau, source de toute vie"* (*Combat Nature* n° 95). Le commandant ne s'est jamais converti à l'Islam : cf. *Calypso Log* n° 63.

La réinterprétation des versets cités au moyen de découvertes contemporaines n'est pas que le fait de la jeunesse des rues. M. Gaïd la reprend, autrement, dans son *Dictionnaire de l'Islam* (op 39). Le Professeur

magique, de ces ânon fils de la rumeur, à nous serrer dans l'arrogance de notre redingote rationaliste, pour gagner les rangs clairs de cette élite francisée qui applaudira le coup d'Etat. Et nous deviendrions alors aussi sourds qu'ils le seront. Ce que désirent ces jeunes dont le visage s'éclaire à dire le commandant, c'est que vérité de culture et de foi en la vie (le Coran) se puisse marier à la vérité scientifique (l'Occident). Que la marche du monde ne soit point implosion de leur âme, de leur intime, de leur conscience. Que le monde ne tue pas le monde. Que l'on puisse apprendre et construire sans se dénier et déconstruire. La rumeur sur le commandant est fautive quant au réel factuel, et mille fois plus vraie que sa dénonciation depuis le tribunal aveugle des Lumières. Parce qu'il travaille avec l'eau, adorée des Arabes, parce qu'il quête inlassablement le savoir, parce qu'il le rend à tous les peuples en documentaires beaux et audibles, parce qu'il ne lâche jamais le fil de l'émerveillement et de l'humanisme, le commandant Cousteau devait découvrir... le Coran, pour être la figure « enfin trouvée » de la voie pour la modernité qui fonde l'islamisme de masse.

L'Algérie est un immense fan-club du commandant Cousteau. Quel intellectuel algérien prompt à vilipender le FIS en a-t-il pris mesure, pour intelligemment répondre ? Hélas !

Musulmans et modernes

En 1990, la communication FIS me parut simpliste. Elle était surtout claire, sans circonlocutions inutiles ni mensongère langue de bois. La nouveauté deviendra manifeste après le coup d'Etat. A la logorrhée embrouillée des journaux modernistes répondront les éditoriaux limpides des bulletins clandestins de l'ex-FIS. Pendant la période démocratique, les journaux de l'ENTV, en arabe classique, resteront inaudibles pour 80 % de la population. Les meetings FIS se déployaient sur grands espaces ouverts, avec mises en scène sobres et symboliques, maîtrise des moyens techniques, discours clairs, bouffées d'humour. Point n'est besoin de gloser sur la primauté de la communication pour reconnaître que le FIS fut le parti moderne de l'Algérie.⁴⁰

Cette clarté du langage FIS est de bon augure pour le futur. Toute décision politique ne peut prendre efficace qu'à emporter la confiance du citoyen. Quand des jeunes me disaient pleins d'espoir : « *Le FIS va nous faire travailler* », on ne peut pas affirmer que c'était bien certain, mais en tout cas qu'il était le seul à le pouvoir proposer. Aucune entreprise humaine ne peut être dite moderne sans un minimum de consensus et de participation citoyenne, dans les buts poursuivis et les moyens mis en branle.

Kassab l'écarte d'abord pour la réintroduire avec une sophistication supplémentaire : cf. son ouvrage, abondamment diffusé, *Gloire à Dieu ou les mille vérités scientifiques du Coran*, Salama/Sarri, Alger, 1990. Ces livres, comme cent paraboles qui courent les bouches, qui mériteraient étude et débat en Algérie, disent le désir inexaucé d'une articulation Islam/rationalité.

⁴⁰. En 1990, les organisateurs d'un grand meeting FIS usèrent du laser pour écrire dans le ciel le nom d'Allah. Quelques jeunes crurent à un miracle et s'évanouirent. Le FIS a-t-il utilisé la supercherie ? Mille fois accusée, sa direction se défendra mollement. Il est sûr qu'une forte partie de l'Algérie n'a pas fait le pas du "Dieu géomètre" et du désenchantement du monde. Seuls les islamistes rationalistes le lui permettront.

Quand le FIS socialise la femme

Un mot, à peine, sur le *hidjab*, où les Français ne voient qu'enfermement, infériorité de la femme et régression. Madame Messaoudi, présidente de l'Association indépendante pour le triomphe des droits de la femme, avait dit⁴¹ : « *Tous les hidjabs ne sont pas intégristes. Il y a celui qui permet de cacher sa misère car la vie est très chère [...]. Il y a celui des ménagères habituées à porter le voile traditionnel.* » Ce n'est pas cela. Toutes les femmes qui ont adopté le *hidjab* expliquent que leur démarche a été culturelle, voir en ce vêtement un cache-misère est une incompréhension doublée d'une arrogance. Dans son aspect social, le *hidjab* autorise de nombreuses femmes à quitter la maison sans encourir l'opprobre, sans être soupçonnées par les tenants de la mentalité méditerranéenne traditionnelle d'appétits immoraux. Le *hidjab* permet l'accès libre à la ville, à l'université, au meeting du FIS. Une femme vêtue à l'occidentale peut circuler en Algérie, mais le *hidjab* est socialisation de la femme qui refuse les mœurs d'outre-mer.⁴² Il invite à la société la femme de condition populaire.

Certains jeunes Algériens, heureusement rares, mais autorisés par une coupable audace, trouvent dans les autobus bondés moyen d'apaisement de leur frustration sexuelle. Ils se collent le corps à celui d'une femme pour se masturber en furtives ondulations. Ca s'appelle un « *calage* ». Pour la femme ainsi agressée, la plainte publique, dans une société « machiste », n'est pas démarche facile. Mais jamais un jeune ne se permet la scandaleuse pratique auprès d'une femme revêtue du *hidjab*. Le *hidjab* ici conjoint heureusement égalité et liberté.

Seul le Tawhid...

Peu avant votre arrestation, vous Ali Belhadj prononçâtes, entouré de jeunes, quelques mots d'éloge sur le foot. Je le lus dans un entrefilet. Grand progrès accompli sur de précédents jugements ! Le football n'est-il pas invention de l'Occident ?⁴³

⁴¹. in EW, 26-03-1991, cité in op 43.

⁴². Cf. travaux de François Burgat, op 33, et Fariba Adekhah, in op 5.

Au printemps 1991 j'ai fait un comptage précis sur deux cents étudiantes qui prenaient un train de banlieue matinal pour la fac à Annaba: le tiers exactement portait le *hidjab*. Des femmes portent le *hidjab* dans les lieux les plus modernes (rédactions du *Matin* et de *l'Observateur* par exemple).

Cf. ici Abassi Madani : "*Le problème du hidjab est lié à la foi islamique qui nécessite le consentement et l'éducation, et ce qui se traite par l'éducation ne peut l'être par son contraire... Nous œuvrons pour la conviction et non pour l'obligation ou la punition.*", cité in op 41.

⁴³. Malek Bennabi montre les progrès du football en Algérie...en même temps que ceux de la grippe espagnole, in *Mémoires d'un Témoin du Siècle*, ENAL, Alger, 1990.

Ali Belhadj multipliait autrefois les piques contre le football ; parlant aux jeunes (op 11) : "*Vous n'avez plus de sous aujourd'hui, vous ne pouvez même plus comme autrefois arpenter les routes d'Algérie pour assister aux matches, à crier : il y est ! il y est !*" (cri des spectateurs lorsqu'un but est marqué). Le même jour il dira sa colère de voir jouer sur le stade de Skikda, à l'emplacement d'un charnier de *chouhada* : "*Onze joueurs marchent sur la mémoire des morts.*" Pourquoi onze, et non vingt-deux, ou vingt-trois avec l'arbitre ? Peut-être cette erreur dit-elle sa sourde inquiétude: la moitié de l'Algérie (FIS) l'entend, c'est l'autre moitié qui lui fait problème...

C'est que, hors des domaines, somme toute peu nombreux, qui sont normés par la *charia* (mœurs, interdiction de l'usure...) les islamistes sont libres d'inventer, d'adapter, de proposer des solutions. Ils ne s'embarrassent guère de traités de *fiqh*. Il y a une chance pour l'Algérie dans le geste fait par votre main, Ali Belhadj, index levé vers le *Tawhid*, et dont on voit le dessin sur tels tracts islamistes. C'est que hors du *Tawhid*, tout est bricolable.⁴⁴ L'islamisme est un pragmatisme.

Lumineux exemple. Rachid Boudjedra voit avec horreur⁴⁵ pendant la campagne électorale de décembre 1991, « *un des petits chefs du FIS* » déclarer à la télévision que le sport féminin, ça n'était peut-être pas si mal, puisqu'après tout Aïcha, l'épouse préférée du Prophète, courait déjà en compagnie de son époux, et le battait régulièrement à ce jeu. « *Délire burlesque où le mensonge concernant l'épouse du Prophète elle-même est devenu un droit, voire une fatwa que ces charlatans fumeux s'octroient de plein gré et de plein culot.* »

J'ai pu vérifier souvent que les islamistes disaient vrai quand ils attribuent à leurs adversaires une grande ignorance. Rachid Boudjedra montre ici qu'il ne sait pas la vie du Prophète. Car l'histoire des courses avec Aïcha est très connue, et la preuve, c'est qu'un ignorant d'Islam comme moi la connaît. Au moment de l'épisode de la perte du collier de Aïcha, le Prophète devine que son épouse adolescente s'écarte inconsciemment de lui. Il tente alors la reprise du travail de la séduction, joue avec elle, lui court après, la rattrape et lui rappelle comme souvent, quand elle était enfant, elle le gagnait à ce jeu. Cet imam sur qui Boudjedra déverse son fiel se montre peu travaillé par les préjugés de la tradition. Ce vieux serpent de mer du sport féminin, il lui tord tout à trac le cou. Il se rappelle le Prophète et en déduit une « *fatwa* », comme dirait notre romancier, authentiquement moderne.

Ce qui atterre Boudjedra n'est pas qu'on blasphème sur une vie du Prophète qu'il ignore. C'est qu'il découvre, confusément, avec le vertige qu'oblige une révision déchirante, que les cadres du FIS n'ont rien des *cheikhs* de *zaouia* de son enfance, n'emmènent nullement au Moyen Age annoncé, mais vont tout droit à la prise en charge moderne de la société algérienne, pour avoir chaussé dans leur évolution des bottes de sept lieues. Ce qui a bouleversé nombre d'intellectuels élitistes, ce n'est pas que le FIS était « mauvais », mais qu'il devenait « bon » à la vitesse V. Ils ont vécu sourdement l'angoisse de leur impréparation à la riposte, de leur impossibilité à assumer le débat de société. Le FIS est réponse modernisante à la question de la modernité.

Contrepoint

Une remarque, qui vous déplaira ô Cheikh, peut faire conclusion. Y-a-t'il place en Algérie pour un courant politique « moderne » au sens de l'Occident, et s'engageant dans la distance par rapport à l'héritage musulman ? Oui, mais le FIS, du fait de son action et de sa pureté doctrinale, aura puissamment aidé à sa constitution.

⁴⁴. Fonder un parti islamiste est déjà une sérieuse preuve d'émancipation si on la rapporte aux prudences des anciens *oulema* !

⁴⁵. op 30.

Dès 1962, Ben Bella, en prônant un « *socialisme islamique* », se faisait le défenseur de l'Islam auprès de la gauche laïque et du socialisme auprès des arabo-musulmans de sa droite. Le flou s'accroît après lui. Boumediène et Chadli joueront aux funambules jusqu'à ce que la corde casse.⁴⁶ Le FIS a permis la fin de la confusion et le franchissement de ce pas historique de la division en deux de l'opinion algérienne. Ce qui aujourd'hui fait déchirement peut être demain le gage d'un fonctionnement heureux des institutions, d'un débat contradictoire et d'une bipolarité salutaire. Les démocrates algériens qui ne voient pas en la *charia* moteur de progrès devront nécessairement clarifier leur interprétation de l'Islam, et courageusement briser le tabou qui pour l'heure les empêche d'avoir réponse cohérente face aux textes fondamentaux brandis par le FIS. Des femmes qui se reconnaissent dans le concept occidental de liberté se sont réveillées, quand elles avaient vécu la décennie 80 dans la torpeur, et n'avaient pas résisté aux injustices du Code de la famille. Et même : le temps viendra nécessairement où des hommes comme M. Kaddour Zouilaï qui se disent musulmans de culture, mais non de religion⁴⁷, ne se rencontreront plus dans la seule émigration, mais s'organiseront en Algérie.

C'est un paradoxe, mais le FIS a puissamment servi l'édification d'un futur courant démocrate moderne non islamiste.

ÉPILOGUE : LE DOCTEUR SAÏD SADI NOUS RACONTE UNE PETITE HISTOIRE

Laissez-moi, Cheikh, parler pudiquement de vous à la troisième personne, le temps d'une anecdote.

Le Docteur Saïd Sadi occupe une place particulière en Algérie. Il fut l'homme qui, au lendemain du premier tour des législatives du 26 décembre 1991, appela avec le plus de vigueur à l'interruption du processus électoral. Il est, il en est assez fier, le prototype des modernistes. Il nous raconte⁴⁸ qu'il s'est trouvé en détention en compagnie de Ali Belhadj⁴⁹. Il expliquait à un jeune délinquant libérable « *qu'il fallait qu'il s'insère dans une activité sociale, qu'il conquière un statut social pour éviter la délinquance.* » L'imam Belhadj, tout au contraire, aurait proposé au délinquant « *de prier et de se mettre dans les mains de Dieu* ». « *A mon discours d'effort, de raison, dit S. Sadi, répondait le sien : celui de la facilité, du simplisme.* »

Le simpliste, ici, c'est le Docteur Sadi.

⁴⁶. Historique de ce flou artistique in op 51 ou op 54. Cf. aussi Ahmad Beydoun in op 6.

⁴⁷. cf.op 9.

⁴⁸. in *Autrement*, Paris, mars 1992, "Algérie, 30 ans", ouvrage collectif, op 9. Remarquons que les plus beaux textes publiés ces dernières années à propos de l'Algérie sont toujours des ouvrages collectifs.

⁴⁹. Lui parce que "berbériste", Belhadj parce qu'islamiste.

Il y a encore quatre ans, on écrivait Saadi, le "a" supprimé devait être un "ayn". Le Dr Sadi a demandé à la presse cette neuve orthographe. Pourquoi ?

Remarquons la démocratie qui règne dans cette cellule : le délinquant se voit recevoir deux propositions. Il peut choisir. Chercher un travail, et si il n'en trouve pas prier, ou prier, et s'il y voit insuffisance chercher du travail. Ou faire les deux. Le jour où l'Algérie aura la possibilité des « deux avis », un grand pas aura été fait.

Ses amis disent : la solution du Docteur Sadi a l'avantage d'être réaliste. Faux. C'est faux.

Pour l'indiquer, imaginons une troisième proposition faite au délinquant, une « solution FLN ». Il n'y a évidemment pas de cadre FLN dans la cellule. Ces gens-là ne vont pas en prison, et ont peu de chance de s'y retrouver quel que soit le régime futur de l'Algérie, ce sont des pragmatiques. Mais voilà notre délinquant libéré et croisant dans sa *houma* un responsable local de *kasma*, dont on imagine le langage : « *Ecoute. J'ai un cousin, il s'appelle Rachid, tu le trouves à tel endroit, tu dis que tu viens de ma part. Il tient une petite tuilerie, peut-être tu peux l'aider dans ses livraisons, incha Allah. Ca te permettra de gagner quelques dinars, au lieu d'être ce que tu es : la honte de ta famille !* » Quelque appréciation négative que l'on puisse porter sur l'histoire du FLN, on sait comment ses représentants de base savent parfois arranger de petites affaires.

Mais le docteur Sadi ne fonctionne pas, surtout pas, avec le « système mon cousin ». *Horresco referens* ! Il veut une société moderne, laïque, ouverte sur la Méditerranée, animée de cadres compétents... S'il veut en savoir plus, que le lecteur français se reporte à un programme politique français, tout est écrit. Ce dessin de société est très magnifique dans l'apparence mais n'a pas la plus petite chance de voir le jour dans l'Algérie présente. C'est un mythe, une fable, un fantasme, un conte. Ce discours renvoie assez bien à celui que nous tiennent, la main sur le cœur, telles « belles âmes » occidentales : pour résoudre le problème du monde, nous disent-elles les yeux embrumés, il faut que le Nord investisse dans le Sud et qu'ainsi les gens trouvent chez eux de quoi vivre plutôt qu'émigrer. Le gisement des milliers de milliards de dollars nécessaires à ce beau programme ne nous est jamais localisé. Quand on voit bien que l'immigration vers le Nord sera maîtrisée, hélas, avec de la grosse police, ils se lavent, les purs, par avance les mains, et nous montrent la pâle affiche de leurs infantiles tricheries.

Le Docteur Sadi propose à notre délinquant une solution irréaliste. La scène se passe au cœur des années 80. *Kayene travail ? Makache*. Et qu'on ne vienne pas nous présenter les stat algériennes sur le chômage de ces années-là, elles ne sont pas crédibles.

Le trait est ici forcé. Si on veut vraiment travailler, on le peut, en Algérie comme ailleurs. Mais enfin, pour des causes multiples, le rapport au travail n'est déjà pas sain en Algérie, et surtout, proposer comme ça le travail à un délinquant qui justement a peine à se repérer dans cette affaire, c'est vulgarité.

Pendant que Saïd Sadi s'adonne à la rêverie, l'imam Belhadj sait fort bien, lui, dans quelle catastrophe sont plongés les Algériens, dans quel gouffre son pays s'en va. Il n'est pas contre l'insertion. Quand il a raté son bac, il ne s'est pas réfugié dans le *hittisme* et la *chira*. Il est sorti premier d'un concours de profs. Mais il sait que la voie est âpre. Il ne

se fait aucune illusion sur les possibilités d'emploi pour cet enfant. Il ne lui conte pas fleurette.

Le FIS eut des accents millénaristes, mais ne sombra jamais dans la démagogie. *Algérie actualité* l'a maintes fois noté : le FIS ne promet pas le Paradis sur la terre.

Au lendemain du putsch du 11 janvier 1992, les modernistes vont se vautrer dans la fausse promesse. Il a fallu, jusqu'à la nausée, lire dans la presse le « *plan de relance* » Ghozali, « *l'éradication des bidonvilles* », le battage médiatique organisé autour du général-major ministre de l'Intérieur nous expliquant baguette professorale en main les plans de futurs logements pour les sans-abri, avec espaces verts, s'il vous plaît. Les 60 000 logements annoncés ne signaient-ils pas déjà « la fin de l'emprise islamiste » ? Un an plus tard les charlatans nous avoueront leur peine à en construire... 5 000.⁵⁰

A notre délinquant, le Docteur Saïd Sadi propose le mythe, l'installe dans la dépendance de structures économiques inexistantes, l'arrime à un réel de faribole, et partant le structure par avance dans le « *dégoûtage* ». L'imam Belhadj, le renvoyant à Dieu, autonomise l'enfant⁵¹. Il indique à l'enfant qu'il est et restera seul, qu'il ne doit compter que sur lui-même et sur ce qu'il trouvera au fond de son cœur, pour la suite de la route.

Mais il faut élever le regard. Car ce que veut ignorer notre psychiatre moderniste c'est que la question qui traverse le délinquant n'est pas d'ordre matériel. Que si notre délinquant délinque, c'est que justement il ne s'insère pas. Que son rapport difficile avec le code pénal veut dire un rapport difficile avec la Loi qui organise l'espèce humaine, avec la Loi du père, avec une Loi qu'il a refusée dans son enfance petite, par fidélité à un trop gros désir. Ce que Sadi ne voudra jamais entendre, Ali Belhadj le saisit intuitivement, et apporte à une demande immatérielle réponse venue de la sphère seule appropriée : la sphère de l'immatériel. Ali Belhadj est un homme dont la vie est confrontation constante à la transcendance, et c'est depuis cette place qu'il parle. La *rahma* qu'il déploie n'est pas un solidarisme matérialiste; c'est un regard qui sait la tragédie, qui a embrassé la vallée de larmes, qui voit l'autre depuis cette souffrance, et maintient que malgré tout, encore et encore, il y a place pour l'espoir, il y a place pour ce délinquant à mettre un pied devant l'autre. Mets-toi dans les mains de Dieu, lui dit-il, débrouille-toi avec Dieu, cette confiance te sera secours.

« Simplisme », « facilité » que de se mettre dans les mains de Dieu ? Mais que vienne ici témoigner celui qui s'est essayé en cette voie étroite ! Ce qui me fait peur chez Ali Belhadj, c'est au contraire qu'il demande trop. Et ce qui toujours me frappe à lire Saïd Sadi, ce n'est point tant son insupportable morgue, que cette glaise épaisse qui colle à ses semelles de plomb.

Le FIS a bel et bien proposé d'organiser la vie matérielle de l'Algérie. Mais le FIS n'a pas vendu de salades. Pendant que Saïd Sadi fait la morale et ne propose rien, Ali Belhadj donne, et je ne parle pas d'une vie éternelle en laquelle je ne crois pas, mais bien de cette terre, du salut.

⁵⁰. AA, 01-10-1992.

⁵¹. J'adopte ici les mots de chaque partie. S. Sadi voit un délinquant, A. Belhadj un enfant de la *Oumma*.

Pendant que Saïd Sadi, plagiaire béat d'un occidentalisme impraticable, a-culturé, et par ailleurs mal compris, ne donne rien à l'enfant, Ali Belhadj donne la clef : tu es seul, ce ne sera pas facile, personne ne peut te comprendre, sauf Dieu s'Il veut.

Pendant que Saïd Sadi signe l'irrédentisme foncier de l'idéalisme, le refus de toute solution praticable par la jeunesse de la difficulté, Ali Belhadj offre la responsabilisation. Le regard le plus aigu n'est pas ici porté par le célèbre psychiatre francophone Prix d'excellence européenne⁵², c'est-à-dire par la grossièreté moderniste, mais par l'orphelin de Kouba.

Lors d'un des derniers meetings légaux du FIS, des milliers de jeunes s'époumonèrent : « *Mauvais, drogués, nous sommes avec le FIS !* »

Tout le monde sait bien que le FIS n'est pas pour qu'on soit mauvais et drogué. J'en eus encore témoignage en août 1992. Un jeune Algérois, qu'on surnomme Kaki, m'avait donné rendez-vous à 23 heures pour que je fasse connaissance de ses amis. A l'heure dite, je l'aperçus à cent mètres me faisant de grands signes avec un morceau de carton d'emballage. C'est que, la nuit, les *hittistes* deviennent *koursistes* sans *koursi*. Tout le monde s'assit sur son morceau de carton, une cigarette de *kif* circulait, et à ma grande surprise, Kaki et ses amis m'apprirent que des islamistes, dans ce climat de mitraillettes, continuaient, par escouades, de parcourir les ruelles, de s'asseoir auprès d'eux, pour les dissuader de fumer, arguant que la santé du corps était aussi une affaire d'âme. « *Ils nous parlent, le Coran.* » Kaki fume toujours, mais espère en le FIS, parce que le FIS a le courage de les appeler à la difficulté, lui et ses frères, les délinqu岸eurs.

⁵². Je ne sais quelle institution occidentale délivra au Dr Sadi ce prix, mais l'annonce en fut affichée aux portes du local RCD de Tizi-Ouzou, et suscita bien des commentaires.

« Il fallait faire front, face à ce fascisme vert qui ne se développe et ne se meut qu'en fonction de la violence, de la barbarie et de la cruauté sadiques [...] »

Rachid Boudjedra¹

VIII - Le bébé de Ouargla

Avant que d'aller voir où le FIS va buter, posons une dernière question. Quels rapports le FIS a-t-il entretenu pendant les trois ans de son existence avec la violence ? Non pas la violence envisagée comme moyen de prise du pouvoir, mais la violence sociale, la violence qui dans toute société blesse les rapports entre individus, entre groupes ? Il ne s'agira dans ces brèves lignes que de violence au sens où l'entend un lecteur du Premier monde, c'est-à-dire d'atteinte à l'intégrité du corps. La violence d'un regard de mépris, d'une parole haineuse, d'un geste symbolique agressif, déchirer un drapeau ou publier une caricature, n'est pas considérée ici. Même si, pour nombre de musulmans, une violence symbolique est une brutalité autrement lourde à vivre qu'un coup de poing ou même un passage à tabac. Je reste ici dans les normes de la minorité algérienne farouchement hostile au FIS.

Depuis plus de dix ans, l'Algérie est agitée par des faits divers dont le dénominateur est dit : « *violence intégriste* ». Des recensions existent. En avril 1979, des étudiantes, dont certains jugent la tenue indécente, sont arrosées d'acide chlorhydrique à Oran et Médéa. Nouvelle agression identique à Alger en décembre 1981. Ces vitriolages sadiques cessent à cette date². La Révolution agraire édictée par Boumediène a tracé une franche ligne de divorce entre « *laïco-communistes* », favorables, et « *arabo-islamistes* » défavorables. Quelques mémorables batailles rangées opposent intégristes et étudiants communistes ou sympathisants. Lors d'une rixe, un étudiant de gauche est poignardé (1982). L'année précédente, un policier avait déjà trouvé la mort portée par un couteau intégriste.²

Après cette date de 1982 ne sont plus mentionnés ni vitriolages ni meurtres. Regardons cet apaisement à la lumière de la naissance de l'islamisme. Celui-ci s'organise, à partir de la société, dans l'édification des mosquées libres. Parallèlement cessent les agressions sauvages.

¹. op 30.

². Vitriolages au cœur des années FIS : désinformation in *L'Événement du jeudi*, 29-07 au 4-08-1993. Nous citons cet hebdomadaire français parce qu'il est en général rigoureux. On remplirait un volume à consigner la masse des désinformations françaises sur l'islamisme algérien.

². cf. Ahmed Rouadja, op 51.

Milices

La demande coranique « *Commandez le bien, interdisez le mal* » est interprétée par des activistes de la décennie quatre-vingt comme une exigence milicienne. Quelques caves d'alcool sont détruites. Beaucoup plus grave : des jeunes s'improvisent censeurs. « *Ces milices surveillent les citoyens, rendent la justice, font comparaître les suspects devant leurs "tribunaux" siégeant parfois en plein air, et défient l'autorité des responsables locaux. Je les ai vues à pied d'œuvre (à M'sila).* »³ Ahmed Rouadjia nous dit plus loin qu'à M'sila sévit aussi le désœuvrement, la délinquance, l'alcool, la drogue, la prostitution déguisée. Les islamistes dans cet exemple se constituent donc en pouvoir face aux défaillances de l'Etat. Comment a réagi la population concernée ? Bien, mal ? Sans doute y eut-il ligne de partage.

A l'automne 1990, alors que le FIS était constitué depuis longtemps, d'insupportables jeunes gens iront contrôler les jeunes filles internes de telle cité universitaire qui désirent sortir le soir, en alternant paroles, menaces et intimidation. Le refoulement sexuel organise la brimade sur des étudiantes non consentantes. Hélas ! Ici comme tout-à-l'heure à M'sila ces groupes ne font qu'occuper une place occupée par l'Etat dans le passé. L'été de 1989 verra des escouades de « barbus » inciter à la séparation des sexes sur quelques plages. Cette façon d'embrigadement, désirée par une partie de la population qui « *s'agrippe au lien* »^{3b}, nourrira l'inquiétude d'autres Algériens d'autant plus vivement qu'ils devineront qu'ils sont minoritaires dans leur refus. Toute la décennie est un progrès de l'idée d'ordre moral perçu comme sauvegarde.

Si ces milices n'étaient pas organisées sous l'égide du FIS, ne s'autorisaient-elles pas des prêches puritains de ses imams ? Il y a bien ambiguïté. Mais plus les années FIS dérouleront leur cours, plus ces pratiques s'estomperont, pour disparaître au second semestre 1991, et il est certain que le FIS y fut pour beaucoup. La légalisation du FIS plaidait pour l'apaisement, Abassi Madani avait « *condamné la violence d'où qu'elle vienne* »⁴. Rémy Leveau juge que le FIS se dota d'une organisation souple pour contrôler précisément ces initiatives mal venues des comités pour la pudeur⁵. Pendant les années FIS on observa très peu de violence sociale. Incomparablement moins qu'en France par exemple, dans le même temps. Mais de même qu'en France un cambriolage chez un voisin peut insécuriser bien plus gravement que la lecture du nombre annuel des meurtres, les initiatives d'intimidation des années 80 furent vécues comme prémices de dangers plus graves, et collées jusqu'au bout au FIS par certaines couches moyennes. Il était aisé d'apprécier depuis Paris le faible niveau de violence en Algérie dans ces années-là, malaisé en Alger où l'inquiétude fut vraie.

Fantasme

Le fantasme a lourdement obéré le réel. Même en agissant avec la plus grande modération, les élus FIS qui tenteront d'appliquer le programme sur lequel ils avaient été

³. op 51.

^{3b}. Mot de l'historien Mohamed Harbi : quand tout va mal, l'esprit communautaire (Islam) l'emporte, en 1830, en 1954, ou aujourd'hui.

⁴. op 51.

⁵. op 5.

élus seront vus par la presse francophone comme cavaliers d'une prochaine apocalypse. Le FIS ne sera jamais jugé sur les faits, toujours sur les intentions qu'on lui suppose.

Au lendemain des municipales, les journaux algériens font leurs choux gras sur l'interdiction de la musique *raï* par les élus FIS oranais. Un journaliste français va voir, l'ambiance dans les boîtes est toujours aussi chaude. L'information était fautive !⁶ « *On sera beaucoup plus efficace contre le raï en s'attaquant aux problèmes de chômage et d'éducation qu'en procédant par interdiction* », lui confie le président de l'APC d'Oran.

Une ambiguïté de fond travailla le FIS, qui jamais ne fut levée. Elle se manifeste assez bien dans votre travail, Cheikh Ali Belhadj. « *Imprécateur d'Es Sunna* », « *Savonarole de l'Islam algérien* », vous prononciez tous les vendredis des prêches dont parfois le niveau de violence fut avéré ; nous y reviendrons. S'il ne s'agissait jamais d'appeler à un acte quelconque, ces paroles ne pouvaient-elles dessiner chez tels extrémistes la séduction du passage à l'acte ? Mais c'est votre personne aussi que les autorités locales appelleront régulièrement pour apaiser des jeunes révoltés ou dissoudre un attroupement. Entre 1989 et 1991 vous serez le premier pompier d'Algérie.

C'est que le FIS n'a jamais réussi à trancher sur les moyens de ses fins. Ses animateurs n'ont jamais su se proposer de ligne de partage entre *dawa* et *djihad*. Le FIS était un front, un rassemblement d'esprits et d'organisations de passé différent, et sa ligne politique s'élaborera au jour le jour, dans la démocratie conflictuelle de son *Majliss ech-Choura* (Conseil consultatif). Si le FIS groupa des radicaux qui souvent le quitteront après juin 1991, et des hommes confiants dans l'exercice de la parole et hostiles à toute violence, la masse de ses cadres et de ses dirigeants n'ont certainement jamais eu de religion bien établie sur ces questions. La parole mohammedienne qui vous servait de référent déroule autant de versets prêchant la paix que d'appels au combat, de mots de tolérance que d'intolérance aux maux, prononcés par le Prophète en contextes très différents. Les modernistes feront tout pour maintenir l'amalgame qui croyaient-ils les servait. La plus infime déclaration de tel jeune imam sera sortie de son contexte, grossie, assaisonnée de mille gloses et exhibée comme le programme du cataclysme à venir.

Short

Un arrêté affiché à Tipaza stipulant en juillet 1990 qu'en ville « *les membres inférieurs masculins doivent être vêtus jusqu'aux genoux, les membres inférieurs féminins, en-dessous du genou* » fera couler des torrents d'encre. En France, où la situation concrète algérienne est inconnue, où les mœurs d'Islam sont la cheville de fantasmes solides, cela ne pouvait étonner. Mais quelle surprise de lire tant de hauts cris dans la presse algérienne francophone ! A t-on jamais vu en Algérie des hommes se promener en ville en short⁷ ou en maillot de bain ? Cet arrêté n'était-il reprise d'une loi algérienne ? Il faut croire que non. Tipaza, c'était l'Iran.

⁶. Reportage de Gilles Millet, *Libération*, 21/22-07-1990.

⁷. En Alger on dit volontiers "des cuissettes" pour parler d'un short : le mot désigne la partie du corps découverte.

Les gens amoureux de liberté individuelle doivent craindre des réglementations contraignantes, et le dire. Mais les défis que devra affronter l'Algérie sont si lourds, leur simple évocation est si pénible, que les cris d'orfraie des modernistes francophones visaient cible bien peu exacte. A la fin de 1991, les islamistes, prêts à la cohabitation avec Chadli, ne prononçaient que paroles de grande modération, sur le ton le plus amène. Sauf une fois. Cheikh Mohammed Saïd déclara en effet que les Algériens devaient se préparer à modifier leurs habitudes alimentaires et vestimentaires. Ceci passa chez les pintades pour la promesse de l'égorgeage généralisé.

La masse des Algériens libéraux, moins prompte à glapir, sait bien qu'est dégoûtant le fait de choquer les gens à la pudeur exigeante. Les autorités tunisiennes ne sont-elles pas bien avides de devises, et minces de fierté, qui laissent certains touristes exhiber dans les médinas d'arrogants débraillés ? Le port du vêtement n'est jamais acte individuel, l'homme est un être social et signe de sa mise sa cohérence avec le groupe, son appartenance à une communauté. Les jeunes le savent bien, qui visent toujours à se distinguer de leurs ascendants, goûtent la provocation en devinant la plupart du temps la limite à ne pas dépasser. Toute société régleme en matière de vêtement. Une plus grande cohésion sociale était espérée par le FIS de certains interdits vestimentaires, d'ailleurs limités ; parce que cette thèse est discutable, il fallait la discuter. Songer aux blindés pour résoudre une question aussi secondaire, refuser tout accommodement, le plus infime soit-il, témoigne d'un intégrisme qui ne pourra que renforcer la haine et la violence des démunis lorsque ceux-ci s'aviseront de reprendre la parole.

Le comble de l'horreur

Pendant les années FIS, la violence d'ordre moral, en nette régression, engendra malgré tout un mort, à Ouargla. L'intensité du drame suscita une forte émotion. Rachid Mimouni nous parle des « *intégristes* » qui ont raflé les municipales de 1990 et fanatisent leurs « *affidés* », et en arrive à Ouargla : « *Ils incendièrent la maison d'une femme divorcée qui avait commis le crime de recevoir chez elle un homme. Son fils, en bas âge, périt carbonisé.* »⁸

Rachid Boudjedra : « *S'ils étaient encore parmi nous, ils signeraient immédiatement⁹ une motion pour l'interdiction du FIS parce que antidémocrate, parce que fasciste, parce que ignoble, parce que sanguinaire, parce qu'il a brûlé vif un bébé à Ouargla, dans le Sud algérien, en la sainte année 1989...* »¹⁰

⁸. op 48.

⁹. Il s'agit de Platon, Pythagore, Erasme, etc. (jusqu'à Freud, qu'on imagine bien pétitionnant !).

¹⁰. op 30. Boudjedra est le Céline algérien. On trouve, dans son ouvrage, des pages échevelées, haletantes, suffoquées à propos des bidonvilles. On croit d'abord qu'il nous parle de la France, on se dit : il pousse un peu. Puis on ne sait plus, on suit les yeux fermés ce grand écrivain dans les venelles de la misère, est-on en Amérique ? On est en tout cas dans les favellas du Premier monde, c'est-à-dire loin de l'Algérie, où prolifèrent, hélas, les bidonvilles d'électeurs FIS, inaperçus de Boudjedra. Il faut lire Mimouni et Boudjedra, tout ce qu'ils ne veulent pas voir s'y rencontre dans la transparence.

Ces ouvrages ont été composés *ad usum Francorum*. J'ai trouvé l'opus de Mimouni en Tunisie, je l'ai cherché en vain en Algérie. Il n'y sera édité que fin 1992.

Mme Rabha Attaf est journaliste, et très attachée aux droits des femmes. Après le drame, elle se rendit à Ouargla, y demeura plusieurs jours. Elle en rapporta un reportage précis et circonstancié, paru dans le mensuel français *Actuel* en janvier 1990. Elle s'était entretenue longtemps avec la femme divorcée, avec le procureur, etc. Elle expose que le clan de l'ex-mari, les M'Khadma, affiche ses convictions puritaines. Les M'Khadma avaient déjà dans le passé eu raison d'une maison close, ils n'ont pas supporté la conduite libre de cette femme et se sont livrés au lynchage.

Bien plus tard, le 4 juillet 1992, Mme Attaf prit la parole au cours d'une conférence-débat organisée à Paris à l'initiative de M. Nacer Kettane. Elle rappela son enquête et dénonça vigoureusement la désinformation de masse à propos de Ouargla. Elle informa l'assistance de deux faits précis : l'imam représentant le FIS avait condamné l'incendie, et le FIS avait créé une association de soutien aux mères célibataires et divorcées alors que les féministes n'en avaient formé une semblable qu'après janvier 1992.

Les M'Khadma, m'a-t-elle précisé par la suite, représentent la mentalité traditionnelle, machiste et intolérante, encore puissante dans les profondeurs de l'Algérie¹¹; ils n'avaient aucun rapport avec le FIS.

Le seul mort dû au FIS n'est donc pas dû au FIS^{11b} !

Les modernistes nous peignent, ou plutôt se peignent, des islamistes bêtes, grossiers, sales, violents, une lie d'humanité à éradiquer par tous les moyens. Pourquoi cette boue n'est-elle pas ce qu'on observe quand on va au pays ? Toute appréciation sur les risques de violence dans une Algérie islamiste est malheureusement gangrenée par le fantasme et le désir d'exclusion. De même qu'en France les études de scrutins bureau par bureau ont montré que les partisans de Le Pen étaient moins nombreux au cœur des cités désolées où vivent les Mohammed et les Aziz, mais plus forts à la périphérie immédiate de ces quartiers, de même en Algérie, sans pouvoir rien affirmer scientifiquement, des témoignages récurrents me paraissent indiquer que la peur du FIS est la plus massive dans les quartiers urbains qui jouxtent les cités populaires.

La saine réaction du FIS au drame de Ouargla indique que les islamistes ont réussi le pas de recul, la prise de distance devant l'explosion de la passion. La proposition d'une issue politique à la crise a évité à la jeunesse d'Algérie la tentation des dépassements anarchiques. Rappelons-nous le déchaînement chronique de la violence sur les stades avant 1988¹², la gravité de l'émeute d'octobre, pour constater que le FIS a permis une vive décélération de la violence sociale en Algérie.

Une question, plutôt lourde, reste pendante : une fois au pouvoir, le FIS n'eut-il pas déployé sa capacité militante et l'appareil de l'Etat pour installer la violence sociale, par l'installation brutale d'une version maximaliste de la *charia* ? Je propose un détour.

¹¹. Qu'on pense au film tragique de Lakhdar Hamina, *Vent de sable*.

^{11b}. Nous parlons bien sûr du FIS des temps de la légalité (1989-1992)

¹². Cf. Youssef Fatès, *Sport et politique* in op 59.

Carré flou

Un ami me parut un jour caresser une contradiction dans son discours ; je lui demandai de préciser sa pensée. Il me toisa : « *Nous les Arabes, nous ne sommes pas cartésiens. Nous n'aimons pas les choses...* » et il figura devant lui, de ses deux index pointés, un carré. La vivacité de son geste, la scansion d'arrêt de ses doigts aux angles du carré dessiné étaient éloquents. Selon lui, les Arabes n'aiment pas les choses trop carrées, préfèrent un peu de flou dans le tracé du périmètre et dans l'aigu des angles.

Sans me risquer à l'examen étiologique, je propose quatre exemples, disparates, infimes, de carré flou.

- Car de nuit Khenchela-Alger. Vers minuit vient l'arrêt tant désiré à la gargote du bord de route. On se dégourdit les jambes, certains prennent un repas chaud, d'autres s'agglutinent en cercle autour du fabriquant de « *kasskroute* ». J'attends tout gourmand avec vingt autres. Un monsieur grille de fines tranches de foie. Son acolyte prend une pincée de sel et en saupoudre les grillades. Je remarque que la pluie de sel n'a pas touché le tiers du barbecue le plus éloigné de sa main. Le premier monsieur retourne bientôt une par une ses tranches de foie. Le second puise à nouveau du sel, reprend le saupoudrage, et sale à nouveau les deux premiers tiers des grillades, oublie le dernier, jette un regard sur nous tous, reprend un petit chouia de sel, et le dispense sur les tranches déjà salées. Certains sandwiches seront salés, d'autres guère. Je me suis dit sur l'instant : les casse-croûte de ce monsieur n'entrent pas dans les normes d'un produit exportable.

Il ne s'agissait pas de les exporter, mais d'en savourer, *el Hamdoullah*, sur l'instant les délices. La gestuelle de l'homme au sel était nonchalante, pleine de joliesse, de douceur, d'une poésie gracieuse bien heureuse à lire pour un visiteur venu du nord froid. Mais elle dit aussi une approximation dans la perception du réel qu'on ne rencontre pas, ou plus, dans ce Premier monde. Qu'on songe au pas fait dans la restauration rapide par les normes diaboliquement précises de Mac Donald's. Le monsieur au sel appelle en souvenance ce beau mot d'Islam : passagers sur la terre...

Dans les entreprises algériennes, le combat des gestionnaires pour la qualité se voit toujours repris et toujours en échec. Les discours sur la modernité, les appels au civisme patriotique sont de faible efficacité, c'est la perception du réel, l'acuité du regard sur le monde des choses qui diffèrent entre l'Algérie et le nord du grand fleuve. Peut-être la dure loi de la concurrence, qui asphyxie le producteur qui offre un moindre rapport qualité-prix, pourrait-elle obliger au progrès dans la précision. Mais si la concurrence est redoutée en Algérie, ce n'est pas tant pour ses effets sociaux que pour l'exigence qu'elle amène, culturelle, de la dissipation du flou du carré.

- En politique le carré flou est souvent la règle. El Hachemi Sahnouni, dirigeant du FIS, s'adresse à des syndicalistes islamistes¹³ : « *Nous ne doutons pas que notre presse, dans sa majorité, est vendue à l'Est et à l'Ouest et qu'elle est dirigée de l'extérieur de l'Algérie. Nous leur demandons au moins l'honnêteté dans l'exercice de leur profession : d'être à la hauteur de la grande mission (de l'information...)* ».

¹³. cf.op 57.

Il paraît absurde de demander à une presse vendue à l'ennemi d'être honnête. Il s'agit ici d'une forme de raisonnement politique extrêmement fréquente en Algérie, dont les islamistes ne tiennent pas l'exclusive : 1°) vous êtes des ennemis. 2°) mais si vous faites ce qu'on vous dit, peut-être rentrerez-vous en grâce. D'abord l'exclusion, mais une petite porte reste ouverte en cas de soumission¹⁴. Il reste que les mots de Sahnouni sont tout à fait contradictoires. Le carré flou permet d'avoir deux fers au feu, d'adapter au jour le jour la stratégie politique. La contradiction logique autorise une moindre contrainte.

- Le 1er octobre 1992, la télévision algérienne diffusait l'enregistrement d'un interrogatoire d'islamistes présentés comme les responsables de l'attentat de l'aéroport. Il s'agissait d'une affaire de première importance. Pourtant, « *la mauvaise qualité du son ne nous a pas permis de saisir tous les propos du principal instigateur du massacre du 26 août dernier [...]* »¹⁵

Quelques mois plus tôt, c'est un interrogatoire de l'assassin de Mohamed Boudiaf qui était présenté par l'ENTV. Identiquement, la mauvaise qualité du son empêcha de tout comprendre¹⁶. Comment deux moments aussi capitaux ont-ils pu être exposés à des téléspectateurs particulièrement attentifs dans de telles conditions de bavures par une télévision pourtant toute dévouée au pouvoir ? Alors que les deux interrogatoires ont été menés sous la surveillance vigilante des plus hauts hiérarques militaires ? Ce son approximatif était-il voulu ? Pas du tout. Le magnétophone marchait mal, un technicien a tourné le mauvais bouton, on a oublié d'observer un vu-mètre... Mais que disent ces actes manqués ? Ils disent ce formidable désir que les choses soient floues, que les responsabilités ne soient pas claires, que l'indécision se perdure. Ils ménagent toutes les sorties possibles, l'adaptation souple, la révision des verdicts, même dans ces affaires extrêmes, où le discours officiel apparaît pourtant des plus carrés.

- J'ai eu l'occasion d'observer des manifestations beaucoup plus sympathiques du carré flou, en participant à la dernière année de la vie de Radio-Beur. Quand je suis arrivé, il y avait deux présidents. Il n'y en eut bientôt plus qu'un, pour de courtes semaines, puis à nouveau deux, puis trois. La direction était assurée informellement par une dizaine d'anciens de la radio, aucun ne jouissant d'un domaine de compétence clairement délimité. Les multiples problèmes quotidiens étaient résolus par celui des anciens qui, tout bêtement, se trouvait là. N'importe qui se jugeait désavantagé dans une décision pouvait toujours faire appel à un autre ancien. A chacun la liberté de faire jouer son désir, dans l'arrangement avec les autres. Nous étions tous bénévoles, adorions ce que nous faisons, n'étions en butte ni à la concurrence ni à la contestation interne, mille difficultés s'atténaient de mille compromis, et nous avons travaillé dans une des ambiances les plus chaleureuses qu'il m'ait été donné de connaître.

Dans l'usine où je travaillais, tout au contraire, chaque mécompte, l'erreur la plus petite pouvait immédiatement être attribuée à un responsable précis. Chacun est tenu par un cahier des charges extrêmement rigoureux. Toute négligence fait l'objet d'un avertissement oral, la récurrence d'un avertissement écrit, la mise à pied, le licenciement

¹⁴. Ce sera la politique de Mohamed Boudiaf à l'égard de l'ensemble des islamistes et des démocrates au lendemain du 11 janvier 1992.

¹⁵. EW, 2/3-10-1992.

¹⁶. QA, 4-08-1992.

venant conclure la répétition du manquement. Pour l'ouvrier comme pour le contremaître, le cadre d'atelier, le cadre supérieur, le P.D.G.

Le vécu de Radio-Beur était autrement moins stressant, du fait de l'interdit implicite de « tuer » l'autre. Nous nous arrangions comme nous pouvions dans une convivialité à réinventer chaque jour. Bien sûr, cette convivialité nous obligeait à une moindre efficacité, à une moindre qualité du service rendu aux auditeurs. Ce laxisme dans la norme était porteur de mille inconvénients, du renouvellement quotidien de l'imprévu fâcheux (le micro qui ne marche pas, ...). Le geignard du peu de désir pouvait s'autoriser du « *dégoûtage* ». Le teigneux pouvait attribuer la déficience dans son résultat à un tiers. Ces deux attitudes étaient rarissimes. La réponse générale à la difficulté était : c'est la faute de l'anarchie, c'est la faute... de l'Algérie. « *Où est-elle, cette cassette ? C'est vraiment le bordel ici !* » - « *Mais quand est-ce qu'on va s'organiser dans cette maison ?* » - « *Untel n'est pas encore là ? Tu vois ça, Pierre, c'est l'Algérie !* » - « *Pourquoi cette corbeille à papier n'a-t-elle pas été vidée ? (dans une brusque pulsion de ménage, l'animateur s'en empare, me la brandit sous le nez) Tu vois Pierre ? C'est l'Algérie ça ! Tu comprends l'Algérie ?* »

Je ne comprends pas l'Algérie, mais j'entends bien qu'ici l'erreur de l'un est excusée par l'autre pour que l'erreur de l'autre soit pardonnée par l'un. Nous fonctionnions dans la reconnaissance mutuelle non transparente de la faille, de l'imperfection humaine. Et ce, pour éviter la reconnaissance de l'imperfection de chacun par chacun. Le fonctionnement de carré flou nous permettait d'éviter la lecture d'un savoir terrible sur nous-mêmes.

Car le fonctionnement efficace du management capitaliste oblige chacun à renouveler sans cesse la lecture de ses limites. Au contraire, la méthode algérienne permet à chacun le contournement du savoir sur les limites, et autorise la jouissance imaginaire de la certitude d'être le meilleur, la jouissance de la non-transparence de soi-même au regard de soi-même.

Ce que crée la société de carré flou, ce qu'elle fabrique à longueur de temps, c'est du rapport humain. Parce que l'efficacité de chaque geste se voit en butte à maints obstacles, maintes paroles sont requises. Et c'est grande beauté que tout ça. Le monsieur au sel sur les tranches de foie nous rappelle que dans les gargotes algériennes, ça râle beaucoup. Il n'y a pas assez de ceci, trop de cela, ce n'est pas chaud, remplace-moi ça... Tout cela, c'est du rapport humain, dont le niveau d'agressivité est bas, implicitement codifié. En France, le consommateur râle bien moins fréquemment, mais des critiques professionnels s'attablent dans l'anonymat, et peuvent défaire d'un seul paragraphe sec le crédit d'un restaurant et la vie de ceux qui y trouvaient emploi.

La modernité n'est pas, comme le croient trop de jeunes Algériens de l'errance, la déambulation prospère dans des rues propres, des chaussures *made in* aux pieds, un joli *walkman* à la ceinture. La modernité est airain. Elle est corset à baleines d'acier qu'il faut s'ajuster soi-même, et, qui plus est, dans le libre consentement.

« Les problèmes sont ainsi résolus »

Nous ne nous sommes pas éloignés de notre sujet. A propos de la violence sociale comme moyen de gouvernement, le FIS s'est toujours demeuré dans le carré flou. La *charia*, c'est quoi ? Personne ne sait. Vous seul, Ali Belhadj, en avez tenu le concept, dans la précision et la douleur. Tout le monde, démocrates ici compris, s'empressa de ne vous demander ni votre précision ni votre douleur. C'est un éditorial islamiste non agressif qu'il faut citer¹⁷ :

« Tous les savants de l'Islam affirment qu'“ordonner le convenable et interdire le blâmable” (Sourate 3, Verset 104), selon la législation islamique, n'est pas une prescription que l'individu pourrait accomplir à sa guise, mais au contraire un devoir ne concernant pas l'individu uniquement, mais aussi et surtout le gouvernement, car il est le seul capable d'en assurer la mise en pratique. Ainsi, un état islamique doit garantir la religion, la sécurité, les biens, l'honneur et la terre du peuple. Les problèmes de la jeunesse (délinquance, drogue), de l'escroquerie, de la corruption, de l'injustice, de la prostitution, bref tous les maux, causes de la déchéance actuelle de nos sociétés, sont ainsi résolus. »

Sont ainsi résolus...

Pourquoi cet éditorial est-il très inquiétant ? Parce que la proclamation de la bonne nouvelle de l'Islam par une *daoula islamiya* et sa « garantie » ne risquent certainement pas d'effacer l'escroquerie et la prostitution de ce bas monde. Des islamistes gouvernant selon le principe aisé de cet éditorial s'en fussent évidemment très vite aperçu. N'eussent-ils pas été tentés par la fuite en avant, la fabrication au fer d'un réel correspondant à la visée imaginaire, et donc la répression à fil d'épée de la déviance ? La naïveté est pavement de marbre de l'enfer, mais puisque j'affirme ici que la naïveté charpentait les vues sociales du FIS bien plutôt que la haine, ne s'agissait-il pas de s'adresser à vous pour vous contraindre, au moyen d'une arme qui s'appelle la parole, à la dissipation du flou de votre carré, à la lecture des impasses qu'il vous ménageait pour votre confort, plutôt que vous embastiller pour vous autoriser dans la consolidation de telles fragiles certitudes ?

Ya Cheikh ! Comprenez-vous ici que ce n'est pas contre vous que je parle ?

Répondre hors réel à la question de savoir si le FIS aurait pu gouverner violemment, dans l'absolu, sans référence au contexte historique et culturel algérien, s'est se tromper soi-même absolument.

D'une certaine forme de tolérance

Les événements que nous regarderons tout à l'heure vont nous montrer un FIS attaché à la légalité, mais s'autorisant pourtant de la restriction mentale. Le clan militaire au pouvoir s'affichera démocrate, en se ménageant des restrictions mentales autrement

¹⁷. Editorial de Moussa Abou Louqmane in *Le Critère*, publié par la Fraternité algérienne en France, 8-05-1992. Cet état islamique proposé est mis en rapport d'opposition avec les violences de la junte.

plus ouvertes. C'est dans cet espace de carré flou, de confort intellectuel, que va se faire bientôt entendre le staccato des mitraillettes.

Encore : dans tel atelier de fraisage, un ouvrier débite trois pièces à la minute. Toutes les heures, un contrôle est nécessaire. La pièce obéit-elle aux normes requises ? Il faut pour le savoir la glisser dans un gabarit de contrôle. Si la pièce doit faire 27 mm, elle doit pouvoir entrer sans forcer dans le gabarit $27 + 1/10$. Elle ne doit pas pouvoir entrer, même en forçant, dans le gabarit $27 - 1/10$. Cet espace de $2/10$ de millimètres à l'intérieur duquel les limites de ma pièce peuvent licitement varier s'appelle : une tolérance. Si ma machine se met à produire des pièces de trop grande tolérance, c'est qu'elle s'est imperceptiblement dérégulée.

L'intolérance va faire acte de naissance en Algérie dans l'espace exact ménagé par la trop grande tolérance.

Encore : je conviens un matin, avec un ami d'Alger, d'un rendez-vous pour 16 heures. « *C'est un rendez-vous arabe !* », me jette-t-il en s'éloignant. C'est-à-dire à une demi-heure, une heure près. Le 11 janvier 1992, 20 heures, sera le rendez-vous arabe de l'Algérie avec l'Algérie.

C'est chose à considérer : les mitraillettes vont nuire à la vie de votre peuple parce que votre peuple s'est autorisé trop longtemps au carré flou. La tragédie qui va bientôt obscurcir le soleil du Grand pays doit se lire posée sur un plateau de balance, de même poids que sur l'autre plateau une jouissance de la certitude que ne s'autorise plus le Premier monde.

A aborder prématurément dans notre exposé la question de l'affrontement politique, ne sommes-nous pas sortis du périmètre carré de notre sujet ? Non, puisque la violence politique va s'autoriser comme bouclier à l'éventuel surgissement de la violence sociale qui nous occupe ici. Ce que les années FIS nous montrent, c'est que le temps du carré flou se clôt en Algérie. Les inconvénients en deviennent plus lourds à vivre que les avantages. Le maintien de l'ancien format de l'autotolérance fait couler le sang. Avec les années FIS, la modernité va faire résonner de son heurt les portes de l'Algérie. Si je n'accepte pas, dans la souffrance personnelle, de limiter, un peu, le flou de mon propre carré, je ne puis exiger de l'autre le joug de la reconnaissance, un peu, de ses propres limites, et la peur s'installe en moi de la liberté trop grande de l'autre. La modernité n'est pas valeur en soi, mais passage obligé.

« *Lis !* »¹⁸

Une réponse trouvée dans une cité perdue

D'où peut venir, dans le futur non écrit de l'Algérie, le possible progrès de la violence sociale ? Evidemment de l'enfoncement dans la misère et du resserrement dans la promiscuité. Un journaliste d'*Algérie actualité* visitait un jour, effaré, les cités boueuses d'une petite ville perdue où s'entassaient dans le mésêtre des milliers de nos frères. Il se demandait, et cent fois je me suis posé la même question, comment l'explosion violente

¹⁸. Premier mot de la Révélation.

n'éclatait-elle pas, à voir se consumer cent mèches allumées. C'est la religion, s'avouait-il, c'est la religion qui fabrique tout ce calme.

Oui ! C'est la religion de l'apaisement qui permet à nos frères de supporter ce fardeau de misère. Mais qui c'est, au fait, tiens, question comme ça, au moment où nous parlons, cette religion ? Si ce n'est le FIS ?

Ne voit-on pas pointer ici le bout de l'oreille de ce lièvre que nous poursuivions en ce chapitre, que la grosse caisse de la désinformation sur Ouargla a manqué faire fuir pour que nous restions aveugles ? N'est-ce pas l'essentiel, que dans ces mille cités dont on ne parle jamais, le FIS ait repris le discours qui aide les gens à tenir le coup sans basculer dans le gangstérisme et l'inceste ?

Est-ce la faute du FIS si les *oulema* officiels, les « *imams CCP* » ont jeté bas, débandade après trahison, cette religion dans l'infortune de la jachère ? Est-ce faute imputable au FIS que de jeunes imams aient dû relever le flambeau de cette religion souillé qu'il s'était vu dans les caniveaux de la prébende ?

Est-ce faute imputable au FIS, ou n'est-ce pas exactement son honneur, que ces jeunes imams aient, trois années durant, prononcé l'interdit, index levé, sur la violence sociale ?

Juin, regard 1

« Quand je pense à mon pays, je m'imagine un enfant qui n'a pas pris le temps de vivre son enfance. Accablé par la présence d'intrus, d'opresseurs, il apprend à mûrir très tôt. Il veut courir et brûler des étapes ; fatalement, il trébuche. Quand il lui arrive de s'arrêter, il ne prend jamais son souffle jusqu'au bout. »

Salima Aït Mohamed¹

IX - Implosion

Le printemps 1991 est arrivé, portera-t-il de neufs bourgeons ? La démocratisation doit avancer. La date des élections législatives est fixée. Ce sera le 27 juin. En avril l'Assemblée sortante, monocolore FLN, a voté une loi électorale. Hormis les députés fatigués qui l'ont votée, elle est désignée par tous comme scélérate. Le découpage des circonscriptions privilégie lourdement le désert FLN pour amoindrir drastiquement la représentation des grandes villes FIS. Après avoir protesté, le FIS appelle les travailleurs algériens à une grève générale illimitée pour l'abrogation de la loi, à compter du 25 mai.

Le pré carré

Cette grève est un échec. La masse ne suit pas. Vous vous prévaliez du succès ici ou là , mais les grands complexes tournent et la vie continue. Vous engagez alors des marches. Faire la grève, c'est difficile . C'est risquer la perte du salaire, et le licenciement pur et simple. Marcher paraît moins hasardeux, et pourtant vous êtes peu nombreux. « *Quand il leur a fallu marcher dans certaines artères de la capitale, après que tant de renforts leur soient parvenus des banlieues et d'autres régions de l'intérieur, ils mettaient cinq à dix minutes à passer devant nos yeux. Combien étaient-ils ? Disons dix mille !* »² Le 31 mai, le FIS rassemble à Oran 6 à 7000 personnes. C'est la presse officielle qui le dit³. A cette époque, c'est la démocratie. La presse parle peu du FIS, mais n'est pas engagée dans le révisionnisme d'aujourd'hui. Si vous me dites que vous étiez 20 000 à Oran ce jour-là, je veux bien. Ces marches n'ont rien à voir avec les manifestations du demi-million que vous avez su orchestrer naguère. Il y a dans votre aventure quelque chose qui apparaît tout de suite à tous, c'est qu'elle mobilise votre pré carré, les militants déterminés, les hommes du *kamiss* et de la *arakiya*.

¹. in AA, 2 au 8-07-1992, dans un article écrit pour le trentième anniversaire de l'Indépendance.

². Aïssa Khelladi, op 43.

³. H, 2-06-1991.

Le mixte

Pendant que marchent vos gens de l'*Allahou Akbar*, la négociation reste permanente avec le gouvernement⁴. Le Premier ministre Hamrouche vous reçoit avec Abassi, un accord se noue pour que toute violence soit évitée. L'éditorial d'*Horizons* du 31 mai (« *Equilibre* »), nous l'assure : « *Le gouvernement veut régler pacifiquement la crise, une riposte musclée mettrait en péril le processus de démocratisation.* » Tout se passe dans le calme. Les quelques dépassements constatés (pression sur des commerçants pour qu'ils ferment leurs rideaux, feuilles et stylos arrachés à des étudiants de Bab Ezzouar qui voulaient composer à leurs examens) sont de peu d'importance. Les marches du FIS sont disciplinées.

Parfois, la tension surgit. A El Biar, un *sit-in* bloque la circulation. La police tente la dispersion avec lacrymogènes et lances à eau. Alors déferle depuis les hauteurs de El Biar la jeunesse du dénuement. Reconnaissons-le, cette jeunesse aime le *houl*. Le *houl*, c'est une ambiance, un chahut contestataire, un désordre chaud, un « *délire* », comme disent les jeunes Français. Cet incident est relaté le 3 juin⁵ il dut donc advenir le 1 ou le 2. Comme d'habitude, la police appelle les pompiers, c'est-à-dire Abassi et vous-même, Cheikh Ali. Vous arrivez. « *Les grenades lacrymogènes ne nous font pas peur, dites-vous, car nous nous attendons à celles qui feront couler le sang.* » Et vous appelez « *à la patience et au pacifisme* ».

Vos vues de Cassandre sur le sang à venir se confirmeront bien, mais là où nous sommes, en ce début de juin 1991, accordez que ces paroles de sang et de patience font un mixte contradictoire. Certes, vous êtes confronté au dilemme de tout homme politique s'appuyant sur un mouvement de foule. Il vous faut contrôler, éviter la casse, sans apparaître pour autant nier la révolte de cette jeunesse à la manière d'un Ahmed Sahnoun en octobre. Corde raide.

La prophétie

Vous dites à ces jeunes : « *Qu'est ce qui nous empêche de donner l'ordre maintenant de ramener ici, devant nous, ceux qui vous arrosaient il y a instant ?* »

Même dans sa traduction française, la phrase résonne pour le lecteur de l'étrangeté de l'intonation mohammedienne. Pardonnez le blasphème, c'est le style d'un verset. Ce balancement du nous et du vous, cette question énigmatique qui n'emporte pas sa réponse... Il n'y a rien que de naturel à ce que tant de vos jeunes aient tant aimé vous écouter.

Vous concluez : « *Moi personnellement j'aime le choc... Est-ce que vous croyez qu'une République islamique se fera sans difficultés ?* »

Tout le drame de juin 1991 est enfermé dans ces mots. Vous savez fort bien, pour l'expérimenter sur vous-même, que l'Islam dont vous êtes porteur est un Islam de

⁴. Dossier in AA, 29-08 au 4-09-1991.

⁵. in H.

difficultés, qui voisine l'ascèse. Votre esprit ne s'embarrasse guère de statistiques financières dont la vanité vous importune. Pour vous, les choses de ce monde ne valent qu'à faire substrat du témoignage que vous portez, Dieu est. Pour vous, l'Etat islamique n'a rien du ravalement de la société FLN. C'est l'acte posé de voir en *El Djezaïr* se reprendre Médine, vivre en réel le vieux désir, s'installer à la lumière de votre enthousiasme la cité idéale rêvée jusqu'à l'exténuement depuis l'an 38 de l'Hégire. Votre peuple y est-il prêt ?

Il ne s'agit pas ici de tactique politique pour prendre le pouvoir. Il y a signe d'érection de la violence en outil de la rédemption, mais ce n'est pas l'essentiel. Ce qui grossit votre inquiétude en ce printemps, c'est qu'un dépôt de bulletin de vote est un acte beaucoup trop léger pour faire gage d'une construction de dimension. Que si les pères ont conduit pendant sept années le fracas d'une guerre proprement héroïque, pour accoucher à la fin d'une société bien imparfaite, *a fortiori* la République islamique qui est le tout de votre sacerdoce ne peut pas, le constat vous en accable, faire naissance tout armée de trois chants joyeux et du bon numéro glissé dans une boîte. Vous ne cessez de vous alarmer du divorce possible entre les vœux de votre peuple et le lourd de votre attente. S'agite en vous l'insistance coranique, qui déjà traversait la vie de Bennabi : « *Dieu ne change pas l'état d'un peuple avant qu'il n'ait changé son âme.* » Ces gosses d'El Biar ont-ils changé leur âme ? C'est la vraie question que vous leur posez, la vraie qu'ils aiment entendre, la vraie à laquelle répondre oui est toujours impossible pour de vrai.

Ahoum djaou zalamettes

Voici qu'arrivent les allumettes. Ce mot faisait image, chez les jeunes, à rire de tels policiers à bérets rouges. Il fait ici compréhension, à désigner ceux qui vont allumer le feu.

Le FIS avait obtenu du gouvernement le droit d'occuper quatre places publiques d'Alger pour manifester dans le camping la contestation de la méchante loi. La mobilisation tardait à grossir. Les méchoui et croissants de premiers jours s'appauvrissaient en pain et oignon. Dans la nuit du 3 au 4 juin, les forces de l'ordre investissent la place du Premier-mai, et réveillent les dormants⁶ à coups de rangiers. L'agression de l'armée algérienne ne fait aucun doute. La jeunesse des faubourgs, jusque là attentiste, réagit au quart de tour. Les premiers affrontements s'engagent, et comme les suivants, sans mot d'ordre. Après révision de l'histoire, la presse de pouvoir dira : « *Le FIS a poussé les jeunes à l'affrontement.* » Sur le moment elle dit : le FIS est manifestement débordé.

Crimogènes, pierres, destructions, *intifadha*, haine, ambulances, tirs, youyous, octobre.

La paix

Les communications entre Abassi et le FLN sont coupées, l'Etat de siège est décrété pour le 5 juin, 0 heure, l'armée investit Alger, Hamrouche saute, le FLN est mis hors-jeu. Ghozali devient Premier ministre. Il annonce : la loi électorale est annulée, une

⁶. Cf. Coran : les Dormants d'Ephèse sommeillèrent 309 ans bercés par le rêve de Dieu.

nouvelle, plus juste, verra le jour, les législatives seront organisées dans « *la transparence et la sincérité* », des présidentielles anticipées auront lieu. Vendredi 7 juin, Abassi Madani annonce la fin de la grève FIS.

Le FIS a remporté une victoire politique considérable. Les démocrates avaient raté l'occasion de se taire, eux qui avaient annoncé le mot d'ordre d'une grève contre le découpage scélérat. Par la suite ils se sont dégonflés. Le FIS a repris le mot d'ordre, ne s'est pas dégonflé, et le FIS a gagné.

Chance inespérée. Car les effectifs rassemblés par le FIS sont à l'étiage. Cet échec de la levée en masse devrait amener les dirigeants FIS à s'enchanter du report des élections. Sortis gagnants du bras de fer, le temps leur est maintenant accordé pour reprendre au plus vite l'adresse au public large des prochains isolements. La fenêtre politique qui s'ouvre le 7 juin est vaste baie. Le FIS pourtant lui tournera le dos.

Abassi Madani donne conférence de presse le 8 juin. Il confirme un accord avec le pouvoir, présente ses vœux à Sid-Ahmed Ghazali pour la réussite de son programme (élections libres et propres) et salue même... la neutralité de l'armée : « *L'armée est là pour les tâches militaires, les affaires politiques sont pour le peuple.* » Il ne parle pas clairement d'Etat islamique : « *L'Algérie connaît son chemin, c'est un problème de temps, c'est tout. L'Algérie va revenir bientôt à l'avant-garde du concert mondial, tout en se développant.* »

Tout va donc pour le mieux. Pourtant, il glisse en fin de prestation une curieuse phrase. « *Les gouttes d'octobre et de juin sont incomparables avec les torrents de sang de Novembre 1954. Je vous dis qu'il y aura encore des victimes à venir.* »

Chaud et froid, froid et chaud. Le FIS n'était-il pas annoncé comme outil conçu pour organiser le passage d'une société à une autre sans torrents de sang ? Jusqu'à l'intervention des allumettes, la contestation s'est faite dans le respect des normes de la vie démocratique, et la chicane FLN du découpage électoral vient de sauter. N'y a-t-il pas contradiction ? Ambiguïté stratégique et gros risque tactique ?

La révision

Pendant que Ghazali cause élections, les armes cernent les mosquées et les quartiers populaires de la capitale. A la mi-juin, un « point APS »⁷ nous livre une explication toute neuve à l'intervention qui a mis le feu : les militaires savaient que des actions armées étaient prévues pour le vendredi 7 ; il ne fallait donc laisser aucune marche ou rassemblement qui auraient constitué l'occasion idéale pour des groupes armés... Et les militaires de nous rappeler la tragédie du 10 octobre 1988, qui devait se rééditer. « *On imagine le carnage.* » A ce mensonge plus gros que Houbel, les services de Nezzar ajoutent une confondante hypocrisie : « *En neutralisant le complot, les forces de l'ordre ont montré qu'elles n'étaient ni pour un parti ni contre un autre mais pour l'Algérie... Il s'agissait de réduire une révolte fomentée et orientée pour déboucher sur une*

⁷. Cf. H, 14/15-06-1991.

insurrection armée. » Suivent des numéros de téléphone pour les lecteurs tentés par la délation.

Dès ce jour est posée la nouvelle histoire officielle. Elle sera vite enrichie. Un futur membre du Conseil consultatif national⁸ m'expliqua qu'on avait assisté entre le 25 mai et le 4 juin à un scénario à l'iranienne : la vague populaire, toujours plus grosse, venait jour après jour frapper le roc de l'Etat, jusqu'à ce qu'à la fin le roc se brise et que la vague emporte tout... Je lui répondis tout net qu'il nageait en plein fantasme. Oh certes, si par millions les Algériens avaient assiégé le pouvoir, Abassi porté par la révolution n'eut pas dédaigné s'asseoir dans le fauteuil de Chadli, et vous l'eussiez approuvé ! Mais la situation était précisément inverse.

En ces jours de juin, certains observateurs jugèrent que les autorités agissaient comme Gribouille. Pourquoi l'affrontement quand il était inutile, pour ensuite céder sur la revendication politique du FIS ? Avec le recul on ne peut plus penser de même. L'armée a parfaitement saisi que pour la première fois, le FIS était maigre et nu, qu'il était l'heure de frapper. Elle se savait détestée, elle a géré pas à pas son offensive. Comme toujours depuis trente ans, elle s'est appuyée sur la peur.

La peur

Car la peur du désordre est vive en Algérie. Au début de la grève, *Horizons* écrivait : la population craint un nouvel octobre. « *Un sentiment diffus d'inquiétude, voire de peur, planait dans l'air.* » L'armée peut donc pondre des analyses totalement mensongères. Personne n'est vraiment dupe. L'essentiel est dans la peur installée. Mais il fallait aux islamistes ou tomber dans le piège, ou rompre l'encerclement. Les bouts de phrases de Abassi donnent à l'armée un merveilleux grain à moudre, et alimentent la machine à fantasmer.

Ainsi quand l'heure aura sonné de l'hallali contre le FIS, au début de février 1992, Rachid Mimouni va-t-il à Paris⁹ raconter son juin 1991. Après l'intervention militaire, les islamistes avaient formé, à l'hôpital Mustapha, des commandos d'ordre moral pour contrôler si les nouvelles accouchées étaient bien légalement mariées. L'horreur. Je me promis immédiatement d'aller enquêter à l'hôpital Mustapha lors d'un prochain séjour algérois. En effet dans la presse de ces jours-là on rapportait seulement que les islamistes occupaient les abords pour acheminer et protéger leurs blessés. Je n'eus pas besoin d'une telle investigation. Avant l'été parut en effet le réquisitoire de Mimouni contre le FIS¹⁰. La baudruche se dégonflait. Le commando était formé d'un seul homme, planton de l'hôpital, qui avait manifesté des velléités de contrôle que le médecin sut

⁸. Organisme fantoche de soixante membres mis en place par Mohamed Boudiaf au lendemain du putsch de janvier 1992 pour pallier à l'absence de corps législatif.

⁹. Meeting du RCD à la Mutualité à la veille de l'état d'urgence.

¹⁰. op 48

Rachid Mimouni annonça un ouvrage consacré aux exactions islamistes de juin à l'hôpital Mustapha. Une chose lui était assurée : les islamistes n'avaient aucun moyen de lui répondre. *La malédiction* parut en septembre 1993. Puisque c'est un "roman", Mimouni peut fantasmer à loisir. L'ouvrage est trivial et ne mérite pas commentaire.

empêcher. Mimouni nous apprend donc qu'il y a un méchant en Algérie. Si l'information fait poids, c'est que bien sûr, ce type, c'est « le FIS ».

Les militants du FIS ne sont pas des enfants de chœur. Beaucoup participèrent aux affrontements des 4 et 5 juin. Leur présence était forte autour de l'hôpital Mustapha, certains firent « prisonniers » quelques gendarmes, relâchés... sur votre intervention. L'acte à mes yeux le plus grave fut commis par vous-même, Cheikh Ali, quand des gendarmes furent, paraît-il, soumis à jugement d'un tribunal populaire improvisé que vous présidiez ; ils furent certes libérés de suite, il s'agissait de symbole, mais si vous avez satisfait dans l'imaginaire les aspirations de la jeunesse populaire, dont j'ai pu maintes fois écouter le désir de prompt justice, vous avez inquiété d'autres couches sociales. J'ai pu longuement parler, plus tard, avec une infirmière et une femme médecin de Mustapha, fort hostiles au FIS : d'où vient que l'armée ait pu parler d'« insurrection » ? Avant le 3 juin, m'ont-elles répondu, les manifestants FIS utilisaient des hauts-parleurs, qui ont inquiété. Après l'intervention des militaires, ils ont fait la police aux entrées, des Afghans étaient armés. « Il y avait une ambiance d'hystérie, de panique... » Oui, mais n'était-ce pas le but réel de Nezzar ?

Didi et le boxeur

Dans ce climat que l'armée tend à plaisir, votre amour du choc et les torrents de Abassi sont tout sauf astucieux. Nezzar¹¹ a bon flair. Le 12 juin, un Français passablement illuminé, Roger-Didier Guyon¹², est arrêté en possession d'armes. Il se figurait venir installer l'Islam en Algérie, et déclare en garde à vue vous avoir rencontré. L'occasion est trop belle. On vous impute immédiatement l'accusation d'organisation de groupe armé. Le coup est bas. Vous êtes homme de *dawa*, pas de kalachnikov. C'est dans la crise nerveuse que vous répondez en conférence de presse. Vous vous déclarez hors-la-loi, « *les lois, elles sont à mes pieds, je les piétine.* »¹³

Votre réaction est tactiquement désastreuse. Vous êtes cette fois-ci en totale contradiction avec vos déclarations de fondation du FIS, créé pour activer dans la légalité. Si vous voulez changer la loi algérienne, il vous faut attendre les législatives, c'est-à-dire demain.

M. Weher est secrétaire général de l'Association internationale de boxe amateur. Il hume un jour l'air algérien, observe les jeunes talents, confirme à *Horizons* : la boxe algérienne, ça marche. Il ajoute : « *Cependant, je trouve que les boxeurs algériens perdent le plus souvent dans le dernier round, parce qu'ils s'entêtent à attaquer frénétiquement en dépit du fait qu'ils aient remporté les deux premiers rounds.* » Pourquoi agissent-ils ainsi ? Par peur de gagner. Par peur de cette première place que pourtant ils désirent. Parce qu'inconsciemment se pose, au plus mauvais moment, la question de leur accord avec eux-mêmes. En Occident, les sportifs de haut niveau sont suivis par des psychologues qui tentent de les aider à vaincre la peur de gagner.

¹¹. Le général-major Nezzar est fréquemment appelé "*le patron de l'Algérie*". C'est une misère de ce pays que personne ne puisse dire qui tient le pouvoir réel. Nezzar représente sans doute un syndicat d'officiers. Son nom fait métaphore du pouvoir militaire illégal.

¹². Ou Guyan. Ali Belhadj l'appelle "Didi".

¹³. Cf. chapitre suivant.

Quelque chose de cet ordre se joue pour le FIS. Plus que la peur de perdre les élections, c'est la peur de les gagner qui fonde cette escalade verbale qui réjouit Nezzar. Lahouari Addi a vu cela¹⁴. Il a pensé que cette peur tenait au fait qu'une victoire électorale suppose l'accord implicite avec une ultérieure alternance, et que vous n'aviez aucune envie de rendre des comptes au peuple, vous vouliez un régime de parti unique. Je ne suis Lahouari Addi qu'à demi. Dans votre esprit, rendre des comptes au peuple ne pose aucun problème. Mais la démocratie en pose un lourd. Non seulement parce que la volonté populaire doit s'arrêter aux portes du *haram* de la *charia*. Mais parce qu'on ne fonde pas une République de la Vertu avec 51 ou 55 % des voix. La question déjà chez vous, Cheikh Ali, s'ouvrait béante en 1990. Encore ne s'agissait-il que d'APC sans grand pouvoir. Avec les législatives, c'est une autre paire de manches. Avez-vous une stratégie de rechange ? Non.

C'est ce discord entre un programme islamiste exigeant et le trop faible pouvoir accordé à un projet par le bulletin de vote qui me paraît faire le fondement inconscient du grand écart de juin : lutter pour une amélioration de loi électorale, l'obtenir, sentir qu'il y a maldonne et préférer tout perdre.

L'armée serre son étou, et n'accourt à la rescousse que la jeunesse pauvre de quartiers populaires fidèles mais bien délimités. Le peuple algérien reste spectateur. Situation de danger mortel pour les islamistes.

C'est en cette heure où pour vous tout se précipite que débarquent, par centaines de milliers, les moutons.

Les moutons et le divorce

La grande fête de l'Aïd approche en effet, et la *houkouma* a cru bien faire en important tout un cheptel. D'Australie. Peut-être pour que soit savouré avec le goûteux gigot le délicat zéphyr du pays des songes et de l'inaccessible bateau. Hélas, la *houkouma* a tout faux. Par milliers les Algériens vont scruter dans les dépôts des Galeries le placide animal, et commenter beaucoup. Les nouveaux candidats au sacrifice ont des oreilles bien petites, et, pour tout dire, une drôle de tête. Qu'ils soient castrés, passe encore. Mais on leur a coupé la queue !¹⁵ Méritent-ils d'être dits moutons ? « *Ce mouton est de la race du porc !* » Sous cette formulation populaire de pensée magique, le signe de *fişq* est patent. Les bureaucrates aggravent leur cas ; ils déclarent leur mouton conforme en agitant une *fatwa* du Conseil islamique australien, quand la majorité des imams d'Algérie le récuse. « *La démocratie est trahie !* » s'exclame à juste titre Nadir Chaalal¹⁶. Et voilà la laineuse et amputée bestiole à la une des journaux...

¹⁴. Cf. "Algérie : la démocratie est mal partie", in *Libération*, 18-06-1991.

¹⁵. Avant d'être consommé, le mouton est religieusement sacrifié par le chef de famille en souvenir du sacrifice d'Abraham ; l'amputation de la queue, pratiquée par les éleveurs australiens pour des raisons de prévention vétérinaire, parut aux Algériens rendre le mouton impropre à la célébration de l'Aïd. Les imams malékites (rite majoritaire au Maghreb) le proscrirent.

¹⁶. H, 19-06-1991, dans un merveilleux article, "Ovin ou OVNI ?" *Horizons*, journal de service public, est un quotidien populaire que j'aime beaucoup, parce qu'il est le seul qui offre des pages intérieures complètes où commande un sentiment humain qui s'appelle la tendresse.

Pour retrouver la grande audience de naguère et casser l'étau de Nezzar, le FIS aurait dû toutes affaires cessantes répondre aux préoccupations des gens, et revenir à ces moutons. Mais vous étiez ailleurs, entre la dépouille de l'âne et la chamelle du Prophète¹⁷.

Et vous vous êtes retrouvés vous-mêmes sinon dans le *fişq*, du moins dans le divorce d'avec votre peuple. Regardez ce signe. Vous avez gagné les municipales quelques jours après des opérations de nettoyage de rues et de vidages de poubelles où vous avez pallié aux insuffisances étatiques, à la satisfaction des citoyens. Un an plus tard, jours pour jours, les éboueurs algérois de l'APC FIS sont en grève, et votre action amène la prolifération des ordures. Comprenez-vous ?¹⁸

Le troisième round

« *Je me déclare hors-la-loi* » dites-vous... Les jeux sont faits.

Au lendemain de l'Aïd el-Adha (22 juin) l'armée exige que soient ôtée des frontons des mairies FIS la devise « *Commune islamique* », et réaffichée celle de la République : « *Par le Peuple et pour le Peuple* ». La première devise répond au vœu de l'électorat majoritaire, la seconde est un petit bijou de cynisme, mais quelle importance ? L'armée frappe son dernier coup, au jarret. Les mercenaires de la prébende vont à l'arrachage des panneaux avec le souci de la provocation maximale. Et ça marche. Les jeunes des ruelles réagissent comme si on leur crochait le cœur. *L'intifadha* reprend, farouche, désespérée. Belcourt, fief des durs, des *Afghans*, devient le foyer de l'incendie. Quelques maires FIS prennent les journalistes à témoin : pourquoi des inscriptions françaises sont-elles autorisées illégalement aux entrées de mairies RCD ? Pourquoi la justice ne trancherait-elle pas le litige ? Comme si en cette heure il était question de droit ! Comme si les lois, l'armée algérienne ne les avait pas toujours foulées aux pieds chaque fois que son intérêt lui semblait menacé ! Comme si le pauvre Ghozali allait s'autoriser à contrarier Nezzar !

¹⁷. Le FIS a réclamé avec constance, en compagnie de toutes les forces politiques à l'exception du FLN, des élections présidentielles anticipées. Le FIS illustra sa demande en brandissant lors de marches une paire de tenailles géantes, pour arracher "le clou de J'ha". J'ha (Jeha, Djouha,...) est le héros d'une foultitude d'histoires comiques dont l'aire d'extension dépasse le Maghreb ; beaucoup sont de riches aphorismes philosophiques. Dans une histoire, J'ha vend sa maison à un voisin, à l'exception d'un clou fiché dans une cloison. Le voisin accepte sans peine que ce pauvre clou demeure propriété de J'ha, jusqu'au jour où J'ha vient y suspendre la dépouille d'un âne mort qui empoisonne l'atmosphère. Lié par contrat, le voisin se voit bientôt contraint de revendre à perte sa maison à J'ha. On n'a pas la maison (l'Algérie) tant qu'on n'a pas le clou (Chadli)

Au temps de l'Hégire, le Prophète arrivant à Yathrib se laissa mener par sa chamelle ; l'endroit où elle s'arrêta fut choisi pour construire la première mosquée de l'Islam, Yathrib devint Medinat an-Nabi, la Ville du Prophète, et en ce jour naquit le premier Etat d'Islam.

¹⁸. En tout cas le Dr Sadi semble avoir bien compris, si l'on en croit ses paroles du 3 juin à Souk el-Tenine : "*l'environnement est sale*", il faut l'épurer de ses "*saletés*", la participation du RCD aux élections est dictée non seulement par des motivations politiques mais par des "*considérations écologiques*" (H, 5-06-1991). Tout un programme.

Le 25 au soir, trois membres du *Majliss* du FIS apparaissent à la télévision pour signifier leur dissidence. Bachir F'kih déclare : « *Abassi Madani est un danger pour le FIS et les musulmans.* » La rue crie à la trahison, mais les mâchoires de l'étau se rapprochent fort. Abassi croit encore à la négociation, et pose cinq revendications : levée immédiate de l'état de siège et du couvre-feu, arrêt de la violence et de l'effusion de sang, réintégration des grévistes, élargissement des personnes arrêtées et cessation de toute poursuite, annonce officielle des échéances des élections législatives et présidentielles. *El Moudjahid* commente : « *De toute évidence, Abassi Madani a perdu le sens de la mesure.* »¹⁹ Les demandes sont pourtant modérées. Mais c'est la mesure de la réalité que ne prend pas le président du FIS.

Les derniers mots

Le 28, à Kouba, Abassi menace du *djihad* si la pression militaire ne diminue pas. C'est le mot qu'il ne fallait pas prononcer. Nezzar faisait tout depuis des semaines pour qu'il le soit. Ce n'était qu'une menace. Mais elle est typique de ce qu'en Algérie on appelle un dépassement. Non pas tant le franchissement d'une limite légale, que le bris d'un consensus tacite, le non-respect d'un ordre social et de la hiérarchie qui en est clef de voûte.

Ce qui vous a perdu, c'est cette contradiction entre la contestation démocratique d'une loi, la demande de modification d'une loi électorale, et la tolérance dans vos cortèges d'un mot d'ordre entendu, « *République islamique sans vote* ». Vous avez cru avoir stratégiquement deux fers au feu, le bulletin et le *djihad*, et ce flou vous a engloutis. Les hommes sont toujours, même s'ils l'ignorent, beaucoup plus naïfs que machiavéliques.

Quand vous serez à terre, la boue se déversera contre vous à tombereaux, sans crainte de la réplique. On répétera alors que vous étiez d'un cynisme inouï, à vouloir par la démocratie tuer la démocratie. Si telle avait été la stratégie, la gestion de juin eût été tout autre. Vous eussiez vu d'emblée que vous aviez proposé aux Algériens un acte difficile (la grève) pour un but bien loin de leurs préoccupations (le découpage des circonscriptions). Dès le début de l'offensive de Nezzar, vous eussiez constaté que les grandes masses ne s'embrasaient pas, et opéré un repli rapide, contracté telle alliance politicienne provisoire et rompu l'encerclement par l'adresse aux citoyens, en sautant sur ces *kbech lostraly*, sur la trêve de l'Aïd ou sur n'importe quoi qui permette au peuple de dire : ce que dit là le FIS, c'est bien la vérité ! et de vous tendre paume ouverte la main droite.

Mais vous ne vouliez ni alliance ni compromis, parce que vous vouliez la République islamique, celle de la difficulté. Votre gestion de juin fut tout sauf démagogique ou cynique, et demeure témoignage d'une indiscutable honnêteté.

Comme vous aviez attaqué, tous ces mois précédant juin ! Les démocrates, les berbérissants, la presse, l'Occident, les Juifs et j'en passe ! et l'armée !²⁰ Ce qui vous

¹⁹. EM, 27-06-1991.

²⁰. A la veille du déclenchement de la grève, Abassi : "Notre grève sera légale. Au cas où l'armée [...] sortirait dans la rue, nous la battons. Si une goutte de sang venait à couler, je jure par Dieu que nous les

avait réussi en 1990, pour faire le plein de la contestation, ne pouvait vous permettre l'élargissement de votre base sociale. Et vous ne pouviez modifier votre discours sans défigurer votre projet. C'est pourquoi le FIS a imposé.

Les événements de juin ne sont nullement une tentative de prise insurrectionnelle du pouvoir, c'est l'histoire du suicide politique du FIS.

Vous me faites penser, Cheikh Ali, à cette histoire de J'ha que raconte quelque part Bennabi²¹. J'ha et ses amis sont dans un gourbi, et il fait froid. Allons chercher du bois, décident-ils. Quand les amis reviennent avec leur brassée, ils ne voient pas J'ha. Ils partent à sa recherche, et finissent par le trouver dans la forêt. Il a noué une longue corde autour d'une dizaine d'arbres, et tire de toute ses forces. - *Que fais-tu là, J'ha ? - Eh bien, je voulais ramener ces arbres pour que nous ayons grosse provision de bois !* Ses amis lui disent leur admiration devant tant de courage, mais lui proposent de remettre à plus tard la vaste entreprise.

Voyez Cheikh, dans cette histoire J'ha ne ramène pas de bois ! Et si tous avaient voulu le même geste trop difficile, il ferait toujours froid dans le gourbi.

Les ninjas

Le 27, vous méprisez une convocation de la gendarmerie.

Le 30, vous vous rendez boulevard des Martyrs pour exiger de la télévision droit de réponse à vos détracteurs. Les *ninjas* aux mains poisseuses font leur première apparition, dans cette Algérie nouvelle qui se dessine. Ils vous kidnappent. Une rocambolesque série de chefs d'inculpation est annoncée²². Abassi l'apprend au siège du FIS. Une minute avant d'être arrêté à son tour, il demande à ses proches de tout faire pour que perdure la légalité du FIS.

Un journaliste d'*Algérie actualité* se posera la question de savoir si, à l'instant de votre capture, vous étiez à l'intérieur ou à l'extérieur des locaux de l'ENTV, ce qui à son avis pouvait avoir importance juridique. Ca n'en aura pas, mais la remarque fait pourtant sens : vous aviez un pied dans la rue, où bouillait votre jeunesse, et un pied dans l'adresse à l'ensemble de la nation. C'est dans cette contradiction que Nezzar a jeté ses filets.

Vous nous avez laissé un dernier cri, l'avant-veille à Kouba, ça vaut le coup de passer à la ligne pour le citer :

combattons jusqu'à l'anéantissement." (op 57). On devine l'impatience de Nezzar à siffler la fin de la récré.

²¹. in *Pour changer l'Algérie*, S.E.C., Alger, 1989.

²². Dont "*l'atteinte à la sûreté de l'Etat par le massacre et la dévastation*"... Le procès, au lendemain de l'assassinat de Mohamed Boudiaf, sera plus équilibré. Le tribunal voudra savoir d'où venait l'ordre de l'évacuation des places la nuit du 4 juin. L'ex-Premier ministre Hamrouche parlera d'un "*haut lieu*". Chadli ? Il était sans doute déjà tenu en lisière par les militaires. Les meilleurs journalistes (QA, JA) se poseront la question : le FIS a-t-il été manipulé et poussé à l'erreur ? Cette question me paraît une façon algérienne (complot) de ne pas reconnaître la division interne chez les hommes. Verdict pour Abassi et Belhadj : douze ans.

« L'Algérie subit le pouvoir militaire depuis 1962 ! Ce sont les militaires qui fabriquent les décisions et fomentent des coups d'Etat ! »

Bien sûr, Cheikh Ali, bien sûr !

Vous avez bien pointé ce qui du Grand pays est âpre meurtrissure. Mais c'est quand la très grosse majorité du peuple algérien décidera d'en finir avec ce cancer que les militaires s'en iront. Pas avant. Pourquoi en juin, et plus tard en janvier, les militaires installeront-ils le désordre ? Parce que le désordre leur permet de faire perdurer leur mainmise, de justifier leur hold-up de l'Etat. Parce que sans le désordre leur présence serait trop ouvertement obsolète et incongrue. Ils sont bien sûr responsables des 55 morts, 326 blessés, 2976 arrestations et 12 000 licenciements²³. Mais vous êtes responsables de l'avenir politique et de la sortie de l'ornière. Vous ne pouvez gagner avec pour arme politique la déclaration virulente. Ah, vous, les Arabes ! Vous le reconnaissez pourtant vous-mêmes, que vous avez tendance au discours de feu et à la tactique suicidaire ! Puissent vos amis comprendre !

Reste qu'en juin, la seule chose qu'on puisse vous reprocher, à Abassi et vous-même, ce sont des mots de menace. De Nezzar on ne peut dire autant.

La Cité idéale

A considérer les images vidéo prises par le FIS des premières marches, avant les violences d'Etat, mon impression dominante fut le caractère festif de ces défilés. Ces jeunes, bras dessus bras dessous, ils chantaient, chantaient et s'enchantaient de leurs chants. Il était facile pour moi de me rappeler mai 68, ou deux ans plus tard telle occupation d'usine, où en bleus de chauffe nous croyions construire l'amorce de la Cité idéale. Hélas ! Si l'Utopie installée en Etat a dames suivantes qui sont Violence et Misère, elle se dit parfois avec éclat dans l'étincelle brève de l'opposition au cynisme. Après tout, en ces printanières journées, vous l'avez construite, à petit bataillon, à bref instant, la Cité des frères.

Contrepoint

Autorisez un dernier regard, porté d'un autre angle, une digression, pour songer à l'avenir de l'Algérie.

Du temps de votre Splendeur, en notre Moyen Age violent, des soudards sans scrupules conduits par des barons incultes se liguèrent dans le nord de la France. Vos cousins du Machrek avaient connu ces reîtres, c'étaient les Croisés. Ils s'assemblaient à nouveau en meute, non pour tuer les enfants de Palestine, mais ceux du midi de la France. Car s'y répandait une hérésie, celle des Cathares. Les ducs du Nord massacrèrent à tour de bras. Un saint homme de leur bande aurait dit : « *Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens.* »

²³. Bilan officiel, cf. *Parcours Maghrébins*, 19 au 25-08-1991.

Ces Cathares étaient fils tardifs de la gnose, une des plus magnifiques aventures de la pensée humaine. Le monde leur semblait si tragique, qu'ils le disaient création du démiurge, et non de Dieu. Au cœur de la plus importante des prières chrétiennes, le *Pater*, ils ne disaient pas « *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* », mais : « *Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel* », en s'appuyant sur une neuve lecture des textes d'origine, car ils étaient gens qui aspiraient à la supersubstance, au Royaume de Dieu, et non aux nourritures terrestres. Ils étaient très doux, et ne convertissaient que par la *dawa*, pour user d'un mot d'Islam. Ils furent soupçonnés de pratiquer l'*endura*, c'est-à-dire de se laisser volontairement mourir de faim pour accéder plus vite au Paradis. Ce n'était pas vrai. Mais il est sûr qu'ils avaient prononcé un *takfir* sur le monde, et vivaient dans une *hijra* sans retour possible.

Eh bien, ces gens non-violents et vertueux étaient porteurs d'une pensée tout à fait mortifère. La reproduction de l'espèce était menacée par leurs vues. S'ils avaient gagné l'ensemble des cœurs, le monde se fut éteint. Ce qu'il faut comprendre, c'est que la vie s'est défendue contre cette menace. Quand la supersubstance en vient à nier la farine, la farine toujours l'emporte. La vie suscite des anticorps. C'est ainsi que les Cathares étaient des hommes magnifiques et justes, les barons francs des massacreurs atroces, et que pourtant, à mon humble opinion, la vie fut défendue par les soudards porteurs de tant de morts concrètes. Vous devez entendre cela, lorsque vous proposez que la Vertu dirige la Cité. Si c'est trop difficile, la vie se défendra, quitte à se servir de troupes pas trop morales. Vous gagnerez le prestige du martyr mais ne conduirez pas les hommes pendant le passage ici-bas.

*

Les portes de la prison de Blida se referment sur vous. C'est la jeunesse de l'Algérie d'octobre que symboliquement on emprisonne. Vous n'avez pas failli dans l'honnêteté, et les hauts murs dérobent à nos yeux une *abaya* bien blanche, à nos oreilles un bien bouleversant sanglot.

« Nous, ici-bas, nous voyons les choses de Dieu tamquam per speculum in aenigmate et excelsa Dei, ut possumus, balbutiando resonamus. » (« comme dans un miroir, de façon énigmatique, et nous nous faisons l'écho, comme nous le pouvons, en balbutiant, de la grandeur de Dieu »)

Savonarole¹

X - Dix-sept heures trente-six : l'âme du fils

L'article de la presse algérienne que j'ai le plus lu et cent fois relu est un petit reportage de M. Azzedine Bensouiah, d'une grande noblesse de ton, paru dans *Horizons* daté du 20 juin 1991. J'en connais par cœur les termes, mais plus je les ressasse, plus s'alourdit l'énigme qui les constitue.

« Ali Belhadj hors-la-loi. »

« 17 h 36, Ali Belhadj craque. »

*

Le lundi 17, les autorités vous ont impliqué, Cheikh Ali, dans une « véritable organisation armée commanditée pour déstabiliser les institutions de l'Etat. »² C'est le fameux témoignage de Didi. Le FIS donne une conférence de presse. Abassi Madani dément qu'il y ait relations entre vous-même et Didi, réfute l'allégation qui dit la France derrière la grève du FIS³. L'armée vous accusant d'un crime que vous n'avez point commis, Abassi ajoute : « la lutte politique doit-être propre. »

¹. Premier sermon sur Aggée, cf. Savonarole, *Sermons, écrits politiques et pièces du procès*, textes présentés par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Seuil, Paris 1993. « Les miroirs de l'Antiquité sont en métal et l'image qui s'y reflète est confuse, "énigmatique", précise une note de cet ouvrage.

². Langue de bois : si "l'organisation armée" est dite "véritable", c'est qu'elle n'existe pas. Le mot vient où la chose manque.

³. La France... On voit de quelle pâte lourdaude et grumeleuse était déjà cuit en juin le pain de la critique anti-islamiste.

Quant à vous, Cheikh, on vous voit partroublé au plus haut degré, tout saisi de fièvre, « *il quitte la salle de la conférence de presse au bord des larmes, émotif et agressif, au bout du rouleau. On est loin de la sérénité des prêches de Kouba et Bab el-Oued.* »

Qu'avez-vous dit ? Les lois, « **elles sont à mes pieds, je les piétine** »⁴. Vous défiez la gendarmerie de prouver quoi que ce soit contre vous, vous vous en prenez au pouvoir, aux journalistes, vous vous déclarez « **hors-la-loi** ».

*

Le monde a noirci devant vos yeux, et vous prononcez des paroles qui sont un désastre politique. On pourrait arguer que l'émotion qui vous étreint a fait jaillir des mots qui ont dépassé votre pensée. Mais ce sont justement « les mots qui dépassent la pensée » qui signent le plus justement la vérité profonde qui porte l'être humain qui les profère.

Oh certes, vous n'avez jamais fait mystère de votre hostilité à un corpus législatif largement calqué sur celui de la France, et faites ici montre d'une honnêteté qui brille à des années-lumière de la coquinerie qui s'étalera bientôt en Algérie sous les auspices conglutineux du modernisme.

Mais vous aviez naguère expliqué vous-même que le combat du FIS s'inscrivait dans le cadre de la légalité, et nous assistons dans vos mots brefs à une volte d'envergure. Dans le poids des mots, vous êtes expert, et deviez deviner que le terme de « loi » était assez lesté pour devoir être manié avec la précaution la plus vive.

*

Et puis vous vous dites « **prêt à faire dans les armes si on m'accuse de cela** »⁵.

Reconnaissez, frère, que vous usez d'un raisonnement qu'on entend parfois dans la bouche des enfants. Si un père accuse à tort son fils de vol, le cœur de l'enfant se blesse d'une morsure immédiate et douloureuse, et l'enfant peut rétorquer, du noir de son amertume : « *Puisque tu m'accuses d'être un voleur, alors je deviendrai ce voleur* », puisque la confiance est brisée, je retrouverai mon unité avec toi à passer par les défilés du mensonge, je t'obéirai en écrasant la belle vérité de mon innocence, vérité qui vient de voler en éclats, puisque rien ne peut légitimer l'innocence de mon for intérieur, fors le sceau que tu es seul à pouvoir apposer.

⁴. Sont écrits en caractères gras les mots prononcés par Ali Belhadj ce jour-là, et rapportés par *Horizons*.

⁵. Il a auparavant démenti connaître Didi, tout en reconnaissant avoir pu le croiser parmi les nombreuses personnes qui se pressaient à la sortie de ses prônes. De même il s'exclamera : "*Pourquoi n'y aurait-il pas d'armes en Islam ?*" en mélangeant maladroitement par là-même une loi générale (les armes existent dans la civilisation d'Islam) et la conjoncture particulière de juin. Mais on voit comme ces précisions, politiquement peu rentables, sont la preuve de son honnêteté.

Cette réaction de l'enfant, qui est la vôtre ici Ali Belhadj, est l'aveu le plus pathétique qui se puisse énoncer de l'innocence⁶.

Et pourtant, quelque chose ne va pas.

Vous eussiez pu, eussiez-vous été un autre, répondre en adulte froid, démentir l'accusation, afficher votre sérénité, expliquer aux journalistes que la présomption ne tiendrait pas dix minutes dans le bureau d'un juge⁷, qu'une simple confrontation avec Didi dégonflerait la baudruche, et qu'il était temps de parler des choses sérieuses qui intéressaient votre peuple.

Ce qui fait problème dans votre cri fébrile, c'est que vous y donnez à lire un assujettissement intérieur à Nezzar. Vous vous dites hors-la-loi, et dans le même temps donnez au porteur de cette loi un poids singulier, quand vous devriez le balayer de votre mépris. Et dans votre cri, vous signifiez un désir inattendu de lui donner raison, quitte à commettre l'acte qui vous est reproché. Votre discours a toutes les apparences d'une rupture radicale, et pourtant y fait éclat un lien filial que vous n'avez point coupé.

*

A des jeunes d'Algérie qui vous aiment, je glissais parfois : « *Il souffre, non, Ali Belhadj ?* » J'avais toujours réponse semblable : « *Oh oui, il a déjà fait trois ans de prison dans les années 80, maintenant il est encore en prison...* »

Ce n'est pas cela. Vous ne souffrez pas parce que vous êtes en prison, vous êtes en prison parce que vous souffrez.

*

Quand viendra l'heure de votre procès, vous ferez une brève apparition pour pointer votre index sur le procureur du tribunal militaire et lui assener : « *Tu m'as dit toi-même que les pièces de ce procès avaient été agencées dans le bureau de Nezzar !* »

Vous êtes le seul à personnaliser ainsi la force qui vous contraint. Vos amis disent : la junte, le *taghout*, etc. Vous, vous dites : Nezzar. C'est très astucieux politiquement, c'est très courageux, mais vous nous donnez aussi à voir un puissant conflit personnel entre Nezzar et vous.

⁶. Certaines formes d'hystérie décrites par Charcot ou Freud ne sont plus rencontrables dans le monde moderne, l'évolution a modifié la façon de penser et souffrir. On pourrait suggérer que certaines réactions observables en Algérie présentent un léger décalage chronologique par rapport aux françaises, même si les structures sont évidemment identiques.

⁷. Ce que tout le monde a pu voir un an plus tard lors de son procès.

Il y eut, pendant la guerre du Golfe, cette rencontre proprement extravagante entre vous deux. Vous aviez embrassé, avec la fougue qui vous ardit, la cause de l'Irak, prêchiez le *djihad*, et réclamiez de l'armée l'ouverture de camps d'entraînement pour la jeunesse volontaire. Vous exigiez dans le passé l'envoi des blindés algériens contre Israël, vous les vouliez à cette heure dans la plaine de Bassorah. Vous demandez rendez-vous à Nezzar et vous présentez à lui, dans le but de l'ahontir, en uniforme militaire.

Nous avons pu alors considérer, comme mis en scène par un auteur de tragédie, ce saisissant tableau qui fait à lui seul métaphore de l'entier du drame algérien : vous, le jeune islamiste imberbe, en uniforme militaire, face au général-major patron de l'Algérie, en civil et appuyé sur une canne.

L'entrevue dut être glaciale. Et fort brève. C'est dommage. Si Nezzar avait eu, de la place de paternité symbolique qu'il occupe, une conception démocratique, il eut pu saisir là l'occasion de vous parler, et à travers vous, aux millions qu'enchantent vos adresses.

Il est vrai que vous parler n'est point chose facile. A peine la bouche d'un contradicteur se veut-elle ouvrir que vous y lisez déjà vent mauvais, vous vous dressez tout étarqué, prêt à bourrasquer en retour ! Pourtant un homme pouvait être écouté de vous, et c'est très justement le général Nezzar.

Imaginons-le. Il vous eût prié de vous asseoir, et de considérer que des troupes algériennes ne pouvaient rien tenter contre l'aviation coalisée ; que Saddam Hussein n'avait rien demandé ; que le rapt du Koweït n'était point acte qui puisse s'autoriser d'Islam ; que la peu spectaculaire construction de l'Union du Maghreb arabe était moyen de labour plus solide pour faire germer l'unité arabe que les ardentes prosopopées ; que raison n'était point trahison, et mille autres arguments encore.

Vous eussiez placé là quelques pièces de votre réquisitoire, il vous eût été répondu que toute latitude vous était offerte pour continuer vos collectes de sang, ou faire le voyage de Baghdad si ça vous chantait.

Nezzar se fût levé tout en vous proposant d'un geste de rester assis, et, changeant imperceptiblement de ton, il se fût demandé si vous disposiez du mandat électif qui vous pût permettre de parler au nom de la Nation. Si votre jeunesse et votre impétuosité pouvaient vous autoriser à prétendre à la direction d'affaires militaires. Si, (il eût glissé cela en incidente menue) votre zélotisme religieux ne se capriçait pas jusqu'aux abords de la vanterie.

Enfin, d'une voix basse mais fermement articulée et trempée dans l'acide, il vous eût fait remarquer qu'à sa connaissance vous n'étiez pas inscrit aux cadres de l'armée, et que l'uniforme dont vous affichiez l'emprunt était usurpé. Que vous étiez à la croisée, que vous aviez à vous déterminer pour ou contre la légalité. Que vous étiez invité à poser cet uniforme dans des délais dont la brièveté ferait à ses yeux gage. La Défense de la Nation réclamant maintenant ses soins, il eût pris congé d'un salut lointain.

Je dis que loin de vous révolter et de raidir votre opposition, la fermeté de principe de Nezzar vous eût au contraire soulagé. Et qu'entrer dans le rang, en cette occurrence précise d'uniforme usurpé, vous eût ôté un poids.

Le père qui peut aider un fils n'est pas le gentil papa qui parle de tout en toutes circonstances, et qui « comprend » le fils jusqu'à tout lui permettre. Une telle attitude prétendument libérale ne conduit le fils qu'à l'impasse permissive, au désordre, à la perte des repères et au gâchis vital. En politique, elle mène à l'anarchie, à la déréliction. Le père ne se légitime comme père que de permettre à l'enfant de se structurer. Il le fait en sachant dire non. Or dire non, c'est expliquer le non. C'est parler. Le non autoritariste d'un Nezzar est un non incompris, c'est-à-dire que ce n'est pas un non, c'est-à-dire que c'est, de la même façon, la porte ouverte à l'anarchie.

Nezzar vous dénie la place de fils, ce qui lui permet de se récuser dans la place du père. Pour lui, vous êtes un ennemi. Vous avez voulu son humiliation pendant la guerre du Golfe, il en a vécu l'ombrage et le martel, il a médité sa réponse. Nezzar n'est point boniface crédule, ni engourdi dans la liquescence. Il est homme aroutiné à la cautèle et envieilli dans le dédain malévole. Il s'est apprêté au moment où il fera trébucher à vos oreilles la monnaie de son déboire. Juin lui est occasion de goûter au printemps le menu rêvé pendant l'hiver, et votre trop vif émoi lui donne couvert pour déguster un plat qui se mange toujours froid.

*

*« Et nous dirons à nos enfants mille fois orphelins
Vous ferez des enfants qui connaîtront leurs pères »*

Malek Haddad⁸

Ca n'est pas rien, la place du père. Un jour, votre Prophète se rend chez son fils adoptif Zayd. Zayd n'est pas là, c'est son épouse Zaynab qui accueille Mohammed. Or, propice négligence, Zaynab est un peu légèrement vêtue. Le regard porté sur elle provoque chez le Prophète un désir immédiat. Ce désir est réciproque, rien ne va plus entre Zayd et Zaynab, Zayd ne veut rien refuser au Prophète, le divorce se prononce par consentement mutuel et le *Wahy* décrète le mariage entre Mohammed et Zaynab. Tout irait pour le mieux si la loi coutumière arabe ne considérait pas illicite pour un homme une femme ayant appartenu à l'un de ses fils, fût-il adoptif. Mohammed passe outre, et énonce une loi nouvelle : les enfants adoptés ne porteront plus désormais le nom de leur père adoptif, mais le nom de leur géniteur. A cinquante ans, Zayd cesse de s'appeler Zayd ibn Mohammed pour redevenir Zayd ibn Harithah¹⁰.

⁸. in *Le malheur en danger*, cf. Jean Déjeux, *La Poésie algérienne de 1830 à nos jours*, Publisud, Paris, 1983.

¹⁰. Les historiens musulmans de Mohammed notent tous : après cet épisode, les liens d'affection entre Mohammed et Zayd demeurèrent identiques. Bien sûr, mais la paternité, c'est bien autre chose que l'affection...

Etienne Dinet (1861-1929) est un peintre qui tomba amoureux de l'Algérie, s'y installa, se convertit à l'Islam sous le nom de Nasr ed-Dine, et écrivit avec El-Hadj Sliman ben Ibrahim une *Vie de Mohammed* (plusieurs éditions, dont : La Maison des Livres, Alger, 1989). Il note à propos de notre affaire: "*L'adoption de Zayd [...] pouvait offrir des inconvénients sérieux pour la politique de [Mohammed]*", ce qui est exact. Mais après une parole venue du *Wahy* : "*Mohammed n'est le père d'aucun homme parmi vous*" (Co, XXXIII, 40), comment plus tard le petit Ibrahim, dont Mohammed était le géniteur, aurait-il pu survivre?

Zayd ne soupçonnait sans doute pas qu'à donner sa femme il perdrait aussi son nom. Va-t-il considérer la chose comme un aléa de l'existence ? Pas du tout, il va en mourir.

Car vous ne m'ôtez pas de l'esprit que sa conduite lors de cette bataille de Mu'tah où il sera tué était un suicide pur et simple, nombre de détails rapportés par la Tradition l'attestent. Ce qui nous prouve que le père n'est pas le géniteur, mais celui qui permet le repérage dans la loi. Si ce repérage fait défaut, si cette paternité symbolique fait défaut, il n'y a plus qu'à mourir.

*

Quel fut l'échange entre votre père et vous, Cheikh Ali Belhadj, imam de l'Islam ? Vous êtes né en 1956, et votre père est tombé *chahid*. Est-il décédé avant votre naissance, comme ce fut le cas pour le Prophète de l'Islam ? S'il est tombé peu avant la libération du sol de votre nation, peut-être put-il, malgré la guerre, vous parler. Qu'en fut-il de votre père adoptif ? Je ne sais pas, laissons ici une histoire que vous seul pouvez connaître. En ces paroles que vous prononcerez jusqu'à 17 h 36 de ce jour de juin, je lis quelque chose que je vous raconte. Comment parlez-vous à vos enfants ? Je ne sais. A la veille du scrutin de décembre 1991, puisque vous étiez emprisonné, un enfant de votre lignée vint à prendre la parole dans un meeting du FIS, que la télévision française voulut bien nous montrer. N'était-il point le second de vos fils ? Il n'avait que sept ans. Abdelhamid n'est-il pas son nom ? Il m'est apparu digne fils de son père, et parlait à ces milliers d'adultes avec une telle fougue et une telle autorité que des millions de Français ont pu voir souffler dans leurs salons, l'espace d'une minute, toute la détermination du Second monde.

*

H'ît el-yâjour : le mur de briques

L'aidez-vous, ce petit Abdelhamid, lui confiez-vous la difficulté que vous pouvez vivre, tel jour, à composer votre *khotba* ? Parlez-vous librement entre vous ?

Mme Nefissa Zerdoumi nous raconte l'éducation traditionnelle des enfants d'Algérie¹¹, et si je ne puis rien juger, j'ai pu entendre qu'elle faisait gros débat dans la nouvelle génération.

« Lorsque le père commande, il faut lui obéir sans discussion ; iah'koum : "il commande" est un éloge courant dans la bouche des enfants et des femmes. La moindre remarque est une inconvenance. [...] Le fils irrespectueux envers ses parents est promis à l'enfer. [...] Cette barrière de respect est définie par une formule significative, le mur de briques. »

N'ayant point connu les richesses, qui existent évidemment, de l'éducation des enfants en Algérie, et ne pouvant regarder les choses que depuis mon petit point de vue occidental, j'ai souffert la gêne certaines soirées algériennes où je voyais des enfants

¹¹. Nefissa Zerdoumi, *Enfants d'hier*, Maspéro, Paris, 1982.

adolescents, qui pendant des heures partageaient la même petite pièce que nous, ne jamais croiser le regard de leur père. La honte, la culpabilité n'empêchent jamais la répétition de ce qui est perçu comme faute, elles blessent le pas, elles obèrent la constitution de la personnalité, dans la singularité de chacun à quoi vous êtes appelés, vous musulmans, si l'on en croit le cher Bennabi.

*

« *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa* »

Liturgie chrétienne de la pénitence

Si un père, sans même s'en rendre compte, se prévaut de qualités, d'une autorité qu'il n'a pas vraiment, s'il se montre en disharmonie de conduite avec les valeurs qu'il proclame, le petit enfant ne le voit que trop, et peut refuser de lui accorder, dans son for intime, sa place de tenant de la loi. Il plonge alors dans le drame, puisqu'il devine bien, par ailleurs, que la loi humaine est la loi humaine, et qu'il faut la reconnaître pour poursuivre la route.

Dans ce cas-là, son existence est proprement suspendue. Chaque fois qu'il devra, au cours de sa vie, se mettre en jeu en tant qu'homme, le conflit primitif non résolu viendra lui barrer la route. En amour ou au travail, dans la responsabilité sociale ou politique, lors de toute échéance importante, il ne pourra réussir, il sera comme ravi au combat avant même d'avoir rompu les premières lances. Il n'a plus recours qu'à crier, sans cesse et sans cesse, un appel à un père qui ne viendra plus, dans un cri déchirant qu'on vit, telle printanière après-midi, bouleverser la jeunesse de votre peuple : « *Je suis hors-la-loi !* »

*

Car enfin, Cheikh, ce qui arrête le regard, c'est que vous vous désigniez hors-la-loi au moment exact où vous ne l'êtes pas !

Vous vivez ici la même mésaventure qu'il y a quelques années, lors de l'expédition de Mustapha Bouyali. Identiquement, on vous soupçonne par ruse de complot armé quand vous êtes innocent, identiquement vous tombez dans le panneau et vous vous faites ravir au combat, à prendre le chemin de la prison. A chaque fois, vous payez non pas d'être hors la loi présente, mais d'être hors la loi primordiale. Les renards qui vous traquent savent en vous le conflit, en déclenchent le ressort pour vous écarter, et à chaque fois ça marche.

*

Pouvez-vous vous imaginer un seul instant que Mohammed aurait pu se retrouver prisonnier des Quraych ? L'évocation d'une telle éventualité fait sourire. Mohammed se construit pour gagner. Quand les Quraych deviennent menaçants, il n'offre pas sa poitrine nue. Il met Ali dans son lit, s'échappe, brouille les traces, se cache. Si la colombe qui couve, image la plus douce de la création, si la toile d'araignée, demeure la

plus fragile de ce bas monde, suffisent à le garantir, n'est-ce pas parce que Mohammed n'a auparavant négligé aucun détail de sa protection ? La toile d'araignée suffit à Dieu pour faire Signe, pour nous montrer, à mon sens, qu'un presque rien suffit à Dieu pour aider celui qui combat en son chemin. Mais Dieu n'eût point permis à l'araignée la pose de cette toile si Mohammed n'avait entrepris, pour échapper aux griffes de Abou Soufiane, cette Geste inaugurale, l'Hégire.

Si Mohammed n'avait point engagé ce fantastique détour, jamais il n'aurait pu, dix années plus tard, voir Abou Soufiane s'asseoir face à lui, la confusion au front, pour prononcer la *chahada*, et jamais il n'y aurait eu d'Islam.

*

Tout au contraire, vous frère Ali criez : « **Le pouvoir ne nous fera pas peur !** »

La japonaise magie du magnétoscope me permet de vous revoir, en novembre 1990, vous exclamer face à une foule algéroise¹² : « *Les gens d'aujourd'hui ne nous font pas peur, ni le gouvernement, ni les représentants de l'ordre ! Nous n'avons peur que de Dieu ! Avec quoi nous feraient-ils peur ? La prison ? Emmenez-nous en prison ! La mort ? Venez, je vous en prie !* »

Hélas, Cheikh !

Et vous leur parlez de *nif*... Vous en faites des tonnes, vous Algériens, avec ce *nif*. Ce qui était une qualité de départ me paraît de plus en plus devenir un défaut national. Vous vous parez des couleurs du courage et du *nif* dans les moments où la modestie vigilante serait outil bien plus adéquat, et vous vous déguisez à vous-même. Ce *nif* est-il bien mohammedien ?

Vous avez été porteur, Cheikh Ali Belhadj, dans vos prises de parole, d'une forte violence symbolique à l'égard de la génération de Novembre. Quelles charges n'avez-vous pas sonnées ! Que de mots, qui souvent c'est vrai disaient juste, contre les *moudjahidine* au pouvoir ! Rappelez-vous : même la minute de silence à la mémoire des *chouhada* était à vos yeux pratique athée, et vous la singiez devant des milliers d'Algérois, à vous raidir comiquement, pour la réjouissance de vos partisans ! C'est une flèche au curare que vous tiriez dans le cœur de pères qui avaient vu tomber qui un ami, qui un frère, qui un fils.

Vous les avez bousculés dans le margouillis, vous les avez giflés d'invectives rogues. C'est folie que de ne pas avoir craint le retour du boomerang. Plût à Dieu que, pour construire l'Algérie, à l'exemple de votre Prophète, vous eussiez été bien davantage vigilant et inquiet ! C'est à l'hégire que vous étiez appelé. Non pas en fuyant fâcheusement à l'étranger, bien sûr. Mais l'Hégire fait guidance, c'était à vous de trouver le détour moderne.

*

¹². Meeting FIS à Alger du 9-11-1990, cassette vidéo diffusée par la Fraternité algérienne en France.

Quand j'étais jeune, « quand j'étais FIS », je vendais un journal de fulminations contre les pères qui se vit interdire par la Cour de sûreté de l'Etat de mon pays. J'étais un tout petit, vous êtes vice-président du plus grand parti d'Algérie, et si je m'autorise l'anecdote, c'est de croire que les structures mentales qui organisent les hommes sont les mêmes, que ceux-là soient grands ou petits. Je vendais mon journal de passion avec une dizaine de camarades aux portes d'une usine, quand courut sus à nous une escouade de *zalamettes* matraques haut levées. Je donnai le signal de la contre-attaque, sûr, comme vous en ce juin, que le peuple n'allait pas manquer de bondir à la rescousse. Hélas le peuple se borna à la sympathie expectative, et les argousins me choisirent prestement une prison où dormir. La démocratie était bonne fille, nous n'étions point trop dangereux, je ne fus condamné qu'à deux mois, et cet aléa me fut par la suite petite auréole : n'avais-je pas courageusement résisté à l'ordre inique ?

Bien des années plus tard, quand l'interrogation douloureuse dut suppléer au juvénile enthousiasme, je compris brusquement que ce jour de gloire avait été jour de fuite. Cinq jours avant mon bel exploit, j'avais été désigné par notre *majliss* responsable de mon unité, ce qui dépassait largement mes possibilités réelles. Mais plutôt qu'en avoir conscience ai-je accompli un geste d'apparence héroïque qui me permit de lire douillettement les romans stupides de la bibliothèque de ma prison, pendant que les autres dehors se coltinaient la répression massive. Rappelez-vous Cheikh Ali lorsque vous dénonciez les planqués de la Guerre de libération nationale¹³ : « *Ils étaient au Maroc, en Tunisie, en France, ou en prison entre 1954 et 1962, pendant que ceux des montagnes en étaient réduits à manger de l'herbe comme des bovins !* » Dans quelques mois, ne sera-ce pas à votre tour d'être confortablement installé derrière les barreaux de Blida, pendant que vos frères se feront pilonner au mortier dans le djebel ?

*

Voyez la question où je viens : qu'êtes-vous allé en prison, Cheikh de l'Islam ? Pourquoi avez-vous perdu le fil de l'orientation mohammedienne ? Je vous propose de considérer que vous vous êtes vous-même emprisonné, pour échapper à la difficulté politique surgie en juin, et que votre courage, qui est sincère et authentique, cache, à votre insu, une ruse de votre inconscient, une ruse qui vous a empêché d'être au rendez-vous avec votre peuple.¹⁴

Comprenez, cher frère, l'énormité de ce que j'avance : ce n'est point en vous l'Islam qui fut premier et l'erreur qui vint après. C'est la ruse qui fut première, structurante, et l'Islam qui vint après, pour donner habillage à l'impasse où vous futes pris.

Ce qui rend votre personnalité si passionnante, ce qui touche le cœur de millions d'Algériens, c'est la blessure qui toujours saigne de votre conflit premier avec l'ordre du père. Et c'est ainsi que votre sincérité, ce blanc cri d'innocence qui nous bouleverse, peut celer un conflit qui accompagne vos pas comme le boulet meurtrit la cheville du relégué à vie.

¹³. op 11.

¹⁴. "L'assurance que la ruse prend de l'exploit se rétorque des sûretés que l'exploit prend dans la ruse" (Jacques Lacan).

C'est-à-dire à la fin que si nul n'a jamais osé, si nul ne pourra jamais se permettre d'interroger votre sincérité, une seule personne pourrait avoir l'audace légitime de le faire quand même et malgré tout.

Et cette seule personne, c'est vous,
Alilou.

*

« Je sais, moi, que tu me traiteras de fou en ce jour,
omnia in insipientia mea dico » (« je dis tout cela dans
ma folie »)

Savonarole¹⁵

Devant les journalistes pétrifiés, vous allez lancer ce cri : « **J'appliquerai la charia, même si je suis découpé en morceaux !** »

Mais quelle nouvelle folie vient à passer vos lèvres ?

On vous suivait cahin-caha lorsque vous vous déclariez réfractaire à la loi algérienne *made in* FLN. Qu'est-ce qui vous arrive maintenant avec la *charia*, la loi musulmane ? Qui vous empêche d'appliquer la *charia* ? Ne me dites pas que l'Etat algérien vous fasse obstacle, pour ce qui est de suivre à la virgule près la *charia* dans votre vie. Si l'Etat vous interdit d'appliquer la *charia* à d'autres qu'à vous-même et que vous passez outre, peut-être risquez-vous la répression, voire la condamnation à mort et l'exécution. Mais en aucun cas, on ne vous découpera en morceaux !

Que ne nous racontez-vous pas ?

Ce qui crève les yeux, pour user d'une expression à connotation de souffrance physique qui s'impose ici, c'est que vous mettez en rapport d'apposition la *charia* et le découpage en morceaux. C'est-à-dire que vous nous avouez tout à trac ce qui fait tout le dilemme politique de la *charia*, ce qui fait toute l'impasse horrible d'un islamisme étroit, à savoir que les raisons les plus nobles, l'autorisation par le texte divin, aboutissent à la fin au découpage en morceaux.

Je tiens votre exclamation pour le texte le plus dur, le plus condamnable qui ait été prononcé par toute l'histoire de l'islamisme algérien¹⁶. Comment se fait-il que cette phrase, qui colle dans un même mouvement la *charia* et le découpage en morceaux, ait pu ne pas déclencher un énorme scandale ? Pourquoi les journalistes se sont-ils vus abasourdis plutôt qu'indignés ?

Evidemment parce que ce découpage en morceaux, vous vous l'appliquez à vous-même.

¹⁵. op 12.

¹⁶. Le débat d'Islam est tabou en Algérie. Le FIS a pu parler de *charia* en termes généraux sans jamais demander l'application des *hudud* (punitions canoniques), qui ne firent pas débat, l'imputation au FIS d'un désir des *hudud* viendra après le 11 janvier 1992, cf. infra.

*

Une scène identique me vient en rappel. Vous y lirez pourquoi votre pureté, votre sincérité, votre souffrance peuvent chez autrui engendrer la crainte.

Du temps de notre Révolution française, Marat tint la place de l'extrémisme radical. Fin 1792¹⁷, un député l'interpelle à la Convention : « *Marat a dit qu'il fallait couper 270 000 têtes !* » Un mouvement d'indignation parcourt l'Assemblée. Marat : « *Eh bien oui, c'est mon opinion.* » Cet aveu provoque un soulèvement général. Seul contre tous, Marat tente une défense couverte par les cris, puis épuisé chancelle, et l'Assemblée se libère peu à peu de son émotion en se gaussant de lui. Marat : « *On a l'atrocité de convertir en démarches d'Etat, en desseins politiques, des honnêtetés patriotiques.* » Le fou-rire général secoue les rangs de la Gironde, de la Plaine, de la Montagne.

Marat appelle en vain le silence pour parler, puis, à bout de nerfs, lance d'une voix déchirante, le visage torturé : « *Voulez-vous m'égorger ? Egorgez-moi !* » La détresse qui nourrit son cri est si patente que d'un seul coup le silence est total.

Marat pourra alors s'expliquer, c'est-à-dire en vérité bafouiller des propos sans grande consistance ni grand intérêt pour la France. Ce qui est à remarquer ici c'est que le surgissement de la souffrance, authentique, de Marat suffit à le faire respecter malgré l'aveu précédent de ses dispositions mortifères. Mais doit-on conclure que la souffrance qui brise un homme autorise cet homme à faire souffrir autrui ? Bien sûr que non, sinon nous devrions justifier Hitler ou applaudir aux violences d'Israël.

Marat fut, comme tout humain, une personne complexe. En 1788, quand personne ne pouvait imaginer qu'une Révolution abattrait une monarchie plus que millénaire, il avait diagnostiqué : « *La Nation est malade de manque d'amour* », ce qui n'était pas sans grandeur. Hélas, ces belles paroles n'étaient que paravent fleuri pour déguiser le fond de sa personne, de lui-même inaperçu, qui était cruauté pure. Il ne cessera pendant la Révolution de réclamer qu'on coupe la langue aux uns, les pouces aux autres. Ces propositions d'apparence révolutionnaire ne faisaient-elles pas écho aux expériences sadiques à quoi il se livrait, sous prétexte de recherches médicales, à découper en morceaux, des années plus tôt, de grands animaux vivants ? Marat ne sut jusqu'à son dernier souffle que demander du sang, du sang, du sang. C'était un bourreau.

Qui vit une vraie souffrance personnelle et ne veut accepter d'en lire en son histoire propre l'origine menace de la reproduire à découper l'autre en morceaux, voilà de quoi l'humanité vit le joug depuis Caïn¹⁸.

*

¹⁷. Ou au tout début 1793. Cf. par ex. Gérard Walter, *Marat*, Albin Michel, Paris 1960.

¹⁸. Les versets coraniques sur le drame de Caïn sont très beaux, cf. le V, 30:

"Sa passion le porta à tuer son frère;
il le tua donc
et se trouva alors au nombre des perdants."

Au fait, Cheikh Ali, si la *charia* s'applique en Algérie jusqu'aux limites incluses des *hudud* canoniques, osez-vous tenir, de vos mains propres, de vos doigts effilés, le sabre de la sentence ? Osez-vous couper en personne la main du jeune voleur, et croiser son regard à l'instant nécessaire ? Où serez-vous comme cet autre, Robespierre, qui envoyait à la mort les gens à pleines charretées, mais dont la vue du sang troublait le fragile équilibre, et qui s'arrangea toujours pour n'apercevoir jamais la guillotine ? Une guillotine qu'il ne vit à la fin qu'un seul jour, son dernier, quand il y fut conduit à grand concours de peuple, pour y pousser un cri, lui aussi déchirant, le seul cri d'humanité qui l'ait jamais secoué, avant que d'être découpé en deux morceaux ?

Les démocrates algériens auraient toutes raisons d'exiger de vous réponse à ces questions précises.

*

Non, vous n'êtes point Marat, le sadisme n'est pas votre fond, et « incendiaire », vous l'êtes surtout de vous-même. Non, vous n'êtes pas Robespierre, narcissiste glacial et tracassier.

De Robespierre partagez-vous peut-être un trait, le soin de la mise, encore ne le vois-je pas ainsi. Robespierre était tiré à quatre épingles, *stiqué* dans les normes de la petite bourgeoisie tristounette. Vous, au contraire, portez habit original.

Vous prenez un soin extrême à la tenue de votre personne, à la mise en société de votre corps. Le vêtement blanc que vous revêtez est d'une lourde étoffe, tramée dans l'épaisseur de la tradition séculaire, la texture n'en serait pas autorisée par le peu de travail incorporé dans le prêt-à-porter moderne. La coupe en est d'une belle précision, permet et l'exact ajustement et la noblesse dans l'ampleur. Les lunettes que vous portez sont bien finement cerclées. Vous n'usez point de la calotte islamiste, mais rehaussez votre visage d'une toque blanche, qui d'une base cylindrique s'élève en une sorte de pyramide, qui est d'un assez bel effet, et que surtout vous êtes absolument le seul à porter en Algérie. Votre vêtement réussit à se demeurer témoin d'une très ancienne histoire tout en étant d'une absolue singularité. Personne n'oserait en Algérie imiter cette façon, majestueuse et modeste, impériale et archaïque qu'est la vôtre de porter vêtement, de s'indiquer à la suite d'Adam, couvrant la pêcheusesse nudité, pour aussi témoigner devant l'autre de l'authenticité propre d'un destin particulier. Vous êtes une star, à votre façon, ce qui dans ma bouche est le contraire de l'attribut péjoratif.

Non seulement vous êtes, depuis votre habit, unique en Algérie, mais vous êtes un peu, le développement de l'individualisme vestimentaire restant encore faible dans votre pays, unique à être unique.

*

On vous dit de père targui et de mère vietnamienne¹⁹. Votre arabité serait alors assez belle à n'être que culturelle²⁰. D'être imberbe vous fut-il difficulté ? Sans doute, me dit

¹⁹. "certificat de naissance à l'appui", Aïssa Khelladi, op 43.

²⁰. Il y a de toutes façons très peu de sang arabe dans les veines algériennes, autant et pas plus qu'en Espagne disent certains historiens. Les "Arabes" algériens sont des Berbères arabophones.

un ami algérien avec qui je passe quelques heures à examiner les mots, les attitudes que vous déployiez un jour, filmé par le FIS.

« *La norme virile fait chez nous fierté, me dit mon ami. J'ai été lycéen au bled, et je t'assure qu'il est impossible qu'un jeune homme de son élégance, de sa délicatesse de traits, n'ait pas été dragué par des garçons de son âge, ce qu'il a dû assez mal supporter.* » On vous voit en tout cas un jour, lycéen au collège de Kouba, tenir à des amis moqueurs un discours enflammé sur les mœurs des Algériens. L'adolescence, ce moment où fleurit le désir, est aussi l'époque difficile où se cristallise tout le drame d'enfance qui vient harceler la conscience. Et vous voilà, avec quelques autres collégiens, sur la plage « Franco », vous ne savez pas nager, vous vous jetez à l'eau et manquez vous noyer !²¹

Vous ne serez ni le premier ni le dernier à vivre pareille mésaventure, qui fait métaphore. Vous vous montrez à vous-même dans la crainte d'être immergé dans le flot d'une dangereuse jouissance, faute de la main secourable qui viendra vous tirer de là, faute de la rescousse du père qui vienne apaiser de sa médiation le trop grand bouillonnement de votre âme torturée. Et c'est cette présence en vous du péché, d'un péché que pourtant vous n'avez pas commis, que je lis avoir été entrevue par les gardiens de la prison de Berrouaghia, lorsqu'ils vous déshabillèrent un jour de 1985 pour vous jeter, nu, dans un cachot²².

*

« *Siehst du nicht, Vater, dass ich verbrenne ?* »
(« *Ne vois-tu pas, père, que je brûle ?* »)

Sigmund Freud

Nous voici en ce jour de l'aveu, où pour vous soumettre à la loi par excellence, la *charia*, vous ne savez pas, vous qui pourtant vivez en détestation du péché, s'il ne faudra pas que vous en soyez la première victime, s'il ne faudra pas, pour qu'à la fin le drame soit clos, être découpé en morceaux. Vos propos ont pu paraître contradictoires. J'y lis plutôt une cohérence qui fait très humaine plainte :

Ah, père, que je brûle !

Ne vois-tu pas que les braises de l'enfer sont déjà mon tourment ?

Ne vois-tu pas que faute de ta réponse ma question suspend mon existence ? Ne vois-tu pas que faute de ta réponse je ne puis littéralement pas être ?

Ne vois-tu pas que toute mon existence est de tramer la question ? D'utiliser chaque parcelle du réel pour poser ma question ? Ne sens-tu pas que si je crie si fort c'est que tu es si sourd ?

Ne vois-tu pas que, si la réponse venait, je poserais enfin mon drame pour enfin m'assagir ? Et devenir un humain ?

A goûter tel le Prophète, ou tel ce garçon de ma houma, le parfum, le visage de la femme, et la couleur du fruit de la saison qui passe ?

²¹. AA, 25-06 au 1-07-1992.

²². Témoignage de Arezki Aït-Larbi, cf. op 57.

Ne vois-tu pas que j'habite la prison ?

Ne vois-tu pas de quelle pierre froide elle est construite, faute de la chaleur de l'apaisement dont tu tiens seul la clé ?

Ne lis-tu pas que je vis dans un perpétuel état d'urgence, et que l'état d'urgence que tu m'opposes de tes décrets n'est que l'urgence de ne m'entendre pas ?

Ne me suis-je pas assez encore agité dans le tourment pour que tu daignes enfin te poser la question de mon innocence ?

*

« *Sed dic unum verbum, et sanabitur anima mea* »
(« *Mais dis un seul mot, et mon âme sera guérie* »)

Liturgie chrétienne de la communion

Vos partisans vous ont dit « *Lumière éclatante de l'Islam* ». Cette lumière, qui a fait de vous, en termes d'influence, l'homme le plus puissant d'Algérie, n'est pas portée, pour eux, par la somme de vos connaissances théologiques. Cet éclat n'est pas seulement celui de votre foi, qui est réelle. Ce *pneuma d'ardeur ignée*²³ est avant tout la lumière du feu qui vous dévore, cette passion en laquelle s'est reconnue la jeunesse abandonnée de votre pays.

C'est pourtant à l'endroit où vous êtes beau que vous pouvez être dangereux. Faute d'accepter une fragilité qui vous est grâce, comme toile d'araignée posée divinement sur la grotte de votre cœur, vous risquez de frapper l'autre en sa fragilité. Faute du mot qui vous apaise, vous risquez de porter le fer sur le corps de l'autre.

Lors de cette conférence de presse qui nous arrête, vous verrez les techniciens de l'ENTV remballer leur matériel au lieu de faire leur travail. Vous les interpellez : « *Nous n'avons plus de batteries* » répondent-ils. Hors de vous, vous leur lancez : « **Lorsqu'il s'agit de danse, vous n'avez pas de problèmes de batteries !** »

C'est vrai, l'ENTV dindonne son monde, ces journalistes policiers ne sont point venus pour faire des images qui eussent servi plus tard l'histoire de leur pays, mais pour vous provoquer en vous montrant avec éclat que la censure constitue le tout de l'information télévisée en Algérie.

Mais aussi, vous faites songer ici à un mot de lassitude que posa Freud un jour, en nous parlant de Napoléon Bonaparte : celui-là va nous mettre l'Europe à feu et à sang parce qu'il n'a jamais digéré dans son enfance l'aïnesse de son frère Joseph. Mon Dieu, Cheikh, pourquoi tant d'acrimonie à l'égard de la danse ? Personne ne vous demande de faufler avec les courantins de la *tchi-tchi*, de vous affrioler de batifolage ou de vous encoiffer des délices de la gogaille. Mais enfin, ils ne vont point à crime, les Algériens qui dansent. La danse contrepèse le fardeau de leurs misères, et parce que la danse

²³. Mot de la Gnose. *Pneuma* : souffle, d'où : souffle divin.

vous trouble, vous voilà frondant les gens plutôt que les comprendre, et prêt à empêcher toute l'Algérie de danser...

*

« Ton Seigneur n'est pas inattentif à ce que vous faites. »

Coran, XXVII, 93

Un mot encore, et je vous laisse. Un prêcheur de la civilisation chrétienne vous ressemblait un peu, comme vous tout fait de feu.

Des « hérétiques » demandèrent un jour à Dominique ce qu'il ferait s'ils venaient à s'emparer de lui. Il leur dit : *« Je vous supplierais de ne pas me mettre à mort d'un seul coup, mais de m'arracher les membres un à un pour prolonger mon martyre ; je voudrais n'être plus qu'un tronc sans membres, avoir les yeux arrachés, rouler dans mon sang, afin de conquérir une plus belle couronne de martyr... »*²⁴

C'est bien joli tout ça, mais Saint Dominique resta en un seul morceau, comme ne purent le faire les vingt mille habitants de Béziers qui furent massacrés jusqu'au dernier sans qu'il bouge le petit doigt. Et cette belle âme qui voulait en sincérité le martyre pour lui-même plongea les mains dans le sang du martyr des autres²⁵. Bien sûr, pour ce faire, il s'autorisait de Dieu. C'est là, du phénomène religieux, la part maudite. Au nom du Sacré, j'ai le droit de tout faire. On le voit pourtant bien ici, dans ce massacre des Cathares : la haine était première, la férocité était première et le Sacré ne vint en second, pauvre vernis, que pour légitimer la fureur.

*

« mais moi, je vous appelle auprès du Tout-Puissant, auprès de Celui qui ne cesse de pardonner »

Coran, XL, 42

Vous n'avez jamais frappé, Cheikh Ali, vous n'avez point agencé de crime. On vous questionnait un jour à propos de l'Iran, les exécutions publiques vous répugnaient, vous

²⁴. Cf. Michel Roquebert, *L'Epopée cathare*, Edouard Privat, Toulouse 1977.

²⁵. Croisade des Albigeois contre les Cathares, massacre de Béziers, an 1209. Vingt mille habitants, vingt mille morts. Cf. encore Marat : il a écrit que le meilleur moyen de se débarrasser des députés à ses yeux contre-révolutionnaires était de les enfermer dans la salle des Séances et de l'incendier ; *"C'est l'âme suffoquée d'indignation contre la scélératesse de vos perfides représentants que l'Ami du Peuple vous donne ce conseil."* On voit bien le type de mort qu'auraient dû supporter ces députés. Mais c'est Marat qui suffoque ! Il s'agit toujours de donner à l'autre le type de blessure ou de mort qu'on redoute pour soi-même.

rappeliez que l'Islam est *rahma*²⁶. Puisqu'aujourd'hui jaillit de votre poitrine l'aveu impréparé, l'aveu bouleversant que la *charia* vous bouleverse, ne pouvez-vous accepter que ce trouble soit en vous comme votre part divine ? Croyez-vous qu'à écarter d'une main généreuse, d'un geste longanime, équanime, la douleur des *hudud*, vous auriez à rougir devant la face du Miséricordieux ?

Tout le monde est malheureux, *chacun le cache avec plus ou moins de bonheur*²⁷. Et chacun, un par un, est assez beau aussi, et porte sa part de ciel, si on sait voir. Chacun mérite d'être jugé depuis la précaution modérantiste. Alors, si vous sentiez la *rahma* désertir votre cœur, sachez être remplacé par d'autres dans la direction politique de votre peuple. Soyez pour nous au moins, comme Mirabeau désignait le peuple de la Révolution française, « *violent, mais exorable, excessif, mais généreux* ».

*

Quand on pense que les gens de la langue de bois vont nous assommer de leurs mots répétitifs et impersonnels à nous dire que l'islamisme, c'est l'effacement de la personnalité, quand ils avaient sous leurs yeux une personnalité aussi singulière que la vôtre ! Ne peut-on plutôt méditer, loin des sots, ce que votre parcours nous a rappelé : c'est quand un humain est seul, sincère, vrai, authentiquement singulier, qu'il nous donne à lire ce que nous cherchons tous à tâtons, en balbutiant, *in aenigmate*, vous diriez : la grandeur de Dieu, je dirai : l'Universel.

Je vous aime, Cheikh Ali, je le dis et je signe. Voyez ici, ô frère, qu'une signature autographe conjoint le lisible du nom porté sur la carte d'identité, mais aussi l'illisible, le particulier énigmatique de la graphie qui authentifie la signature comme vraie, et personnelle. Voyez comme nous sommes complexes. Voyez-vous comme, si nous suspendons le trop abrupt de nos certitudes, et acceptons la question, déjà s'ouvrent passerelles sur ce fleuve qui nous sépare ?

*

Tout ça, tout cet émoi, tous ces propos de vous, c'est brûlant de modernité. Après toutes ces années de plomb, d'interdit porté sur la parole, de mensonges et de corruption, il fallait que ça sorte, il fallait que ça crie. Le retour du refoulé, l'aveu du conflit, le cri du tourment étaient passage obligé sur le chemin du neuf.

Ne lisons pas seulement dans le mai 68 français crépitations joyeuses et blandices de la jouissance. Les militants qui encadrèrent l'explosion étaient dans leur majorité des marxistes purs et durs, âpres dans la morale et intolérants à la différence. Ils brandissaient les tables de la loi, agressifs et comminatoires. La jeunesse s'empara de ce discours, le tordit à son gré, et s'inventa le nouveau monde. De même en Algérie, les islamistes ont-ils accompli le pas nécessaire. La révolte contre l'ordre des pères fut trop profonde pour qu'on ne trouve pas, au moins partiellement, dans la neuve génération,

²⁶. La révolution iranienne "a éliminé des injustices, mais elle est tombée dans des pièges, avec des actes que condamne l'Islam, comme l'injustice, l'abus dans les exécutions. L'Islam prône une forme très développée de pardon", in Abed Charef, op 34.

²⁷. Mot de Charles Level.

une future façon d'élever les enfants et de gérer la Cité qui soit autre chose que la bastonnade et le mépris.

*

Et vous, *l'âme du FIS*²⁸, après vous être une dernière fois coléré contre les journalistes, vous quittez, en ce 18 juin, la salle de la conférence de presse, tout aheurté, menacé par l'envahissement des larmes. Tous les journalistes, silencieux sous vos diatribes, se lèvent alors et s'en vont aussi, à l'étonnement des autres dirigeants du FIS. M. Bensouiah ne peut que regarder sa montre, et constater : « *Sans Ali Belhadj, le FIS n'intéresse personne.* »

Bien sûr. La jeunesse d'Algérie s'était dotée d'une âme qui la puisse dire sans fard. Et cette âme, c'était vous, Alilou.

²⁸. Mot de l'agence algérienne de presse APS.

XI - Le dernier tiers de la nuit

Algérienistes

Au premier juillet 1991, vous êtes en prison, Cheikh Ali, avec Abassi Madani et d'autres dirigeants du FIS. Des milliers de cadres intermédiaires ont été arrêtés. On saura plus tard que les généraux demandent la dissolution du FIS. Chadli la refuse.

L'heure est venue de la *Djez'ara*.

La *Djez'ara*, ou « Association islamique pour l'édification civilisationnelle » est un des groupes de la *Dawa*^{1b}. A elle incombaient souvent les tâches de réflexion. On la décrit formée d'intellectuels s'appuyant sur la pensée réformiste d'Ibn Badis et sur la réflexion de Malek Bennabi : bonnes références.

Abassi Madani aurait souhaité l'intégration de la *Djez'ara* au FIS. Mais les réticences venaient autant de Mohamed Saïd, principal animateur de cette mouvance, que de certains fondateurs du FIS, dits groupe des neuf. Or, c'est du groupe des neuf que sont venues en juin les critiques publiques contre Abassi Madani. Après la grande rafle, Mohamed Saïd prend à chaud la relève, et intègre ce qui reste du *Majliss ech Choura*. « *Pas de FIS bis* », annonce-t-il à la foule présente à la mosquée de Oued Koreïch le 3 juillet. Abassi Madani et Ali Belhadj sont confirmés dans leurs fonctions respectives. Trois jours plus tard, Mohamed Saïd est arrêté en pleine conférence de presse, sous les yeux ébahis de la presse nationale et étrangère. La provocation est publique. On l'accuserait d'appel au *djihad* « *ou quelque chose du genre* »². Ses véritables propos ont au contraire fait appel au pouvoir de « *ne pas continuer à vouloir à tout prix casser le FIS authentique, car ce dernier est le seul capable de contenir et de canaliser ces masses de jeunes désespérés qui, sans structure adéquate, pourraient à la limite recourir à des actes irréfléchis* ». Il ajoutait que les islamistes devaient travailler « *dans la légalité et la transparence* ». Il sera libéré quelques temps plus tard.

Les 25 et 26 juillet, une conférence nationale du FIS tenue dans un cinéma de Batna installe la *Djez'ara* à la tête du FIS. Abdelkader Hachani, un pétrochimiste de trente-cinq ans, devient président par intérim. D'autres ingénieurs, des techniciens, des enseignants l'entourent. Que veulent-ils ? Proposer une solution islamique dans le cadre algérien,

¹. in EM, 25-12-1991

^{1b}. Sur les structures de l'islamisme, les sources varient considérablement. Certaines distinguent l'Association sus-nommée du courant *djez'ariste*, plus vaste. Certaines disent Abassi *djez'ariste*.

². Cf. étude de Souleïmen Adel Guemar in *Parcours Maghrébins*, 19 au 25-08-1991.

adaptée aux spécificités du pays (on les appellera « *algérianistes* » par opposition aux « *salafistes* » rigoureux, dont vous Ali Belhadj êtes la figure éminente). Ils prônent une solution « *par étapes* ».

Novembre

Les élections législatives pluralistes, depuis longtemps annoncées puis reportées, auront lieu. Un compromis a été trouvé entre Ghazali, qui déverse son fiel contre le FLN à qui veut l'entendre, et la finissante Assemblée nationale de parti unique qui défend pied à pied les dernières prérogatives du FLN. La future Assemblée comptera 430 députés. Le scrutin de circonscription, majoritaire à deux tours, consacrera le 26 décembre l'élection des candidats ayant dépassé la barre des 50 %. En cas de ballottage, un second tour départagera les deux candidats les mieux placés, le 16 janvier.

Le FIS sous haute surveillance va-t-il participer ? Il continue à demander en préalable la libération des *chouyoukh*. Le 29 novembre, un commando d'islamistes extrémistes attaque une caserne dans le sud du pays, à Guemmar, tue des soldats et vole des armes. L'armée encercle les assaillants dans les palmeraies. L'accrochage fait vingt-six morts, dont vingt-deux islamistes. Nezzar implique le FIS et se fait menaçant. Hachani crie à l'innocence du FIS, au complot. Il est clair que si le FIS refuse sa participation aux élections, qui dans ce cas n'auraient point de sens, il est menacé de dissolution à court terme³. Douze jours avant le scrutin, sans avoir obtenu la libération de Abassi et vous-même, qui dans vos geôles faites grève des repas et êtes nourris par perfusion, le FIS annonce sa participation.

Décembre

La campagne électorale est morne. Les discours à la télévision des quarante-neuf partis en lice sont à mourir d'ennui. Hamrouche parcourt le pays à grandes enjambées et avec courage défend le bilan du FLN. Ghazali compte sur les indépendants et les petits partis pour faire contrepoids au FLN et au FIS, et rester chef du gouvernement.

Le FIS apparaît si diaphane que c'est à peine si l'on remarque qu'il peut réunir encore cent ou cent cinquante mille personnes dans tel meeting. Comme le FIS a changé ! Ce n'est plus l'heure des prêches enflammés. Ce n'est pas qu'il y en ait eu tant que ça dans le passé, mais c'est toujours ceux qui étaient mis en exergue, commentés, glosés. Un jour, Mohamed Saïd s'adresse à un public berbère... en *tamazight*. Un autre, on voit flotter devant la tribune d'où il parle le drapeau national. Ces énormes bouleversements stratégiques sont à peine signalés dans les entrefilets de la presse francophone. Ils ne sont pas vus.

La plus grosse différence entre cette campagne algérienne et une campagne électorale française tient en une absence. Celle de débats contradictoires. Il n'y en aura jamais. Chacun parle dans son coin à ses troupes. Chacun parle de l'autre, sans le rencontrer.

³. A propos de l'attaque de la caserne de Guemmar, Hachani : "Le FIS n'accomplit pas de telles actions et préfère le langage des urnes comme voie pour le changement."

Cette campagne électorale, où se joue le destin de l'Algérie, semble glisser sur l'indifférence des citoyens. Pourtant, de quels émois ce peuple n'est-il pas parcouru ! Et plutôt que de parler *boulitique*, je donnerais à voir deux éclats de cette mosaïque de l'effervescence algérienne en ce décembre.

Cheb Anouar déchaîne la jeunesse. Il est si jeune, il est si mignon, il chante si joli... La maison de la culture de Constantine est bien trop exiguë pour la masse de ses fans. A peine est-il sur scène que des centaines d'adolescents le harcèlent et s'en vont bientôt, sous prétexte d'autographes, le manger tout cru. Les policiers parviennent à protéger la hâtive retraite de l'idole. Frustrés de spectacle, les jeunes voient le monde noircir devant leurs yeux⁴. Ils s'en prennent aux fauteuils et en cassent « 350 sur 874 ». « Les plaques de métal composant les structures des sièges, littéralement déchirées, montrent la violence du déchaînement. »⁵

Le lendemain, en Alger. Salle comble au Mougggar. La belle Karima et le tonique Hakim subjuguent la salle, à plein décibels. Le public envahit les travées pour danser. « *Même des Noirs, qui n'y comprenaient que dalle, se sont mis de la partie.* »⁶ Puis c'est au tour d'un jeune Taïebi de monter sur scène. Il est aveugle. Il chante les amours perdues. Sa voix s'élève telle oiseau de flamme, il égrène les arpèges de la nostalgie de la multiséculaire Algérie en poignantes octaves, les larmes coulent sur les joues des jeunes filles, la salle plonge dans le silence le plus absolu, dans le recueillement tragique, le cœur écorché par le vibrato de l'élégie, qui sans cesse se meurt et toujours se reprend plus déchirante encore, puisque toujours ne seront vraies que les amours magnifiques que nous n'avons point vécues, et qui pourtant nous constituent tout entiers dans la véracité de notre intime.

Autre jour, autre Algérie. Le dimanche 15, le délicieux Tewfik Hakem⁷ veut regarder le magazine d'actualité « Repères », quand une panne d'électricité frappe tout Alger centre. Tout à coup, il entend sous ses fenêtres une manifestation de jeunes : « *A bas Sonelgaz !* », « *Daoula islamiya !* » Il descend ; privés de cinéma par la panne, ces jeunes n'avaient pu obtenir le remboursement de leurs billets : « *Daoula islamiya !* » Il va voir de quel film la Sonelgaz les a frustrés... C'est un film légèrement érotique. « *Des ados désaxés encore, des ados en pleine crise ! Sexuelle, sociale, culturelle, donc politique* », conclut Tewfik Hakem, qui ajoute intelligemment : « *Aux résultats du vote, gare à ceux et à celles qui feront semblant d'être "étonnés" par le verdict des urnes !* »

Intelligemment, car en vérité personne ne donne le FIS gagnant. Soyons honnêtes : la question (si les islamistes emportaient la majorité absolue ?) s'est posée ça et là, mais pour être aussi vite oubliée. Les meilleurs journalistes proposent des analyses voisines. Le FIS s'est montré brouillon et agité en juin. Sa faiblarde gestion des APC a déçu. Le miracle du vote-sanction de 1990 ne se renouvellera pas. Qui en Algérie peut désirer une république islamique ? Le FIS fera 30 % dit-on partout, au maximum. C'est aussi le

⁴. Expression itérative dans *Les Mille et une nuits*.

⁵. EM, 15-12-1991.

⁶. EM, même numéro.

⁷. AA, 19 au 25-12-1991. Tewfik Hakem, qui signe aussi Thé Hasch, est le plus fin billetiste de l'Algérie francophone. Après le 11 janvier, il a quitté AA pour participer à la courageuse aventure du *Jeudi d'Algérie*.

pronostic de l'armée, qui pousse le FIS aux élections puisqu'elle le croit sonné. L'excellent Merrani, fondateur et dirigeant du FIS, mais qui l'a déserté en juin, n'est-il pas bien placé pour manier le périscope ? Il affirme à la veille du scrutin : « *Avant la grève de juin, le FIS avait la possibilité d'avoir la majorité écrasante au parlement. Aujourd'hui s'il parvient à 20 % se serait un miracle.* »⁸

L'Algérie vote

L'œil des scrutateurs est sévère. Après la clôture du scrutin, M. Ghozali et M. Teboune, ministre délégué aux collectivités locales déclarent : tout va bien⁹. Les centaines de journalistes occidentaux présents, qui ont tout le jour Ispromené leur nez dans les bureaux de vote, témoignent de la propreté des opérations. Un militant du RCD confie à Jacques de Barrin, du *Monde* : « *Je n'ai jamais vu depuis l'Indépendance un scrutin se dérouler de manière si impeccable.* »

Le dépouillement commence. A quatre heures du matin, M. Ghozali déclare à Georges Marion, du *Monde* : « *Ce qui est positif, c'est la totale transparence du scrutin.* »¹⁰

Le dernier tiers de la nuit

Le visage défait, le général-major ministre de l'Intérieur Larbi Belkheir donne des résultats partiels, mais le doute n'est plus permis : le FIS emporte la mise.

Les démocrates sortent plutôt laminés de l'épreuve. Le FLN résiste mal. Au matin je m'interroge sur la presse francophone. J'ai sous-estimé le FIS ; mais je suis en France ; eux, là bas, ces journalistes que j'ai tant lus, comment ont-ils pu se tromper à ce point ? Ignorent-ils si fort leur propre société ?

Les résultats définitifs seront connus le surlendemain. Je cite sur Radio-Beur une forte page de Rachid Mimouni¹¹. Un héros s'y promène qui voit un pont flambant neuf. Mais il n'y a pas d'oued sous le pont ! Il pose la question à un vieillard qui est là : pourquoi ont-ils fait un pont pour un oued qui n'existe pas ? Suivent dix lignes de Mimouni : c'est la réponse du vieillard.

« *“Des planificateurs arrogants et lointains ont quadrillé leurs cartes de traits rectilignes et puissants, à l'encre de Chine, indélébile, de façon à rendre leurs projets définitifs et l'option irréversible. Des engins étrangers sont venus éventrer nos collines afin de tracer la ligne droite requise. Mais le fleuve coulait ailleurs, serein et libre. Ils ont maintenu que son cours se trouvait à l'endroit exact de leurs calculs, et ont entrepris de le détourner pour confirmer leurs dires.”*

Je lui demandai ce qu'il faisait sous le pont.

⁸. QA, 25-12-1991.

Cette cécité manifeste n'empêcha pas Cheikh Merrani de devenir par la suite conseiller en titre de M. Ghozali. On imagine les riches avis que pouvait adresser au Premier ministre un aussi pertinent devin.

⁹. EM, 27/28-12-1991.

¹⁰. *Le Monde*, 28-12-1991.

¹¹. Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, Robert Laffont, Paris, 1982.

“Les hommes et les oueds de ce pays se ressemblent : ils ne connaissent pas la mesure, ils sont à sec ou débordent. J’attends la crue imprévue, irrésistible et violente, qui viendra balayer tous ces monceaux d’immondices.” »

Premières élections législatives libres en Algérie

Premier tour, 26 décembre 1991

Electeurs inscrits :	13 258 554
Votants :	7 822 625
Abstention :	41 %
Participation :	59 %
Bulletins nuls :	924 906 (11,82 % des votants)
Suffrages exprimés :	6 897 719

Partis	Nombre de voix	% des suffr. expr.
FIS	3 260 359	47,27 %
FLN	1 613 507	23,39 %
FFS	510 661	7,40 %
HAMAS	368 697	5,35 %
Indépendants	309 264	4,48 %
RCD	200 267	2,90 %
MNI ¹	150 093	2,18 %
MDA	135 882	1,97 %
PRA	67 828	0,98 %
autres		4,08 %

Sièges à pouvoir : 430

Majorité absolue : 216

Sièges pourvus au premier tour :

FIS :	188 (ballottages favorables : 144)
FLN :	15
FFS :	25
Indép. (M'Zab) :	3

Sources : AA, EM, *L'Observateur* (quelques variations minimales entre les sources).

¹. MNI ? Classé islamiste (ne serait-ce pas le MRI-En Nahda de Cheikh Djeballah ?) MDA: Mouvement de M. Ahmed Ben Bella. PRA: Parti animé par M.Nour-Eddine Boukrouh.

11 janvier, regard 1

*Je te conterai l'histoire de quatre frères :
l'un a porté la récolte et l'autre le drapeau,
le troisième a eu faim et a été rassasié de coups,
quant au quatrième il a subi des insultes.¹*

XII - Pronunciamento

C'est le 11 janvier, et c'est un samedi. Dès midi, la rumeur court et s'enfle d'heure en heure. Elle m'effleure, le malheur annoncé me paraît si terrible qu'il me voit incrédule.

A Radio-Beur, l'après-midi est branle-bas de combat. « *Ils ont viré Chadli !* » Entre deux coups de fil avec Alger, le président me glisse : « *Ils lui ont mis un revolver sur la tempe, histoire qu'il comprenne qu'il valait mieux être d'accord...* » Saint Thomas muet, je m'assieds à côté du télex de l'APS. A 20 h, j'espère encore qu'ils n'oseront pas. A 20 h 17, la dépêche tombe.

Les télévisions nous montreront un Chadli tout coincé sur un bout de canapé. Il annonce sa démission. Il a dissous, dit-il, l'Assemblée nationale une semaine plus tôt. Ben voyons. L'armée a écarté un obstacle constitutionnel qui prévoit un intérim du président de l'Assemblée en cas de vacance présidentielle. Or le président de l'APN, M. Belkhadem, est un des ténors des *barbèfèlènes*. Ils ont tout prévu. C'est des malins.

Quoi de neuf, au fond ? Jamais, dans l'histoire de la neuve Algérie, l'armée n'a pu tolérer le passage du pouvoir à la société civile. Au cœur de la guerre de libération, les colonels n'ont-ils pas exécuté Abane Ramdane ? Il paraît qu'il avait un sale caractère. Mais il était artisan de pensée, et affirmait que le politique devait commander au militaire. Funeste naïveté. En l'été 1962, Ben Bella écrase le GPRA par les moyens militaires de « *l'armée des frontières* » de Boumediene. Une armée qui cultivait sa discipline bien au chaud. Sous le soleil du Maroc. Pendant que les maquisards se faisaient trouser la peau dans le djebel, ou face aux fascistes de l'OAS. Et quand plus tard Ben Bella s'autorisa la velléité d'écartier Boumediene de ses prérogatives, celui-ci fomenta un prompt coup d'Etat sans scrupule inutile. Boumediene défunt, l'armée choisit le colonel Bendjedid pour lui succéder, et le FLN put jouir de la grande liberté de dire *amen*. A l'heure démocratique, les hiérarques de l'uniforme se retirèrent des instances dirigeantes du FLN, arguant que l'armée était désormais non partisane, et dévouée à la seule défense du pays. Elle s'accordait en vérité le droit d'être en réserve contre la démocratie, pour y couper court dans le cas où son pouvoir réel viendrait à être de quelque façon menacé. 11 janvier 1992. Rien de nouveau sous le soleil.

¹. Chansonnette des Jeunes d'octobre 1988, relevée par Naget Khadda et Monique Gadant, in op 59.

Casser un vote ! La veulent-t-ils vraiment, la République islamique pure et dure ? Celle du sabre ? S'ils ne la veulent pas, ne font-ils pas tout ce qu'il faut pour qu'elle advienne ?

Il y a foule dans les studios de Radio-Beur. Boubekour anime au micro les débats politiques avec son habituelle maîtrise. Je reste devant mon télex. Est-ce à 23 h ? Est-ce à minuit ? Une dépêche tombe : des gosses, allez savoir où, à Bachdjarah, à Hussein Dey, à la Glacière ? ont manifesté bruyamment leur joie à l'annonce du départ de Chadli.

Mon cœur se serre. Naïfs enfants ! Ils croient avoir gagné ! Ne voient-ils pas que c'est à toute volée qu'est jetée la gifle qui doit les frapper à pleine figure ?

Trois ans durant, on leur a répété sur le ton de la persuasion et celui de la menace que les règles du jeu étaient nouvelles, qu'ils ne pouvaient dire leurs émois qu'avec un bulletin de vote, qu'il leur fallait savoir attendre, et ne pas émeuter. Ils ont attendu, glissé leur bulletin. Sages. Alors les généraux se découvrent, vont au braquage à main armée des urnes, jettent à fracas et le jeu et la règle, sortent du manteau les canons et mortiers, et crachent : la démocratie ? mais c'était pour de faux !

Naïfs enfants. Ce soir-là je serai, au contraire du précédent et à la différence du suivant, 100 % FIS. Bêtement. Contre *Bliss* et ses complices.

Quelques mois plus tard, un ouvrier, mineur à Tamanrasset, me murmura à brûle-pourpoint : « *Tu as vu ce qu'ils ont fait au Parti de l'Algérie ?* » Je lui indiquerai que je ne comprenais pas sa question. Il précisera : « *Eh bien, notre parti, le FIS ! Tu as vu ce qu'ils lui ont fait ?* » En ce soir tragique du 11 janvier 1992, le FIS fut bien, du point de vue de l'éthique, le Parti de l'Algérie.

Je reste devant mon télex. A une heure du matin, l'APS suspend son service. Dernière dépêche : « *Bonne nuit à tous.* » Je lis avec Boubekour. Nos regards se croisent. C'est si énorme, si dérisoire.

Le vol, le dol.

Bonne nuit à tous.

Certains finauds me paraissent la devoir passer trop bonne, la nuit. Quand vous, Ali Belhadj, aviez déclaré fouler aux pieds les lois de votre pays, les évanouissements avaient menacé de contagion les gens propres des beaux quartiers. Mais quand un quarteron de généraux factieux va lacérer en rangs noirs la première constitution démocratique de la République, le syndicat de la prébende et les écrivillons appointés applaudissent à tout rompre de leurs petites menottes potelées.

Déjà il y a presse sur les balcons de la République. C'est que le spectacle, enfin, va reprendre. La mitraille, à nouveau, va déchirer les poitrines nues de la jeunesse algérienne.

11 janvier, regard 2

XIII - Le débat qui n'a pas eu lieu

Mais où suis-je ? Quelle est cette folie qui devient ma monture, à écrire ces dernières lignes ? Je crois au soir du 11 janvier que le coup d'Etat est folie, et me voilà dans la contre-folie, c'est-à-dire dans la même folie. Comment ai-je pu brusquement cesser d'être observateur pour culbuter dans la passion ? C'est que les Algériens sont si passionnés ! Et je les aime, donc je me laisse entraîner... Donc c'est leur faute.

Bien sûr que non, ce n'est pas la faute de l'autre si je m'engage dans une voie que je condamne l'instant suivant. Mais s'il m'est venue à l'esprit un mauvais plagiat d'une véhémence *khotba*, je remarquerai combien, chez les islamistes comme chez nombre de ceux qui les vouent aux gémonies et vont applaudir à la politique du gros bâton, est enraciné un amour de l'Algérie dont on ne peut en France mesurer l'ardeur et la fièvre. Les deux camps vouent à leur cause une ferveur tragique. C'est de l'amour aussi que naît la déchirure.

Vous verrez, Cheikh Belhadj, parce que ce coup d'Etat s'est fait, qu'il appartient à la nouvelle réalité, qu'il nous faut le lire, nous y trouverons peut-être, aussi, à la fin, du positif.

Les cris de la violence

Au lendemain du scrutin, *France-Soir* conclut son éditorial par ces mots : « *Le désespoir l'a emporté.* »¹ C'est un contresens. Hocine Aït-Ahmed voit plus juste en qualifiant le vote d'« *insurrection morale et politique contre les abus et le mépris du pouvoir* »². Autrement dit, un vote contre la *hogra*. Le vote FIS fut bien sûr un vote d'espoir.

Mais l'espoir n'est pas partagé par tous, et jour après jour l'inquiétude gagne la minorité occidentalisation de l'opinion. Déjà se murmure chez tels journalistes que le PAGS avait été clairvoyant en appelant au boycott des urnes. A vrai dire le PAGS avait réalisé le score mirifique de 0,3 % aux municipales de 1990. Certes il n'était pas présent dans toutes les communes. Mais la réalité avait parlé avec une cruauté suffisante pour que des communistes, armés d'une idéologie déjà peu portée à la rigueur démocratique, envisagent d'autres vecteurs que le bulletin de vote pour maintenir leur influence auprès des militaires. Le RCD avait pendant l'ère démocratique fait montre de positions courageuses (n'a-t-il pas, seul contre tous, proposé le rééchelonnement de la dette ?),

¹. *France-Soir*, 28-12-1991.

². *Libération*, 2-01-1992.

puis affiché un menton hautain, et se fait à l'heure de vérité ratatiner par les électeurs avec moins de 3 % des suffrages exprimés. Dans son bastion kabyle, il se fait étriller par « *un vieux sans ambitions* »³. A l'annonce des résultats du premier tour, son dirigeant, le Dr Sadi, délivre publiquement son amertume : « *C'est vingt ans de travail politique pour rien.* » C'est une opinion dépressive, puisque tout le travail du Dr Sadi pour faire reconnaître l'identité berbère a largement porté ses fruits. Mais les chiffres sont là, et Saïd Sadi prononce un jugement dont la justesse devrait résonner encore dans toutes les oreilles modernistes : « *Nous nous sommes trompés de société.* »

De ce jugement, le Dr Sadi tire conséquence que cette société ne doit point s'exprimer et qu'il faut contre elle partir à l'assaut. Le 29 décembre au soir, sur Alger chaîne 3 (francophone) il lançait un appel aux Algériens pour empêcher le second tour. Le lendemain, il appelle au « *djihad démocratique* » : « *Nous devons nous donner tous les moyens aujourd'hui [...] y compris la violence. Il faut être présent sur les places publiques, paralyser les carrefours, aller dans les ports et les aéroports, occuper les espaces publics, paralyser un certain nombre d'entreprises vitales pour le pays [...].* »⁴

Djihad démocratique. C'est comme le jour nocturne ou la nuit ensoleillée, ça n'existe pas. Les deux termes sont en contradiction absolue. Cette contradiction est l'acte de naissance du modernisme.

Les appels à la violence du Dr Sadi (les dirigeants FIS ont été incarcérés pour bien moins que ça) sont confortés par un Comité National pour la Sauvegarde de l'Algérie (CNSA) chaperonné par M. Benhamouda, secrétaire général de l'UGTA, qui va servir à l'armée le ragoût qu'elle prise. « *Nous sommes la société civile !* », vont-ils crier à tue-tête. Qui sont-ils ? Rien d'autre qu'« *une caste privilégiée de militants professionnels dont le seul souci est de préserver leurs acquis* »⁵, des fonctionnaires de l'article 120. Voisinent les directeurs d'entreprises publiques et quelques patrons privés qui vivent du parasitage du même secteur public. Le CNSA, c'est le monde de la petite prébende, les bichonnés de la nomenclature. Ils n'ont guère intérêt à voir disparaître le socialisme d'artifice vivotant sous perfusion de pétrodollars. Cette manière éhontée de s'approprier la dénomination de « *société civile* » semble dérisoire ; qui sont alors les millions d'Algériens qui veulent le second tour ? Dans quelle non-citoyenneté les range-t-on brutalement ? Ca fait joli société civile, quand on appelle au pouvoir militaire, c'est-à-dire à cadennasser la société civile. Pourtant, cette autodésignation est pertinente en un sens : le CNSA groupe des gens qui font tourner la machine, même si c'est souvent une bureaucratie prédatrice, au mieux inutile et perverse. C'est cette machine Algérie qui durera le temps qu'elle pourra biberonner Hassi-Messaoud, celle que l'urgence vitale commande de démanteler.

Le CNSA, plus tard les modernistes et ses ambassadeurs vont nous parler d'une armée républicaine, démocratique, des Droits de l'Homme et *tutti quanti*. Il s'agit d'abord d'une alliance de rentiers.

³. Dans une série de questions rapides, AA : "Aït-Ahmed ?" Réponse du Dr Sadi : "Dois-je dire répondre [sic] que c'est un vieux sans ambitions ? !" (AA, 26-09 au 2-10-1991.)

⁴. *Libération*, 1-01-1991.

⁵. Abdelkader Yefsah, op 54.

Les deux Algérie

Le FIS et les autres islamistes (55 % des suffrages exprimés), le FLN (23 %), le FFS (7 %) et des petits partis appellent au second tour : ça fait du monde. Face à eux : la hiérarchie militaire, la hiérarchie prébendière et deux mini-partis désavoués par les urnes et qui se lancent dans la banqueroute frauduleuse de la démocratie : ça fait peu de monde. Le coup d'Etat, qui vise à ramener le fleuve dans son ancien cours et à faire perdurer l'archaïsme, est le même que celui qui avait en août 1991 menacé Gorbachev. Mais c'est un coup d'Etat qui a réussi. Pourquoi ?

Parce que l'armée fait alliance avec une base sociale plus large que celle plus haut évoquée. Des électeurs du FLN, peut-être la majorité des électeurs FFS acceptent le 11 janvier, à partir d'un raisonnement de courte vue : l'ancien ordre vaut mieux que les barbus. Quelques Algériens préfèrent l'immobilité à tout changement possible. De quelle base de masse dispose le pouvoir illégal de 1992 ? Il est impossible de répondre précisément. Estimons-la à 25 % des Algériens. Ce chiffre est une estimation maximale, ne nous trompons pas de société.

Une partie de ces 25 % appréhende les lendemains du scrutin. Vraiment, sincèrement. Cette peur s'organise au fil des jours au grand bonheur des généraux. Ainsi l'Association indépendante pour le triomphe des Droits des Femmes ne représente pas beaucoup de femmes, mais ces femmes se sont battues courageusement pour faire progresser leur vision libérale. Cette association adhère au CNSA et en donne les raisons, dont nous citons les premières :

« - *L'Algérie est en danger.*

- *C'est parce que nous refusons que les électeurs du FIS, 25 % de l'électorat, imposent à toute l'Algérie de basculer dans le Moyen Age.*

- *C'est parce que nous refusons que l'avenir de nos enfants soit confisqué par les tribunaux populaires du FIS.*

- *C'est parce que nous refusons que les femmes soient enterrées vivantes.*

- *C'est parce que nous refusons que l'Algérie devienne une immense prison, une immense maison de torture au nom d'un pouvoir théocratique. » [...]*⁶

L'Hebdo libéré publie une bande dessinée : « *Haram-kiri* ». On y voit un imam barbu s'exclamer : « *Makache l'Algérie !* » La dernière image montre une carte de la Méditerranée, le pays a disparu, remplacé par un « *golfe algérienne* » ; le fantasme du raz de marée fait retour.

Rachid Mimouni, au lendemain du putsch et pour le justifier : « *On annonçait l'instauration de tribunaux populaires pour juger les "mal-pensants", l'obligation pour les filles de porter le hidjab, l'interdiction de la mixité à l'école, la lapidation des femmes adultères, la mutilation des voleurs à la tire.* »⁷

⁶. EM, 2-01-1992.

⁷. *Le Quotidien de Paris*, 20-01-1992.

Un regard fort haineux

C'est beaucoup. Un reportage de Mme Hadjira Mehannèche est peut-être plus éclairant⁸. Elle a simplement visité le 26 un bureau de vote à Bab el-Oued. Elle y voit du désordre (quatre bureaux de vote dans une même salle exiguë), trop d'enfants « agglutinés » aux portes pour recommander à qui veut bien les écouter : « *voti 7* » (le numéro local du FIS). Des hommes portant barbes et *kamiss* « semblent surveiller » d'un œil inquisiteur. Ils la « *toisent d'un regard fort haineux* ». Des vieilles femmes seraient accompagnées à l'isoloir non par un enfant de leur famille qui les aiderait à voter, ce qui est légal, mais par toujours « *le même gosse* ». Un homme dit à un petit : « *Qui gagnera ?* » Le petit : « *Le 7 !* » « *Allahou Akbar* », s'écrient les amis du père. Mme Mehannèche d'écrire : « *Plus tard, j'apprends que le FIS a pratiquement remporté ce premier tour. Alors je repense à ce que j'ai vu et entendu dans cette école de Bab el-Oued... Alors, j'ai froid dans le dos.* »

Je propose ce reportage à l'attention, parce que j'y vois l'essentiel. Qu'y lit-on d'important pour discréditer le FIS ? Rien à vrai dire. Ils sont beaucoup à Bab el-Oued. Ça grouille un peu. C'est peuplé. Ils sont barbus... La crainte sourde, diffuse, le froid dans le dos devant une ambiance, un style. Mme Mehannèche n'aime pas voir cet enfant de quatre ans acquis au FIS ; si, au cours d'une soirée avec des amis, elle entendait un enfant de quatre ans dire « *Y sont pas beaux les barbus !* », ne sourirait-elle pas, ne serait-elle pas tentée de dire : « *Ah vraiment, la vérité sort de la bouche des enfants !* » Verrait-elle au moins que la structure des deux situations est parfaitement identique ? C'est peu probable, et il est douteux que des arguments de raison eussent pu modifier son impression. Il est très possible que des gens du FIS l'aient toisée avec haine ; elle dit avoir été reconnue comme journaliste (donc proche de la *houkouma*), sans doute est-elle habillée à l'occidentale. Hélas elle n'aime pas les barbus non plus, et les deux regards de haine se croisent en miroir. Le voit-elle ? Si on lui dit « *Vous aussi pratiquez la haine* », elle se récriera « *Moi ! Mais je suis une démocrate, avocate des Droits de l'Homme, je ne suis pas comme ces fascistes qui...* » Et si on fait remarquer à l'islamiste de Bab el-Oued : « *Ne portez-vous pas un regard de haine ?* », il s'exclamera : « *Comment voulez-vous que la haine me visite, je suis musulman ! Ce n'est pas comme ces apostats qui...* »

Les êtres humains sont prêts à souffrir beaucoup pour ne pas se savoir eux-mêmes. Et pourtant ! Mme Mehannèche est une femme certainement pleine de qualités et de cette magnifique générosité algérienne. L'homme du FIS sans doute aussi... Impasse.

La minorité courrait-elle des dangers avec la victoire du FIS ? Oui. Lesquels ?

Cohabitation

L'Assemblée eût dû composer avec le président, dans un cadre cohabitationniste. Hachani avait déclaré sans ambiguïté¹⁰ : « *Nous admettons, en tant que parti, les*

⁸. HL, 1 au 6-01-1992.

¹⁰. *Libération*, 7-01-1992.

règles de la Constitution. » La loi fondamentale de 1989 est démocratique, avec de fortes prérogatives du président de la République. Ce dernier peut refuser une loi votée par les députés. Si les députés adoptent une loi à la majorité renforcée des deux tiers, le président peut la soumettre au Conseil constitutionnel, qui peut souverainement la rejeter, si elle contredit la lettre de la Constitution : dans son article 28 par exemple, qui stipule l'égalité des citoyens devant la loi, « *sans que puisse prévaloir aucune discrimination pour cause de naissance, de race, de sexe, d'opinion ou de toute autre condition ou circonstance personnelle ou sociale.* » Dans son article 30 tout aussi bien, qui exige des institutions de la République qu'elles assurent l'égalité des droits et devoirs ; dans son article 35 : « *La liberté de conscience et la liberté d'opinion sont inviolables* », etc. La Constitution ne peut en aucune façon être modifiée par les députés, seul le président peut prendre l'initiative du processus. Le président nomme un gouvernement issu de la majorité, mais conserve la haute main sur l'Intérieur, la Défense, les Affaires étrangères. Il a droit de dissolution. L'élection présidentielle sera anticipée, Chadli l'a précisé, si le climat est absolument serein ; sinon elle aura lieu en décembre 1993.

Admettons pour l'instant que le FIS respecte la Constitution. C'est son intérêt. Hachani sait très bien qu'au moindre dérapage, c'est l'offensive de juin qui recommence, cette fois-ci sans échappatoire possible. Ainsi en jugent les observateurs qui conservent leur sang-froid. Tel Abed Charef¹¹ : « *Le chef du FIS, confronté pour la première fois à l'exercice de la responsabilité, se montre extrêmement prudent. Il est prêt à une coalition nationale et appelle à l'entraide de tous les Algériens. C'est loin des tribunaux populaires et de l'Etat islamique "ici et tout de suite" prôné par d'autres courants au sein même du FIS.* » Abed Charef imagine une intervention militaire en cas de dérapage, mais « *pour l'heure, il est peu probable qu'on entende des bruits de bottes. L'armée est trop légaliste[...].* »

Dangers pour la minorité

Quelles mesures le FIS pouvait-il faire passer qui nuisent à l'intérêt de la minorité ?

L'Algérie immense maison de torture ? Bien sûr que non. Liste de 486 personnes à égorger ?¹² Fantasma.

Fin de la mixité dans les lieux publics ? Le débat était certain. La revendication est populaire au-delà de l'électorat FIS. La mesure eût sans doute été adoptée. Compte tenu de la faiblesse des infrastructures algériennes (bus, écoles), on eût assisté à une belle pagaille. Notons qu'ici comme dans les autres domaines des mœurs publiques, la logique FIS est l'aboutissement d'une situation déjà établie ; on ne voit pas de femmes dans les cafés ; dans les écoles, la non-mixité est une règle non écrite.¹³

¹¹. *L'Observateur*, 1 au 7-01-1992.

¹². Rachid Boudjedra, op 30.

¹³. Cf. enquêtes d'AA, 18 au 24-10-1990.

L'obligation du *hidjab* ? Jamais le FIS n'a proposé une telle mesure, à aucun moment. Par contre l'obligation de la « *tenue décente* » eût été fermement rappelée ; ce qui pour certaines femmes signifiait des possibilités de brimades plus que désagréables.

L'interdiction du travail féminin, voire le licenciement des femmes au travail ? La majorité de l'encadrement FIS était hostile à de tels excès. De plus la Constitution s'y oppose, mais une Constitution s'interprète, donc la menace existait en théorie. Hachani : « *Le FIS n'empêchera pas les femmes de sortir et de travailler.* »¹⁴ Oui, mais à propos du travail féminin en conditions de mixité, vous Ali Belhadj vous montriez plus que réticent. Pour une femme en poste dans une banque, que croire ? Il fallait penser le pire, et admettre que, pour une minorité de femmes, les conditions de vie eussent pu changer fortement. Ce sont les craintes aiguës quant au statut de la femme qui ont constitué la principale raison de l'acceptation du putsch par nombre de démocrates français.

Nous faisons ici de la politique-fiction, personne ne peut sérieusement dire ce qui serait advenu, avec une Assemblée FIS, de la condition des femmes vivant sous le primat de la conscience libérale. C'est là toute la question. Le FIS n'a jamais rien précisé, préservant ainsi une cohésion que les démocrates eussent dû impérativement miner. Mais dans la courte histoire de la démocratie en Algérie, il n'y eut jamais de grand débat contradictoire. Toutes les parties le craignaient. Il eût fallu exiger du FIS des précisions contraignantes : le *hidjab*, obligatoire ou non ? Non, eût répondu Abassi. Mais alors, la robe, longue jusqu'où ? Les boucles d'oreilles, y aura-t-on droit ? Les ennuyer jusqu'à la fracture. Casser de l'incisif de la question la cohérence floue. Au lieu de quoi les futurs modernistes préféreront la dénonciation globale, se saisiront du propos le plus extrême qu'ils déclareront loi du FIS, alors qu'en réalité les choses étaient autrement complexes et différenciées.

Le FIS eût-il tenté de prohiber l'alcool ? Oui. Il était déjà interdit dans telle ou telle *wilaya*, la mesure eût pu être généralisée.

Des tribunaux populaires ? Non. Le FIS n'arrivait pas au pouvoir dans le feu d'une révolution. Mais une modification du code pénal pour aller vers la conformité avec la *charia* ? Des projets de lois eussent à coup sûr été déposés, la bataille avec le texte constitutionnel était certaine.

L'interdiction de la presse francophone ? Bien improbable, fort difficile, mais le désir du FIS première mouture d'en finir avec la francophonie, culture du colonialisme, n'est le sujet d'aucun doute. Certes, le FIS avait beaucoup évolué, s'était doté d'une presse en français (*El Forkane*). Certes, Hachani, qui est un francophone, avait ainsi défini les priorités du FIS¹⁵ : « *Le rétablissement de la confiance du peuple, l'instauration d'une véritable justice, l'assurance de la sécurité alimentaire, la garantie des libertés individuelles et collectives ainsi que la liberté de la presse en conformité avec nos constantes arabo-islamiques.* » Mais c'est bien dans ces derniers mots que le bât blesse : ils peuvent être lus de deux manières opposées. Ces constantes comprennent-elles la liberté ou la limitent-elles ? Flou.

¹⁴. AA, 2 au 8-01-1992.

¹⁵. EM, 30-12-1991.

47,5 %

Il y a donc risque d'un changement dommageable pour une minorité, en matière de mœurs publiques surtout, et surtout pour la partie féminine de cette minorité. D'autre part, les islamistes sont élus. Il faut bien qu'ils légifèrent, ils sont mandatés par la majorité. Une telle donne est-elle possible à affronter pour la minorité, avec les seuls moyens de la démocratie ?

Voulez-vous la démocratie pour les non-démocrates, nous disent les modernistes ? Avez-vous oublié la prise de pouvoir d'Hitler ? Hitler sera le plat tout spécialement servi aux Occidentaux. Avec une confusion. Car la culpabilité occidentale face aux crimes nazis vient de l'acceptation du viol des traités internationaux, puis culmine avec l'abandon de notre honneur à Munich (1938). Mais en 1933, que pouvait-on faire ? Quand un peuple décide massivement, comme ce fut le cas du peuple allemand, d'en finir avec la démocratie, la démocratie s'interrompt, dans tous les cas de figure. La seule arme, absolument la seule, pour la démocratie, c'est la démocratie. C'est la fragilité de la démocratie qui est sa force, ce consensus toujours à réaffirmer, jamais acquis, ce combat constant qui fortifie les hommes et enrichit les sociétés. C'est bien pourquoi la démocratie est une aventure passionnante.

Les islamistes représentent un peu plus de la moitié des suffrages exprimés, ce qui signifie tout autant qu'ils ne sont que la moitié de l'Algérie. 47,5 % , pour ce qui est du seul FIS. Ce qui rend la comparaison avec le nazisme ou l'Iran sans pertinence. A plusieurs reprises, la presse a rapporté des propos d'électeurs FIS : « *On va essayer avec le FIS. Si ça ne marche pas, on essaiera autre chose.* » Un journaliste commente un jour : que ces jeunes sont naïfs de tenir pareil raisonnement ! Le FIS va établir une dictature de fer sans la moindre possibilité de sortie ! Je crois que ces jeunes ne batifolaient point ici avec la naïveté. Tout au contraire ils savaient très bien qui avait fait roi le FIS, et qui pouvait le défaire. Hachani et le *Majliss* le savaient parfaitement aussi. Ils avaient partie fort serrée à jouer, entre la satisfaction à apporter à leur électorat, et la nécessité du sans-faute constitutionnel face à l'armée.

Comment les islamistes pouvaient-ils établir une dictature de fer, et pour des siècles, comme l'ont affirmé tant de modernistes ? En ne respectant pas la Constitution et la cohabitation. Ils ne sont pas démocrates, donc vont utiliser la rue contre les institutions. S'ils appellent à une manifestation monstre pour des présidentielles anticipées par exemple, tout va vaciller...

Pourquoi cela, ont répondu les démocrates ? Ne sommes-nous pas là, nous aussi ?

L'écharpe de M. Hocine Aït-Ahmed

Le dirigeant du FFS, M. Hocine Aït-Ahmed, a appelé au lendemain du scrutin à une manifestation pour défendre la démocratie. Le 2 janvier se déploie en Alger un des plus puissants rassemblements d'hommes et de femmes depuis l'Indépendance. Nous avons fait la démonstration que la démocratie sera défendue, explique M. Aït-Ahmed, qui salue la foule de son écharpe, depuis un balcon de l'hôtel Es Safir. Il faut aller au second tour, conclut-il, poursuivons le processus, la démocratie se construit dans

l'apprentissage, contre toute dérive intégriste nous serons présents, et l'armée aussi si la Constitution est menacée. Un militant des libertés de vieille cuvée, M. Arezki Aït-Larbi, ex-prisonnier politique du FLN, insiste en des articles denses au verbe clair¹⁶ : les islamistes se disent prêts à mourir pour l'Islam, nous le sommes aussi pour la démocratie, battons-nous, aidons notre peuple à apprendre. « *Les vellétés putschistes des pleureuses qui appellent de leurs vœux un miracle militaire* » sont dictées par des plans de carrière personnelle. Si une dictature militaire s'imposait, le pays deviendrait « *une immense caserne* ».

Lahouari Addi produit le 6 janvier une analyse¹⁷ qui fera couler beaucoup d'encre, des mois plus tard, lorsqu'un certain nombre de modernistes devineront dans quelle impasse s'enlise l'Algérie militarisée. Il explique que la contradiction éclatera, une fois le FIS aux affaires, entre sa légitimation religieuse et sa gestion forcément laïque des dossiers, que l'accession du FIS aux responsabilités permettra une dissociation du politique et du religieux dans l'imaginaire des Algériens, qu'une vaste décantation est en cours. « [...] *l'avènement du FIS n'est pas une catastrophe, car il est parfois des "régressions fécondes" dans l'histoire d'un pays.* »

L'armée n'avait du bout des lèvres accepté la démocratie que pour présenter bon visage aux bailleurs de fonds et endormir les mécontents de discours *boulitiques*. Le seul scénario autorisé était une défaite du FIS, et le pouvoir civil dévolu pour la sous-traitance à une marionnette du clan, Moussa Hadj en place de Hadj Moussa. Mais que rien ne soit touché du vrai pouvoir, occulte, de sa haute hiérarchie, et rien de la répartition de la rente. Avec le FIS, face ou avec le FLN et le FFS, c'est l'autogestion de l'Algérie par elle-même qui se dessinait.

Les questions d'argent ne sont pas l'essentiel pour les décideurs du 11 janvier. Chez les militaires, chez les prébendiers du CNSA comme chez les journalistes officiels, il s'agit de défendre une vision du monde, « *notre Algérie* » comme ils disent. Celle qu'ils ont mis en place il y a trente ans et qu'ils ne céderont jamais. Même au prix du sang. Ils tiennent l'Algérie, l'ont jetée dans l'échec, mais ne la lâcheront qu'avec la mort. Le petit peuple islamiste de la seconde génération l'a parfaitement compris au lendemain du putsch : « *Ils ne sont pas éternels, ils mourront un jour...* »

Les Algériens qui ont espéré un coup d'Etat en avaient le droit, il n'y a aucun jugement moral à porter. On a le droit d'avoir peur. Chacun se défend comme il le peut dans cette vie. Mais Rachid Boudjedra nous dit de la minorité putschiste qu'elle est « *une conscience douloureuse capable d'affronter tous les périls. Des gens prêts à se battre, [...]* »²⁰. C'est se tromper soi-même. Le courage n'était pas dans l'appel à l'armée, mais chez Aït-Ahmed, Hamrouche et Hachani. Ces trois hommes sont aussi trois générations successives de la neuve Algérie. Encore moins Boudjedra peut-il revendiquer pour la minorité l'appellation de « *vrai pays* ». Le vrai pays, c'est la minorité et la majorité.

¹⁶. Cf. "Modernité: *alayha nahya alayha namout*", HL 8-01-1992.

¹⁷. in *Libération*, puis in EW.

²⁰. op 30.

Contrepoint

Pourquoi ne pas dire, en contrepoint de mon discours, que les communistes, qui ne sont aujourd'hui que bien petite escouade, s'élancèrent avec foi dans la Révolution agraire, pour écrire une page de belle sincérité et d'un gros amour vrai de la nouvelle Algérie ?

Le Premier ministre Sid-Ahmed Ghazali, dans les moments où il avouait, hélas toujours devant de petites assemblées, jamais à la télévision, qu'il était dans l'impasse et l'impossibilité de la réforme, s'ouvrait, et à voix basse montrait avec éclat la concision de sa compréhension, aidé de la séduction calme du vrai pédagogue.

Gardons-nous également de considérer les généraux comme des tyranneaux assoiffés d'or. Ils ont vu les démocrates crier « *démocratie !* », les islamistes « *daoula islamiya !* », tout cela ne semblait pas faire bon ménage, ils ont mis tout le monde d'accord par K.O. Il est une règle non écrite du monde arabe : quand on a le pouvoir, on ne le lâche pas. On est en droit d'espérer que ça change, pour que l'Algérie, en s'auto-organisant, affronte ses problèmes. Les généraux, dont la puissance est l'argument maître, exigent donc de la démocratie qu'elle soit plus forte qu'eux. Pourquoi pas ? Dans toute société humaine, l'ensemble des paramètres, culturels, politiques, économiques, sociaux, sont solidaires les uns des autres pour figurer l'équilibre global. L'acte des généraux ne peut être considéré négativement en rationalité qu'à la condition de penser les islamistes et les démocrates capables de proposer une autre donne de l'ensemble des cartes.

Le 11 janvier est l'histoire d'un débat qui n'a pas eu lieu. Islamistes et anti-islamistes se sont diabolisés mutuellement. Diabolisation veut dire ignorance. Chacun a désiré ignorer le poids de l'autre. Les islamistes n'ont vu dans les « *mécréants* » qu'un infime groupe prédateur : l'Islam ne s'imposait-il pas tout naturellement ? Les anti-islamistes occupent leur existence à se faire croire que l'islamisme est éphémère, conjoncturel, et déjà mort. Les résultats du 26 décembre, qui auraient dû constituer un rappel solennel du réel, ont été immédiatement niés par les modernistes. Le débat n'avait pas eu lieu, et tout à coup, il était trop tard.

Et pourtant, que les chances étaient grandes !

A l'heure de la répression de masse, des plumitifs du modernisme écriront : « *Après le 26 décembre, on n'entendait que le mot djihad dans les mosquées !* » Faux, archi-faux. On n'entendait que le mot *sabr*, c'est-à-dire patience, constance. Pendant que les islamistes guidés par Abdelkader Hachani arpentaient à vives enjambées les voies du légalisme, un extrémisme imprévu, la passion moderniste, effondra toutes les chances du salutaire débat²¹. Ceux qui ont suivi jour après jour les trois années de la démocratie

²¹ Avant ces événements, nous parlant du monde arabe, Burhan Ghalioun notait : "L'intégrisme islamique trouve son répondant dans un intégrisme anti-islamique de plus en plus virulent que le Monde arabe découvre pour la première fois à son grand étonnement. Cet intégrisme sert en effet comme base de ralliement, ou plutôt de dépassement des oppositions, contradictions et conflits divisant traditionnellement cette élite moderniste." Op 40.

algérienne savent que le déploiement de la passion courut en Algérie les lignes courbes d'une double hyperbole, parfaitement inversées et parfaitement symétriques.

- Camp anti-islamiste : jusqu'en juin 1991, démocratie, argumentation anti-totalitaire, en faveur d'un moindre accaparement de la société par le champ religieux (laïcisme soft), propositions, confiance. Juin : amoindrissement de l'engagement démocratique, critiques assourdies des exactions militaires, autorisation à la myopie face au pays réel. 26 décembre : refus, satanisation de Hachani. 11 janvier : point de départ de l'excitation maximale, hystérisation à outrance, fermeture à la vérité (Iran, etc.).

- Camp islamiste : après octobre, prêches de la virulence, étiquetage *kofr* du FLN, scandalisation des mœurs, etc. Juin : inaptitude à débrouiller l'écheveau Islam-démocratie, propositions de sens opposés. 26 décembre : *Sabr*, cohabitation, garanties. Après le 11 janvier : sérénité, langage démocratique, ton modéré, appels à la reconnaissance internationale du choix du peuple.

Cinquante cinquante

Une notation, encore. J'ai eu l'honneur d'avoir été élu à la responsabilité syndicale dans mon usine. J'ai pu observer les effets d'une loi de la vie en société.

L'assemblée des travailleurs décide de voter la grève. 70 % sont pour, 30 % contre. On peut donc penser que 70 % des salariés vont faire la grève, avec leur 100 % d'énergie, pendant que les 30 % ne vont rien faire du tout, et dépenseront 0 % d'énergie. Ça ne se passe pas du tout comme ça. Les 70 % organisent la grève avec 70 % d'énergie. Ils défendent réellement face au patron, qu'ils en soient conscients ou non, 70 % du programme revendicatif, négocient avec 70 % d'audace.

Si, quelques jours plus tard, la poursuite de la grève est votée par 55 % d'opinions favorables, n'importe quel délégué syndical sait qu'il faut conclure l'affaire au plus tôt, que dans les 48 heures les choses seront dites, et qu'il ne s'agit plus que d'arracher *au finish* l'avantage purement symbolique qui permettra de reprendre le travail la tête haute.

Le leader syndical serait-il animé d'un grand courage et d'une vision jusqu'au-boutiste, il doit constater, dans les faits, même s'il n'est pas démocrate, et au grand dam de son volontarisme, que ses objectifs sont atténués par quelque chose d'incassable, qui est le poids réel de son possible, rendu lisible dans la précision du chiffre mathématique.

Les modernistes apprendront cette loi dans la douleur. Car ils pourront « restaurer l'autorité de l'Etat » en faisant hurler dans les soirs d'Alger les sirènes des voitures des *ninjas*. Mais ils ne pourront, puisqu'ils sont poignée, diriger les Algériens et les amener à un mouvement quelconque.

Les islamistes du FIS, mandatés par 47,5 pour cent des Algériens, eussent nécessairement gouverné au centre.

Quel qu'ait été leur désir initial. Non qu'ils eussent regardé les yeux mouillés leur faible score pour s'attendrir soudain, de probité candide et vêtus de lin blanc, sur les charmes de la démocratie. Mais parce qu'ils eussent été contraints par une loi, mathématiquement formalisée, inhérente à la démocratie, et qui est aussi peu contournable par la volonté que la loi de la gravitation universelle.

Le temps au temps

Quand un journaliste français demandait à M. Mouloud Hamrouche, quelques jours avant la date fatale, si l'armée ne serait pas tentée par l'intervention, cet homme de consensus écartait cette ombre d'un geste de la main : « *Il faut donner du temps au temps.* »²² Le temps n'a pas été donné au débat. Tirons-en la conclusion réaliste : le temps de la cohabitation entre Algériens n'était pas venu. La preuve en a été administrée dans le réel. Si la société avait fortement désiré la poursuite du processus engagé au lendemain d'octobre, elle l'eût montré. Imaginons, le 12 janvier, un immense *sit-in* pacifique de centaines de milliers de citoyens dans les grandes artères. C'est type de situation très difficile à gérer pour des hommes de blindés. On ne l'a pas vu. Les hommes politiques démocrates ont blâmé, des jeunes, d'abord abasourdis, vont réengager l'*intifadha*, mais la population haussera les épaules. Depuis trente ans, ils votent pour de faux, depuis trente ans hommes de pouvoir et généraux se cooptent loin du regard de la société. Le coup d'Etat apparut aux Algériens porté par la rigueur du *Fatum*. La résignation a noyé les cœurs, l'inertie a bousculé les volontés. Le 11 janvier est un bond en avant dans l'immobilisme et la passivité, ces fléaux de l'Algérie.

Le 15 janvier, laminé par l'amertume et la honte, un journaliste démocrate, M. El Kadi Ihsane, s'écrie : « *Un autre FIS que celui qui jouera loyalement le jeu des institutions républicaines n'a aucun avenir politique significatif en Algérie. Une expérience gouvernementale du FIS sous Chadli aurait eu cet incommensurable avantage de le démontrer une fois pour toutes. [...] L'Algérie était et reste prête pour la démocratie. Toute la démocratie. Ceux qui voulaient la tuer parce que kofr n'avaient par les moyens institutionnels pour le faire en gouvernant. Ils n'avaient pas aussi le nombre qui étouffe un pays comme le nôtre.* »²³

C'est trop tard. Le débat de société entre islamistes et démocrates, dont la nécessité est impérieuse, a été empêché.

Le représentant du FIS pour la France me dira plus tard : « *Rendez-vous compte du chemin que nous avons parcouru en trois ans. Trois ans, et nous étions mandatés pour la responsabilité gouvernementale ! Comme tout est allé vite !* » C'est vrai, et M. Hamrouche a toujours raison : il faut donner du temps au temps. L'Algérie n'a pas échappé à la régression. Il faut croire que c'était écrit. Pourquoi cette régression ne serait-elle pas féconde ?

²². *Libération*, 28 et 29-12-1991.

²³. "Vérités bananières", *L'Observateur*, 15 au 21-01-1992.

Démocratie

Votre présence ne me quitte pas, Cheikh Ali Belhadj. Vous n'aimez pas la démocratie, et avez répété : nous, nous avons la *choura* (la consultation). Les francophones ont opposé à ce mot gloussements de mépris et mines condescendantes. Grand dommage. La *choura* est tout de même un concept d'Islam, et pèse quatorze siècles. Puisqu'elle s'était peu pratiquée dans l'histoire de l'Islam, c'était belle idée d'en proposer la renaissance. On aurait pu vous demander de préciser comment vous la voyiez, cette *choura*, quelles formes organisationnelles elle pouvait revêtir en Algérie. A Médine, du temps de votre Prophète, la *choura* était simple à pratiquer, les Aws, les Khazraj, les Immigrés étaient dirigés par des chefs de clan incontestés. L'Algérie contemporaine et citadine, c'est plus compliqué. Si le débat contradictoire s'était tenu, les islamistes auraient dû répondre par oui ou par non à la forme élective, à sa régularité, c'est-à-dire à la question de l'alternance. Comme ce débat eût été précieux ! Le verra-t-on dans l'avenir ?

Qui gagne, au soir du 11 janvier ? Les généraux et la poignée moderniste, en apparence. Les vrais vainqueurs sont l'islamisme algérien et la Démocratie.

Pourquoi la Démocratie plutôt que la démocratie ?

Parce que la démocratie comme forme concrète d'organisation politique reste pour l'heure un OVNI, une forme étrangère qui suscite peu l'enthousiasme²⁵. La conversion du FLN à la démocratie est récente, sa base ne connaît encore que les vieilles pratiques, au mieux consensuelles, au pire bureaucratiques. Nombre de Kabyles de l'électorat FFS votent davantage pour la préservation de leur autonomie qu'animés du désir de voir l'Algérie gouvernée par des représentants de sa majorité.

La démocratie exista pourtant trois années. Elle fut surtout, et c'est ici Monsieur le président de la République Chadli Bendjedid et Monsieur le Premier ministre Mouloud Hamrouche qu'il faut saluer, un espace. Elle a été la date de la liberté, comme posée d'un trait définitif sur un calendrier algérien qu'on aurait oublié, prometteuse désinvolture, de décrocher du mur.

Mais je propose aux islamistes de nous obliger à voir une entité abstraite, une sorte de présence muette, une dame blanche qui s'est campée sur le sol algérien. Porteuse d'une question unique, de la Question politique première et incontournable pour éviter l'abîme : « *Voulez-vous, Algériens, vivre ensemble ?* »

²⁵ Cf. ces mots des jeunes d'octobre relevés par Naget Khadda et Monique Gadant, in op 59 :

"ma bghina la zabda wa la fefel

lakin bghira zaim fhel"

(Nous ne voulons ni beurre ni poivre,

mais un chef intelligent et fort).

Cf. aussi Hocine Benkheira, à propos d'octobre également, op 59 : "*Le discours de justice cache soigneusement que la condition, pour que tous soient égaux, est que tous soient « dominés par un chef » (Freud). L'exigence de justice ne va pas sans penchant pour l'autoritarisme.*"

J'appelle ce sphynx, cette entité : Démocratie. Et chaque fois qu'un acteur du drame algérien a voulu éviter cette dame blanche, il lui tournait le dos, et à nouveau la voyait face à lui, toujours plus muette, toujours plus insistante.

C'est cette présence de la Question qui vous travailla si fort, Cheikh Ali, que vous nous en avez laissé l'imprescriptible aveu, c'est cette présence qui en juin bouleversa votre destinée, puisqu'à ne savoir pas répondre, vous avez dû vous mettre hors jeu et nous quitter provisoirement.

C'est à cette Question que fièrement les démocrates, dans les quinze dernières journées de la démocratie, ont répondu : « *Oui !* » C'est aux côtés de cette dame blanche que ce sont rangés avec une constance sans faille les Réformateurs du FLN.

Pendant ces quinze dernières journées, la Démocratie a pressé le pas derrière Abdelkader Hachani, lui a vrillé le cœur, lui a fouaillé l'âme. Et quelle que soit la réponse ultérieure qu'il lui donnera, jamais cet homme de compétence et de courage ne pourra oublier l'impérieux de la Question qui ces jours-là fut son accompagnatrice obligée.

La Démocratie, devant qui les modernistes de la répudiation ont rugi : « *Non !* », mord déjà leur âme renégate, et les blesse comme mâchoires d'un piège pour renards qui s'appelle le remords.

Demain, quand les blindés fatigués de sang retourneront dans les casernes, quand l'heure sonnera de l'autodétermination, quand islamistes et démocrates se retrouveront face à face, inévitablement, la Démocratie s'invitera d'elle-même, pour poser à nouveau sa Question : « *Voulez-vous vivre ensemble ?* »

En ces temps de glace, la Démocratie se dresse toujours fière sur les hauteurs d'Alger. De son exigeant promontoire, elle pose sur toutes les Algériennes et tous les Algériens un regard parfaitement égal. Il est inutile de l'interpeller, elle ne répond jamais. Elle n'est que Question. Toujours plus altière, toujours plus pressante, elle arme sa flèche d'éthique d'une pointe sans possible échappe :

« *M'aimez-vous ?* »

11 janvier, regard 3

XIV - Les quinze journées brûlantes de la République

Avant ou après ?

Je m'attarde sur ce coup d'Etat, pour discuter un point d'importance. Acceptons l'hypothèse moderniste : l'armée est intervenue pour protéger la démocratie, éviter à l'Algérie la main de fer intégriste. Dans ce cas, pourquoi est-elle intervenue avant le second tour des législatives ? Et non après, c'est-à-dire au moment de la première menace du FIS contre les libertés ?

La chose a été peu remuée par la presse algérienne. Il est vrai qu'une fois les chars dans les rues, la question devenait scolastique. Elle n'est pas petite pourtant. Car enfin, l'espace démocratique n'a pas été bafoué par les islamistes, mais effacé par les militaires. Ca pèse lourd. Me semble-t-il.

Imaginons le pire. Le premier souci du FIS est l'application de la *charia* et l'amputation de la main du voleur. Les députés FIS votent la loi. M. Aït-Ahmed veut s'adresser à l'Assemblée, mais le chahut couvre sa voix. Le président Chadli siffle en regardant les nuages. Le Conseil constitutionnel oublie de se réunir. Un tribunal populaire prononce la sentence abhorrée. A l'instant de son exécution, l'armée intervient : « *Un poignet coupé, l'Algérie ne l'accepte pas.* » L'armée algérienne aurait au moins joui du prestige international. C'était Zorro.

« *L'armée devait prendre le pouvoir avant le second tour, parce qu'après, c'eût été la guerre civile.* » Le FIS disposait de la majorité à l'Assemblée, et la première chose qui lui venait à l'esprit, c'est de dresser des barricades. On les prend vraiment pour des imbéciles. Mais admettons : Nezzar brise la première tentative insurrectionnelle, celle-ci dûment constatée par la société et les médias.

« *Oui, mais les islamistes auraient eu des armes en abondance.* » Comment cela ? Il n'y a pas d'armes au siège de l'APN. N'ayant regard ni sur la Défense, ni sur les Affaires étrangères, comment les députés islamistes auraient-ils pu armer leurs troupes ? Par fraude, en soustrayant des fusils des casernes avec l'aide de complices. Avec Nezzar au sommet de l'Etat ? Cela n'eût pas manqué d'être immédiatement remarqué, dénoncé. L'illégalisme du FIS devenait flagrant, et la riposte fondée en droit.

Quelle curieuse idée tout de même que d'imaginer les islamistes s'engager dans la lutte armée au moment de former un gouvernement. Si Hachani avait voulu la guerre, il en eût pris la décision plus tôt comme l'avait fait le groupe extrémiste de Guemmar. La suite des événements prouvera que le FIS ne disposait pas de stocks d'armes. Ceux qui

se lanceront dans le *djihad* contre la junte tueront souvent des policiers à l'arme blanche pour leur dérober leur arme de service.

Que d'hypocrisie, et quelle joie d'entendre, des mois après le putsch, dans cette pleine nuit que fut 1992, un *moudjahid* de poids, M. Lamine Khène, s'insurger publiquement contre cette farce. Si guerre civile il y avait eu, elle aurait été déclenchée par le camp minoritaire. Or le camp minoritaire avait précisément l'armée pour le protéger en cas de dépassement FIS.

« *Il y aurait eu des affrontements en Kabylie.* »

Comment ? Imaginons que la Kabylie attaque la première. Est-ce vraisemblable ? Qui donc, au fait, est patron de la Kabylie ? Depuis le 27 décembre, aucun doute n'est plus permis : c'est Hocine Aït-Ahmed. Or Aït-Ahmed, après l'immense manifestation du 2 janvier, s'est clairement prononcé en faveur de la poursuite du processus. Plus aucune illusion n'était pourtant permise : le FIS aurait disposé de la majorité absolue, le FFS ne pouvait compter au mieux que 10 % des députés. Prend-on l'ancien patron de l'O.S.¹ pour un enfant de chœur ? Cheikh Mohamed Saïd avait parlé en berbère. M. Aït-Ahmed est doué d'une ouïe fine. M. Aït-Ahmed avait assuré, parmi ses multiples tâches, le rôle qui est assigné à tout patron de la Kabylie depuis deux ou trois millénaires : la préservation de l'autonomie relative de sa province face aux pouvoirs se succédant dans la plaine. M. Aït-Ahmed et le FFS étaient parfaitement installés pour éviter tout débordement kabyle.

Imaginons que le FIS décide d'attaquer les Berbères. Il interdit par exemple, mettons le diable avec nous, le parler berbère. Là aussi, le délit est constitué par les islamistes. On suppose que depuis les municipales au moins, et le constat public d'une méfiance mutuelle entre Berbères et islamistes, l'armée dispose d'un plan kabyle, avec cartes d'état-major précises. Quel que soit le scénario imaginé, l'armée est en état d'alerte à partir du 16 janvier et prévient toute tentative de viol de la Constitution par le FIS.

Un dernier argument m'a arrêté plus longtemps. « *L'armée ne pouvait intervenir après le second tour, parce qu'elle aurait été décapitée par un accord secret entre Hachani et Chadli qui prévoyait le limogeage de Nezzar.* »

Une rencontre secrète au sommet a-t-elle pu se tenir, pour définir les termes de la cohabitation ? C'est possible². Hachani aurait-il pu y réclamer la tête de Nezzar en échange d'un code de bonne conduite préservant le Président ? Admettons-le. Dans cette hypothèse, il s'agit de tourner la page de juin. Aux yeux de Hachani (comme aux miens) Nezzar est l'agresseur en juin. Aux yeux de Chadli, la satisfaction donnée à Hachani permettait le report *sine die* de la libération de Abassi et Belhadj. La page tournée permettait à Chadli de peser dans la coupure de l'attache entre le *salafisme* et la *Djez'ara*.

¹ Après Mohamed Belouizdad, et avant Ahmed Ben Bella, Hocine Aït-Ahmed fut le chef national de l'Organisation spéciale, créée en 1947 pour préparer la lutte d'indépendance. Cf Mahfoud Kaddache, *Histoire du Nationalisme algérien, 1919-1951*, SNED, Alger.

² Les deux parties ont démenti.

Dans ce cas Nezzar et Lamari eussent été remplacés par des officiers républicains choisis dans le vivier de généraux et colonels dont dispose l'armée, et parfaitement à même de défendre la Constitution sur ordre de Chadli.

Mais revenons à l'hypothèse moderniste : si Nezzar saute, l'armée est décapitée. Elle bascule, activement ou passivement, dans « *l'intégrisme* ». Nezzar parti, l'armée ne peut plus répondre à son obligation constitutionnelle de défense des libertés. Chadli Bendjedid est dans ce cas complice. « *Chadli aurait basculé.* »³

C'est curieux. Toute la politique de Chadli a été la préservation de l'équilibre. Il s'est toujours, on le lui a assez reproché, appuyé tantôt sur une force, tantôt sur une autre, en corrigeant sans cesse l'équilibre des deux plateaux de la balance. Chadli était un centriste. Si l'un des deux plateaux de la balance vient à disparaître, il n'y a plus de Chadli. On l'a bien vu le 11 janvier : le FIS et la société civile hors-la-loi, Chadli n'existe plus. De même, si l'armée était passée dans le camp islamiste, Chadli n'existait plus. C'est ne rien comprendre à cet homme que de l'imaginer continuer à occuper un créneau politique en perdant son statut d'arbitre. Les modernistes qui nous peignent un Chadli soumis au FIS n'ont cessé par ailleurs de nous le présenter maladivement cramponné à son fauteuil présidentiel. Se serait-il dans ce cas dessaisi, sans discuter, de l'outil essentiel de son pouvoir, l'armée ? Ou imagine-t-on un Chadli soudainement converti aux charmes islamistes, par la grâce magique d'un chiffre de 47,5 % ? Se découvrant tout à coup la vocation tardive de Calife de la *Oumma* islamique ? Ou veut-on voir Hachani, qui publiquement marchait sur des œufs, se métamorphosant dans le bureau de Chadli en dictateur mugissant ? Et le président signant n'importe quoi, frémissant de terreur devant le double jeu ?

Si tel complot s'était noué, Nezzar par hypothèse en aurait eu bruit, puisqu'il est intervenu le 11 janvier pour le déjouer. Eût-il été démocrate, il eût informé la presse du complot. Cela eût-il été, les conversations en Algérie eussent été animées ! Si Hachani désirait toujours le gouvernement, il eût dû promptement démentir la conspiration et donner publiquement des gages à Nezzar, en ravalant sa salive. Nezzar conservait son poste, avait installé la Nation dans l'alerte, et ménagé la possibilité d'ingérence au premier dépassement.

Oublions ici les hypothèses baroques et les complots inexistantes. **L'armée a frappé avant le second tour, parce qu'elle n'aurait pas pu le faire après.** Parce qu'après elle aurait dû heurter de front un vaste consensus légaliste. Elle n'est pas intervenue, tel Zorro, au premier poignet coupé, parce qu'elle savait que de poignet coupé, justement, il n'y aurait pas.

Un consensus pour continuer

Regardez avec moi, Cheikh Ali.

La situation s'éclaircissait jour après jour. Après les appels à la violence du Dr Sadi des 29 et 30 décembre, personne n'est descendu dans la rue. Le 2 janvier, beaucoup de

³. Pour le Dr Sadi, Chadli, c'est "Pétain".

démocrates sont dans la rue, et Aït-Ahmed dit : on continue. Le FLN dit : on continue. Hachani continue aussi. Ces positions communes font divorce d'avec l'émoi de Sadi et la passion de Guemmar. L'opposition est patente entre les deux attitudes. Face à Sadi et aux fous de Guemmar s'est constituée une coalition représentative de l'immense majorité de l'électorat dont le programme est l'instauration d'un parlement.

Aux yeux d'un homme du poids de Mehri, les islamistes sont des jeunes, fougueux, excessifs, idéalistes, beaucoup plus que haineux ou fascistes. Hachani a choisi les voies de la compétence et de la responsabilité légalistes, parce que cette audace ne lui semblait nullement contrarier les certitudes de sa foi. Mohamed Saïd l'a dénié, mais il s'agit bien d'un FIS bis, dégagé des hésitations de juin. Aït-Ahmed apporte l'accord kabyle et l'exigence démocrate.

Les cris d'orfraie des rapaces nous ont couvert de leur stridence le pas très magnifique qu'accomplissait le Grand pays : un consensus calme, serein, responsable se dessinait enfin pour que les affaires algériennes soient administrées par les Algériens. Le FIS, représentant la sensibilité de la neuve génération, prenait le relais du vieux FLN, avec l'accord et l'aide du FLN, et sous surveillance démocrate d'un « historique » sans tache.

Le concentré de l'intelligence de la société civile : *Djez'ara* + Réformateurs FLN + FFS (+ Hamas/En Nahda + Indépendants + *sanafirs*) s'apprêtait à contourner l'armée pour se proposer l'autodétermination de l'Algérie, avec l'aval du président Bendjedid, qui depuis le trauma d'octobre ne poursuivait qu'un but : la remise du pouvoir à la société civile.

Un des atouts clés de cette « coalition pour continuer » était l'enracinement profond de ses composantes dans le tissu sociétal. Le FLN groupe la masse des cadres de la période qui s'achève. Le FFS tient une région sensible et la minorité démocrate de l'opinion. Le superbe maillage des couches populaires réalisé par le FIS garantit que les appels au calme seront puissamment relayés. L'ex-URSS, après le bris du communisme, n'a pas eu cette chance organisationnelle.

Le « consensus pour continuer » n'était peut-être pas la démocratie réalisée dans la totalité des canons qui président à sa définition historicisée par le Premier monde. Mais c'était du vivre-ensemble, c'est-à-dire le fondement d'intelligence, le vrai ontologique de la démocratie⁴.

La passion du Dr Sadi

Le Dr Sadi a tenté de semer l'affolement avec ses histoires d'occupation de places publiques et d'aérodromes. Il a pris une place déterminante dans la mise en scène de la panique. L'hypothèse d'une grande coalition islamo-démocrate-pacifique fait entendre sa volte-face de l'entre deux tours et sa gestion banqueroutière de la démocratie.

⁴. "Ce qui est en jeu aujourd'hui, au-delà des partis, au-delà des clivages les plus naturels, au-delà des oppositions les plus légitimes, n'est rien moins que notre désir de vivre ensemble, désir gravement mis en péril." Zoheir Rouis, président du PRA-Immigration, lettre à l'auteur, très symboliquement datée (27-12-1992).

Le Dr Sadi apprit effaré le score miséreux de son RCD. Mécompte plus cuisant encore, sa Kabylie si choyée se détournait de lui. Vingt-cinq fois, les candidats de Aït-Ahmed l'avaient expédié dans les cordes. Tout au plus pouvait-il espérer du second tour un seul député, pire que rien. Il s'était colleté les années FLN, les procès, la prison, et Aït, ce touriste⁵ lui piquait ses vallées et ses crêtes. L'ennemi intime avait boycotté les municipales, paraissait maintenant sur les balcons de la République, et lui Sadi était enfermé dans les mairies. Il ne lui restait pour tout devenir qu'à planifier le ramassage des ordures de Tizi. Pour des citoyens qui venaient de lui donner la gifle de sa vie. A qui pendant vingt ans il avait parlé berbère, et qui votaient algérien. Il entendit que Aït avait réussi la paix kabyle avec le FIS. Il entendit que Aït réussissait le coup majeur raté en 1963 : apporter la Kabylie et la démocratie dans la corbeille de la conciliation générale. Il comprit que tous parlementeraient, pendant qu'il se morfondrait sur le Col des Genêts à fixer hagar le minuit de sa destinée. Il saisit que la paix le cernait, l'exilait. Faire allégeance au marabout⁶ lui étant plus odieux que mourir, il haït la paix, la démocratie, et ce peuple qui méprisait son ambition. Privé d'atouts, il jeta toute sa mise sur l'armée, et courut sus à sa société.

Ainsi l'homme se retrouva-t-il aux côtés de l'archaïsme communiste et de l'archaïsme boumedieniste. Le Dr Sadi ne vit pas qu'il n'était Prix d'excellence européenne que dans la mesure exacte où il n'était pas Prix d'excellence algérienne. Les Européens priment ceux qui leur ressemblent, mais ceux qui leur ressemblent ne comprennent pas la société algérienne. Comprendre, c'est *cum-prehendere*, prendre avec. Le Dr Sadi n'a pas pris avec lui sa société, et c'est là tout son problème politique. Son ambition est légitime, de même qu'est riche de prospective l'idée de regarder les sociétés du Premier monde pour proposer le progrès en Algérie. Encore fallait-il trouver, pour que la démarche soit entendue, mille articulations concrètes, algériennes, car répéter « *Nous sommes modernes !* » ne sert de rien.

Un an après le putsch, le Dr Sadi allait répétant : il ne faut pas à l'Algérie un pouvoir légitime, mais un pouvoir crédible. Hélas, même dans l'érection mégalomane, la crédibilité n'est pas une qualité qu'on puisse s'attribuer soi-même. Ce sont toujours les autres qui en décident. Comment un pouvoir pourrait-il être crédible, s'il n'est légitime ? Et quelle légitimité possible en Algérie, hors la démocratie ? L'Algérie n'a point de roi, ni Juan Carlos, ni Mohammed V. Elle n'a que son peuple. Saïd Sadi espérait son brevet de crédibilité des seules mains de Nezzar, a agité un désir de reconnaissance par un père imaginaire, comme je l'ai dit de vous en juin, Cheikh Ali. Mais lui n'a point choisi pas la voie de la tragédie personnelle, mais celle de la tragédie pour son pays.

Un bien gros bébé

Pendant ses quinze dernières journées, du 26 décembre au 11 janvier, l'espace démocratique algérien a vu naître un bien gros bébé. Les islamistes gagnaient certes la majorité des députés, mais le bébé, lui, avait un nom : consensus islamo-démocrate. Contre la violence, pour continuer dans la voie de l'autodétermination. Islamo-démocrate, deux pôles, deux mots, avec entre les deux le tiret qui sépare et qui réunit.

⁵. Le Dr Sadi a dit de M. Aït-Ahmed qu'il faisait "depuis trente ans du tourisme politique en Algérie".

⁶. M. Aït-Ahmed est d'origine maraboutique.

Ce bébé était bien nouveau et bien imprévu. La grossesse de sa mère, l'Algérie, les contractions de son travail avaient été aperçues de tous. Mais, comme le pauvre Zayd, ce bébé n'a pas été reconnu par son père, et donc ne pouvait que mourir.

La paternité revenait aux partis algériens représentatifs. Hachani a eu beau s'adapter à la vitesse de la lumière, il ne disposait dans ses cartons que de l'ancien plan, *daoula islamiya*, qui offrait peu de repères pour la nouvelle aventure. Rappelez-vous vos paroles, Cheikh Ali : « *Si le parlement à venir ne respecte pas l'Islam, nous le mépriserons, ce sera l'ordre du peuple, l'ordre de la rue !* »⁷ Ces mots déjà anciens collaient toujours aux basques de Hachani. Nezzar les avait entendus, et en reprit la leçon pour son compte : le parlement ne lui plaisait pas, il a occupé la rue.

Les démocrates ont agi avec la qualité native de la démocratie : le courage. Mais ils n'avaient jamais auparavant parlé avec les islamistes. Le FLN retrouva en ces journées sa vocation historique, la fédération des Algériens, mais cette fois-ci dans une position minoritaire qu'il n'avait jamais explorée.

Le peuple algérien, à peine sorti de trente ans de congélation, après treize décennies de nuit coloniale, habitué à une inertie du regard, à une sorte de « retard civilisationnel » du regard, n'a pas eu le temps d'apercevoir ce bébé. Et voilà ce bébé tout prématuré qui réclame déjà de l'armée l'héritage par elle usurpé ! Elle s'est dépêchée de l'étouffer.

Le 11 janvier n'advint pas parce que la démocratie était compromise par le scrutin. **Il advint tout au contraire parce qu'elle avait accouché d'un enfant prometteur : le parlement islamo-démocrate.**

A-t-on jamais vu, dans le monde arabe, face aux appels à la division, à la *fitna*, à la violence, à la guerre civile (Sadi + Guemmar) une coalition de raison entre islamisme et démocratie ? Oui, on l'a vue, à peine quelques jours, et dans un pays bien particulier, l'Algérie. L'Algérie, la nation arabe la plus ancrée dans la modernité, la plus ouverte aux affinités humaines avec le Premier monde, la plus désireuse d'autonomie, ne pouvait qu'être le premier pays à enfanter une telle nouveauté d'histoire.

Grâce à l'ouverture chadlienne et au FIS, l'Algérie était enfin divisée en options, elle rompait enfin avec l'unanimisme de façade qui n'était que passivité devant le bâton du monsieur de la Sonelgaz. Cette division parut mortifère, quand, puissent les Algériens le voir, elle est source de vie. C'est à l'instant où cette moderne division basculait de l'affrontement à la salutaire confrontation que Nezzar bouscula l'Algérie, l'arrangement à l'algérienne, pour rétablir le mensonge, le bâton et la blessure d'histoire : le *fisq*.

De la peur, encore une fois

Les glapissements de *l'Hebdo libéré* nous ont empêché d'entendre ce qui comptait : la formidable sérénité de la masse des Algériens. Les journalistes étrangers n'ont pas manqué de remarquer le ton de confiance tranquille de la presse arabophone.

⁷. op 11.

J'interrogeai un jour M. Abed Charef^{7b} : journaux arabophones et francophones ne sont-ils pas très différents ? « *C'est le jour et la nuit !* », s'exclama-t-il.

Il faut revenir sur l'émoi de la minorité entre les deux tours. Plus que la peur, il faut y lire l'appréhension. Que va-t-il se passer ? Le FIS sera-t-il sage ou fou ? Que fera l'armée ? Il n'y eut aucune panique, les bateaux vers la France n'ont pas été pris d'assaut. On a pu lire reportages similaires dans la presse algérienne et celle française à l'occasion du 1er janvier : le journaliste va enquêter dans une boîte de nuit fréquentée par la *tchi-tchi* ; réaction des jeunes : « *C'est peut-être la dernière fois qu'on danse, alors il faut en profiter, ya kho !* » Ils ne sont pas contents, mais ils ont tout de même ajusté leur plus joli veston, et ils dansent. Ils ne paraissent guère en hâte de stocker des fusils de chasse ou creuser des tranchées.

C'est après-coup, après le 11 janvier, que va se faire entendre la haine du FIS, en un discours dont la violence est tout à fait neuve. C'est après le 11 janvier qu'apparaît par exemple le thème de la lapidation de la femme (Mimouni, etc.), dont personne auparavant n'aurait songé l'imputation au FIS.

Explication : avant le putsch, la peur existait mais ne pouvait s'avouer par crainte du FIS. Le danger écarté, elle a enfin pu s'exprimer. Cette explication me paraît pour le moins incomplète.

Le coup porté par Nezzar a puni un large consensus et la première expérience démocratique en Algérie. La première, non depuis 1962, mais depuis toujours. Avec le parlement islamo-démocrate, c'est Ibn Badis et Ferhat Abbas qu'on a jetés dans la poussière. C'est dans la conscience floue de l'énormité de cet assaut que plongent leurs racines et l'essor soudain de la haine et le vaste étalage de sottises qu'on verra grossir comme tumeur au lendemain de l'exaction.

Si un père acariâtre se voit contesté par un fils impertinent, il peut lui allonger un violent coup de poing qui le jettera à terre⁸. L'odieux de l'acte peut être immédiatement saisi par le père, qui va s'agenouiller près de son fils à terre pour le relever. Mais si la hargne est la plus forte, le père n'est pas sans apercevoir la brutalité qui fut sienne, mais ne désire pas, ou pas encore, lire sa faute. Pour que le constat entrevu de sa violence ne franchisse pas le barrage de sa conscience, pour qu'il reste en deça du portillon, le père doit meubler le champ de la conscience, le faire envahir par un flot, par une accumulation qui fera barricade protectrice. Ce flot qui permet au père d'éviter de se voir, cet encombrement défensif, sera constitué d'un discours d'accusation haineuse contre le fils. C'est ce verrouillage de l'inconscient que vivra l'Algérie du modernisme, c'est lui qui organisera le déferlement passionnel. Ajoutons que ce barrage installé contre la vérité de l'acte ne peut avoir d'efficace durable qu'à être validé par un tiers, à qui le père demande étayage de son aveuglement. Dans l'affaire qui nous occupe, le tiers requis pour l'opération de verrouillage, c'est la France. Certains Français amis de l'Algérie tomberont dans ce piège. Les démocrates français doivent au contraire regarder

^{7b}. M. Charef est journaliste francophone (aujourd'hui à *La Nation*) et arabophone (cofondateur de *El Khabar*).

⁸. Avec l'émergence de l'islamisme, on a pu parler en Algérie de "conflit des générations inversé", des pères démocrates et libéraux se voyant attaqués par des fils moralisants et autoritaires. Le 11 janvier fait signe pour lire la pauvre vérité du libéralisme autoproclamé des pères.

avec l'attention la plus vive les appels au relent fétide qui leur sont adressés par les ambassadeurs du modernisme. La demande de compréhension de la France démocratique est l'apparence. L'Algérie des rafles fait appel à l'ancienne France des rafles. « *Vous le savez bien, vous, comme sont ces rebelles ! Vous savez bien comme il faut les traiter !* » Les élites antidémocrates nous parlent démocratie en un langage que la France n'a que trop pratiqué dans le temps des mains sales.

Les derniers mots des fils

Que ces lignes soient ouvertes aux dernières paroles du FIS.

Pour les islamistes, le 26 décembre fut l'annonce de l'effort : « *Avant de nous battre, il faut nous montrer dignes de nos ambitions ; il faut nous fortifier nous-mêmes avant de fortifier les autres.* »⁹ C'était l'amorce du redressement espéré.

Quatre jours après la défiguration, Abdelkader Hachani explique : « *La violence n'aboutit à rien. Le FIS tend à réaliser ses objectifs par la voie pacifique et légale. Le FIS œuvre à instaurer progressivement un Etat islamique.* »¹²

Le surlendemain (17 janvier) le FIS lance un appel à l'armée¹³ : « *L'ANP a une responsabilité historique, celle de garantir l'unité et la sécurité nationale ainsi que la stabilité. Elle ne peut le faire qu'en se débarrassant de son allégeance à ceux qui se dressent aujourd'hui en protecteurs du peuple* », c'est-à-dire « *la caste au pouvoir spécialisée dans le despotisme et l'injustice* ». « *C'est un appel à la désertion !* » s'empressent les modernistes. Comme si Hachani, qui aurait peut-être pu être président de l'Assemblée nationale, avait pu dire moins.

20 janvier, *l'Eveil*¹⁴. Reportage de M. B. Abdelhalim. Quelques jours plus tôt, après consultation de la base du FIS, Cheikh Mohamed Saïd parle à Oued Korich. Il appelle d'emblée au calme, à la vigilance et à la sagesse. « *Faire couler le sang de son frère musulman est un acte que nous interdit le Coran [...]. Les études civilisationnelles comparées, à l'instar de celles d'Ibn Khaldoun, démontrent une réalité incontournable dans les mouvements des sociétés, à savoir que le langage de la force n'a jamais constitué un fait positif pour la concrétisation et la stabilité pour la suite de la civilisation et à ce niveau ; nul ne peut s'opposer éternellement à la volonté du peuple.* »

« *Face à des fidèles de plus en plus convaincus et assagés par son message* », Cheikh Mohamed Saïd pose que « *seule la mouvance islamique a été capable de discipliner et d'inculquer un idéal civilisationnel à une jeunesse qui, jusqu'à ce jour, était totalement*

⁹. Propos de l'imam Haoumi le 27 décembre à la mosquée Ibn Badis de Kouba (*Libération*, 28/29-12-1991)

¹². EM, 16-01-1992.

¹³. Publié sous forme d'encart publicitaire dans *El Khabar*. D'où descente de police, arrestation des journalistes,... (cf. *Libération*, 24-01-1992).

¹⁴. *L'Eveil*, 20 au 26-01-1992.

abandonnée ». « Ceci est un acquis civilisationnel positif pour l'avenir de notre société. »

Tout à fait, Cheikh Mohamed Saïd ! Cette parole est en vérité bien belle, et dit le grand travail d'entraide et d'édification culturelle qui fut celui du FIS.

Comme est à gué, ici, de la rive islamiste à la rive démocrate, le fleuve qui nous sépare !

Le FIS va mourir. On peut coucher, en mots d'adieu, qu'il a agi dans le cadre de la légalité, qu'il a usé en son combat d'un moyen qui est celui de la Parole, et qu'il a bien servi l'histoire de l'Algérie contemporaine.

Quelques heures avant son arrestation, Abdelkader Hachani déclare aux journalistes de *Essah-Afa*¹⁵ que son parti adoptera la méthode de résistance pacifique inspirée du Mahatma Gandhi.

C'est fini.

Le FIS est dissous¹⁶. Dans grands convois chargés à bêtaillère, par milliers, les prisonniers d'opinion, gosses de *houma* en pyjama et maires de grandes villes, adolescents et députés du peuple algérien vont être charriés à déport dans les sables du Sahara.¹⁷

La régression sera féconde

Le 11 janvier est le jour sale, le jour où le drapeau gris de l'état d'urgence va représenter les couleurs algériennes, le jour le plus tragique de la neuve histoire. Pire que l'enfoncement du 19 juin 1965, pire que la folie répressive mais non préméditée d'octobre, le 11 janvier est le jour de la régression d'histoire, le *dies irae dies illa*¹⁸ de la République.

La régression sera féconde, puisqu'à en goûter trop l'amer, l'Algérie sortira de *l'oderint dum metuant*¹⁹.

¹⁵. Cf. *L'Observateur*, 5 au 11-02-1992.

¹⁶. Mimouni a protesté contre cette mesure, à son honneur, op 48.

¹⁷. Les islamistes parleront de déportation, mot impropre aux oreilles d'un européen puisqu'il sous-entend par collage sémantique la barbarie nazie. Impropre aussi devant l'histoire algérienne, les déportations de populations opérées par l'armée coloniale ayant largement dépassé en horreur les tristes opérations de 1992. (N.B. Le mot "déporter" qui figure dans la tribune signée par l'auteur dans *Libération* du 1-07-93 est une correction du secrétariat de ce quotidien)

Les "ensablés" (mot islamiste) seront près de 10 000 (chiffre officiel). Amnesty International qui visitera un camp y découvrira de jeunes prisonniers toujours vêtus des pyjamas qu'ils portaient des semaines plus tôt quand la "glorieuse ANP, digne héritière de l'ALN", est venue les cueillir dans leurs lits.

¹⁸. "Jour de colère que celui-là" (liturgie chrétienne des funérailles).

On n'ose imaginer les flots d'encre occidentale, si les islamistes, dotés de 3 % des suffrages, avaient décrété l'état d'urgence, dissous l'opposition, cassé les élections, emprisonné des milliers de gens, et conduit une répression ayant couché plusieurs milliers de morts...

¹⁹. "Qu'ils haïssent, pourvu qu'ils craignent" (Cicéron).

Au lendemain de l'avanie, l'état-major du FIS rencontrera l'état-major du FLN, ainsi que l'état-major du FFS²⁰. Enfin, bien tard, la rencontre. Le FFS expliquera : il s'agissait d'éviter la violence prévisible après le vendredi de la prière. Quelques mois plus tard, je protestai devant un député FFS : mais enfin, il s'agissait de bien plus que cela ! Il me regarda d'une curieuse façon pendant une seconde, puis me répéta : « *Il s'agissait d'éviter la violence.* » Ce député disait juste. Lorsque démocrates et islamistes viendront à se parler derechef, la question de la violence sera la première sur quoi ils devront nécessairement s'accorder. Ces rencontres FIS-FLN et FIS-FFS sont déjà d'histoire. Elles sont annoncées. Elles ont même place, pour l'ouverture de la seconde étape de l'Algérie indépendante, que la rencontre des Six historiques qui, en octobre 1954, préparèrent la première, et dont la photographie, prise dans la Casbah, ne me quitte pas.

L'Algérie se proposait de gagner l'Algérie avec le concours de l'Algérie. Si l'Algérie n'a pas eu le temps de prendre conscience de son pas de géant, pourquoi le temps ne lui permettrait-il pas d'ouvrir maintenant les yeux ? Pourquoi le bébé qui est mort n'aurait-il pas petit frère ? Le 11 janvier, tout s'éclaircit : les ennemis de l'islamisme algérien ne sont pas les démocrates, mais les anti-démocrates. Pouviez-vous le savoir, Cheikh Ali Belhadj ?

Les quinze dernières journées brûlantes

Le 11 janvier nous a interdit, les bruits assourdissants de la désinformation ont égaré notre écoute. L'Algérie profonde a sereinement proposé, parce que la fureur et l'éclat ne conviennent pas au libre exercice de la démocratie, parce que l'hystérie n'est pas habit pour gens d'Islam et de confiance.

Si les quinze dernières journées de la République restent encore deux ans plus loin toutes brûlantes d'émotion, c'est qu'elles s'offriront dans le calme de l'avenir à bâtir, dans la possibilité entrevue d'une rencontre sans passion entre l'Islam et la liberté.

Ya ouled el Djezaïr !

Jamais depuis 1962 on n'avait vu la jeunesse porter si haut l'espérance. Ben Bella faisait applaudir, Boumediène flattait, le FIS a fait désirer.

Les jeunes de la difficulté, les enfants du délestage, les gosses du pas futur, durant ces quinze journées, dans le calme absolu de la paix civile, marchèrent silencieux sur les trottoirs de leurs *houmate*, le cœur tout gros, sérieux comme des papes.

²⁰. Rencontre FIS-FLN le 15. Selon le prometteur communiqué du FLN, les deux partis ont "échangé leurs points de vue sur la situation dans le pays" et sont "convenus de maintenir le contact afin de poursuivre le dialogue."

Rencontre FIS-FFS le 16, dans le bureau de Me Ali Yahia Abdenour, avocat des *chouyoukh* et président de la démocrate et exigeante Ligue algérienne de défense des Droits de l'Homme. Cf. *Le Monde*, 17-01-1992.

Ils se sanglèrent tout debout dans le *djihad*²¹.

En ces journées bouleversantes, ils furent si calmes et si propres, ils furent à la fin si beaux, que c'est comme si chaque matin au lever ils avaient en cachette des pères lustré à gestes vifs et poignants, en silence d'enfants sûrs, leur tout neuf habit du désir d'effort.

²¹. "Il est à remarquer que le mot « *djihad* », dont le sens littéral est effort, ne signifie pas seulement la guerre extérieure contre ceux qui ne croient pas, mais aussi la lutte intérieure contre les passions mauvaises, la discipline morale, la victoire sur soi même." Cheikh Muhammad Abdou, cité par Tahar Gaïd, *Dictionnaire élémentaire de l'Islam*, OPU, Alger 1991, Op 39.

Des jeunes nous disent : « *La question n'est plus celle du FIS. C'est nous tous qui sommes dans la tourmente.* »¹

XV - Fraudeurs... mais alphabètes

Un seul mot suffit à mesurer le bilan du progrès réalisé en 1992-93 en Algérie par le Haut comité d'Etat et le gouvernement, quel que soit le domaine considéré : rien. Ce résultat ne peut surprendre. L'impasse était constituée dès le 11 janvier au soir. Des filtres idéologiques seront posés dès le lendemain du putsch par le modernisme pour s'éviter le constat du réel. Le plus déformant affirmera que le FIS n'était, ô douce surprise, qu'un groupuscule.

L'Algérie est moderniste

Au lendemain de la *hogra*, *El Moudjahid* pose : « *Le FIS ne représente que le quart des Algériens.* » C'est vrai, le FIS a remporté la moitié des suffrages exprimés, qui sont le quart des inscrits. Mais cette assertion mille fois répétée va servir une démonstration hasardeuse : 75 % des Algériens sont hostiles au FIS.

Les abstentionnistes (41 % des inscrits) seront systématiquement rangés dans le camp « anti-intégriste ». Ce dévoiement de la compréhension des faits n'a de fondement qu'idéologique et onirique. Les bulletins nuls devront hélas parler aussi. Ils sont nombreux, puisque le dépouillement fut scrupuleux. De complexes échaffaudages mentaux, des assertions échevelées, des allégations comiques vont contester jusqu'à la validité des votes FIS, arrachés par la terreur ou l'hypnose. *El Moudjahid* va emmener un peloton de scribes hâtifs qui n'apporteront aucun fait, mais s'échineront à poser un étrange paradoxe : le FIS a usé d'un immense tissu de complicités pour truquer les élections, ce qui prouve que le FIS ne représente rien. L'heure sonnait de la restructuration paranoïaque du psychisme.²

De possibles pratiques de fraude électorale ont-elles pu revêtir une ampleur telle que la fiabilité des résultats puisse être douteuse ? En aucune manière. Parfois, l'aveu s'exprime. *El Moudjahid* fait souvent parler des « *citoyens* » à propos de l'actualité, dont les témoignages sont bien sûr toujours dans la ligne de la pensée officielle. Écoutons. « *Il est quasiment impossible, eu égard au nombre des partis mis en compétition et certains aspects incontournables mis en exergue par les faits récents de l'actualité nationale, qu'une seule formation politique puisse bénéficier d'une majorité aussi*

¹. EW, 5-02-1992. Il s'agissait de réactions de jeunes devant la violence déchaînée par le 11 janvier. Je propose une extension de ce propos pour le faire exergue d'une tourmente d'une bien plus ample envergure.

². J'ai dressé une étude qui démonte sans grande peine ces allégations de "fraude" ; elle ne peut trouver place ici, on peut m'en demander copie.

confortable. Il y a dû avoir de nombreuses entourloupettes et des tactiques souterraines et déloyales”, confie un jeune qui semble se remettre difficilement de la déconfiture de son parti. »⁴

Comprenons bien le raisonnement. 1°) Mon parti est déconfit. Or : 2°) Il y avait beaucoup de partis. 3°) Des faits récents sont incontournables (il s'agit des événements de juin). Analyse rationnelle : je me suis trompé, le nombre des partis n'entraînait nullement leur représentativité, l'électorat n'a pas du tout tiré les mêmes conclusions que moi des événements de juin, je suis en face d'une réalité imprévue et déplaisante, mais le réel étant le réel, je dois le reconnaître pour décider du chemin à suivre.

Analyse irrationnelle : le réel étant déplaisant et ne correspondant pas à mon attente, je déclare le réel « *quasiment impossible* ». Je choisis un autre réel plus à ma guise : il y a eu complot et les électeurs islamistes ne sont pas des électeurs islamistes.⁵

L'accusation de fraude est en place avant le 11. Après le putsch, le processus d'hystérisation la grossit en charge peu héroïque. A quoi veulent servir ces flots d'encre d'une presse soudain servile ? S'agit-il de tromper les populations ? Pas véritablement. La masse des Algériens ne lit pas les journaux francophones, encore moins les lourdes pages d'*El Moudjahid* qui vont scander la désinformation, et ne comprend rien à la langue parlée à la télévision. A propos du FIS, les gens savent très bien à quoi s'en tenir. Mais avant d'être un organe d'information, *El Moudjahid* est un instrument. Il permet à toute la petite nomenclature de prendre connaissance chaque matin de la ligne officielle. Chacun calquera sur la langue de bois les propos qu'il pourra être amené à tenir dans ses relations sociales.

Tout et n'importe quoi pourra être dit contre le FIS. Ce qui pose question. *Algérie actualité* est un hebdomadaire de lecture difficile, réservé aux cadres, aux Algériens cultivés. Ces gens ne sont pas nés de la dernière pluie. Ont-ils pu croire, par exemple, que le FIS s'exprimait par la terreur, les appels au *djihad* entre le 26 décembre et le 11 janvier, alors que l'exact contraire avait été observé ? Furent-ils dupes ? Oui, s'ils l'ont désiré, oui, s'ils ne voulaient pas savoir. Nous touchons ici le but réel de la réécriture à chaud de l'histoire.

Proposons un signe, petit, infime, à peine remarquable. Le 6 janvier, Sid-Ahmed Ghozali répond aux questions du *Club de la presse d'Europe 1*. Il n'est sans doute pas sans ignorer les grenouillages qui mitonnent le coup d'Etat, mais affiche pour l'heure le masque démocrate : « *Le parti qui aura la majorité prendra le gouvernement* » ; le Premier ministre croit « *très bien le FIS capable de choisir des gens compétents pour gérer le pays* ». A propos du scrutin, Ghozali propose : « *L'immense majorité des Algériens n'a pas exprimé ce qu'elle voulait, elle a dit ce qu'elle ne voulait pas.* » Il s'agit là d'une interprétation politique qu'il est parfaitement autorisé à proposer.

⁴. EM, 30-12-1991.

⁵. M.S. Lamara, qui nous rapporte les propos du "jeune", fait bien sien ce raisonnement; une semaine plus tard, il écrit : "Intimidations, charlatanisme, actions psychologiques dignes de celles adoptées par les SAS, promesses mirobolantes, tout est passé dans l'entonnoir mystico-électoral grace auquel le premier tour des premières élections pluralistes a réservé de bien mauvais tours à un paysage électoral qu'on voulait bigarré." (EM, 6-01-1992). Le "qu'on voulait bigarré" est de trop, et l'aveu de la déception signe la cause des allégations qui le précèdent.

J'ai cité ici la relation de cette émission proposée par un banal quotidien algérien, *L'Espoir*⁷. *El Moudjahid*⁸ proposera un compte-rendu identique, à un détail près. La dernière phrase citée *supra* devient : « *L'immense majorité des Algériens n'a pas pu dire ce qu'elle voulait.* » Ce qui fait la différence entre les deux versions, c'est, déjà présent ce jour-là au siège d'*El Moudjahid*, un désir.

Ce désir de ne pas voir l'Algérie réelle s'est déjà rencontré. Il a berné la hiérarchie militaire et civile à la veille des élections, à distiller l'auto-intoxication : le FIS ne dépassera pas 30 %. Loin d'ouvrir les yeux sur l'évidence, de comprendre enfin ce que tout le monde sait depuis juin 1990, à savoir que la moitié de l'Algérie est islamiste, la poignée moderniste va s'enfoncer dans l'aveuglement. Elle va parquer par milliers les islamistes dans le désert, mais c'est sa tête qu'elle enfonce dans le sable. Elle se triche et elle s'autruche.

Ça marche

La méthode Coué, pourvu qu'on y engage sa foi, ça marche.

En grossissant le nombre des inscrits, en diminuant celui des électeurs FIS, Boudjedra arrive à se persuader que les islamistes sont « *moins de 15 %* »⁹. Mimouni n'est plus soigneux qu'en apparence. Il nous découpe l'électorat en trois parties¹⁰ : 40 % d'abstentionnistes, 25 % d'islamistes, et... « *la frange moderniste représente 35 % de l'électorat* ». En effet, $40 + 25 = 65$ et $100 - 65 = 35$. Sont donc modernistes l'ensemble des bulletins nuls, des électeurs du FLN, les islamistes de Hamas, etc.

Le 21 janvier, Sid-Ahmed Ghozali : « *Il y a tout de même plus de 80 % des Algériens qui n'ont pas voté pour la suppression de la démocratie.* »¹¹ Quelques jours encore, et il passe à 85 %.

Mohamed Boudiaf, en mars, puis en mai¹² : « *Il faut cependant préciser que sur les treize millions de votants en Algérie, huit millions d'Algériens n'ont pas voté.* »

Mais non, huit millions c'est le chiffre des votants. Qu'un président puisse ignorer le résultat des premières élections libres de son pays peut paraître étrange. C'est pourtant manifestement le cas. Mohamed Boudiaf a explicité son désintéret pour l'Algérie avant

⁷. *L'Espoir*, 8-01-1992.

⁸. EM, 7-01-1992.

⁹. Dans son livre comique, op 30. Pour Boudjedra, la promotion du FIS en Algérie a été faite par les chaînes de télévision françaises reçues grâce à la parabole... Le téléspectateur français n'ignore sans doute pas le battage publicitaire que nos chaînes ne cessent de faire au profit des islamistes ! Mais ce délire paranoïaque fait aveu de l'ostracisme dont a été victime le FIS dans les médias algériens "lourds", qui n'ont jamais été démocratisés. Ali Belhadj a un jour déclaré : "On me reproche de prêcher dans les mosquées. Si je passais à la télévision, je n'aurais pas besoin des mosquées !"

¹⁰. op 48.

¹¹. EW, 22-01-1992.

¹². 18 mars, *La marche du siècle* sur FR3. Emission reproduite par l'ENTV. Cf. aussi H, 18-05-1992.

que la junte ne lui fasse appel¹³. Il est plus qu'improbable que cet homme soit venu à mentir avec l'accord de la conscience. Il se voulait bien au-dessus de la mesquinerie tactique. Les résultats du 26 décembre, photographie très exacte de l'Algérie, se sont vus ignorés dès leur apparition dans le réel.

Quand M. Ghazali parle de 85 % d'anti-islamistes en Algérie, c'est devant le *jamboree* annuel de Davos. Est là réunie la crème de la finance internationale. Les décideurs qui écoutent Ghazali sont les gens les plus puissants du monde contemporain. Si un de ces financiers désire investir en Algérie, le plaidoyer de Sid-Ahmed Ghazali est une donnée, intégrable dans la masse des données qu'un secrétaire aux relations extérieures va communiquer à son président sous la forme d'un mémo soigneusement articulé, où tous les risques seront consignés et étalonnés. C'est ici que la réécriture de l'histoire devient proprement pathétique. Car Ghazali représente la République algérienne et prend le risque d'être regardé par les esprits les plus informés de la planète comme un vulgaire faisan. Il adresse un message seulement audible par le désir dont il espère le partage : « *C'est chimère que je vous combine, mais aimez-vous l'islamisme ? Nous sommes du même monde, et vous direz non. Tirez conséquence de ce dégoût, aidez-moi, investissez, avec votre argent je peux gagner la partie, c'est infiniment difficile, mais sans vous je coule.* » Hélas, la moue des financiers désappointe les modernistes. Puissent-ils comprendre que c'est en Algérie qu'est la solution. S'ils représentent en légitimité leur peuple, plus besoin de nœud-papillon pour séduire la grande banque. Leur qualité d'élus sera habit mieux ajusté.

Le modernisme est engourdissement du regard sur l'Algérie vraie.

La faute inexcusable du FIS : le lien social

La « *fraude* » du FIS qui va le plus torturer les putschistes est le lien organique entre les islamistes et l'Algérie du délestage. Une pièce du réquisitoire moderniste doit être citée, puisqu'elle sera cent fois brandie. Curieusement, c'est Hocine Aït-Ahmed qui soulève le lièvre, au lendemain même du scrutin, dans le journal tunisien *La Presse*. Des bulletins de vote vierges sont illégalement sortis des bureaux de vote vers l'extérieur. Dans nombre de démocraties, ce délit n'existerait pas. En France, les bulletins de vote sont annexés aux déclarations des partis candidats que reçoit par courrier chaque électeur. Ces bulletins adressés par la poste ont même valeur que ceux empilés dans les bureaux de vote. Cette commodité permet aux Français de choisir par avance leur candidat, en suite de discussions, d'échanges subjectifs avec l'entourage, d'accord avec un conjoint, un aîné, un militant, dans la chaleur du lien social. En Algérie, le bulletin vierge n'existe que dans le bureau de vote, et ne peut en sortir. Or, on l'a dit, il est très complexe.

La « *fraude* » est la suivante. Un islamiste lettré entre dans le bureau de vote. Il prend le bulletin. Il se dirige vers l'isoloir. Il coche la case FIS. Il met le bulletin dans sa poche. Il sort de l'isoloir. Il se dirige vers l'urne. Il y glisse une enveloppe vide. Il a voté. Il sort du bureau. Un islamiste illettré l'attend. Le lettré lui glisse le bulletin coché. L'illettré le met dans sa poche. Il entre dans le bureau de vote. Il prend un bulletin vierge. Il se dirige

¹³. Question d'un journaliste tunisien : "Dans votre exil au Maroc vous arrivait-il de lire des journaux algériens ?" Réponse lapidaire de M. Boudiaf : "NON." (en majuscules dans la relation de H, 18-05-92)

vers l'isoloir. Il pose son bulletin vierge. Il sort le bulletin coché. Il compte, depuis le bas ou depuis le haut, selon ce qui est le plus commode pour lui, le nombre de cases vides qui sépare le bord de la feuille de la case cochée, pour recopier. Ou, s'il ne sait pas faire, il rapproche si bien les deux bulletins qu'il peut cocher la case de son désir par proximité horizontale. Son bulletin coché, il le glisse dans l'enveloppe. Il remet le bulletin du lettré dans sa poche. Il se dirige vers l'urne. Il vote.

Il sort, aborde son frère de *houma*, lui glisse le bulletin du lettré. Le frère de *houma* le met dans sa poche. Il entre dans le bureau de vote...

La chaîne peut avoir inégale longueur. Une variante se serait vue : l'illettré glisse dans l'urne le bulletin du lettré, quitte le bureau avec son bulletin vierge, que coche à l'extérieur le lettré pour un nouvel électeur. Les agents de ce manège sont-ils « embrigadés » ? Oui, et ils en sont fort heureux. Le FIS a-t-il embrigadé ceux qui s'y refusaient ? Pas du tout. Il n'y a donc rien de nouveau. La « *fraude* » n'existe pas, au sens d'une altération possible de l'expression civique. Chaque fois que les islamistes ont eu recours à cette procédure, ils perdaient une voix : celle du lettré. Ce qui, c'est une digression, authentifie exactement le lettré comme lettré : celui qui doit faire passer à l'autre un message issu de son inconscient, dût-il s'abstenir, pour y parvenir, de poser un acte dans le réel.

Aït-Ahmed ne faisait que collationner les moyens de droit permettant tout recours, comme l'ont fait les autres partis, et sans jamais remettre en cause la réalité du premier tour. Sa caution permit-elle aux modernistes d'enfourcher leur cheval d'œillères ? Le « *stratagème de l'enveloppe vide* » sera dénoncé comme la preuve manifestée de l'exaction islamiste. Une statistique de l'ONS comptant une petite moitié de l'Algérie dans la difficulté de l'illettrisme va être cent fois brandie, à la grande confusion des amis de la République, jusque sur la scène internationale, par les plumitifs de la rébellion militaire. L'étalement scandaleux, à grande vergogne, des blessures du peuple va servir de blanc-seing pour le blesser davantage. Dans le bétonnage de la haine, des variantes s'ouvriront comme fleurs mauvaises d'un douteux printemps.

Les modernistes vont nous expliquer que dans telle circonscription, les islamistes avaient acheté le vote à cinq dinars l'unité. Des pièces de 5 DA avaient été distribuées : n'y a-t-il pas preuve ? Dans cette circonscription précise, le candidat FIS était inscrit en n°5 sur la liste. Des lettrés ont distribué des pièces de 5 DA, (c'est-à-dire 0,55 F). Les modernistes veulent-ils nous faire croire que les Algériens sont devenus achetables à ce prix ? Si c'était vrai leurs poches eussent à bon compte gagné le consensus.

La pièce servait aux illettrés. Ils la posaient dans l'isoloir à côté du bulletin vierge, et cherchaient sur la feuille complexe le dessin qui ressemblait à celui de la pièce. Et cochaient.

Voilà l'objet, voilà le cœur, voilà la honte. Voilà tout nu le procès : les analphabètes ont voté !

Analphabètes...

Tout n'avait-il pas été construit pour rendre l'exercice complexe ? Parlant depuis son élitisme patricien du système électoral et de « *nos analphabètes* », Rachid Mimouni s'exclame¹⁴ : « *Comment le simple citoyen pourrait-il comprendre ces subtilités !* » L'idée ne lui vient pas que le rôle de l'intellectuel pourrait être de donner un coup de main à son peuple en rendant simples les choses. En Inde, les partis sont représentés, pour les besoins du suffrage, par un petit dessin, un petit logo. Un parti paysan se choisit un plant de riz, tout le monde comprend. Pourquoi personne n'a-t-il proposé une telle aide aux Algériens ? Si petit dessin il y avait eu, les islamistes eussent sans doute proposé pour les représenter un livre ouvert symbolisant le Coran. Les démocrates eussent protesté : le Coran appartient à tout le monde. La loi électorale les eût approuvés. Pour participer aux élections, les islamistes eussent dû proposer autre chose. Pourquoi pas un stylo, puisqu'ils se veulent héritiers de Mohammed, pour qui le premier mot du *Wahy* fut : « *Lis !* », ou puisque vous Ali Belhadj vous adressiez un jour à une foule algéroise¹⁵, accompagnant votre discours de mouvements d'une main droite qui tenait, du bout des doigts, le corps d'un stylo, dans un geste d'élégance toute aristocratique.

Les islamistes ont réussi là où les intellectuels ont déclaré forfait. Ils ont réussi, par la patience et l'attention, à contourner le piège élitiste et à faire participer des milliers d'Algériens à l'exercice de la citoyenneté. Sans doute beaucoup d'entre eux n'ont-ils pas mesuré toute la portée d'avenir d'un geste qui consiste à faire que chaque Algérien adulte ait son mot à dire dans les affaires d'Etat. La ruse morale de l'enveloppe vide les a amenés au pas démocratique que les modernistes s'avèrent inaptes à franchir.

Acceptons que nombre de votes FIS ont été de certitude simple : je suis d'Islam, le FIS est pour l'Islam, je vote FIS. Et alors ? Va-t-on faire croire que nombre de votes portés vers le FFS et le RCD n'aient pas été des votes de pure et simple *açabiya* berbère ? Que nombre de fils de *chouhada* n'ont pas voté FLN pour des histoires de licences d'importation de véhicules ? Le vote en démocratie est affaire d'intérêts, d'alliances, d'acointances avec des proches. On vote pour un candidat parce qu'il a prononcé un mot qui plaît, dans l'oubli de cent autres. On vote pour son style, pour sa tête, pour l'amour qu'on lui porte ou le respect qu'il inspire. Tout cela repose sur des présupposés d'inconscient. Et c'est exactement pourquoi le vote est rationnel.

Et pauvres, en plus

« *En pariant sur la prévisible modération d'un régime intégriste, on oublie que sa base le pousse vers une radicalisation forcée.* »¹⁶ Rachid Mimouni n'a pas tort de se méfier des pauvres. Tout le modernisme est crainte des pauvres. L'histoire nous montre que les pauvres en colère peuvent faire régner la tyrannie de la multitude, qui n'est pas moins sanglante que les caprices du despote. Jusqu'à maintenant, exceptée la bourrasque d'octobre, les pauvres se sont montrés extrêmement calmes. Comment faire pour

¹⁴. op 48.

¹⁵. op 11.

¹⁶. op 48.

dépendre à l'avenir les pauvres de la violence ? Le modernisme pense qu'en leur tapant dessus très fort, ça va marcher. Les colons français jugeaient de même. Quand la vapeur commence à s'échapper de la marmite, on s'assoit sur le couvercle, et ça marche. Pour combien de temps ?

Proposons un distinguo riche/pauvre qui ne s'autorise pas du critère habituel. Imaginons une répartition en riches et en pauvres d'une population, de quelque pays qu'elle soit, en fonction d'un avoir qui n'est pas de banque mais de désir. Le riche ici est riche d'un désir. Il a envie de. Il peut désirer ouvrir un commerce, être le meilleur récitant du Coran, avoir le plus beau blouson du quartier, faire le *hadj*, cuisiner le meilleur couscous ou s'arranger un riche mariage. Il est poussé par un but et s'organise pour vaincre les obstacles. Il est riche d'un manque. Ce trésor du manque l'aide à passer le cap des difficultés, jour après jour.

Le pauvre n'a pas cette chance. Il n'est pas intéressé par grand-chose. Il désire, mais pas assez pour surmonter les écueils. La velléité fait parade à l'absence de la volonté, il est constamment menacé par le « *dégoûtage* ». Il rêve du bateau pour l'Australie, mais s'évite d'économiser l'argent du billet. Il cède sur son désir. Il vit dans l'imaginaire, mais son réel est gris.

Le déterminisme est ici bien grand. La petite enfance, l'héritage des parents (ont-ils désiré, eux, ou non ?) décident de tout. Modifier la donne de départ n'est pas chose aisée, et c'est pourquoi le modérantisme est intelligence du regard.

Le riche de désir n'attribue pas ses échecs à autrui, mais s'en sert pour l'affinement de sa stratégie. Le pauvre de désir est dépourvu de stratégie, et tend à reprocher à la richesse de l'autre le peu de manque qui lui fait souffler. Mais la modernité est dureté et le pauvre est appelé, qu'il le désire ou non, à la responsabilité. Cette difficulté qui lui est demandée par l'âpreté des temps n'est assumable qu'à la condition qu'il se sente d'abord, d'une certaine façon, partie du monde des riches. Un riche de désir et ancien pauvre d'argent, Bernard Tapie, résumait cette vérité en disant qu'il fallait trouver moyens de fierté pour les humains « *à rayonnement court* ».

Lisons là le génie de l'islamisme FIS. L'Islam est le vêtement de pourpre dont s'honorent nos frères du rayonnement court. Puisque les Algériens sont à cent pour cent musulmans, l'habit de pourpre de la jeunesse du délestage n'est point tunique de *açabiya*, et toute observation quant à cette livrée est malséante a priori.

Le « *Nous sommes tous des musulmans* » du FIS est-il populiste ? Oui. Est-ce grave ? Le populisme n'est pas la démagogie. La démagogie s'appuie sur les préjugés, les passions basses, désigne le bouc émissaire, et emmène à l'impasse. Le populisme flatte, mais témoigne d'une relation subjective, affectueuse entre dirigeants et dirigés, et permet aux dirigés un contentement de soi sans lequel rien n'est possible. Ben Bella fut un populiste né, était-ce son plus lourd défaut ? Vous, Cheikh Ali, vous êtes exclamé, lors d'un meeting du FIS¹⁷ : « *Ah, regardez ce peuple chaud... Nous ne sommes pas congelés comme ceux du khalij*¹⁸ ! ». Cet appui populiste sur la chaleur peut faire

¹⁷. op 11.

¹⁸. Ceux du Golfe, c'est-à-dire ici les citoyens des pétro-monarchies.

fondation à une demande d'effort. Le populisme FLN ne devint pervers en Algérie que dans sa dégénérescence en la flétrissure de la langue de bois. Les démocrates algériens ont passé trop de temps dans la critique du populisme, pendant qu'ils accusaient un cruel déficit de chaleur communicante. Populisme et charisme sont plutôt dénués dont la pénurie est dommageable en Algérie. Quand un homme politique français dit aux Français « *Nous sommes des démocrates* », il n'articule rien d'autre que du populisme. Il serait aisé de lui faire remarquer que la démocratie est quotidiennement malmenée en mille endroits par des Français de toutes conditions. Mais ce parement à plumes de coq, cette draperie narcissique font assise de reconnaissance nécessaire pour que les Français perdurent dans leur chemin.

Où sont les intellectuels ?

Abdelkrim Djaad¹⁹ : « *L'Algérie s'est enfin nudifiée pour n'apparaître que dans ses véritables formes : miséreuse et analphabète, fragile et superficielle, inconsistante et dramatiquement arriérée.* »

Abdelkrim Djaad fut un des seuls clairvoyants à pressentir les résultats du 26 décembre. Le 24 il écrivait dans l'amertume²⁰ : « *Un peuple analphabète et qui achète 70 % de ce qu'il mange à l'extérieur n'est plus un peuple.* » Mais si mais si. C'est le peuple algérien, avec son histoire, sa culture, ses racines. C'est un peuple en difficulté, il convient de l'aider plutôt que le renier. M. Djaad tient fort riche plume en son gousset, et délie un français de vingt-quatre carats. Si M. Djaad désire la reconnaissance littéraire de ses pairs, il l'obtiendra. S'il choisit l'adresse politique, il se doit à l'abandon de la tour d'ivoire de la phrase ciselée à dentelle pour converser avec son peuple. Pourquoi ne lire qu'en négatif le formidable succès des opuscules d'Islam qui se sont arrachés en Algérie ? Ne témoignent-ils pas de soif de savoir ? L'engouement de toute la jeunesse pour les cassettes audio répandues par le FIS ne peut-il mettre la puce à l'oreille des intellectuels ? Rachid Mimouni ne peut-il nous concocter de petites nouvelles simples, propres à réjouir les enfants, rédigées depuis son éthique libérale, qu'il réciterait sur cassettes enregistrées avec les moyens de fortune dont s'autorisent les prédicateurs ou les *chabab* du *raï*, en arabe dialectal ? Hélas, Mimouni ne supporte pas le dialectal !

Comme j'ai pu caresser le désir, Cheikh Ali, de parler des analphabètes avec vous ! C'est en une France rurale que bourgeonna notre démocratie ; celle-ci bien épanouie, Jules Ferry l'enseigna. Vous l'aurez remarqué, Cheikh, on n'apprend jamais linéairement. Un propos, un écrit, un fait de connaissance font tout à coup lumière pour éclairer de neuf la somme de nos acquis. J'ai toujours apprécié la discussion avec gens de métier ou de culture, mais je n'ai pour ma part été profondément troublé, remanié, que par les dires venus de deux catégories précises de la société humaine : les très grands intellectuels et les analphabètes. De ces seuls deux groupes, j'ai pu recevoir un mot qui puisse m'arrêter un mois, un an : « *Que veut-il dire par là ?* »

¹⁹. Ancien directeur d'*Algérie actualité*, A. Djaad fut candidat malheureux le 26 décembre sous l'étiquette RCD. Il a signé dans *l'Hebdo libéré* des pages d'un pessimisme noir. Il vit aujourd'hui en France. La phrase citée est extraite de son éditorial in HL, 7 au 13-01-1992 ("Les deux peuples qui vont s'entretuer").

²⁰. HL, 24 au 30-12-1991.

Ainsi Lévi-Strauss a-t-il pu me jeter dans le trouble à se demander au soir de sa vie si l'invention de l'écriture n'avait pas amené dans l'histoire de l'humanité le progrès décisif de la terreur et du massacre.

Ainsi, d'un autre côté, puis-je rapporter le début d'un surprenant dialogue avec deux jeunes Beurs qui m'abordèrent dans le métro parisien le 19 janvier 1992, au lendemain de l'intronisation de Mohamed Boudiaf. S'ils n'étaient analphabètes, ils montraient tout clair de leurs baskets usées et méchants blousons dans quelle banlieue le refoulé français les avait parqués.

- « *Monsieur, c'est pas un journal algérien que vous lisez là ?* »

- « *Si.* »

- « *Vous comprenez ce qui se passe en Algérie ?* »

- « *J'essaie.* »

- « *Dites, le nouveau président qu'ils ont là-bas, c'est un Algérien ou c'est un Marocain ?* »

Le propos de ce jeune sublimait, dans l'extrême concision de sa question, l'analyse intellectuelle la plus sophistiquée. D'un mot, il mettait le doigt sur l'essence de la fiction moderniste.

« *Comment un analphabète peut-il vraiment s'exprimer ?* »

On peut relire deux fois, ça vaut son pesant de cacahuètes.

Rachid Boudjedra nous avoue ici²¹ dans la naïveté crue l'angoissante étrangeté qui l'étreint. Un analphabète peut s'exprimer, mon Dieu, mais en votant FIS par exemple. En nous parlant. En nous disant ses amours et ses craintes, l'objet de ses dégoûts, et l'espoir qui le porte. Il peut avouer sa haine aussi, et le fera de façon la plus crue, dans la radicalité d'une parole sans détour. L'intellectuel au contraire rationalise sa haine, il la masque derrière le paravent pudique d'un raisonnement d'apparence, la déploie sur le long terme, et en propose le partage à de vastes auditoires. La haine de l'intellectuel est autrement plus dangereuse que la bouffée soudaine de l'analphabète²².

Personne ne propose à l'Algérie de s'organiser sur le modèle suisse. *Il n'y a pas d'autoroute menant à la démocratie*²³, mais la mobilisation de tous les Algériens est indispensable, puisque le désastre économique est la figure annoncée dans le très court terme. Un an après le putsch, les modernistes en seront à proposer, dans de languissantes mais interminables colonnes, le suffrage restreint²⁴. Quand il n'emprunte

²¹. op 30.

²². Les diplômés d'université composaient 50 % de l'encadrement des camps d'extermination nazis.

²³. Mot de M. Hocine Aït-Ahmed.

²⁴. En écartant les jeunes, les chômeurs, etc. M. M'Hammed Boukhobza s'est spécialisé dans des montages complexes visant comme il le dit à éviter "l'irruption des foules". Le problème est que les "foules" sont là et qu'elles l'encerclent littéralement : ce qui dans un de ses exposés, in AA, 5 au 11 -11-1992, est le plus frappant n'est pas son discours mais la place qu'il occupe, pages 8 et 9, dans la mise en page de l'hebdomadaire. Les pages précédentes sont reportages sur des quartiers populaires à Batna, Blida, les pages suivantes évoquent les difficultés de Annaba, les habitants de la décharge publique de

pas à Charles X, le modernisme affiche benoîtement les traits bouffis du conservatisme louis-philippard. Il s'engage dans l'archaïsme dénoncé en son temps par Bennabi : « *Si le Monde Musulman était tenté de suivre, comme il en a l'air et peut être le désir (inavoué de ses élites) les pas de l'Europe dans tous les domaines, il risque d'être constamment derrière l'histoire d'une étape, c'est-à-dire de refaire à ses frais toutes les expériences qui ont avorté.* »²⁵

Quand un enfant s'autorise à marcher seul, il commence par trébucher. Se fait-il mal ? Tout dépend de la confiance que ses parents lui portent. Les pères défiants élèvent les enfants blessés. Le modernisme engendrera une Algérie de la blessure.

Un jeune arrêté dans les rafles de juin 1991 rapportait à un journaliste d'*Horizons* le propos d'un policier : « *Tu croyais qu'un zoubia comme toi pouvait renverser l'Etat ?* » Banal. Ce qui l'est moins, c'est l'affect qui des jours après sa libération secouait encore ce jeune. Il en avouait, les yeux mangés d'inquiétude, la pointe au journaliste : « *Suis-je vraiment un zoubia ?* » Il se posait la question dans l'angoisse. Se peut-il que le destin m'ait assigné une place que j'ignorais, que le déchet soit le fonds de vérité de mon être ? Voilà à quelles effractions de conscience conduit le dénigrement moderniste.

Les Algériens n'ont déjà que trop tendance à l'autodiscredit. L'armure idéologique engoncée par le modernisme vise à diviser les élites cultivées de la masse populaire. Cette division s'est déjà avérée grandiose dans l'aveu de la libre parole des trois années de l'espace démocratique. La rationaliser²⁶ et la renforcer, c'est crime contre la Nation. La haine de classe ne peut servir le Grand pays.

Nous, les alpha-bêtes, parce que nous connaissons l'alpha des choses, pouvons-nous licitement nous autoriser de l'oméga ? Cette superbe fait défi à l'intelligence. Ce darwinisme naïf nous abstrait de l'insavoir qui nous constitue. Cette autorisation de l'élitisme autoproclamé est du même tonneau que la supériorité revendiquée des « petits blancs » de Bab el-Oued sur le *fellah* de la Mitidja, pendant les heures de l'obscurité.

Les très grands intellectuels, les hommes de vaste dimension n'affichent jamais le visage de l'élitisme. L'élitisme est le contraire du pas mohammedien, le contraire du pas de l'Emir Abd el-Kader. Lévi-Strauss a couru sa vie à écouter des peuples « primitifs », vivant nus dans l'âge de pierre amazonien, pour nous ramener, à brassées de livres magnifiques, les gemmes étincelantes dont ces hommes avaient bien voulu lui faire don. L'élitisme se figure une supériorité imaginaire à l'autre, et gomme la vraie différence entre les hommes, qui sont tous subjectivement uniques, et par là égaux.

C'est interrogation qui me suspend que lire tels intellectuels algériens, parmi les francophones, s'autoriser de la tour d'ivoire. Ils ne paraissent pouvoir quitter l'écriture

Oued Smar... L'islamisme cerne l'Algérie. L'article qui suit, page 11 (la 10 est une pub... pour des vols charter vers les Lieux saints de l'Islam) commence par ces mots : "Un pays ne se gère pas uniquement par le sommet." L'article de M. Boukhobza se veut substantifique moëlle (exceptionnellement ce numéro n'a pas d'édito), tout le corps du journal l'annule par la simple monstratation du réel.

Cette note fut écrite avant l'exécution de M. Boukhobza par un commando.

²⁵. op 26.

²⁶. Au sens freudien.

d'opposition formelle au Prince que pour devenir laquais du Prince. Et le peuple, là-dedans ? Dès le 13 juin 1990, l'engouement du peuple algérien est patent. S'adresser à l'islamisme, pour tenter de couper court aux tentations du fanatisme ou aux lueurs rosées de la sincérité naïve, devient ouvrage imposé. Le seul journal où un intellectuel digne de la position que revendique Rachid Mimouni aurait pu désirer être publié, c'est *El Mounqid*²⁷. Poser une question, demander la réponse. Répondre à la réponse. Ce n'était pas facile, les islamistes étaient très fermés, il aurait fallu insister, casser la barrage, écrire cent fois, déclarer à *Horizons* : « *J'ai écrit à El Mounqid, ils ont apparemment peur de ma question...* » Préparer l'avenir de l'Algérie, c'est-à-dire aider à la constitution d'un islamisme modérantiste.

²⁷. Le journal en langue arabe du FIS ("Le Sauveur").

« Et comment vous élèverez-vous au-dessus de vos jours et de vos nuits, si vous ne brisez les chaînes dont à l'aube de votre entendement vous avez chargé votre heure de midi ? »

Khalil Gibran¹

XVI - D'une défaillance

C'est grandement désespérés, Cheikh Ali, que le fracas du 11 janvier saisira vos frères du FIS. Dès le printemps, ils nous emmèneront à Badr². Nous irons avec eux. Cette halte ici sera pour porter regard sur une blessure portée à l'Algérie par le coup du 11 janvier : la cécité sur son destin imposée à son peuple.

De la constance

Ne tentant jamais l'aventure d'une exploration audacieuse du champ conceptuel de l'Islam, le modernisme va s'essayer au tissage d'un discours qui puisse faire pièce à celui de l'islamisme. Au niveau zéro de l'entreprise, seront répétés à tirs nourris des mots de passe rébarbatifs et coagulant la désespérance : « *modernité contre archaïsme* », « *éradication de l'islamisme* »¹, « *restauration de l'autorité de l'Etat* ».

Sur la palier supérieur, des journalistes encartés dans la presse publique, peu nombreux mais prolixes, vont retrouver les délices fanés de la langue de bois, en bouquets stériles aux paragraphes interchangeable et toujours déjà lus. Ces *janissaires de la plume*² astiquent fiévreusement l'épée ébréchée de leur *cogito* éteint. De ce sabre de théâtre ils font des moulinets grandioses qui ne menacent guère. Ils s'évertuent en pompe grandiloquente pour boucher un trou de non-être.

D'autres, qui ne furent pas en manque d'être, intellectuels organiques de l'Indépendance, tels Rédha Malek ou Mostefa Lacheraf, vont s'essayer à donner sens à la Restauration. Les « *Valeurs du 1er Novembre 1954* », les « *Constantes de la*

¹. in *Le Prophète*, Casterman, Paris, 1956.

². Première bataille de l'Islam, cf infra.

¹. La politique immédiatement initiée par le modernisme, cf AR (communiste) 23-01-1992, "La République moderne ne peut vivre avec dans ses veines le SIDA intégriste totalitaire [...] Le salut de la patrie exige l'interdiction de TOUS les partis totalitaires intégristes et le démantèlement de leurs arsenaux matériels et idéologiques." Les arsenaux matériels ne seront pas difficiles à briser, pour ce qui est de l'idéologie... Nombre de journalistes de bon sens montreront qu'il faudrait pour ce faire jeter la moitié des Algériens à la mer.

². Mot de M. Hocine Aït-Ahmed, AA, 1 au 19-01-1993. Dans l'interview M. Aït-Ahmed prononce de belles paroles : "L'hystérie accusatrice est un témoignage agressif d'une conscience chargée de scorpions [...]" ou : "Le refus du dialogue, la bipolarisation de la violence, l'escalade de la terreur, le couvre-feu, le chômage et la détresse sociale galopante, tout cela crée un état de scandale [...]".

Nation » vont devenir, ou plutôt redevenir les pièces discursives maîtresses. L'exigence qu'une constante nationale emporte dans sa définition est qu'elle doit se supporter de l'accord toujours neuf des esprits ; sinon ce n'est plus une constante. Y-a-t-il moyen de dégager aujourd'hui en Algérie des propositions qui soient d'authentiques constantes nationales ? Il est difficile de l'affirmer si l'on exclut l'*imprimatur* islamiste. Lors du dernier meeting FIS précédant le scrutin du 26, les couleurs nationales flottaient bien sur le stade du 5 juillet. Les éléments pour un début de débat, pour l'avènement d'un « SMIC » des constantes nationales, n'étaient-ils pas symboliquement constitués ? Non, répond le modernisme, puisque la discussion avec l'islamisme, *la yadjouz a priori*.

De la puissance

Après la rébellion, Mostefa Lacheraf va s'écrier : c'est folie que de distinguer Ali Belhadj de Abdelkader Hachani ! Qu'en pensez-vous, Cheikh Ali ? A-t-il raison ? A mon avis non, vous aviez incarné l'exigence éthique et dure de la république d'Islam, Hachani s'était essayé à la responsabilité électorale et à la gestion cohabitationniste. Exiger au bistouri du langage la dissipation du flou, dans l'exigence morale du débat public, était la seule justification possible du coup d'Etat. Le 11 janvier pouvait s'admettre comme suspension provisoire, comme obligation faite aux islamistes de préciser publiquement leurs vues, comme exigence qui leur soit imposée d'avoir à rassurer, non pas de déclarations vides, mais « pour de vrai », la minorité. Le 11 janvier pouvait s'autoriser comme ouverture d'un sas de décompression. Mais le 11 janvier n'est pas intervenu pour inaugurer un plus de démocratie, mais pour clore la démocratie. Et Mostefa Lacheraf s'est départi de l'œuvre éducative qui tant le pressait il y a quinze ans : parler aux fils en dessillant leurs yeux, à partir sinon d'un facultatif amour, du moins de l'insistance d'une intelligence nécessaire.

Rédha Malek : « *Le fanatisme ne se combat pas par la raison, mais par la puissance publique.* »⁹ Si l'on craint le déferlement du fanatisme, peut-on garer l'Algérie de la mortifère dérive depuis la tourelle d'un blindé ? La Parole ne toucherait-elle pas cible plus exacte ? Aporie d'un kantisme enfaîté de sommeil dogmatique. Regardez, Cheikh Ali. Les théoriciens du modernisme tout bardés de « *raison* » sont en embuscade. Ils vous savent, vous islamistes, vous prévoient. Ils ont multitude d'arguments. Ils les ont peaufinés. Des flots de vrai. A peine serez-vous là, les déploieront-ils tout clairs. Vous arrivez, vous commencez : « *Avec l'Islam...* »

Ils tirent.

De la parole

Formés à l'école marxiste, les intellectuels que nous avons cités se doutent peut-être que la pratique engagée va chahuter quelque peu le rationnel assemblage théorique dont ils meublent leur cortex. Une brève visite, sur le mode avant/après, des mots publics des principaux acteurs de la sécession moderniste, peut faire entendre dans quel désarroi le peuple algérien s'est fait tout soudain bousculer.

⁹. Rhéda Malek, op cit.

- Pour sa première sortie publique, Mohamed Boudiaf, le tout nouveau président du HCE, ne va pas visiter Bab el-Oued, mais... le ministère de la Défense. Le général Nezzar l'accueille d'une brève allocution dont nous citons les trois derniers paragraphes :

« Notre Armée Nationale Populaire, qui tire ses principes des valeurs de la Révolution de Novembre, n'a jamais été et ne sera jamais une armée de coups d'Etat ou de complots ou une armée au service de personnes.

Notre Armée tire ses racines du peuple dont elle épouse les aspirations. L'ANP agit sans cesse dans le sens de la réalisation des espérances populaires.

De ce fait, l'intervention de l'ANP dans cette conjoncture difficile s'inscrit dans le cadre de la légalité constitutionnelle et des lois de la République. »¹⁰

Trois assertions, trois francs mensonges. L'ANP a toujours été une armée de coups d'Etat, elle vient de casser les espérances populaires, et de piétiner la légalité constitutionnelle.

- Ali Haroun, ministre des Droits de l'Homme, le 19 décembre 1991¹¹ : *« Il n'y a pas en Algérie de prisonniers d'opinion [...] Ceux qui sont détenus le sont pour des faits considérés comme délictueux, en regard du code pénal. [...] S'il y a procès, nous demanderons la présence d'observateurs internationaux. »*

Janvier 1992 : Ali Haroun est membre du HCE, dix mille prisonniers d'opinion croupissent dans le Sahara, dont Amnesty International demande en vain le jugement.
Juillet 1992 : les observateurs internationaux sont interdits d'assistance au procès des dirigeants du FIS.

- Ali Kafi, secrétaire général de l'Organisation nationale des Moudjahidine, le 24 décembre 1991 : *« L'historicité réelle de l'Algérie a été faussée en 1965 avec le coup d'Etat militaire que nous connaissons. A partir du moment où l'armée a pris le pouvoir, plus rien n'avait de chance de marcher [...] Ces élections ne serviront qu'à une seule chose : faire sortir l'Algérie des tourbillons de l'instabilité et du langage des coups de force [...] Ce sera un immense pas fait en dehors du champ de l'infantilisme politique ambiant. C'est comme cela que les peuples apprennent. »¹²*

Janvier 1992 : Ali Kafi membre du HCE. Refrain général : Boumediene, Boumediene.
Juillet 1992 : Ali Kafi président du HCE.

¹⁰. EM, 23-01-1992.

¹¹. A Paris (cf. H, 22-12-1991).

¹². HL, 24 au 30-12-1991.

- Mohamed Boudiaf, en 1963, prisonnier d'opinion : « *Accepter l'injustice sans agir, se conformer aux diktats d'un pouvoir sans conscience sont quelques unes des marques de la démission et de la résignation sur quoi s'édifient les régimes dictatoriaux.* »¹³ Hélas !

- Presse : *Algérie actualité*, le 23 janvier 1992, plonge au plus profond du puits du cynisme, et titre pleine page : « *Le 2ème tour a commencé* »¹⁴.

D'une triste constante

Pourquoi ai-je aligné ces pauvres menteries ?¹⁶

Parce que le cynisme est, dans le cas particulier de la fragile Algérie, la pire des gangrènes. La neuve Algérie vit, au jour de l'Indépendance, corbeille de qualités qui la pouvaient servir, mais aussi, hélas, une fée mauvaise penchée sur son berceau, le mensonge articulé comme paravent de la puissance pour la puissance. Ahmed Ben Bella s'empara du *koursi* par la violence, et ses paroles de parade à l'exaction furent déjà perçues comme tamis brandi pour cacher le soleil. Le 11 janvier enfla le mensonge en épaisse caricature.

La découverte freudienne fut d'amener au jour de l'expérience moderne la parole biblique : la faute des pères agace comme raisin vert les dents des fils. Le mensonge proféré par un père ne peut amener l'enfant qu'à un vécu tragique. Dans une civilisation d'Islam, le père fait modèle. Si la forfaiture et le manque de parole l'autorisent, alors se gommant toute vérité et tout repérage éthique. La fraude moderniste autorise tout en Algérie. Le trafic de toute denrée, la désobéissance à toute loi, l'incursion dans toute drogue, le dédain cynique de toute moralité, le désaveu désagrégeant de sa propre conscience. Le viol sodomite de la démocratie fait déstructuration du cadre mental encore incertain de ce peuple nouvellement émancipé. Il risque d'autoriser demain les islamistes au pouvoir à accepter toutes les dérives par maléfique contagion.

Qui niera que les trois années démocratiques ont vu en Algérie un formidable recul du mensonge politique ?

¹³. Mohamed Boudiaf, *Où va l'Algérie ?*, Hiwar-Com, Alger 1992. cf EM 24/25-01-1992.

¹⁴. Un titre en gras couvrant la une de AA est un fait rarissime. Une accroche tartine la sottise : "Un pays à part. Lorsque, pour faire démocratique, beaucoup d'Etats se sont contentés de copier sur carbone l'expérience des autres, l'Algérie, orgueilleuse comme toujours, invente la sienne propre. Qu'elle se trompe ou qu'elle réussisse, elle aura le mérite des pionniers." Tu parles, Charles.

¹⁶. Menteries la plupart du temps inconscientes, encore une fois. Sid-Ahmed Ghazali a pu tenir à quelques semaines d'intervalle des propos radicalement contraires, et pourtant il avait fait voter peu avant le 26 décembre par l'Assemblée nationale moribonde du FLN une loi sanctionnant le mensonge en politique. Il croyait viser Hamrouche. En vérité il a inconsciemment témoigné par là de la lassitude de l'Algérie devant le "carré flou", du désir de l'Algérie de rompre avec l'imposture, tout en ne voyant pour lui-même d'issue que dans l'imposture.

Et c'est tout ça qui est très magnifique ! La défunte assemblée de parti unique, concluant ses travaux pour céder à la démocratie, dissoute après-coup par un soi-disant décret présidentiel, pour les besoins d'un pronunciamiento, avait à la fin des fins voté un texte contre le mensonge. Qui ne verra la prometteuse parabole, ou, comme diraient les islamistes, de l'avenir, le Signe ?

L'année 1992 fut l'année de la fermeture des portes de la vérité, et du bond en avant de l'anarchie. Chacun pour soi, le mensonge pour tous. Quand la vérité est mise au ban, le garde-fou vacille devant le gouffre de l'anomie.

Vous islamistes avez compris chose d'importance : il n'y a de réponse à la crise que culturaliste. Les « *nouveaux Voltaire* » sont ludions sans poids ni pensée. Ils ont perdu le sens de la civilisation musulmane, ils n'ont rien entendu de l'éthique démocratique, ils n'ont pas accès au pas de recul de la rationalité, ils ne sont assis sur rien. Le modernisme n'est pas que régression de la conscience. Pire, l'ostracisme qui frappe le peuple algérien indique qu'il est régression du désir. C'est en l'Algérie que le modernisme n'a plus foi.

Islamistes, saurez-vous mentir moins ? Abassi Madani ne s'est pas privé du mensonge par omission et du cauteleux détour casuistique. Vous, Ali Belhadj, avez dit tout à trac ce que vous pensiez, ce qui fut grande nouveauté et promesse. Puisse la nouvelle génération s'échapper d'une enjambée franche de la prison du cynisme !

C'est l'Iran !

Puisque les islamistes ne représentent personne et qu'ils ne sont d'ailleurs pas dignes du nom d'Algériens, pourquoi est-ce qu'on s'entre-tue en Algérie ? Parce qu'il y a un complot.

Une d'*El Moudjahid* : « *Le complot des mollahs* ». « *Un complot multiforme contre l'Algérie a été fomenté par les mollahs iraniens, à travers un vaste réseau de complicités et d'agents étrangers réunis clandestinement dans une mosquée syrienne (etc.)*. »³

Il est désespérant de constater comme les intégrismes opposés se soutiennent, se confortent mutuellement pour le pas de deux du menuet des aveugles. Au cours de l'année 1992, les dirigeants iraniens vont effectivement multiplier les appels vagues et emphatiques à l'expansion de la révolution de Khomeiny. Fuite en avant pour faire parade au progrès des difficultés intérieures, analysent les journalistes occidentaux. Il n'y a pas de réelle internationale islamiste, jugent les observateurs avertis. Il y a sans doute des séminaires par-ci par-là, de possibles dons financiers. C'est se leurrer que voir là l'origine de la puissance du FIS. Une résistance armée à un régime autoritaire trouve toujours des appuis internationaux, qui jamais ne sont décisifs. Les islamistes qui se font faucher tous les jours en Algérie par la contre-guérilla de Nezzar ne quittent point ce monde sur ordre de Ali Khamenei. Les généraux algériens coordonnent leurs efforts d'éradication avec ceux tunisiens et égyptiens; cette internationale de la répression ne semble les gêner nullement, quoiqu'elle soit illégitime, puisqu'ils ne sont pas mandatés par le suffrage.

Les hommes ressemblent aux hommes, l'histoire répète l'insistance de leur folie. Lorsque fut déclenchée l'insurrection du 1er Novembre 1954, les dirigeants du FLN en avaient entretenu Nasser, et la radio du Caire, *La Voix des Arabes*, annonça l'événement au moment exact où les premières bombes fracturaient l'ordre ancien. Pour ne pas lire la vérité de leurs yeux bien ouverts, à redouter son décret, de nombreux colonialistes

³. EM, 21-01-1992.

déterminèrent que le 1er Novembre était un complot nassérien. Certains persisteront dans leur croyance de glu jusqu'à l'exode de l'été 1962. Sans l'Egypte, l'Algérie serait française.

« *Camps d'entraînement au Soudan* »... Peut-être. Croit-on vraiment que les jeunes de Bachdjarah vont aller jusqu'au Soudan pour décrocher leurs baskets des trottoirs gris de l'avenir en panne ? La meilleure préparation militaire, c'est le service national. Et la foi. Et surtout le coup du 11 janvier..

Cette canonnade médiatique sur le complot étranger nous montre qu'un discours paranoïaque ne peut jamais s'approfondir, se peaufiner. Il doit se répéter inlassablement, sur le mode de l'obsession, faute de quoi il s'évanouirait. Il s'encombre, adosse au bric-à-brac encore du bric, encore du broc.

C'est la France...

El Manchar couvre sa une, pleine page, d'un dessin : de la bouche de François Mitterrand jaillissent deux petits personnages antipathiques, un poseur de bombe et un barbu à kalachnikov.⁴

François Mitterrand avait critiqué à chaud le 11 janvier : « *Il faut qu'au plus tôt les dirigeants algériens renouent avec les fils d'une vie démocratique qui s'annonçait et qui devra arriver à son terme.* » Ce ne fut plus qu'un cri. La France soutenait le FIS.

Pas une fois ne vint à l'idée des scribes du putsch que le président français, comme son prédécesseur Valéry Giscard d'Estaing qui réagit semblablement, pouvaient s'autoriser d'un regard assez étendu sur les affaires du monde pour lire l'impasse qu'annonce toujours un viol du suffrage. La France les déçut si fort d'être démocrate^{4b} qu'ils n'y purent lire que complot tramé de longue main. Tel ressac amer la douleur se livra, se suspendit, se livra, s'est suspendue, se livrera. Pourquoi diable la France se serait-elle découverte une âme

salafiste ? Un fatras de raisons échoua sur le sable nu de l'incompréhension. La France voulait « *faire main basse sur le Trésor algérien* ». Pauvre Trésor, dont les trous devenaient appâts pour notre rapacité. Pour s'emparer des puits. Comme si payer le gaz ne nous était pas mille fois moins coûteux. Pour tenir la clé de la position stratégique algérienne. Comme si nous vivions aux temps fiers de la marine à voile. Jamais la France ne fut créditée d'une telle puissance imaginaire.

Du regard du colon

Voyez Cheikh, le modernisme refuse de prendre en considération le regard masochiste qu'il porte sur lui-même. Dans la fable de La Fontaine que j'avais portée à votre

⁴. *El Manchar*, n° 46, octobre 1992. *El Manchar* ("La Scie") était un journal satirique très drôle pendant la *Dimokratiyya*, qui dès le coup d'Etat pratiqua la bizarrerie d'un humour pas drôle du tout.

^{4b}. Il est remarquable que les deux hommes politiques français qui ont soutenu avec le plus de force le nouveau cours, MM. Stasi et Chevènement, soient aussi en nette perte d'influence en France.

attention, l'éléphant reproche à la baleine sa grosseur parce qu'il est assis à côté du singe, qu'il est lui-même gros et qu'il en souffre. Ce qu'il croit être son défaut, il va l'attribuer à l'autre pour s'éviter l'auto-examen. Le modernisme veut que le peuple soit bête parce qu'il redoute d'avoir à se lire bête dans le miroir. Mais qui tient ce miroir déformant ? Le colon.

Nous sommes en train de lire ici la décadence de l'Islam. Cet invivable traumatisme qu'est vivre en position seconde, prétendument arriérée, face à une civilisation dominante. Vivre sous le regard que le supposé soumis suppose au supposé maître, sous le regard que trop d'Algériens attribuent à l'orgueil du Premier monde, pour le rejeter mais surtout pour insidieusement craindre son acuité. Se doit d'être débusquée, derrière les professions de foi nationalistes et la logorrhée ronflante du néo-novembrisme, tapie comme une hyène aux dents cruelles, la certitude d'être bien moins fortiche que le Français. Le modernisme est intégration passive et masochiste du regard du colon. Les journaux algériens francophones sont saturés d'articulets menus et d'analyses languettes qui comparent sans grand profit situation algérienne et état des pays développés, pour juger du service d'un garçon de café de la rue Didouche aussi bien que de la gestion de la Banque centrale. Bennabi nous serait encore précieux, que navrait l'aspiration du colonisé à l'emprunt du bric-à-brac plutôt qu'à l'examen courageux de l'idée qui préside à la culture du pays jaloué. Car l'idée démocratique n'est pas comme le croient vos tricheurs la Raison raisonnable en languide appareil, mais le courage toujours à raviver de nous dire sans fard tels que nous-mêmes. Le modernisme est vue simpliste d'hommes complexés. L'islamisme est sur ce point précis un net pas de déprise de l'empêchement.

Ce qui fait fonds de la modernité occidentale, c'est ce nœud où se conjoignent capitalisme et démocratie : la responsabilité. Nous n'avons pu accomplir ce pas de géant qu'en nous déprenant du regard que posait sur le peuple la duchesse de Polignac. En nous déprenant de l'intégration complexée de son regard. La duchesse de Polignac ne pouvait concevoir qu'il y ait de l'intelligence politique chez un artisan, cette prise de conscience eût été l'implosion de son registre de références. De même que la cour de Marie-Antoinette et de la duchesse était lieu d'un authentique raffinement culturel, de même les éradicateurs écrivent-ils joli français, mais pour articuler une conscience du monde historiquement condamnée, et se refuser au voir du neuf qui déjà verdit les plaines des temps qui naissent.

De l'amour

Mais ce n'est pas tout. Cent fois saigna à vif la blessure : la France « *voulait revenir* », « *mettre à genoux l'Algérie* », la « *plonger dans la nuit* » pour la surprendre affaiblie « *par derrière* ».

Que cache cette logique faussée par la passion dont l'Occident a brossé le tableau clinique sous le vocable de paranoïa ? Porter l'échec au crédit d'autrui, dresser rempart de méfiance signent fragilité bien grande de la confiance en soi. Plus que du FIS, c'est d'eux-mêmes que prirent peur les modernistes. Le 11 janvier était coup si énorme que mille précautions mentales s'amassèrent en provision de l'échec prévisible. Mais le petit père Freud dont je vous serine le nom lut derrière le « *il me persécute* » un « *je le*

hais » qui était bien antérieur, et à la racine de ce « *je le hais* » le déni d'un « *je t'aime* » qui torture du fait même qu'il ne se puisse avouer. Parce que les gens du 11 avaient naïvement désiré l'encouragement français à leur folle équipée, l'effondrement moral de la déception arracha à R. Benamar ce cri : « *La France nous laisse tomber, c'est clair !* »⁵

Mon Dieu mais oui elle vous laisse tomber, et depuis 1962 ! Nous avons divorcé, à votre demande, et la vraie position française est que nous nous fichons éperdument du destin algérien. Jamais les journalistes modernistes ne purent entendre que la France étant démocratie, c'est l'opinion qui gouverne, et que la seule chose qui importe aux Français est que vous ne nous envoyiez point de nouveaux émigrés, nous n'arrivons pas à intégrer ceux qui sont déjà là. La France craint donc que les excès FIS ne remplissent quelques bateaux, mais c'est bien le dernier pays dans lequel nous irions fourrer notre nez. « *Merci, on a déjà donné* », et que les Algériens n'exagèrent point la rancœur qui est nôtre d'être partis la queue basse. Nous avons merveilleusement cicatrisé, retourné notre commerce de l'Afrique vers l'Europe pour décupler nos profits. La rage pathétique des modernistes prouve que la neuve Algérie n'a pu se concevoir qu'orpheline. La vindicte anti-française m'a donné envie souvent d'aller secouer par les épaules ceux qui la fulminent, comme j'eusse aimé vous secouer en juin 1991 : « *Mais regardez donc les choses en face !* » Las, « *la haine rend la monnaie de l'amour, mais c'est l'indifférence qui n'est jamais pardonnée.* »⁶

Ils ne savent pas que l'Algérie est indépendante. Les écrasent ces trente ans de mensonge officiel sur le néo-colonialisme qui sont déni de l'indicible : la France, c'était bien, aussi. L'attirance pour notre pays est parfois exprimé par vos jeunes d'une curieuse façon : « *Moi, je suis pour l'Algérie française !* » Et même, plus souvent qu'on ne dit : « *Les Français n'auraient jamais dû nous laisser.* » Les putschistes ne purent s'avouer cet amour, non de la France de Massu, mais de la douce et belle. C'était pourtant le moment où jamais. Dire le vrai de son désir n'est pas ce qui nourrit reproche en les peuples. Mais l'hypocrisie, la boiterie de la conscience malheureuse sont vomis. C'est d'un parler vrai que naquit l'islamisme.

Si les relations franco-algériennes ne sont point adultes, ce n'est point faute de la France. Quoi que dise ou fasse la France en direction de l'Algérie, n'est toujours lu qu'affinement du complot. Il serait pourtant sain, je ne cesse de le rêver, qu'un président de la République française allât, un matin de 8 mai, s'incliner sur les tombes des martyrs de Sétif et Guelma. Il faut attendre.

La grande casse des APC

Au printemps 1992, les camps regorgent de monde, les cadres FIS sont en prison ou en fuite, mais restent suffisamment d'islamistes au profil calme pour que se pose aux

⁵. Journaliste au *Matin*, R. Benamar était interrogé par Catherine Jentile (*TF1*, 13-11-1992). Catherine Jentile fut beaucoup attaquée par les modernistes. Ses reportages étaient magnifiques d'équilibre et de concision.

⁶. Jacques Lacan.

autorités rebelles une épineuse question : celle des APC FIS élues en 1990 qui n'ont pas été décimées par les arrestations, et qui, croyant bien faire, siègent toujours.

Le Conseil de gouvernement du 29 mars 1992 dissout 397 APC, 14 assemblées de *wilaya*. Ce nombre grossira au fil des mois. Ces assemblées seraient « *défaillantes* » dans leur travail. Les remplacent des « *délégations exécutives* » nommées par le pouvoir, recrutées dans le vivier bureaucratique des ex-FLN ralliés à la rébellion.

Je fus reçu avec grande amabilité par M. Bouslimane, président la neuve « *délégation* » de Hussein Dey, quartier d'Alger. Oui, m'expliqua-t-il, les élus FIS n'ont pas fait face à leurs obligations, n'ont pas dépensé leurs crédits ; ils n'ont pas eu beaucoup de temps (!), étaient inexpérimentés, trop absorbés par le tourbillon politique national pour s'atteler au quotidien, et désiraient se mouiller peu pour ne mécontenter personne. Je posai question à M. Bouslimane : si l'APC FIS s'est avérée défaillante, les forces politiques opposées au FIS n'auraient-elles pu montrer du doigt la carence aux populations, dénoncer les impasses, et se proposer en relève en vue de futures élections au suffrage universel ? « *Non, me répondit-il, notre population ne dispose pas d'un niveau intellectuel tel qu'elle puisse juger efficacement une expérience de an et huit mois.* »

Il n'est pas possible d'être d'accord.

On a glosé à grand babil sur l'incompétence des gens du FIS. M. Moussaoui nous raconte l'installation, en juin 1990, du président du conseil urbain de coordination d'Alger : « *La séance fut ouverte et clôturée par la psalmodie de versets coraniques. C'est plus qu'un signe quand il s'agit de l'installation du premier conseil populaire de la capitale, issu d'élections pluralistes. C'est au nom du texte coranique, en tant que charte de référence, que la souveraineté entend s'exercer. Les lois de la République sont secondaires. Le choix du premier président est un autre symbole. C'est un imam, Khatib, de la mosquée Attaqwa. Le directeur d'Al-Munqid, organe du FIS, justifiera le choix du Cheikh Kamel Guemazi par le fait "qu'il porte le livre saint de Dieu". La maîtrise du Coran le dispense de la connaissance des textes de loi et notamment du code communal.* »⁷

Et alors ? Quelle importance ? Quand un parti d'opposition, coupant à des décennies de monolithisme, se voit confier le pouvoir, c'est toujours ainsi. Les hommes portés sur le pavais sont les hommes de foi. C'est ainsi que le nouveau se signe, c'est ainsi que le printemps fleurit, et c'est à l'aube que le soleil est gros. Danton connaissait-il quoi que ce soit à l'étiquette de la cour royale ? N'est-ce-pas aussi parce que François Mitterrand ne pouvait se targuer du savoir économique que les Français l'ont choisi pour écarter l'expert Giscard ? N'est-ce pas un petit proxo mal embouché, Ali la Pointe, qui est le vrai héros de la Bataille d'Alger ? Les œuvres commençantes commencent avec la foi dans l'œuvre. Le FIS avait excellemment procédé, en phase parfaite avec son électorat, à confier aux hommes de vertu le soin d'assurer la rupture avec le passé de la corruption. C'est dans un second temps, une fois accomplie cette démarche nécessaire et démocratiquement attendue, que le FIS pouvait constater son manque dans le savoir

⁷. in op 59.

expert, et venir à y pallier par l'emploi d'experts sympathisants, d'experts neutres, la formation de ses propres cadres. Ou être renvoyé par l'électorat dans l'opposition.

Qu'avait dit Abassi Madani ? « *Parmi les spécificités de la commune islamique, c'est qu'elle travaille avec le peuple. On mettra en place une transparence véritable dans laquelle le citoyen ressentira qu'il est réellement associé à la gestion de la commune.* »⁸ Cela ne veut pas dire que les islamistes l'auraient fait, cela veut dire qu'on était en droit de leur demander des comptes, d'exiger cette neuve transparence, et donc de l'obtenir dans le lent mouvement de responsabilisation nécessaire.

Vous, Cheikh Ali, nous avez arrêtés, sur la question des APC, de paroles plutôt belles⁹ :

« *Nous avons vaincu avec les voix qui nous été accordées, mais nous allons vaincre aussi sur le terrain. Notre victoire sur le terrain est la plus importante. Notre victoire par notre conduite, notre civisme et notre comportement est la plus importante.* »

« *Nous demandons aux élus d'être crédibles, de ne pas mentir à la population, de dire la vérité fût-elle amère. Soyez justes, que ne soit avantagé ni ami, ni ministre, ni président, ni proche*¹⁰. *Les personnes sont égales en droit.* »

Le « *niveau intellectuel des populations* » est l'argument que matérialise un objet, le bâton Sonelgaz. Les APC disposent de crédits qui sont utilisés pour l'organisation la plus concrète, la plus immédiatement intelligible de la vie collective. Il s'agit de savoir si on achète un camion-benne pour les ordures, ou si on rhabille plutôt tel trottoir. La population de Hussein Dey a un avis sur la question, ou plutôt des avis, diffractés, et l'APC tranche après consultation. Le « *niveau intellectuel* » n'a aucune incidence ici. Le maintien des APC FIS, de celles qui ne trichaient pas avec la légalité, aurait permis la confrontation démocratique sur des choix simples, aisément compréhensibles par tous, et donc un petit début de responsabilisation des populations, ce qui est le tout de la sortie de l'ornière. Mieux, il aurait permis l'éducation à la gestion pour les cadres FIS, le passage du témoin à la jeune génération. Les difficultés de la direction d'une commune pouvaient permettre, bien mieux que l'invective anti-islamiste, la décantation mentale chez ces cadres intermédiaires, le partage entre le discours oppositionnel facile, la tentation de l'imprécation, et l'effort pragmatique de la résolution d'un problème concret. La Kabylie ne fait-elle pas exemple, où l'ancienne opposition a laissé à la nouvelle (RCD)

⁸. Cf. op 41.

⁹. in op 41.

¹⁰. Qu'on porte regard encore une fois sur la densité que cèle la concision de Ali Belhadj. Les quatre types de personnes qui ne doivent pas être avantagées se composent de deux paires. Première paire : ceux qui pourraient être préférables du point de vue de l'affection (place de la fraternité) ; par rang de proximité décroissante : le proche (1), l'ami (2). Seconde paire : ceux qui pourraient être préférables du point de vue du respect (place de la paternité) ; par rang de proximité décroissante : le ministre (3), le président (4).

Un prêcheur banal eût prononcé : 1, 2, 3, 4.

La vieille exigence biblique (le juge ne doit point favoriser le pauvre) eût permis : 4, 3, 2, 1.

Ali Belhadj magnifie la double dyarchie à la faire voler en éclats. Il en décuple l'insistance métaphysique à s'autoriser l'audace : 2, 3, 4, 1.

le soin des APC ? Cheikh Mohamed Saïd n'était-il pas fondé à écrire : « *Un apprentissage a été avorté par la junte irresponsable* »¹¹ ?

Les dirigeants algériens seraient-ils géniaux du point de vue de leurs talents natifs qu'il ne pourraient poser acte politique intelligent, faute du pas de la rationalité, qui est rapport dialectique au regard de l'autre. Sans contre-pouvoir, sans opposition, sans risque d'être balayé par un électorat ou un conseil d'administration, il ne saurait y avoir de rationalité, de perception de la limite entre le raisonnable et le délirant. La rationalité n'emporte pas de lois internes qui permettraient, à les articuler telles pièces d'un jeu de meccano dans la solitude d'un donjon, d'être sûr de raison garder. Dans un donjon, on devient fou, toujours. La rationalité ne se conquiert que dans le jeu de parole avec qui n'est pas d'accord.

Mais déjà et encore, *de te fabula narratur*. C'est de vous qu'il est question, islamistes du pas futur.

La pierre du scandale

Le pouvoir central va être amené à prononcer l'ensemble des nominations aux postes de responsabilité : ministres, *walis*, fonctionnaires en tous genres, conseillers municipaux, cadres des entreprises ; il intervient souverainement dans les affaires de justice, de presse, etc. S'ensuivent inévitablement un formidable affaiblissement de l'efficacité et un approfondissement de l'anarchie.

Mais les démocrates n'ont pas assez dit la vérité : on ne s'engoue pas pour la démocratie. On peut s'engouer pour un tyran. On peut s'engouer pour la chute d'un tyran. Mais le pas démocratique, qui procède du constat rationnel que la tyrannie est obsolète, ne s'accomplit jamais sans que soit goûtée la coupe de l'amertume et accepté le calice de l'angoisse. Et c'est pour avoir éloigné des lèvres algériennes ce calice-là que la décision de la dissolution des APC est, pour reprendre le mot de protestation clandestine du FIS, un « *scandale* »¹². Scandale, latin *scandalum*, traduit du grec *skandalon*, traduit de l'hébreu *mikchol*, « *ce qui fait trébucher, obstacle* », première acception in Lévitique, XIX, 14 : « *Tu ne maudiras pas un muet et tu ne mettras pas d'obstacle devant un aveugle, mais tu craindras ton Dieu.* » En cette histoire d'APC légitimes dissoutes, la junte a posé une pierre pour que trébuche le peuple.

Au lendemain du jour de la honte, Bruno Etienne s'était exclamé : « *Le FIS n'est pas un mouvement structuré. Il est composé de multiples tendances. Ce qui est certain c'est que la tendance jusqu'à présent dominante, qui prônait un passage progressif à un Etat islamique par le biais d'élections, est aujourd'hui désavouée. C'est l'échec des légalistes. A l'inverse, tout ceux qui dénonçaient la démocratie en affirmant que cette notion était étrangère à l'Islam, vont désormais tenir le haut du pavé.* »¹³ Les généraux ont choisi délibérément cette voie, pour avoir saisi avec une longueur d'avance sur la société la menace qu'était pour eux le FIS hachaniste, et la responsabilisation de la société qu'il

¹¹. *Minbar El-Djournoua* (clandestin) du 18-04-1992.

¹². *Minbar El-Djournoua* du 14-04-1992.

¹³. *Le Quotidien de Paris*, 14-01-1992.

amenait dans sa hotte. Si vous, gens du FIS, aviez désiré quelques miettes de la prédation, les généraux vous eussent aménagé trois bouts de strapontins. Mais vous avez amené la moitié de votre peuple avec vous, vous avez proposé à votre peuple d'avoir regard sur sa destinée, et ce crime ne pouvait pour eux qu'être lavé dans le sang. Si la société s'autogouverne, où iront-ils ? Ils se sont rués sur les APC modérées, ils ont bousillé tout votre maillage solidariste, parce qu'ils voulaient que l'ensemble des islamistes soit mis dans le même sac, « *fasciste-terroriste* », qui justifiait la spoliation. Le 11 janvier ne fut point erreur, la junte comprit, avec la même intuition que le colon en 1954, que la société s'émancipait et que les temps étaient venus de tuer beaucoup.

Fermez vos yeux, Algériens, jusqu'au déluge

De quelle lourde pierre les post-boumediénistes vont-ils ériger l'architecture immobile de leur pensée, des fondations aux combles ? De cette redite : il y a du pétrole. Le commerce centralisé des hydrocarbures est l'unique activité qu'un pouvoir concentré puisse contrôler absolument seul. Elle est donc la seule tolérée. Les Premiers ministres de la nouvelle donne seront la caricature ambulante du système de pouvoir amplement dénoncé pendant la *dimokratiyya* : quand un chef d'atelier repère qu'un ouvrier est bon menuisier, il l'affecte sans plus tarder à l'électricité. La *médiocratie* n'est pas le pouvoir des médiocres, elle est méthode qui médiocrise celui qui s'en autorise, parce qu'il préfère le confort du non-regard de l'autre à la remise en cause. Or c'est cette remise en cause qui permet d'accoucher du meilleur de soi-même. C'est pourquoi la démocratie est efficace, et le modernisme, inefficace. Vous, gens de l'Islam, avez en astreinte « *la commanderie du bien et le pourchas du mal* ». Dans le champ économique, politique, cette règle pourrait engendrer contrôle des décideurs musulmans par autrui, et nous ne saurions alors pas trop éloignés. A la condition de préserver la liberté de parole. Quand l'armée n'aime pas la critique d'un journal, hop, elle le suspend. Elle dit restaurer l'autorité de l'Etat, elle ne restaure que l'ajustement de ses œillères.

Ce n'est pas de la tartinette beurrée, ce que je vous raconte là. Il y va de la santé physique de votre peuple pour les décennies prochaines. Vous n'ignorez pas, elle fut éreintée pendant les années démocratiques, l'attitude du cadre FLN type, qu'on rencontre partout en vos contrées. Il dépense les trois quarts de son temps à décourager toute initiative, dans un patient et minutieux labeur de « *dégoûtage* », une ingéniosité de tous les instants pour être sûr de préserver l'accaparement de la maîtrise. Ceux qu'il dirige travaillent au dixième de leurs possibilités, et lui-même ne peut déployer dans leur juste ampleur ses talents pourtant réels. Le pire est qu'il souffre souvent de son système. Des règles démocratiques le soulageraient d'une croyance en sa supériorité qu'il devine tricheuse. Mais ceux qui râlent contre lui tous les jours que Dieu fait vivent aussi la peur de se retrouver en position de responsabilité. Pour nombre des vôtres, mieux vaut endurer un mauvais chef méprisé qu'être nus sur la scène du monde. C'est pourquoi démocrates et islamistes sont l'audace du futur algérien. Vos appels à la transparence et la responsabilisation proposée par les démocrates sont le bond en avant, la réponse à la *mouchkila*. Si vous savez voir, ces deux éthiques pèsent même carats.

Car pour l'heure, le pétrole permet à la tique moderniste de saupoudrer de semoule la « *population à nourrir* »¹⁴ ainsi conçoit-elle votre peuple, et d'exiger en retour son mutisme. Que susurre-t-elle à lourdes heures d'hypnose ? Qu'il vous est interdit *usque ad mortem* de commercer, d'entreprendre, de faire tourner les usines, de travailler. Il faut dormir, dormir encore, dormir toujours. C'est le fonds philosophique du non-rééchelonnement de la dette, du socialisme, du faux dinar, des pénuries et du couvre-feu.

Le modernisme est Méduse. Il pétrifie les muscles de vos hommes, effile l'arbre de leurs nerfs et stérilise leur semence. Puissiez-vous, pour décapiter le monstre, adopter le pas prudent de Persée !

Puisque la faction a prétendu que le FIS était danger aux sommets de l'Etat, pourquoi n'a-t-elle imaginé une transition : HCE + démocratie surveillée à la base ? C'est le trop qui, là encore, dit le vrai. Les généraux n'ont pas craint que les APC soient défaillantes dans leur assistance aux populations, mais que les populations en soient au contraire satisfaites. Si l'on doit encore se persuader que l'islamisme est captieux prétexte, et que c'est l'émancipation qui est des généraux la bête noire, regardons le passage d'une conversation que l'historien algérien Mohamed Harbi tenait en 1979 avec un journaliste français, à propos de la Guerre de Libération :

« - *Et ces organisations de villages, dont parle El Moudjahid ; avec les assemblées populaires composées de cinq personnes ?*

- *M.H. : C'est une chose qui avait été projetée par le Congrès de la Soummam [1956], mais elles ont tout de suite été sabrées.*

- *On en parle encore en 1958-59.*

- *M.H. : C'était fini. Ce sont des histoires. Ils les ont sabrées en 57.*

- *J'ai lu pourtant des reportages dans lesquels on raconte qu'il y avait des femmes dans les Assemblées populaires.*

- *M.H. : Ce sont des histoires. J'ai vu pas mal de rapports. Déjà en 57 ils avaient commencé par dissoudre les Assemblées populaires et ce n'étaient plus que des responsables administratifs qui les guidaient. »¹⁵*

Les assemblées élues pouvaient être laboratoire de citoyenneté. Les APC sont dramatiquement sous-encadrées, on écarte encore une fois les volontaires. Elles ont peu d'autonomie financière, la décentralisation ô combien nécessaire, n'est pas ébauchée, et on brise dans l'œuf la première tentative de corriger ces maux. La politique n'est-elle pas pédagogie ? On a tout flanqué par terre.

Sera-ce nécessité d'histoire que le modernisme pousse jusqu'à l'acmé sa caricature létale pour que la population prononce un non massif, et retrouve, les yeux bien plus ouverts, le pas auguste du 26 décembre ?

¹⁴. Mot de Belaïd Abdelsslam, relevé par N. E. Boukrouh.

¹⁵. *Les révoltes logiques* n°11, hiver 1979-1980.

*Nodo, ya ouled el Assima !*¹⁶ Il faut sortir de vos prisons, maintenant, islamistes, c'est assez de repos. Ils ont déchiré la grand-voile, ils abîment la nef, ils dénudent vos fils pour le prochain déluge.

La pensée du pauvre

Le 11 janvier nous usine de pauvres choses parce qu'il est l'assaut de la pensée du pauvre. Cette pensée trop courte emmaillote toujours dans l'orgueil et le prétexte ce qui est repli, frilosité, carence du courage, défaillance devant le neuf.

Ce n'est pas hasard, si vous serez à longueur d'éditoriaux couchés en vindicte dans les mêmes draps que Chadli et Hamrouche. L'ouverture chadlienne (« *avant la chute du mur de Berlin* », m'ont précisé très fiers quelques Algériens) fut aussi le pas d'audace du libéralisme. Un des meilleurs journalistes algériens me rapporta oralement son enquête sur les pertes colossales de quelques milliardaires de la nomenclature après la seule dévaluation hamrouchienne du dinar. « *Les pouvoirs non visibles sont chez nous plus importants que les pouvoirs visibles. Ces gens ont des ramifications dans l'Etat. Hamrouche leur propose le blanchiment de l'argent sale, sa conversion en économie libérale. Mais eux ne veulent pas que ça change.* » Hamrouche marchait vers la convertibilité du dinar. Rappelez-vous, Cheikh, pendant quelques mois, avant l'assaut du modernisme, la Banque centrale devint autonome, à l'instar de la Bundesbank ! Le monopole d'Etat du commerce extérieur commençait à être sapé à la hache, quand les généraux en juin eurent la peau du ministre intrépide.

Après une année occupée par Ghazali à ne bouger pas le petit doigt, certains tenants du nouveau cours vinrent s'étonner de la nomination au Premier ministre de Belaïd Abdesslam, parangon de l'immobilisme. Comme si le gel du mouvement n'était pas le but de guerre du 11 janvier. Et tragiques sont les journaux, qui répètent en scie de crin-crin « *rupture radicale* » et « *économie de marché* », quand les caciques de l'UGTA et des entreprises d'Etat sont les caporaux du maigre bataillon putschiste. Les militaires eussent-ils pu frissonner de quelque velléité réformatrice, et grossir d'un conflit social la lacération de la paix civile ?

Il n'était pas mal du tout, le programme économique du FIS¹⁷. Trop nombreuses encore s'enchaînaient les références aux anciennes vues socialistes. Mais les mots d'« *audace douanière* », de « *décentralisation des entreprises* », de « *liberté progressive du commerce* » étaient hardis. L'affolement du vieux clan fut crainte, moins des menaces du nouveau cours sur ses postures financières, que d'une radicale perte d'identité, d'une mort existentielle. Si les forces productives se libéraient, où le clan justifierait-il sa mainmise ? Cette possible conjonction du libéralisme des Réformateurs et de l'Islam du FIS fit couler le fiel anti-islamiste d'*El Moudjahid* : « *Une évidente économie de bazar qui puiserait sa force dans le trabendo et l'usure.* »¹⁸ Tout le monde savait que le FIS irait vers l'heureuse légalisation du *trabendo*, c'est-à-dire du marché. L'imputation d'usure,

¹⁶. Debout, enfants de la capitale !

¹⁷. Cf. op 57.

¹⁸. Mot de Kamel Bouslama, EM, 24-12-1991.

proscrite par l'Islam, est une vaine calomnie qui vise à déguiser le FIS en ennemi des pauvres.

Comme j'eusse aimé voir, pendant la Cohabitation, de quel œil l'ingénieur Hachani, derrière ses lunettes d'intellectuel, eût regardé le cigare de Hamrouche ! Quel ardent cocktail eût associé le désordre fécond de la libre entreprise, même timidement ébauché, et ce sublime impôt d'Islam qu'est la *zakat* !

Après la restauration, Ali Haroun va nous décrire par le menu¹⁹ la briqueterie miséreuse où il est allé chercher Mohamed Boudiaf, et la gadoue jusqu'aux chevilles nous laisse deviner dans quoi l'Algérie va désormais patauger. L'Algérie était à la charnière, pouvait opter pour la stratégie du Mexique de déprise du tiers-mondisme, ou celle de Cuba. Ce sera Cuba. Non le Cuba romantique des années Ben Bella, mais celui du dictateur ossifié qui explique qu'il restera quoiqu'il advienne, l'île dût-elle sombrer sous l'océan. Deux ans après le putsch, tout va bien en Algérie. Les économistes du FFS estiment à moins 7 % le taux de croissance²⁰. Quand deux policiers descendent en marchant l'avenue Ben M'Hidi, les petits vendeurs de cigarettes s'égaillent comme moineaux dans les ruelles avec leur pauvre trésor, pour revenir la minute suivante, et cette triste image s'appelle restauration de l'autorité de l'Etat.

Cette régression peut durer : ils ont du pétrole, donc des fusils et du temps. Il faut que vous laissiez vos prisons, islamistes, reprenez votre travail. Faites de la politique.

¹⁹. in AA.

²⁰. EW, 13-06-1993.

XVII - Le visage de Boumaarafi

Le prince des aveugles

En quête d'un prêtre pour maronner leur messe noire, les factieux trottèrent chercher l'homme qui avait prouvé de trente ans d'obstination un puissant désir de ne rien savoir, ne rien voir de l'Algérie concrète. L'homme quitta sa marocaine briqueterie, lava ses mains de l'argile qu'il pétrissait pour façonner de cette matière fragile les pieds de sa nouvelle stature. L'opposant fictif aux princes se dévoila le prince opposant à son peuple.

Mohamed Boudiaf s'extirpa des fourgons de l'armée pour devenir président du HCE dès le 14 janvier. Il avait autrefois revêtu toge plus ample. *Carte n°1 du FLN*¹ n'était-il pas l'organisateur de l'insurrection libératrice ? Il avait certes quitté l'Algérie en octobre 1954, à la veille des temps du courage. Quand on engage les siens à la charge, ne se doit-on tenir debout en leurs rangs ? Peut-être pas forcément, et cela regardait le FLN. Il paraît que son efficace opérait dans la distance. La France plus tard l'arrêta, il revint en 1962, s'opposa à Ben Bella qui l'appréhenda, puis dès 1963 l'exila.

Dans l'émoi de sa disparition tragique, son fils fit publier en Algérie les notes de sa captivité de 1963.² L'ouvrage se vendit beaucoup, et je ne sais comment le lurent les Algériens dans le secret de leurs demeures. Je le perçus comme accablant pour sa mémoire. 1963 : « *Je préfère penser à ces ferveurs populaires, à ses puissants sursauts collectifs, qui, dans chaque peuple, à un moment de son histoire, tel un ouragan irrésistible, dévastent tout et changent le cours de son destin.* » 1992 : s'il n'y eut ouragan, la ferveur s'était assez offerte pour qu'il la vienne mater par le fer et le feu.

Tout le début de son récit est le compte-rendu exhaustif, avec sueurs et taux de potassium, et jusqu'aux limites du narcissisme incluses, de ses souffrances sous le soleil de Tsabit, où Ben Bella l'a, si l'on peut dire, mis pour quelques semaines à l'ombre avec trois autres opposants. Cauchemar affreux, mais tout de même avec cave, romans, transistor, plume et papier. Je cherchai combien de prisonniers d'opinion Boudiaf avait parqués en 1992, *sine die*, dans le seul camp de Tsabit : quatre cents. L'homme du « *respect de la personne humaine* », des « *droits imprescriptibles de tout citoyen* » (1963) devint l'archange d'acier de la géhenne de masse. Aucun principe d'aucune sorte, aucune limite éthique. Je ne vis plus moyen aucun de respecter son tardif retour.

Parler d'un mort en mauvaise part, n'ai-je pas un peu honte ? Mais ce sont les vivants qu'il ne faut jamais condamner de sentences sans retour, au dernier souffle seul se prononce le destin. Trop tard ou trop tôt nous quitta Mohamed Boudiaf.

¹. Ce mot du journal *Le Monde* est une métaphore.

². op 29.

« Le sourire rare, le teint blafard, une silhouette sèche d'ascète »³. « passionnément campé sur des principes rigides »⁴. Mohamed Sec⁵ devait s'adresser à la nation dès le 16 janvier 20 heures. A 20 heures point de journal télévisé. « Première mondiale. Catastrophe naturelle ? Coup d'Etat ? Kidnapping ? Etat d'exception ? Crise cardiaque du nouveau président ? Aucune information ! Le citoyen broie du noir. On imagine les pires scénarios. »⁶ Boudiaf n'arrive qu'à 22 h 05. N'a-t-il pas inconsciemment désiré que les Algériens qui avaient renoncé à leur vote savourent le prix de leur lâcheté, et montrer comment la peur devait immanquablement serrer les cœurs de ceux qui s'abaissent assez pour s'offrir à la sujétion ? Quelques semaines plus tard, Boudiaf partit en « visite privée » au Maroc, pour six jours et sans prévenir personne. C'est en ouvrant les quotidiens marocains que les journalistes d'Alger le virent serrant la pince de Hassan II sur les marches du palais royal. Boudiaf étant le seul Algérien qui ait adopté les vues marocaines sur le Sahara ex-espagnol, on s'acquitait aux abords de la haute trahison. Les chroniqueurs qui avaient renoncé au libre choix du peuple ne mouftèrent pas, à comprendre qu'ils leur fallait chausser les brodequins pour estropier de la servitude volontaire. Dans la posture tant attendue de verser publiquement sa bile acrimonieuse, le Zaïm fit savoir sur la scène internationale⁷ qu'il lui était fort malaisé de trouver en Algérie soixante personnes intègres pour le seconder dans son grandiose dessein. Il recruta pour former son cabinet d'ex-militants d'un ex-groupuscule qu'il avait fondé dans les temps de l'ennui, émigrés comme lui de fort longue date, pour déguiser l'Algérie en République de Coblenz, diaspora qui danse des deux côtés de la Méditerranée⁸.

« C'est un incorruptible, un Robespierre », me dit en façon d'éloge M. Sami Naïr⁹ à l'heure du forfait. Il était cela, exactement. Les Robespierre sont les fantômes de glace qui errent dans les syncopes d'histoire. Ils versent le sang de victimes sacrificielles pour congeler celui qui doit irriguer les Nations, quand les peuples hésitent devant le pas à franchir.

Les modernistes songèrent en éclair tardif à M. Boudiaf et lui firent appel mus par la certitude inconsciente que vous étiez, Cheikh Belhadj, la figure désirée par l'Algérie pour être cocher de son destin. La silhouette de l'homme leur parut de même dessin que le portait-robot maladroit que vos prêches avaient imprimé en leur conscience floue. Ascète, incorruptible, méprisant, négligent du simple et posté à quelques années-lumière du réel, M. Boudiaf ne pourrait-il séduire un peuple qu'ils croyaient dévoré par l'ignorance du vrai ? Un Ali Belhadj de cire dans un décor de faux Novembre : la trouvaille enchantait la poignée.

M. Boudiaf ne décida rien, mais discourut copieusement. Au moins n'usa-t-il plus de la langue de bois. Bien plus, ce fut à mes yeux sa forte qualité, il parlait en arabe algérien, celui que l'on comprend. Immense progrès. Les gens s'en aperçurent, mais peu les modernistes. J'assistai au meeting appelé en Alger aux quarante jours de son deuil, les

³. Mots de Mouna Naïm, *Le Monde*, 01-07-1992.

⁴. Mots du colonel Tahar Zbiri, à propos du Boudiaf de 1962, in AA, 22-10-1992.

⁵. Mot d'esprit de *El Manchar*, par allusion au roi du Maroc Mohammed V.

⁶. *L'Observateur*, 22 au 28-01-1992.

⁷. Sur FR3.

⁸. Mots de M. Djamel Guentri, ex-député FLN.

⁹. Enseignant à Paris, M. Sami Naïr accordait par téléphone une interview à Radio-Beur.

orateurs enchaînèrent en français leurs exordes, jusqu'à ce qu'une femme se levât, à la confusion des présents, pour rappeler dans la colère à la pudeur élémentaire.

M. Boudiaf enfilait en ses adresses les lapalissades comme perles, avec une méritante abnégation. Prosait-il que l'école était sinistrée, bourdonnant là le truisme premier venu, la presse moderniste caquetait à l'axiome du siècle. A vrai dire, ses conseillers lui soufflèrent pour peindre l'Algérie les diagnostics démocrates, s'autorisant pour pronostics le seul programme construit audible en Algérie : celui du FIS.

Aussi l'homme, après Boumediene, après Chadli, déclara-t-il à pétarade guerre à la corruption. Il ne fit rien, bien sûr. Las ! La « *corruption* » fait vivre une caste dont il sauvait la mise, et a depuis longtemps touché les pauvres, puisqu'elle est en Algérie autodéfense de masse contre le socialisme kafkaïen. Qui se rase en Algérie, depuis dix-sept ans que sévit la pénurie de lames de rasoir, le fait imparablement dans l'accointance avec le *trabendo*. Boudiaf les voulait-il tous barbus ? La corruption, ce fléau que N.E. Boukrouh a montré en denses et dures pages¹⁰ délité l'âme algérienne, ne fléchira progressivement qu'éreintée par la population dans le pas de son désir conscient, aidée par une autorité légitime, et épaulée par le renouveau islamiste.

Nu dans son olympe vide, Mohamed Boudiaf se piqua de rassembler. S'étant brodé qu'existait « *un projet dans le peuple* », il s'en proposa la maïeutique. En vérité existaient des projets, tels qu'articulés par le FIS, le FLN, le FFS et d'autres, et le suffrage venait d'en mesurer l'aune. Boudiaf voulut, tout au contraire, en souvenance peut-être de sa manufacture chez son royal ami, que chaque Algérien soit comme brique d'un construit, qui, de la base, s'élèverait jusqu'à lui. Il sigla sa ziggourat : RPN. Mais le rassemblement patriotique national, le vrai, n'était-il pas le Parlement islamo-démocrate dont il venait de consommer la ruine ?

Voyez, Cheikh de l'Islam, comme la vision totalitaire se conjoint de l'idéalisme. Car personne en Algérie ne crut en son RPN, sauf quelques naïfs et surtout lui-même. Voyez comme, lorsqu'on se déprend du regard d'autrui, lorsqu'on déprise le modérantisme, se faufile la niaiserie du mirage mégalomane.

Eût-il pu, s'il avait vécu, faire quelque chose pour l'Algérie ? Pourquoi non ? Souvent la fonction crée l'organe, il n'était pas homme inapte à la hauteur. L'unique sortie de l'impasse était l'abord du dialogue contradictoire avec vous, islamistes. Se le fût-il à la fin proposé ? C'est douteux. On ne saura. Après son assassinat, devinant le vide prodigieux de son bref passage, la belle-famille s'épancha en pages malavisées. M. Benabderrahmane, son beau-frère : « *Il me réclamait souvent les journaux du pays.* »¹¹ Mais de son vivant Mohamed Boudiaf très nettement excipa du contraire ! Madame veuve : « *Le président avait mille projets pour les jeunes.* »¹² Que ne nous en a-t-il croqué un seul, que les jeunes aient quelque chose à se mettre sous la dent ! Et ses proches de psalmodier l'antienne : « *Il aimait l'Algérie !* » Mais que n'est-il venu, au temps des cerises de la *dimokratiyya*, quand rentraient les proscrits, s'asseoir *incognito* sous les verts feuillis de Tlemcen la si belle, goûter bouchée de ces agneaux de steppe

¹⁰. op 31.

¹¹. EM, 7 et 8-08-1992.

¹². Gros titre de EM, 10-08-1992 (petit titre : "Suspension des quotidiens *Le Matin*, *La Nation* et *El Djazair El Youm*").

qui fleurent si bon l'armoise, ou glisser en ses lèvres de cette boisson de joie, qui mêle une glace onctueuse à un frais jus de fruits, et qu'on commande en disant : « *panaché* ! »

De la solitude

Mais Mohamed Boudiaf jamais ne sut chérir le panaché.

Comme fut tragique sa solitude ! Il crut toute sa vie être seul à savoir comment mener l'Algérie, il se figura toute sa vie calife à la place du calife. On lui bradait le *koursi* suprême, pouvait-il refuser ? Il prouva que la claustration se conjoint du vide de la pensée. Il ne disposait sur l'Algérie pas plus d'idées concrètes que sur le Pérou ou sur la Mongolie. Sa pathétique impuissance à partager avec autrui le mouvement de la vie, à lire en autrui son égal en humanité, il l'érigea imaginativement en vertu. Sans l'atome d'un projet, il s'infatua de la rêverie que la quarantaine où il couvait sa fièvre était rupture radicale. Rupture avec tout le passé, tous les présents. Il ne vit donc nullement ce qui lui advenait : que la rupture était ce qu'il venait écraser, qu'il était la marionnette de la restauration aristocratique. Il se targuait de révolution, il incarna la réaction contre la peur de l'inconnu. Il s'imaginait homme d'unité, il eût pu pour son peuple être berger et ravauder le tissu social effiloché, il vint déchirer un pays fragile et le bousculer dans l'aventure. Il fut l'icône anachronique du patriarcat archaïque, ce type de père dont l'Algérie a trop souffert, atrabilaire, obstiné dans la morgue, aveugle à la foi des fils.

Il fut lâchement assassiné par derrière. Il était tout de même le père, sa mort pour un bref temps unifia les cœurs. On retint de lui qu'il était innocent de toutes les malversations des années précédentes. Si moins de cent mille personnes l'inhumèrent, son désintéressement amena des islamistes à accompagner sa dépouille aux cris de *daoula islamiya*, et la une d'*El Moudjahid* en ce jour d'obsèques fut une des plus belles de son histoire, apposant nombreuses photos petites d'un désarroi très grand. Le HCE, qui déclara historiquement achevée la tâche de la génération de Novembre, put faire espérer en l'arrêt du fol engrenage. Très vite se redessinèrent les vieux clivages.

L'homme aux yeux vides

Il est du GIS, une sorte de RAID local, c'est un *ninja*, il est sous-lieutenant, il est affecté à la sécurité du président, c'est le 29 juin 1992, c'est à Annaba, à la Maison des jeunes, il a une mitraillette, il est en poste derrière la tribune, il y a un rideau, il écarte le rideau, il crache la contre-civilisation. Il s'appelle Lembarek Boumaarafi.

Kennedy fut frappé par un tireur d'élite. Boumaarafi exhiba la version carré flou de l'assassinat d'un président : grenade jetée dans la salle, rafale par derrière à bout portant, balles perdues. Un geste sale pour des temps gris.

Les éradicateurs tenaient le FIS dans leur viseur. La population, massivement, les arrêta net : ce n'était pas le FIS. Mais qui alors ? La mafia des corrompus, décréta la population, massivement.

Lembarek Boumaarafi fut serré par plusieurs interrogatoires, dont celui exigeant d'une commission d'enquête composée de proches de Boudiaf. Il parut fort constant et assuré dans ses déclarations. Il dit : « *J'ai agi seul. J'ai songé à assassiner Chadli en 1989.* » Il dit : « *Je suis watani-islami.* » Il dit : « *Tahatli occasion* », m'est tombée l'occasion. Il dit : « *Qtaltou normal* », je l'ai tué, normal.¹³

Il advint donc que la population ne voulut point qu'il fût seul. Il y avait des commanditaires. Les journalistes entreprirent alors un curieux travail. Il fallait apporter les preuves d'un complot posé en postulat de marbre. Ils en trouvèrent cent. C'était quatre-vingt-dix-neuf de trop. Il y avait cinquante-six policiers dans la salle, aucun pour tirer sur Boumaarafi : complot. L'ambulance se trompe de chemin pour gagner l'hôpital : complot. Il y eut très vite tant de monde dans le complot qu'il devenait patent qu'il n'eût pu se nouer sans être éventé. A. Mahmoudi, directeur de *l'Hebdo*, qui n'est point sot, le remarqua bien. La mort de Boudiaf le fit brusquement basculer dans le délire qui le guettait en tapinois depuis le 11 janvier. Il lui fallait un complot, et puisqu'il ne voyait pas de comploteurs, il assena que la France avait tenu l'arme. Il déploya des semaines de désespérance bouleversée à publier le long d'un douteux testament d'Hitler, à se faire accroire que la France avait assassiné Boumediene¹⁴, que les tortures dans les commissariats d'octobre 1988 étaient le fait du Mossad israélien. Le geste de Boumaarafi levait la folle hypothèque du sauveur suprême, signait l'impasse de la solution martienne à la crise et sonnait le glas des ultras.

La commission d'enquête se livra à un périlleux exercice de carré flou. Toutes ses conclusions plaidaient pour l'acte isolé, en même temps qu'était réaffirmée en certitude la main de commanditaires. Tout le monde voulait des commanditaires. Mme veuve Boudiaf, soupçonnant un mobile politico-financier, vit l'attentat « *beaucoup trop bien préparé pour être l'œuvre du FIS* ». Si ce n'était le FIS, d'autres avaient tiré les ficelles, et Mme Boudiaf exprimait le sentiment général. Pourtant, rien ne demandait moins de préparation que le geste du criminel... Le président de la commission d'enquête, rappelant que Boumaarafi projetait d'occire Chadli, nota : « *Il ne l'a pas fait pour des raisons qui restent à déterminer.* »¹⁵ Bah, mais parce qu'il n'a pas eu « *l'occasion* », il l'a dit lui-même ! Parce que Chadli était un réaliste, il savait se protéger ! Parce que, « *l'occasion* » eût-elle rencontré Boumaarafi, Boumaarafi n'eût rencontré « *l'occasion* », puisque Chadli avait initié un processus de légitimation, que Boudiaf avait fermé !

Boumaarafi fut subtilement décrit par un psychiatre algérien qui tint à l'anonymat mais disposait de solides connaissances sur la psychologie des magnicides (tueurs de grands), et qui devina Ravailac. Je fonçai chez M. Djafer Saïd¹⁶ qui avait réalisé l'interview : et vous, qu'en pensez-vous ? Il ne savait pas, me répéta que personne en Algérie ne croirait les mots de ce psychiatre, et espérait que l'interrogatoire filmé du meurtrier, dont il avait vu projection, ne passât pas à la télévision, tant était grande son

¹³. Je l'ai tué, "normal" : hélas ! Il a bien compris le 11 janvier celui-là. Ces mots eussent pu être prononcés par M. Boudiaf à propos de la démocratie : j'ai saisi l'occasion, je l'ai tuée, normal.

¹⁴. J'ai vérifié que des gens du peuple refusent de croire en une mort naturelle de Boumediene.

¹⁵. AA, 16 au 22-12-1992.

¹⁶. M. Djafer Saïd, un des plus féconds journalistes algériens, était responsable des "papiers lourds" au défunt QA.

appréhension que les jeunes vinsent à s'identifier à ce *houmiste* « *terriblement crédible [...] à l'image ordinaire du lamentable échec d'un pays plein de promesses* »¹⁷.

Ne pas savoir, c'est se borner aux hypothèses, et la seule qui me semble raisonnable est que, tel Ravailac, Boumaarafi se fit l'interprète isolé de toute la dramaturgie algérienne. On n'est pas sous-lieutenant chez les *ninjas* sans un grand sang-froid. Il trouva dans l'anarchie amenée par Boudiaf l'occasion d'agir. *Algérie actualité* publia l'étrange témoignage d'un jeune qui aida au secours des blessés après le drame. Avec d'autres il s'active, transporte le préfet, puis tout à coup s'aperçoit : on a oublié le président ! Ce formidable aveu dit la cause profonde, enracinée dans l'inconscient collectif, de la mort de Boudiaf : il était totalement isolé, étranger à la partie qui se jouait, il faisait obstacle à la rencontre des Algériens par les Algériens.

Les commanditaires sont possibles¹⁸. L'hypothèse n'est pas la plus plausible, mais l'Algérie adopta les commanditaires en certitude. Proposant un « *Boumaarafi tout seul* » au détour de conversations, j'obtenais un déni immédiat. Avant tout élément d'enquête, la « *mafia* » était clouée au pilori. Ce mot, qui se rencontrait ça et là pendant les années démocratiques, connut brusquement son heure de fortune.

Pourquoi cette croyance ? Ghania Mouffok d'indiquer : « *L'Algérie entière préfère la thèse du complot, sinon en regardant Boumaarafi elle est obligée de voir en face ce qu'elle a fait de ses enfants, de sa jeunesse. Alors elle refuse de se regarder dans un miroir.* »¹⁹ Mais oui, et L. B. Souleyman a pu noter : « *Un sentiment de honte supplante la consternation.* »²⁰

La pièce-clé de cet été *meurtrier*²¹ me parut être la photo du visage de l'assassin, couchée jour après jour dans les quotidiens, inlassablement répétée en écho. Plus s'égrénaient les jours, plus s'allongeaient les semaines après ce 29 juin, plus insistait cette photographie surexposée, toujours identique. Plus se durcissait la conviction consciente d'un complot pluriel, plus ce visage ressassait-il jour après jour l'insinuation de sa présence singulière. Plus ce visage était imprimé, moins il était vu, ou plutôt, moins il était vu, plus s'en amplifiait la réédition.

Enigme est toujours le visage d'un assassin. Doux eussent pu être ces traits, ils étaient insignifiants. Sensuelles auraient été ces lèvres, elles étaient inexpressives. Clairs avaient été ces yeux, ils étaient plus vides que les yeux de l'aveugle.

Cette étonnante insistance, quarante journées durant, du visage au regard vide disait le vide du regard algérien à visiter l'énigme de son destin. Le grand désir que soient identifiés des commanditaires était cri d'aveu : trouvez-nous des coupables, car si c'est Boumaarafi qui est seul criminel, alors c'est nous tous ! Et tous les jours, en sournoise

¹⁷. "Boumaarafi, l'assassin trop ordinaire", QA, 4-08-1992.

¹⁸. La théorie du complot, maniée très fréquemment à propos de tout ce qui n'est pas transparent, suppose toujours en Algérie un accord conscient des comploteurs. Cette surpuissance accordée aux "comploteurs" me paraît, en compréhension occidentale, désigner une impasse culturelle sur l'inconscient qui commande tout acte humain.

¹⁹. JA, 6-08-1992.

²⁰. HL, 6 au 12-01-1993.

²¹. Mot du JA.

insistance de l'inconscient, la photo : c'est toi, lecteur, c'est toi ! Tous les jours, se répétait le texte algérien manifeste : ce n'est pas Boumaarafi puisque ce n'est pas moi, tous les jours s'affichait en redite la vérité latente : vois-le donc enfin, celui-ci, ton semblable ! Manquait de la photo la légende : le déni du courage qui encore faisait défaut, d'apercevoir le point de déshérence où en étaient arrivés les fils de l'Algérie, le déni du courage qui encore faisait défaut, d'arrêter ensemble la machinerie de la haine.

D'un étrange objet

L'objet, auparavant jamais rencontré, qui dès le 5 octobre 1988 va se trouver posé dans le destin de l'Algérie, c'est un miroir.

Ce n'est pas une petite affaire, un miroir, la première fois qu'on en fait rencontre. Le premier à en lire le décret d'horreur aura été Chadli Bendjedid. Passée l'heure de la stupéfaction, il proposa le miroir à l'ensemble de l'Algérie : la démocratie. L'effacement alors gagna l'entier du corps social. « *Ce n'est pas nous !* », dirent les islamistes à voir les démocrates. « *Ce n'est pas nous !* », dirent les démocrates à voir les islamistes.

« *Ce n'est pas nous !* », hurlèrent les modernistes aux résultats du scrutin libre. « *Ce n'est pas nous !* », dit Mohamed Boudiaf de l'Algérie. « *Ce n'est pas nous !* », dit Boumaarafi du père de Novembre. « *Ce n'est pas nous !* », dirent les Algériens de Boumaarafi.

La première fois qu'encore non-parlant l'enfant s'avise en un miroir, porté par les bras d'un adulte, c'est à retourner ses yeux vers le visage de cet adulte que l'enfant va apaiser le surgissement de l'angoisse²². C'est à constater que son tuteur voit comme lui, qu'il accepte de voir ce qu'il a vu. C'est à lire que son tuteur accepte l'inquiétante étrangeté que l'enfant intègre son image comme un neuf savoir qu'il vient de gagner sur lui-même.

En Algérie a fait défaut ce tuteur, cet adulte respecté, ce référent. Chadli était trop frappé par le discrédit pour permettre aux Algériens de faire ce pas de se regarder tels qu'ils étaient, plutôt que tels qu'ils se voulaient. La démocratie est angoissante, puisqu'elle est miroir sans autre référent qu'un abstrait (une Constitution).

Dans cet espace de difficulté ontologique, Nezzar accourut et brisa le miroir.

« L'introduction de l'image "tévé" en 1970 en Arabie Séoudite fut l'occasion de sérieux troubles. A l'origine des affrontements avec les forces de sécurité (il en mourra), le prince Khaled ibn Moussaed qui, à la tête d'un groupe armé, décida de prendre d'assaut la télévision séoudienne afin d'y détruire ce qu'il considérait être un "instrument de l'hérésie" qui donnait à voir "la figure et le corps humain". »²³

²². Jacques Lacan, *passim*.

²³. Smaïl Hadj Ali, cité infra, AA, 2 au 8-05-1991.

S'autorisant du prescrit coranique, ce prince peut-être entendit que l'image télévisée est miroir de l'humanité sans référent : ce qui fait péché, ce qui fait risque de *fitna*, ce n'est pas ici l'image de l'homme, c'est l'absence d'Allah.

Si le père vient à manquer, les fils s'entre-déchirent. Si la place du père est vide, mieux vaudrait donc l'ignorer, et s'abstenir du miroir.

Vous êtes uns, Algériens, et pourtant vous êtes deux, démocrates et islamistes. Pour perdurer dans l'ignorance de cette difficulté, vous tissez ce mythe protecteur de la mafia : nous sommes un, tous unis contre cette petite mafia, il suffirait d'éradiquer cette petite mafia... Comme on a pu débattre, dans votre pays, la question de la maturité des Algériens pour la démocratie ! Vous êtes mûrs pour la démocratie, mais vous ne le savez pas, et c'est pourquoi vous n'êtes pas mûrs.

Rien ne me parut plus révélateur de l'embarras philosophique qu'était la *dimokratiyya* que ce constat rapporté par un journaliste d'*Horizons*. Les jeunes hommes recevaient d'appareils automatiques rapides photographie de leur visage, en considéraient à bref instant les traits, puis la jetaient avec mépris dans le caniveau. Ils ne parvenaient pas à s'accepter tels qu'en eux-mêmes.

M. Smaïl Hadj Ali nous rapporta aussi, en mai 1991, une rumeur qui courait en Alger : « *Les miroirs disparaissent de certains hammams de la capitale.* »²⁴ Quelqu'un a dit de la rumeur qu'elle était telle l'étoile de Bethléem : tous la suivent pour voir où elle les va mener. Celle-la vous a mené tout net au 11 janvier.

Et tant que vous, islamistes, ne verrez pas les démocrates dans le miroir de l'Algérie, tant que les démocrates ne vous verront pas vous, islamistes, erreront dans votre peuple les lieutenants, les tenants-lieu aux yeux trop vides.

Et tant que les Algériens tous ne se pourront bien lire dans le reflet adulte du 26 décembre, le vélin luxueux de ce vote historique restera ignoré comme muet parchemin.

²⁴. AA, 2 au 8-05-1991.

XVIII - Fellaghas

Rafale. Les gens se plaquent au sol. D'où vient ce nouveau coup ? Cris, fuites. Deux policiers gisent dans leur sang. Surlendemain. Sirènes, camions, police, mitrailleuses. Mères qui ferment les volets dans la hâte. Une maison encerclée, les fusils d'assaut crachent. Quatre heures plus tard, au cœur des ruines, trois corps d'ex-FIS. C'est le printemps 1992, *djihad* islamique en Algérie.

Et depuis ce printemps insiste en moi ce mot, que je vous viens porter : que piétinez-vous à Badr, quand vous devriez être à Hodaybiyya¹ ? Autorisez-moi trois regards sur votre lutte armée, et le premier en ce chapitre.

Le 11 janvier, une junte brutale squatte sans bail les palais de l'Etat, se rue sur les mosquées. Des jeunes de votre *Oumma* protestent à chapelets de vendredis, la poitrine affreusement nue. La junte les fauche comme blé. Les démocrates, Hachani appellent à la raison, on arrête Hachani, on enterre la raison. Plus de presse, plus de *minbars*, plus que les camps et le sang : il ne vous restait plus, islamistes, aucun espace. Alors, ceux pour qui l'Islam ça n'est pas rien, ceux pour qui la *redjla* disait l'heure du courage, gosses de *houma* en pantalons Sonitex ou universitaires, empoignèrent qui le fusil du père, qui le couteau de la mère, et montèrent sous les étoiles frapper le despotisme.

Tel hiérarque, les pieds empêtrés dans les cadavres de nos frères, se hausse le nœud-papillon et claboude aux micros des médias confisqués : ceci nous prouve que les islamistes voulaient prendre le pouvoir par la violence ! Cette Excellence n'a pas remarqué que les islamistes voulaient prendre le pouvoir par le suffrage universel, dirigés par la *Djez'ara*, dans le cadre d'une Constitution démocratique et d'une cohabitation avec les démocrates. Mais laissons cette misère.

Les sicaires de la pointe Bic, la ponctuation faussement effarouchée, vont découvrir le « *terrorisme* ». Or en 1992 un seul attentat terroriste secoua l'Algérie, celui de l'aéroport². Sur l'heure, Rachid Mimouni dénonça les islamistes sur Antenne 2, sans le moindre élément d'enquête ni le début d'une preuve. Les éradicateurs ont présenté à la télévision des responsables FIS prononçant des aveux dignes des procès de Moscou, auxquels la population, dans sa majorité, ne crut pas une minute. Toute l'Algérie put constater les marques de torture sur le visage du principal accusé, même *Horizons* en dut faire état. Là était le vrai message : si vous ne vous taisez pas, voyez ici ce qui vous

¹. Pacte avec les Mecquois signé par le Prophète Mohammed, cf. infra.

². 26 août 1992, une bombe explosa dans une salle pleine de passagers en attente, qui fit 9 morts et 123 blessés. Pendant que Mimouni dénonçait le FIS, B. Abdesslam, en parfaite synergie, désignait "la main de l'étranger". Le FIS y vit un coup monté du pouvoir, ce qui n'est pas plus convainquant.

attend. Personne ne sait qui a commis cet attentat, condamné par les bulletins de vos frères, puisqu'est bien sûr illicite en Islam la violence aveugle (*bajy*).

A partir de la fin de 1993, quand les militaires vont refuser encore une fois aux démocrates leurs demandes de trêve et de négociations, des commandos islamistes, désapprouvés par les représentants extérieurs du FIS, vont pratiquer le terrorisme. Ainsi des meurtres d'étrangers, ou de certains Algériens bien innocents du drame. Le 11 janvier fut édicté pour déborder la violence, et la proposer en mode unique de relation sociale. Inévitablement, des islamistes, hors de tout contrôle des politiques de l'ex-FIS, vont retrouver les pratiques terrorisantes du FLN de guerre.

Mais qu'on ne vienne pas exhiber ces meurtres pour justifier les mensonges d'une presse de guerre civile à propos du MIA. Dans l'immense majorité des cas, les « *terroristes* » ne sont pas des terroristes, mais des résistants. Non, ils ne sont pas des « *bandits* », comme le disent ceux qui gloussent à revêtir la tunique de Nessus du verbe colonial. Ce sont les dépositaires de la Légitimité Nationale.

L'éthique démocratique tient assise de principes solennels. En France, après l'exécution du roi Louis XVI, la Démocratie obligea les députés à poser une Déclaration des Droits de l'Homme en préambule à la Constitution de 1793, qui précise en son article 27 : « *Que tout individu qui usurperait la souveraineté soit à l'instant mis à mort par les hommes libres* », en son article 35 et dernier : « *Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est pour le peuple, et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs.* »

La junte n'a pas manqué d'appeler les démocrates, FLN, FFS et autres, à condamner le « *terrorisme* ». Les démocrates n'apprécient guère vos attentats, et n'y voient nul avenir pour l'Algérie, mais ils se sont refusés avec ferme constance à entrer dans le piège calamiteux où la clique tentait de les broyer. Jamais ne s'est constitué, *el Hamdoulillah*, le front uni anti-islamiste qui eût fracturé en deux le pays, et eût été prélude à la guerre civile.

En démocratie, la non-condamnation de la résistance islamiste est une question de principe^{2b}. Sur ce principe, aucune transaction n'est licite.

Tel agile serpent

Savez-vous Cheikh qu'au cœur de l'an 1993 la résistance islamiste visitera brusquement nos médias français, empoisonnée du venin de la désinformation ?

Vos commandos, en frappant des intellectuels, visaient à « *assassiner l'intelligence* ». Mensonge. En cette heure-là, les intellectuels qui sont tombés n'ont pas été tués parce qu'intellectuels, de même que ceux qui portaient une chemise bleue ne sont pas tombés parce qu'ils portaient une chemise bleue. Mais parce qu'ils avaient soutenu publiquement l'assaut du 11 janvier. On peut penser que ce n'est pas une raison pour

^{2b}. Dire "terrorisme" pour "résistance" est une invention terminologique des nazis.

les tuer. Mais on ne peut pas penser qu'ils sont morts pour une raison qui n'est pas la bonne.

S'est battue campagne autour de six intellectuels. Cinq occupaient place dans l'appareil d'Etat central³. On omit soigneusement mention de leur appartenance au groupe rebelle. On nous les présenta benoîtement qui en costume de sociologue, qui en gilet de poète. La désinformation fonctionna à plein régime. Elle arriva jusqu'aux oreilles de M. Salman Rushdie, qui déclara : « *Les mots qui ont été utilisés pour abattre Tahar Djaout sont les mêmes que ceux qui m'ont visé, anti-musulman, blasphémateur...* »⁴ Mais non, justement. Mais non. Les réquisitoires islamistes clandestins usent d'un vocabulaire emprunté au lexique démocratique : agent de la dictature, du pouvoir illégitime etc. Aucun rapport entre Djaout et Rushdie. On a trompé M. Rushdie.

Vous islamistes ne portez pas dans votre cœur les tenants de la culture occidentale. C'est pourquoi le *djihad* du MIA aura montré progrès au moins en ce sens, qu'il ne frappe pas au hasard « *apostats* » ou francophones, mais les ennemis du suffrage.⁵ Ce qui ne blanchit pas les bavures qu'emporte toute résistance.

Il est excellent qu'à l'automne la Délégation extérieure du FIS soit venue à condamner les meurtres d'intellectuels, ce qui ménage place au modérantisme dans la négociation future. Mais je partage avec vous, Cheikh, le souci de la vérité, elle est pour votre Algérie de transition le plus précieux passeport.

Ne suis-je pas trop sévère procureur à ranger un Tahar Djaout dans l'appareil d'Etat, pour quelques malheureux éditoriaux dans la *Pravda*^{5b} locale ? Non. D'abord parce qu'en tout régime coercitif les hommes de plume sont aussi dangereux et responsables que les hommes d'armes. Surtout parce que les démocrates doivent exiger de vous conversion à leurs canons. Vos militants jouissent, bien au-delà de votre électorat, d'un puissant crédit de propreté et de moralité. Seule une démocratie de droiture sourcilleuse, exigeante en son éthique, voire fondamentaliste en sa stature, pourra vous parler d'égal à égal. Une « démocratie » qui approuverait, ne serait-ce que du bout des lèvres, le braquage à main armée des urnes du 11 janvier, ou qui condamnerait sans précaution votre résistance, n'a aucune espèce de chance de voir le jour en Algérie. Et c'est pourquoi la condamnation sans ambages du clan éradicateur, dont ces intellectuels étaient piliers, est la seule vraie attitude modérantiste.

³. Hafid Senhadri lut à la télévision l'appel du CNSA. Il était un des soixante du CCN, tout comme Laadi Flici et M'Hamed Boukhobza. Djilali Liabès était ministre du gouvernement illégitime de M. Ghazali. Tahar Djaout signa des éditoriaux dans *Algérie Actualité*.

⁴. Sur *Arte*, le 7-11-1993, et rebelotte le 10.

⁵. Nombre de modernistes avec qui j'ai parlé m'ont paru le reconnaître, qui m'interrompent toujours pour me jeter le nom d'une ou deux victimes qu'ils savent ne pas avoir été complices du 11 janvier. Les bavures de la résistance existent bien évidemment, et se multiplieront si le "dialoguisme" ne triomphe. Mais l'exception confirme la règle, vérifiée jusqu'en fin de 1993. Les journalistes de terrain, en Algérie comme en France, ont toujours montré que les attentats étaient bien ciblés. Cf. par exemple *Liberté*, 11-11-1993, à propos des éradicateurs : "Il faudrait peut-être rappeler que les morts ne sont enregistrés que de ce côté-là."

^{5b}. *Algérie Actualité* se voulait un peu contestataire autrefois. Dense pendant la *Dimokratiyya*, l'hebdomadaire s'ossifia après le jour de la honte, puis se délita. Au printemps de 1994, la politique y sera traitée sur le mode du café du commerce, avec force onomatopées et mots vulgaires.

C'est déshonorer l'Algérie que de qualifier d'« *intellectuels* » les hommes du 11. Ce substantif apparut en premier énoncé sous la plume de Clémenceau, pour nommer des pétitionnaires dreyfusards. C'est-à-dire des justes. Les hommes du 11 agencèrent au contraire la pire *hogra* de l'Algérie indépendante. M. Boukhobza ne fit point œuvre d'intellectuel. Il habilla de haillons empruntés au jargon sociologique une spoliation. Il tenta d'institutionnaliser l'interdiction du vote pour les Algériens qu'il n'aimait pas. Quel était le raisonnement de Tahar Djaout ? L'islamisme est une horreur, le FLN *kif kif*. Voilà déjà 80 % de l'électorat catalogué. Lui restaient les démocrates. Parce qu'ils refusaient le pas cadencé derrière Nezzar, Djaout « *dévoilait leur vrai visage* », « *leur vraie famille idéologique* »⁶. Il écrivait « *vraie* » en caractères gras, pour que tout le monde comprenne. Qui se demeurait pur ? Lui, Tahar, et son RCD ? Ce raisonnement est un intégrisme. Je souffris beaucoup de voir un homme de ma culture glisser en telle errance. Les larmes me vinrent aux yeux en tel soir algérois, pour avoir entendu une fois de trop des électeurs me confier : « *On s'est bien fait avoir, avec la démocratie.* » Non, non et non. Ces sont les antidémocrates qui vous ont « *eus* ». La démocratie ne vous « *aura* » jamais, Algériens.

Après les centaines de morts d'octobre et de juin, tout le monde savait qu'un assaut définitif contre la société générerait un nombre de victimes à quatre chiffres. Les éradicateurs ne s'en effrayèrent nullement. Ils furent les ordonnateurs scripturaux du déchirement. Ils touillèrent un concept de despotisme éclairé avec partage des tâches : l'armée despotait, ils bricolaient l'éclairage. Ce concept archaïque colora leurs écrits d'un millénarisme métaphysique hors des temps. Ne savaient-ils pas que la mascarade électorale de 1948 avait précipité l'insurrection de Novembre ? On ne peut les accuser, pas plus que vous islamistes, d'avoir ignoré le concept démocrate, trop neuf en Algérie. Mais ils ont attaqué le lien social, ce qui est odieux en toute civilisation. Ils ne risquaient rien sous la Cohabitation. D'une clique à bout de souffle ils frappèrent la claque. De la grande muette ils créditèrent à force cris le compte à découvert. Nombre d'Algériens modérés reconnurent en leurs mots *nos ancêtres les harkis*⁷ en leurs opus des *fatwas* permis de tuer. Eux ne virent pas. L'intégrisme est naïveté.

Rachid Mimouni remarquait il y a peu sur une de nos radios que les exécutés étaient souvent kabyles. Tardif constat. On savait bien le RCD peuplé de Kabyles, on savait bien que la ligne de faille qui menace de fracturer la nation ne passe pas entre islamistes et non-islamistes, mais entre « *Arabes* » et « *Berbères* ». La prudence voulait-elle qu'on réveillât ces eaux dormantes ? Plus encore que le « *terrorisme* », je crains les représailles, quand demain les arabophones, aujourd'hui alignés dos aux murs par les *ninjas*, reprendront la parole. Il vous faudra faire savoir à tous, Cheikh, que la majorité des Kabyles et des francophones ne s'est point ruée sur le consensus, et que les quinze dernières journées de la Démocratie ont été le conte de Saïd le fou et de Hocine le sage.

La France s'honore d'un historien précieux de votre pays, Benjamin Stora. Sur ce point très précis, je manifeste désaccord formel avec lui, quand il se fait accroire que les éradicateurs exécutés étaient opposants au pouvoir⁸. Le pouvoir du 11 janvier, assis sur

⁶. AA, 30-04 au 6-05-1992.

⁷. Mot de Khalil Zamiti, in *Peuples méditerranéens* n° 64-65, Paris, 1993.

⁸. *Globe-hebdo*, 9 au 15-06-1993.

le bris de l'urne, est d'une autre nature que le vieux pouvoir FLN. RCD et ANP furent un seul concert, et leur accointance est déjà d'histoire. Leurs émois ultérieurs de panier de crabes pour la gestion du dépeçage n'intéressent personne. Quelle est la vraie différence entre militaires et laïco-communistes ? Les premiers veulent briser ceux qui les contestent trop vivement, les seconds demandent une répression beaucoup plus vaste. Jamais l'armée, qui a fort à faire avec la résistance, n'a désiré frapper les islamistes modérés ou les démocrates du FLN. Les éradicateurs et leurs journalistes « démocrates » la taxent donc de mollesse : « *Où est l'Etat ?* » Et de geindre à nos micros : nous sommes coincés entre le terrorisme et l'Etat qui s'apprête à négocier avec eux ! Sans doute seront-ils coincés demain, comme le furent les petits blancs de Bab el-Oued qui gagneront l'OAS. Eux aussi étaient sincères, eux aussi disaient à juste titre : nous sommes coincés entre le terrorisme (FLN) et la trahison (gaulliste). Hélas, n'avaient-ils eux-mêmes construit pierre à pierre cet inconfort de Bastille, à refuser pendant des décennies toute respiration à la majorité ? A toujours refuser Ferhat Abbas, on finit par rencontrer Belkacem Krim.

Le comité⁹ qui sous nos cieux fit campagne de désinformation est présidé par M. Pierre Bourdieu. Voilà un homme qui, il y a vingt-cinq ans, armait la jeunesse à décrypter les chicanes d'inégalités qui présidaient à la formation des élites¹⁰, et qui, devant une Algérie dont le tissu se consume sous nos yeux comme papier d'Arménie, ne porte regard que sur une seule couche sociale, dont il donne définition fort restrictive, les intellectuels. Nauséux.

S'ils n'eurent le courage du débat, au moins ces hommes eurent-ils celui de l'affrontement. Ils en sont morts. Pourquoi le comité de M. Bourdieu, à masquer leur combat, leur vole-t-il leur destin ? Parce que le mensonge lui permet de nous refile en loucedé la camelote frelatée d'un 11 janvier démocrate. Sous couvert, comme autre fois, de civilisation, on jette par-dessus les moulins et l'éthique et la démocratie. « *Ils sont l'intelligence de ce pays* » signifie que vous devez obéir à leurs diktats, puisque vous êtes bêtes. Ce comité vit ses frasques ardemment reproduites par la presse de la junte, pour un surcroît de répression. Ce comité défend « la culture » en Algérie, car il n'y en a chez vous qu'une, sachez-le bien, la vôtre n'existe pas. Ce comité, correspondant clanique de vos laïco-communistes, articule : « *Celui-ci est de mon clan, il a donc raison, quoi qu'il ait fait, contre l'universel.* » C'est ce raisonnement de *açabiya*, porteur de tous les dangers pour votre fragile nation, que je vous prie si fort de jeter aux oubliettes du temps qui passe, ô Cheikh de l'Islam.

Ce comité est composé de démocrates, je le sais bien, et même de quelques démocrates algériens. Hélas, nous lisons la faiblesse ici du concept démocrate en Algérie. La démocratie est bien une façon de modérantisme et d'arrangement, mais elle se dissout si elle ménage ceux qui l'écrasent, et elle ne pèsera demain rien face à vous, si elle voit entre elle et les éradicateurs divergence d'analyse, plutôt qu'infranchissable barrière. La démocratie ne connaît affinités ni de langue ni de région, elle ne sait que le corset du droit.

⁹. Comité international de soutien aux intellectuels algériens.

¹⁰. P. Bourdieu et J.-C. Passeron, *Les Héritiers*, Minuit, Paris, 1966.

França

Depuis plus de deux ans, nous ne voyons en nos médias de France l'Algérie représentée que par ceux qui lui ont posé le joug. Dix fois, Mme Messaoudi vint nous parler de « *la femme algérienne qui refuse la nuit cauchemardesque...* » Quand comprendra-t-on que « la femme » algérienne n'existe pas, et que si Mme Messaoudi représente quelques milliers de femmes bien malheureuses et bien égarées, quelques millions d'autres aimeraient que Mme Messaoudi accepte, si ce pouvait être effet de sa bonté, qu'elle les laisse vivre en paix ? Aidons-nous ces francophones, à les encourager en un chemin de suicide ? Depuis des décennies, ils disent les arabo-musulmans « *gens du retard* », reprenant naïvement la sottise coloniale, et nous les applaudissons plutôt que leur tendre la main et les tirer hors les marais de l'erreur.

Avant de mourir, Tahar Djaout écrira : si tu ne parles pas, tu meurs, si tu parles, tu meurs, « *alors dis et meurs* ». Les amis de l'Algérie en France ont largement repris ce mot, sans apercevoir sa pointe suicidaire. « Dis et vis » est possible aussi, comme le montrent les résistants islamistes, qui meurent par milliers sous les coups de l'armée mais protègent intacte leur foi en la victoire. « Dis et vis » était programme pour la cohabitation, deux ans restaient pour préparer l'échéance présidentielle, marquer des points contre les intégrismes, renforcer la fragile démocratie, avec l'aide de ce qu'était le président Bendjedid : une instance impartiale au sommet de l'Etat qui aujourd'hui fait dramatique défaut. Que faisaient les Français qui aujourd'hui pleurent Tahar Djaout le soir du 11 janvier ? Ont-ils secoué affectueusement tous les éradicateurs de leurs amis pour leur montrer qu'ils choisissaient inconsciemment la mort, comme je l'ai essayé à ma modeste place ? Leur ont-ils désigné, depuis leur savoir sur la démocratie, la puissance nucléaire qu'emporte toujours une urne, quand ce contenant visite un peuple, quel que soit son contenu de suffrages, et que les islamistes armés de la légitimité de l'urne ne pouvaient en aucune façon être défaits par les armes, mais défaire ceux dont l'ignorance peignait la fiction d'une mitrailleuse plus puissante qu'un bulletin de vote, du corps plus puissant que l'esprit ?

Hélas, j'entends bien que le meurtre du dramaturge Alloula comme celui de telle lycéenne suscitent en l'âme humaine l'irruption de l'horreur. J'entendais bien aussi que Jacques Soustelle, visitant révolté tel charnier, pût proclamer sa haine du FLN de guerre. Mais je prétends que Jacques Soustelle, à l'instant où il considérait de ses yeux effarés les corps mutilés, fermait en vérité le regard de son intelligence. Que je ne m'installe nullement en complicité de tueurs, mais en amoureux de la vie, à dire le carré flou du comité de M. Bourdieu, comme ces visées d'échec que sont les fantasmes récurrents de « troisième voie », fermeture en Algérie des portes de la démocratie. Qu'à l'heure où pas un Arabe ne fait le parallèle entre notre lâcheté face aux Serbes et l'appareillage écrasant de la guerre du Golfe, des millions d'Algériens poseront demain publiquement ce qu'il leur est pour l'heure interdit d'articuler : francophone = Français = vol du suffrage = camps, tortures, milliers de morts. Que la folie éradicatrice est coup de poignard contre la démocratie, la francophonie, la pluralité.

En France les politiques ont bien agi, à maintenir relations avec l'Algérie officielle sans jamais applaudir le vol du suffrage. Nombre d'acteurs du marché intellectuel ont par contre installé la démocratie en *açabiya* des Blancs, coupé la France de l'Algérie réelle, préparé pour nos deux peuples des lendemains qui déchantent.

Voyez Cheikh, quelques-uns de nos chroniqueurs croient bon de manier la calomnie, l'amalgame et l'exclusion que pourtant ils dénoncent chez vous. Se proposer de lire ce qu'emporte de culture le FIS leur est impossible. Comme s'est rétrécie la visée occidentale depuis le temps des Lumières ! Comme paraît loin le temps où un Français cultivé, visitant en 1720 vos terres, rapportait des Arabes les mœurs parfois cruelles, pour s'avouer leur civilisation toute égale à la nôtre^{10b} !

Rachid

Avant l'ère des troubles, les romans de Rachid Mimouni m'abandonnaient suspendu hors des temps. Cet homme tirait de forge mugissante rougeoyant matériau, qu'il ciselait à burin puissant et sûr. Le tombé Grand siècle de ses phrases, le tranché définitif de sa virgule, sa scansion de souffle long, le coup d'aiguille au cœur, toujours neuf, toujours délicieux, de la petite différence dans la reprise de son récitatif... J'ai rêvé voir lobby puissant se tisser en ma France pour que s'entendent, sous le pas de Mimouni impair et singulier, crisser les parquets de la Coupole.

Mimouni ne s'exprima guère pendant la *Dimokratiyya*. Au temps des mots libres, il ne prononça point adresse aux Algériens. Grande fut ma surprise d'apprendre que l'homme de la « crue imprévue, irrésistible et violente » opposait à la crue, prévue pourtant, résistible et sans violence, le rempart de sa digue. S'il tint propos moins excessifs que tels de ses amis, Mimouni devint prolix, et n'y alla pas, pour noircir son peuple, avec le dos de la cuillère. Dès février 1992¹¹, nous l'ouïmes en un meeting convoquer sa mère. Elle était si analphabète, nous expliqua-t-il, que lorsqu'une panne interrompait le programme télévisé, elle titillait en vain le bouton de son poste, croyant que la panne, c'était la faute au bouton. Or pas du tout. Cette rusticité, dont son fils reprendra ailleurs l'étrange apologue, nous permit d'entendre lumineusement pourquoi elle ne pouvait, certes non, être admise à l'exercice du vote.

Non seulement les Algériens se vautrent dans l'ignorance, mais encore le font-ils sans camisole de force. « *Il est difficile de faire une psychanalyse collective de millions de personnes, mais il faudrait allonger une bonne partie des Algériens sur le divan !* »¹² s'exclame Mimouni devant un journaliste français qui boit du petit lait. Et qui bien sûr omettra de faire remarquer au Maître ce que répètent tous les freudiens : quand un Rachid veut amener un Mohammed sur le divan, celui qui va mal dans sa tête, c'est le Rachid, toujours.

Pour fuir la fastidieuse recension des attaques anti-algériennes de Rachid Mimouni, n'en citons qu'une. In « *De la barbarie...* », Mimouni dit de la calligraphie qu'elle est « *une forme artistique dégradée* ». Liberté d'opinion. Propos anodin. Mais il se trouve que toute civilisation ne fleurit que sur appui de contraintes. Une des contraintes de la vôtre étant l'interdit porté sur le figuratif, les artistes, pour dire le désir d'éternité qui les consume, glissent depuis quatorze siècles leur feu dans le corps de la lettre. Le grand

^{10b}. Laugier de Tassy, *Histoire du royaume d'Alger*, Loysel, Paris, 1992.

¹¹. Meeting du RCD à Paris, à la veille de l'état d'urgence.

¹². *Télérama*, 14-07-1993.

maître parisien de cet art, Hassan Massoudy, explique que former un *alif* réclame, tout bêtement, une vie d'homme. Pour Mimouni, foin de tout cela. D'un mot veule, il jette à terre la pointe la plus délicate, le cœur universalisant de toute une culture. Les Algériens adorent la calligraphie. Ils en collent absolument partout, jusque sur le plus petit mur de la plus infime gargote. Ils ont bien raison.

Il me paraît que lorsqu'on dénigre sa culture, on porte, à un peuple, coup en plein cœur.

Il me paraît encore que le chaleureux accueil qui répond dans la nomenclature médiatique française à ces vilénies s'autorise inconsciemment d'un racisme *soft* que nous goûtons tous à grande vergogne.

J'aimerais savoir comment les colonnes de nos journaux traiteraient un écrivain français qui se répandrait en pages que veux-tu dans la presse iranienne à vilipender notre peuple.

Tout homme désire, d'autrui, la reconnaissance. Mais jamais de n'importe quel autrui. Rien ne nous est plus importun que la reconnaissance de gens qui nous sont indifférents. Nous sommes par contre prêts à déployer une vie pour obtenir, de tel homme ou tel groupe, le regard quêté sur la geste que nous brossons. Ce regard, Rachid me paraît le désirer des Français. C'est son droit le plus strict, et une difficulté grande de sa destinée d'écrivain. Serf magnifique de notre langue, Rachid gagna bien notre reconnaissance, roman de sueur après roman de sueur. Mais la démocratie saisissant son pays, il voulut élargir l'assiette de sa renommée, et servit à la France la tambouille dont il nous savait gourmets. Nous l'aidâmes à s'installer en tenue de coupe parisienne : et Rachid est devenu le Salman Rushdie algérien. Mais jamais Salman Rushdie n'appuya dans son pays un petit clan factieux qui clama sus aux urnes et haro sur les gens. Il y a un homme qui sait bien que Rachid n'est pas Salman, et cet homme, c'est Rachid.

Rachid sait bien que ces embrassades où nous le convions ne s'ouvrent que le regard clos sur le mensonge partagé. Et s'il ne le sait pas, il le sait quand même, quelque part en son for intime, et j'oserais dire qu'il nous adresse demande que nous le lui disions. Rachid dispose-t-il d'un ami vrai qui lui indique l'espace de leurre où il reçoit des Français fausse reconnaissance et factice amour ? D'un ami qui sache bien que Rachid n'est pas représentant de l'Algérie pour la France, mais représentant de la France en son pays, position hautement honorable, mais qui, s'il continue à calomnier son peuple, sera tôt ou tard reconnue comme calamiteuse ambassade ? D'un ami qui lui dise qu'être aimé dans la lacération partagée d'un peuple, c'est se flouer soi-même, et que c'est lui, Rachid, qui demain, absolument seul, goûtera des fêtes d'aujourd'hui la coupe amère du déboire ?

Puisse-t-il vivre ! Ce qui navre l'âme, c'est que ces hommes qui furent tués étaient souvent des plus aimables. Comme l'étaient aussi tant de résistants anonymes qui moururent en bataillon plus grand encore que leurs victimes. Tahar Djaout était sympathique, Cheikh, le saviez-vous ? Il était gentil, exactement. Comme tant d'Algériens, cet homme avait reçu la gentillesse en écot de destinée. Se peut-il qu'un homme gentil ait occupé la place épouvantable où l'Algérie l'a vu ? Mais oui, l'histoire

est pleine de ça. Tahar était, en symétrie de miroir, un autre vous-même, comme vous délicat, attentif à ses amis, fragile beaucoup, émotif infiniment.

Exécuté fut aussi le docteur Flici. Homme dévoué, affable, disponible, il était médecin dans la Casbah. Ils sont quasiment tous FIS, dans cette Casbah. Les islamistes, le docteur Flici les côtoyait, sans doute en soigna-t-il. Après le 11 janvier, il accepta d'être du CCN, pendant que les vrais députés s'étiolaient dans le Sahara. Il prit sa serviette, et partit siéger au Palais-Bourbon algérien. Vit-il que, pour tous ces jeunes des escaliers de la Casbah, le CCN était un sanhédrin à *éclater les cœurs*¹³ ? Mais non, il ne vit pas.

Tahar

Quand l'Algérie affichait grand calme, Tahar Djaout paniqua. Le FIS n'avait fait que 47,5 %. Il vit raz de marée. Hachani multipliait les garanties. Tahar Djaout y vit machiavélisme inouï. Plus Hachani parlait bas, plus Tahar Djaout dévoilait Mister Hyde. Les réformateurs du FLN pouvaient ménager intelligente médiation : il les vit comparses de l'horreur. Ait-Ahmed, le vieux lion, avait prouvé que la démocratie était puissante en Algérie tout autant que l'islamisme. Tahar Djaout s'effraya de l'étendue des complicités. La Cohabitation ne pouvait menacer les libertés, l'armée était là. Tahar Djaout se peignit une armée bientôt tétanisée par le venin islamiste. Mais enfin, Chadli... Chadli était contaminé. Mais enfin, les gens, les Algériens... Les Algériens étaient contaminés. Tout était contaminé. Sauf lui, Tahar.

Il fonça au siège d'*Algérie Actualité*. Les margoulins de la presse aux ordres lui montrèrent le fauteuil soudain vide du grand édito de la trois. Sans apercevoir leurs œillades de canailles qui viennent de débusquer le pigeon magnifique, Tahar s'y assit encore tout essoufflé. En légalité, il usurpera vite la place : *Algérie Actualité* étant organe de service public, sa direction eût dû être nommée par le gouvernement en cohabitation avec le Président. Mais la légalité était contaminée.

Une semaine jour pour jour après le suffrage, parut son premier édito. Dès ses premières lignes, il délirait. « *L'Algérie se réveille, consternée comme si elle s'était jouée une farce cruelle [...] Dans les rues tristes d'Alger, les gens circulent comme des zombis [...]* » Tahar Djaout habitait pourtant Kouba, quartier à 75 % FIS. Il eût pu voir que les gens de sa *houma* n'étaient ni consternés ni zombis, mais qu'ils affichaient au contraire une fierté discrète, une sérénité prometteuse. Ce n'était point les rues d'Alger que nous brossait Tahar Djaout, mais les dédales de son fantasme. Dès son premier paragraphe, il avait déserté le réel.

Au printemps de 1992, après quelques centaines de cadavres de gosses, à l'heure où un cacique du FLN, dix fois ministre, dix fois prudent, glissera malicieux à l'oreille d'un journaliste « *Vous voyez, maintenant le FLN n'est plus avec l'armée* » ; à l'heure où Ait-Ahmed ramassera les plis de son manteau d'histoire pour désertier l'Etat du scandale ; à l'heure où des islamistes, *hittistes* en pantalons Sonitex, médecins ou profs de fac, n'écoutant plus que leur courage, monteront sous les étoiles émailler les rides du *djebel* des premiers maquis de la résistance ; à l'heure où des intellectuels démocrates liront,

¹³. mot de Ali Belhadj.

bouleversés, les pages poignantes et magnifiques où dans *Le Jeudi d'Algérie* les plus éminents journalistes oseront dire que les Algériens étaient beaux et le dialogue habit de faste ; à l'heure des mitraillettes, des *ninjas* poisseux, des camps bondés, de la pensée interdite et de la foi sous contrôle, têtu comme seul sait l'être un Algérien, campé solitaire dans la tour glacée de sa page trois, tel Hölderlin au-dessus du Neckar, Tahar d'écrire que tout allait mieux, et d'assurer : « *La partie semble jouable* ».

Las, elle était jouée, et perdue, depuis le 11 janvier 20 heures.

Tahar ne vit point qu'il alignait les piges de la restauration du clan d'Oujda. Il n'entendit point que si son peuple opposait à son programme un « *cause toujours tu m'intéresses* », ce n'était point par crétinisme congénital, mais parce que son peuple ne voulait nullement qu'une moitié d'Algérie se ruât contre l'autre moitié. Il ne comprit pas que son concept d'un peuple aveugle que devait pour son bien diriger une élite venait tout droit des premiers écrits islamistes contre la démocratie. Vous islamistes verrez assez tôt qu'il y avait un os : qui décide qu'une élite est l'élite ? Tahar n'ayant point comme vous vécu de la Démocratie le tourment, l'élite c'était lui et ses amis, et n'en doutant pas il ne comprit pas que les autres en pouvaient douter. La France ne l'avait-elle pas reconnu ? N'était-il pas Prix Méditerranée ? Le Dr Sadi n'était-il pas Prix d'excellence européenne ? La surdité fut son partage, il ne voulut lire que ces diplômes n'avaient plus cours.

A l'heure nécessaire, Tahar ne saisit pas que l'Algérie, recrue de souffrance, enfin avertie par le temps des paroles libres du gouffre béant qu'ouvrait son avenir, exigeait de ses deux fils, l'islamiste et le démocrate, qu'ils se prissent par la main pour arrangement d'héritage. Tahar brisa des deux fils légitimes l'échiquier de destinée. Il en priva la mère, la plongea dans le noir, et reprit de vos prônes la prose abandonnée, pour coucher qu'il était la lumière contre la ténèbre.

Et ainsi fut-il Algérien. Car personne, jamais, n'entendra l'Algérie, qui ne voudra entendre cette catégorie singulière de la beauté incomprise qu'est le pathétique.

Le réel le rattrapa brusquement, dans la surprise de la mort. Il fut brûlé par la machine infernale dont il avait allumé les feux. Il fut frappé par la double culture. Non pas celle, arabo-française, dont il avait inconsidérément ravivé la fracture. Mais celle des deux entités qui, en Algérie, campent l'Universel. Car la vérité oblige à dire que l'Islam seul n'accompagnait pas le commando. La Démocratie, Sphynge exigeante, cosigna l'arrêt.

Au moins fut-il l'audace, dont quelques-uns de ceux qui croient défendre sa mémoire sont l'ombre d'hypocrisie. Il était un peu français, donc un peu grec. Il était un peu musulman, donc un peu mohammedien. Il était doublement autorisé à lire, dans le Politique, l'Art absolu.

Il s'y risqua, déchira, s'y déchira. L'assassin le toucha au cerveau, attestant que là où il courut son erre de passion, là aussi gisait bien sa noblesse.

Tahar Djaout fut Peter Pan.

XIX - Le pas de Mohammed

I - Baraki

Ceci posé, c'est à vous, Cheikh Ali Belhadj, que je parle, et vous le dis tout net : ils sont bien vieux, mes textes de 1793, et tout ce qui est licite n'est pas forcément raisonnable. Je n'ai pas aimé les attentats.

Au sortir d'une boulangerie, tel policier est exécuté, à la veille de sa retraite, qui était aimé dans son quartier. Je ne l'ai pas lu dans *El Mou*, j'ai vérifié sur le terrain. Où est la morale dans tout ça ?

Voyez, devant tel éditorial particulièrement immonde d'*Algérie actualité*, devant telle recension de tortures publiée par Amnesty ou Maître Ali Yahia, l'émoi tout soudain me visite : ah, les infâmes crapoussins ! et je chéris en brève bouffée l'espoir de la vengeance. Je comprends *a fortiori* les Algériens qui s'enchantent de certaines exécutions. Pourtant, si grand fut votre Prophète, c'est qu'il sut toujours, dans les moments extrêmes, garder l'empire sur lui-même et offrir le visage de la sérénité. Non, je n'aime pas vos attentats, et doit vous livrer ici quelques remarques anciennes déjà, qui se peuvent demeurer valides.

*

Un bulletin islamiste nous raconte un « *coup de maître à Baraki* »¹. Un « *moudjahid* » parvient à se faire remettre par un commissaire de police la « *liste de tous les collaborateurs* ». Comment ? En lui proposant de téléphoner à sa femme. Le commissaire appelle chez lui, vérifie que « *sa progéniture est tenue sous surveillance par d'autres Moudjahidine* ». « *Une véritable leçon de bravoure qui, de plus, se termine sans casse.* »

Quoi donc ? C'est bravoure que de tenir des enfants en otages ?^{1b} Depuis quelle archaïsme brumeux les enfants sont-ils maintenant responsables des fautes de leurs pères ? Quel Islam est-ce là ?

Oui, nous trouvons sur le long du travail mohammedien des récits de razzias où sont raptés des enfants. Ces pratiques s'appuient sur la solidarité clanique, que Mohammed fissure de sa prédication universalisante, mais qu'il ne bouscule pas, autorisé par sa

¹. *Le Critère* n°61, 16-04-1993.

^{1b}. En matière de prises d'otages, les militaires font bien pire, faut-il le préciser.

grande prudence. Elles tiennent surtout aux lois de l'esclavage. Pourquoi l'article « esclave » du *Dictionnaire élémentaire de l'Islam* est-il précieux ? Parce que Tahar Gaïd nous montre que si Mohammed avait depuis une éthique généreuse supprimé l'esclavage, toute l'économie de sa société se fût effondrée, l'Islam eût disparu dans le sable de l'idéalisme et jamais n'eût été rosée du point du jour de la neuve civilisation. Mohammed proposa le pas du progrès du Droit de l'esclave, dans une articulation toute de finesse.

Aujourd'hui sont révolus les temps de l'esclavage. Connaissez-vous des islamistes qui ne s'en réjouissent ? Alors ? Ce coup de maître de Baraki est une formidable régression. Non, les enfants ne sont pas des biens pour leurs pères, échangeables, monnayables, mais des personnes humaines. J'ai certes extrait là une relation singulière de dizaines de bulletins islamistes, je ne généralise pas ce qui peut n'être qu'une exception, j'agis en commanderie et pourchas, je corrige de ma plume le mal que je vois, et le mal ici n'est point tant l'acte condamnable du *moudjahid*, que sa reprise en satisfaction dans un bulletin qui se veut d'Islam.

La guerre est sale, hélas, presque toujours, et jamais ne triomphe juste cause appuyée par des moyens injustes. Le concept de Baraki ne vous est point héritage d'Islam, mais bien plutôt de France, quand cette France pratiqua, dans sa guerre sale, la « responsabilité collective » sur une grande et sale échelle. Il est vrai que des Algériens du FLN de guerre la pratiquèrent aussi. N'est-il pas pénible de savoir Amirouche enterré au Carré des Martyrs ? Amirouche a passé par l'épée des villages entiers. Les services d'action psychologique de l'armée française entrèrent dans son cerveau paranoïaque comme dans du beurre² et Amirouche tortura à mort les maquisards par dizaines, puis par centaines, puis par milliers. Il tua bien plus d'Algériens que de Français, et la balle française qui l'abattit fut la seule qui servit votre peuple. Pourrez-vous à prévisible horizon débattre sans excès de passion de l'histoire de cette guerre ? Tant que Amirouche restera héros de légende, de petits Amirouche brûleront de l'imiter...

*

Cheikh Mohamed Saïd ne campait-il pas sur le poste avancé de l'intelligence, avec ses *Etudes depuis Ibn Khaldoun*, à lire dans la violence l'anti-civilisation ? Ce « *djihad* » voit mourir des islamistes violents qui jamais n'eussent pu accompagner l'Algérie en son chemin de destinée, mais aussi, hélas, les meilleurs fils de votre peuple, qui eussent été demain si attentifs pasteurs ! Ce « *djihad* » ne fait-il pas reculer sur les conquêtes du temps naguère, ne va-t-il pas à contresens du pas du FIS ?

II - Djihad

De ce « *djihad* », dont nous lisons en France écho des froids éclats, Chebouti est le premier des émirs. Les bulletins ex-FIS écrivent plutôt Chabouti, et cette graphie me fait sourire, puisqu'on ne s'y prendrait guère autrement si on voulait transcrire, en algérien,

². Amirouche fut manipulé par le capitaine Léger, cf. Yves Courrière, tétralogie sur la guerre d'Algérie, Arthème Fayard, Paris, 1970, Robert Laffont, Paris, 1990.

Chat botté. Chabouti réussira-t-il, comme son homonyme de la fable, à ruser si adroitement que Nezzar se transforme en souris, pour qu'il le puisse gober ?

C'est douteux. Me croirez-vous, si j'articule que ce n'est point nuire à ce qui fut bel et bon dans le FIS, que de ne pas espérer victoire de ce « *djihad* » ? Ne craignez-vous point que si l'islamisme venait à se saisir d'Alger par la voie militaire, ne talonneraient en escorte la dictature, la bousculade pour les places, le déchirement pour les dépouilles ? Ne redoutez-vous pas que se reprenne 1962, le massacre des harkis, la course aux biens vacants, les chaises curules aux as de la resquille, la population civile pliée sous les fourches caudines du silence obligé ?

Entendez-vous que si ce « *djihad* » menaçait de gagner, les démocrates algériens devraient entrer dans le conflit ? Et que danserait sous votre ciel le spectre de la guerre civile, qu'énamouraient déjà quelques cinglés du modernisme ? De la solution militaire si je souhaite l'infortune, c'est pour que gagne la longue marche de la conquête civilisationnelle où le destin vous somme, en cette heure d'aujourd'hui que vous ne devez lire qu'au cadran de l'Islam.

*

Bah, me direz-vous, nos commandos ne visent pas l'écrasement du *goum* de l'Etat, mais à peser sur l'Etat dans le rapport de forces, pour la négociation future. Le Prophète Mohammed dessinait bien ainsi sa dialectique, et ponctuait sa marche politique de quelques coups prestement assenés. Je répondrai que c'est exact.

Voyez pourtant mon entêtement. Je dis que c'est exact, et déjà je reprends ma parole, et je dis que ce n'est pas exact, qu'il faut soutenir ici une attention plus grande.

*

Je me fais bien petit, à oser devant vous balbutier de l'Islam, n'étant ni musulman, ni même bien averti des scansion coraniques. Et si les lignes ici que je vous veux porter amènent sur vos lèvres le sourire du docteur, peignez-le s'il vous plaît aux tons de l'indulgence. Acceptez mon effort d'au-delà de la mer comme une eau proposée au moulin de la verse. Et si l'un de vos frères venait après m'écrire au contraire de mes mots, je promets d'étudier avant que lui répondre.

*

Du vivant du Prophète³, quand il y avait combat, tout le monde en était. Tous les hommes. N'étaient exemptés que les adolescents jeunes, les vieux et les malades. S'agissait-il d'une expédition limitée qui n'était pas le fait de tous, elle était préparée avec tous et dans l'accord de tous. Ce n'est pas ce que nous voyons en Algérie. Seul un petit groupe de la population combat, sans le mandat issu de la vaste *choura*.

³. Nombreuses sont les biographies du Prophète. Nous avons cité celle de Nasreddine Dinet (op 37). Les librairies musulmanes de la rue JP Timbaud à Paris conseillent un livre superbe de Martin Lings, *Le Prophète Muhammad, sa vie d'après les sources les plus anciennes*, Seuil, Paris, 1986.

Est-ce encore *djihad* ? N'y a-t-il pas différence de nature ? Je n'ignore pas qu'après Mohammed toute forme de lutte armée sera baptisée *djihad*. On verra même Abassi Madani décerner brevet de *djihad* aux *raïs* de la course, ceux que leurs victimes nommaient les « *pirates barbaresques* » : c'est un peu comique. Puisque me semble fructueuse la démarche islamiste de faire retour à l'Islam natif, ne craignez-vous pas qu'on ait trop vite vidé de sa substance le concept mohammedien de *djihad* ?

La frontière est mince à Médine entre le mode particulier de *djihad* qu'est la lutte armée et le concept générique, *djihad*, qui est effort civilisationnel. Remarquez qu'en cette époque, chaque homme doit impérativement être un guerrier. Aucune tribu n'est à l'abri d'une razzia soudaine. Les hommes doivent défendre au sabre leur existence, s'ils ne veulent pour eux et les leurs la mort ou l'esclavage. La guerre est également nécessaire, dans l'offensive, pour la survie économique. Arrivé à Médine au jour de l'Hégire, le Prophète n'avait pas l'intention de voir *sine die* les Emigrés vivre aux crochets des *Ansar*. Badr fut d'abord une razzia.

Aujourd'hui, ce mode guerrier de vie quotidienne n'a plus cours. Ce qui était naturel en 620, prendre les armes du jour au lendemain pour des combats toujours brefs, ne l'est plus pour l'Algérie d'aujourd'hui. Ne lisez point là amollissement des hommes. Car les Algériens ont à accomplir pour vivre de nombreux efforts qui étaient inconnus des premiers compagnons. Pour comprendre la visée mohammedienne, il faut poser que le *djihad* est un pas d'effort à partir des conditions naturelles des hommes. La guerre des temps médinois était une obligation masculine normale, par ailleurs exaltante, et très bénéfique : la Tradition est pleine de récits de butins ou d'esclaves femmes à se partager dans la réjouissance. Proposer le *djihad* en Algérie, sans butin ni concubines, pour une guerre prolongée, c'est demander aux Algériens un acte extrêmement difficile, que ne peuvent accomplir que quelques hommes déterminés. N'est-ce pas sortir du champ conceptuel du *djihad* mohammedien ?

*

Les commandos de Chabouti tuent des gendarmes. Quelle justification peut, en droit, les autoriser ? Celle-ci : les gendarmes sont soutiens du *taghout*, ils n'avaient qu'à démissionner. S'ils l'avaient fait, leur auriez-vous versé mensuellement leurs salaires ? Bien sûr que non, vous n'en n'avez pas les moyens. Vous licitez donc l'assassinat de gendarmes du fait que ces gendarmes n'ont pas accompli un acte très difficile, qui eût mis en péril la santé des leurs. Mohammed n'a jamais demandé à ceux qui le rejoignaient une telle difficulté. Seuls ceux qui désiraient volontairement quérir l'héroïsme pouvaient s'y proposer, s'ils s'y sentaient par Dieu conviés. Vous tuez des appelés. La conscription est obligatoire, ceux qui désertent risquent le peloton d'exécution. Ne le peuvent faire que ceux qui désirent rejoindre vos maquis. Exiger des autres la désertion sous peine de mort, c'est se dérouter radicalement de l'avenue mohammedienne.

*

Ce *djihad* s'autorise d'une théologie floue. C'est une guérilla. Ne voit-elle pas ressemblance avec les joutes de la *jahiliyya*, lorsque les tribus envoyaient leurs preux

s'affronter, et les encourageaient de loin, en spectateurs passifs ? De même les combattants courageux de Chabouti jouissent-ils de l'estime d'une partie de la population, mais privent du même mouvement la population du *djihad* nécessaire. Hachani, avec son idée de résistance passive, voyait avec les yeux de Mohammed, qui a voulu la participation de tous les Arabes à la construction du nouvel édifice. La notion d'avant-garde, qui se bat en lieu et place d'un peuple, n'est pas d'Islam. C'est un *sit-in* d'un million d'Algérois qui eût pu arrêter Nezzar. C'est à ce type de pas que vous devez progressivement amener votre peuple.

III - Lakhdaria

Je crains, Cheikh Ali, que s'aperçoive en cette guérilla moins l'Islam que la foulée de vos pères. Ils vous ont seriné trente ans que les maîtres d'Alger tenaient leur légitimité de la guerre de Novembre. Ils se sont grandis si fort qu'ils ont culpabilisé la nouvelle génération. Vous estimez juste votre opposition, mais au creux de vous-mêmes vous griffe le complexe de l'infériorité. Mes amis et moi vivions même tourment dans notre vive jeunesse. Nous ne supportions plus le pouvoir des gaullistes, mais savions aussi que ces pères avaient conduit naguère l'épopée de la Résistance. De même vos commandos aspirent-ils à prouver qu'ils sont « *le vrai FLN* ». Mais en Algérie la solution gît dans la participation de la population, esquissée pendant l'ère de la *dimokratiyya*. Qu'il est triste de vous voir interpréter « *embuscade à Palestro* », pendant que Nezzar joue « *opération Jumelles* »⁴ ! Vous êtes appelés à construire l'Algérie de demain, c'est par certains côtés plus âpre que Novembre. Ne culpabilisez pas !

*

Au lendemain du 11 janvier, Bruno Etienne, qui vous connaît bien, déclare : vous verrez, ils vont ouvrir un maquis à Lakhdaria. Quelques noires semaines plus tard, nous est annoncée la naissance du premier maquis islamiste. A Lakhdaria. Hélas, comme vous avez été prévisibles !

Un an plus tard, Rabah Kébir, porte-parole en exil de l'ex- FIS, nous explique : « *Nous n'avons jamais voulu que le sang coule entre Algériens. Mais la bataille a été décidée par les dictateurs, et nous n'avons d'autre choix que de suivre.* »⁵

Combattre sur le terrain de l'ennemi, n'est-ce pas erreur ? « *Suivre* » les règles du jeu proposées par l'ennemi, n'est-ce pas faute ? Nezzar a tout fait pour vous amener sur le terrain militaire parce que c'est son terrain. La politique, Nezzar n'y comprend rien et n'en voit d'ailleurs nullement l'intérêt, puisque pour lui, le bâton suffit pour mener un peuple. Nezzar ne peut que s'enchanter du MIA, qui lui permet de faire joujou avec ses hélicoptères. La guérilla le légitime.

⁴. Palestro, nom français de l'actuelle Lakhdaria, fut le lieu d'une célèbre embuscade du FLN contre un détachement français. L'opération *Jumelles* fut une offensive française, cf op 35.

⁵. *Libération*, 26-02-1993.

Rappelez-vous la prise de La Mecque. Pour les musulmans, les idoles de la *jahiliyya* sont fausses. Pour les Mecquois, en cet instant où tout bascule, le premier pas de leur prise de conscience, la révélation qui d'abord leur fouette le visage, c'est : nos idoles ont été impuissantes ! C'est très important, puisque s'ouvrait une neuve voie théologique d'entrée en Islam : je n'entre pas en Islam chevillé par une foi ardente, mais parce que le reste, ça ne marche pas. Comment rendre, aux yeux de l'Algérie non-FIS, Nezzar impuissant ? L'affrontement armé ne risque-t-il pas d'affermir plutôt son statut de commandeur.

Je crains que les commandos du MIA ne légitiment Nezzar, comme les détachements de Nezzar légitiment le *djihad*. MIA et ANP fonctionnent en couple, comme deux hommes qui, pour ne pas tomber, s'adosseraient l'un à l'autre, en soutien mutuel.

IV - El Khandaq

La prière, en Islam, se précède d'ablutions. S'il n'y a pas d'eau, on prend du sable. C'est écrit dans le Coran.

Rappelons-nous en quelle nuit fut révélé ce verset. Nous retrouvons ici le fameux épisode qu'ignore Boudjedra, la perte de son collier par Aïcha. Mohammed et l'armée reviennent d'expédition. Lors d'une pause, sans qu'Aïcha y prenne garde, le collier est tombé de son cou. Or ce collier lui avait été donné par sa mère, le jour de son mariage avec le Prophète. On cherche, la nuit tombe, on ne trouve pas, c'est bien ennuyeux. Mohammed décide d'établir là le camp, demain il fera jour. La troupe ne l'entend pas de cette oreille. Ce coin de désert n'avait été prévu que pour brève halte, il n'y a pas de point d'eau. La petite Aïcha fait une bêtise avec son collier de mariage, et voilà toute la troupe arrêtée. Dans les rangs ça rouspète ferme. Quelques jours plus tôt, la tension avait été déjà très vive entre Mohammed et les Hypocrites⁶ à propos d'une sombre histoire de seau. Le Prophète vit une contradiction d'ampleur. Le chef des Hypocrites a menacé publiquement de compter plus de partisans que Mohammed et de s'emparer du pouvoir au jour du retour à Médine. Le risque d'alternance politique n'est pas petit. D'autre part, abandonner le collier, c'est mettre en péril symbolique manifeste les liens de son mariage avec celle qu'il aime le plus au monde. Autant dire qu'il ne dort pas beaucoup cette nuit-là. A l'aube, toute la troupe va se réveiller. Il n'y aura pas d'eau pour les ablutions de la prière de *Fajr*. Les Hypocrites vont entonner leur comptine *allegro vivace*. Et retrouver le collier n'est pas chose certaine. Au dernier tiers de la nuit, la contradiction fait entendre en Mohammed le dernier degré de son aperture.

A cet instant descend le *Wahy* : vous n'avez pas d'eau, vous prenez du sable. Grand contentement dans la troupe, rapporte la Tradition. On devine.

Ah, quel génie, votre Prophète ! Quel pragmatisme, quel sens de l'arrangement ! Comme le simple de son écoute ouverte fait majesté en son destin !

⁶. Les Hypocrites, ou Indécis, Médiinois convertis du bout des lèvres, tiennent lieu d'opposition politique à Mohammed.

Ce n'est pas le Prophète qui a parlé, me direz-vous, c'est le *Wahy*, c'est Dieu. Soit, c'est Dieu. Comme Il est pragmatique, le Dieu ! Comme Il est peu intégriste, le Dieu ! Comme Il sait interpréter Ses propres exigences ! Comme Il sait pratiquer l'analyse concrète d'une situation concrète !

*

Vous vous demandez où je veux arriver. Autorisez-moi ici, depuis ma naïveté, à vous entretenir de la structure du Coran.

Les Occidentaux qui ouvrent le Livre sont très étonnés. Les sourates ne sont pas offertes dans l'ordre chronologique de leur révélation par le *Wahy*. Dans les préfaces, on nous explique : les sourates longues sont au début, les courtes sont à la fin. Les sourates mecquoises, qui font orée de la révélation, sont plutôt courtes, elles sont plutôt à la fin, voilà, c'est comme ça.

Ne lisons-nous pas là le vœu très magnifique du Calife Othman ? L'Islam était déjà empire à la mort de Omar. Othman voulut que soit édité en un livre le Coran, dont les versets étaient jusque là demeurés épars, couchés par les compagnons sur des éclats de poterie ou des omoplates de chameaux. Le Calife se proposa un dessein éditorial somptueux, qui visait à construire le Texte en armature spirituelle du *Dar es Salam* naissant. Il architectura donc le Texte, c'est mon interprétation, en mosquée d'éternité.

D'abord, la sublime porte, petite et magnifique, ouvrée à diamants, et c'est la *Fatiha*.

Ensuite, la dense forêt des mille colonnes, qui supportent la coupole de la république sérénissime des Croyants, et c'est l'oratoire de la vastitude des sourates médinoises.

Enfin, le minaret élancé tout tendu vers le ciel, et c'est l'Appel venu de l'Au-delà, l'index levé des sourates mecquoises.

Le Coran de l'édition othmanienne est posé pour le recueillement des croyants, il est édifié jusqu'au Jour dernier pour le récit en communion et le merci des *taraouih*.

Mais ce que l'édition du Calife Bien-guidé déploie en inamovibilité pérenne, elle le perd en dynamisme. Or le dynamisme habille mieux que la quiétude qui veut, à la suite du Prophète, se proposer à l'humilité de la direction politique. Le Coran va très vite cesser d'être outil de pratique politique. Nous le voyons quand ses pages, fichées sur les lances de Moawiya, vont servir à l'écrasement de Ali.

Aussi, c'est là un point de méthodologie tout à fait considérable, me demandé-je si retrouver l'Islam ne serait pas d'abord s'appuyer sur la *Sirat an-Nabi*, la Vie du Prophète. Il n'y a nulle contradiction : suivant pas à pas Mohammed, nous retrouverons le flot des sourates et le cens des *hadiths*, mais nous les lirons dans le moment dynamique de leur prononcé.

Voyez, Imam de l'Islam, il me paraît qu'ainsi nous éviterons un défaut de pensée propre aux modernistes, qui est une variété de l'anachronisme. Ils disent contre le FIS : c'est du Moyen Age ! Ils croient que le Prophète, c'est du Moyen Age. Ils n'aperçoivent pas

que le Prophète est un génie de la modernité. Mais cette modernité, si stupéfiante pour un lecteur occidental, Mohammed l'articula en son temps, parce que la modernité, c'est être au cœur de son temps, et proposer un pas à ce temps.

*

Reprenons Cheikh Ali, si vous voulez, notre problème avec Nezzar. Peu après votre incarcération, en l'été 1991, vous avez composé une *rissala*, une épître, qui circula sous le manteau. Vous y disiez que juin 1991 avait été un échec, tel fut Uhud pour le Prophète. Vous y disiez qu'après cet Uhud, une victoire s'imposait.

Vous nous proposiez une visite à Médine, j'y vais avec vous. Quelle bataille après Uhud ? El Khandaq, le Fossé. Les Mecquois menacent d'en finir avec Médine. Ils approchent à la tête d'une puissante armée. Les musulmans sont militairement en position de forte infériorité, et s'organisent en défense. Un flanc de Médine est à découvert, Mohammed fait creuser un fossé.

Les Mecquois s'avancent, buttent sur ce fossé, s'agitent en vain une quinzaine de jours, usent leur temps à n'y rien comprendre, et se retirent fort penauds.

Le fossé n'est pas qu'un banal artifice militaire qui cisaille net l'élan de leurs chevaux. Le fossé est, l'avez-vous remarqué, un « *emprunt à l'étranger* », une idée de Salman le Persan. Les Mecquois en dressent le stupide constat : ce n'est pas un truc d'Arabes ! Ils sont tels une oie devant un papyrus égyptien, tels Sadi devant la démocratie. Ils n'y comprennent rien. Entre eux, ils ne savent que bredouiller : c'est pas du jeu. Vont-ils imaginer se retirer pour construire à la hâte un pont de troncs de palmiers ? Non, aucun projet de riposte concrète ne visite leurs neurones. Au fossé, ils opposent l'inertie du regard, le retard civilisationnel. Avec quelques couffins de terre remués par Salman et les bras des compagnons, c'est le sol de leurs certitudes qui s'est dérobé sous leurs pas.

Le Fossé est un concept, un abstrait, une culture.

Les princes mecquois vont entendre lentement l'immense destinée de Mohammed, en jalonnant leur cheminement des inventions mohammediennes, qui à chaque fois bousculaient leur ancienne compréhension, toute de savoirs routiniers et de dogmes vétustes.

Les musulmans n'ont pas conclu « *la bataille a été décidée par les dictateurs, et nous n'avons d'autre choix que de suivre.* » Tout au contraire, le Prophète impavide a d'abord décidé la défensive toute. Surtout, il a déchiré le concept de l'assaillant au scalpel du Fossé civilisationnel.

Ce qui gagne, ce n'est pas l'arme, c'est l'idée. Tel est l'enseignement constant de votre Prophète.

Le FIS d'après juin n'a pas manqué de manier, hélas sans vigueur suffisante, le concept de Fossé. Ainsi de cette perspicace invite faite à vos partisans d'envoyer des lettres, pour protester contre l'incarcération de Abassi, à son ancien compagnon de lutte du 1er

Novembre, Larbi Ben M'Hidi⁷. Ce type d'idée est inassimilable pour une cervelle moderniste.

*

Mais il y a plus encore, Cheikh Ali Belhadj, aimé de la jeunesse.

Après Badr, Uhud. Du point de vue de la loi coutumière mecquoise, Uhud venge Badr. Du point de vue du Prophète, Uhud c'est juin 1991 : des musulmans tombés *chouhada*, lui-même a perdu une dent et entend l'avertissement : ça ne peut pas continuer comme ça. Il est hors de question de se risquer au duel militaire avec La Mecque. **Badr est donc la seule et unique occurrence de *djihad* armé contre les Mecquois.** Après Uhud, le Prophète fait de la politique, et c'est cette stratégie qui pour Abou Soufiane est fort incommodante.

Mohammed connaît la loi arabe antéislamique. Après Uhud, les comptes sont soldés, la nouvelle offensive des Quraych ne peut s'autoriser de cette loi. Abou Soufiane n'est pas sans l'ignorer. Le fossé est une ligne blanche : stop, pas au-delà. Pourquoi la bataille de flèches par-dessus la tranchée manque-t-elle à ce point de conviction que certains récits ne la mentionnent même pas ? Pourquoi le seul fait d'armes significatif, le combat singulier entre Ali et le gros méchant qui a réussi à passer, est-il de type *jahiliyyien* ? Parce que le Fossé est signe adressé à Abou Soufiane : vous exagérez, nous vous laissons, alors laissez-nous. La victoire du Fossé n'est pas une victoire de type militaire. C'est une victoire gagnée à l'intérieur du cerveau de Abou Soufiane. Abou Soufiane se retire dérouté par l'intelligence mohammedienne, en même temps que son épée s'ébrèche, puisque se comble en lui, sans même qu'il s'en aperçoive, le fossé de la haine. Abou Soufiane ne rentre pas à La Mecque si solide qu'il l'avait quittée. Un mini-fossé, une fissure le clive, sans qu'il le sache consciemment. Deux ans plus tard, elle sera lézarde, sans qu'il le sache. Trois ans seulement plus tard, en prononçant la *chahada*, il saura qu'il savait.

La leçon du Fossé n'est pas ailleurs : ce ne sont point les soldats du *goum* de Nezzar qu'il vous faut viser, mais les éditoriaux d'*Algérie actualité* qu'il vous faut effriter.

Cheikh Ali, si l'on vous suggérait un fossé, un truc que Nezzar ne puisse comprendre ni ne puisse combattre, un emprunt à l'étranger, qui commencerait, par exemple, par les lettres d, é, m, o ? Non ? Vous n'en voulez pas ? Bon.

*

Vous êtes terribles, vous les islamistes. Vous faites *dawa*. Si ça ne fonctionne plus, vous faites *djihad*. C'est automatique. Ce n'est plus de l'Islam, c'est de la mécanique. Mais lisez. Combien de morts à Badr, à Uhud ? Quelques dizaines, à chaque fois. Et ce sont là les batailles les plus sanglantes. Leur aura de légende vous empêche de lire le formidable soin mohammedien d'épargner les vies. Celles des siens, celles des Arabes mécréants tout autant, parce qu'il ne les veut pas morts, il les veut musulmans. Combien de morts à la bataille de Mu'tah, où fut tué Zayd ? Cinq. Quand on en lit récit

⁷ Larbi Ben M'Hidi, un des Six historiques, fut assassiné dans sa prison par la France en 1957.

chez Nasreddine Dinet, avec ses tourbillons de cent mille hommes, ses détails ébouriffants, le fracas épique assourdit notre intellection. Pourquoi Mohammed nomme-t-il Khalid ibn Walid, au retour de Mu'tah, Glaive des glaives, Sabre de l'Islam ? Mais parce que Khalid a su ordonner la retraite, pardi !

Soyez pour nous ce Glaive des glaives !

*

Après Uhud, la stratégie mohammedienne sera l'encerclement politique, j'allais dire démocratique. Il veut grouper le plus grand nombre de Bédouins dans son pacte. Le vrai *djihad* armé n'est nullement anti-Quraych. Mais il n'est pas plus anti-Bédouins. Mohammed utilise la force face aux Bédouins dans une dialectique très datée, une dialectique du VIIe siècle. Il ne s'agit pas de tuer les Bédouins, il s'agit de les amener à son alliance en préservant leur honneur. Car ils ont la virilité batailleuse et l'indépendance orgueilleuse. Beaucoup trop, aux yeux de Mohammed, qui lit bien le formidable gâchis qu'est cette dispersion anarchique des tribus, face aux civilisations du Livre et aux empires constitués. Regardez cette expédition dont nous discutons tout à l'heure le retour, quand Aïcha a fait des siennes : c'était *djihad* contre les Bani l'Mustaliq. Tous captifs. Puis mariage avec la fille du chef. Puis affranchissement des captifs, euphorie générale, conversion à l'Islam. Les Bani l'Mustaliq se conduisent comme une femme qui sait bien qu'elle va céder, mais sauve son honneur. Veux-tu venir avec moi ? Ah non ! Et si je te serre la taille ? Ah oui ! Les Bédouins savent fort bien que les alliances ont été de tout temps nécessaires. Mohammed ne bouleverse en rien leurs affaires, au contraire, Mohammed, c'est une affaire qui marche. Combien de morts, au fait, dans ce *djihad* contre les Bani l'Mustaliq ? Un.

Le seul sang qui ait coulé pour de vrai, c'est celui des juifs Bani Qurayzah. Il ne s'agissait pas de *djihad*, d'ailleurs, mais de massacre, comme vous le savez bien.

V - Hudaybiyya

Douze lunes après el Khandaq, Mohammed veut, pour l'allégresse des compagnons, un pèlerinage à La Mecque. C'est qu'il a fait un rêve. Il suit son rêve. Si Mohammed peut lisser sur la terre un destin de la plus vaste envergure, c'est qu'il est tout de confiance. Un moderne occidental dirait : il suit son inconscient, son inspiration. Il suit Dieu. Voilà nos compagnons en route. A la limite du périmètre sacré de La Mecque, au val de Hudaybiyya, la chamelle du Prophète arrête son pas. « *Hal, hal !* », crie la troupe, avance, chamelle rétive ! Non, elle n'est pas rétive, dit le Prophète de l'Islam, « *elle est arrêtée par la main de Celui qui arrêta l'éléphant d'Abraha.* »

N'est-ce pas prodigieux ? Il s'installe, en ces mots, dans la position symbolique de l'ennemi absolu, ce roi Abraha qui avait voulu détruire La Mecque en l'an de sa naissance. Il dit : Dieu m'arrête en tant que je pourrais être Abraha. Il indique, mais les compagnons à cette heure ne le peuvent comprendre, que jamais il ne portera le fer dans le périmètre sacré.

Puisqu'il n'entre pas, puisqu'il n'a pas d'armes, puisqu'il ne nourrit aucune agressivité et délègue ambassade, les Mecquois se voient contraints de négocier avec lui, et établissent le pacte de Hudaibiyya. Les termes en sont très déséquilibrés, en la défaveur des musulmans. Et il va falloir pour les pèlerins retourner à Médine, sans même avoir vu la Kaaba... Dans le camp musulman s'abat la consternation. Ali est atterré, même Omar se révolte. Mohammed est absolument seul.

Il décide que seront accomplis sur place, à l'extérieur du territoire sacré, les rites du sacrifice. Il donne les ordres, personne ne bouge. Pour votre Prophète, c'est inouïe nouveauté. Puisqu'il n'est pas intégriste, il consulte une femme, son épouse Umm Salamah. Sur son conseil, il s'acquitte seul des rites. Ses mille compagnons l'imitent alors dans un empressement farouche, ils se bousculent les uns les autres, noyés dans la plus intense affliction. Quelques-uns ne se rasent pas la tête mais coupent seulement quelques mèches, ce qui était rituellement *halal*. Quand Mohammed prononce : « *Que Dieu ait pitié de ceux qui se sont rasé la tête !* », ils crient : « *Et de ceux qui se sont coupé les cheveux, ô Envoyé de Dieu !* » Mohammed répète une seconde fois sa prière, une seconde fois, noués par une détresse dont ils n'avaient en leur vie jamais connu l'amer, les compagnons jettent leur cri : « *Et de ceux qui se sont coupé les cheveux, ô Envoyé de Dieu !* ». Et c'est comme si le don de l'ouïe avait à votre Prophète été par Dieu repris : il renouvelle en tierce son oraison sans y ajouter mot. Et les compagnons, déchirés par le tourment, ivres de chagrin, crient à pleine douleur : « *Et de ceux qui se sont coupé les cheveux, ô Envoyé de Dieu !* ».

Mohammed alors vers eux abaisse son regard : « *Et de ceux qui se sont coupé les cheveux* », agrée-t-il. En cet instant exact, lorsque tombe de sa bouche la dernière syllabe, Mohammed vient de fonder l'empire arabo-musulman.

*

Pas avant. Avant, il a ramassé dans l'escarcelle de l'Islam les hommes de foi profonde, les mal-lotés du clanisme, les contempteurs de l'injustice. Il a rallié des tribus, il y a du monde dans l'Islam, peut-être pas encore la moitié de la péninsule, mettez 47,5 % si vous voulez. Mais ce sont surtout des pauvres. Certes, ils se sont augmentés de razzias et de la spoliation des juifs, mais le concentré de la richesse est en La Mecque. Ce qui importe pour Mohammed, ce n'est pas ici la fortune matérielle, le capital commercial. Ce qui importe, ce sont les riches. Les riches en tant que porteurs de la pensée des riches.

Dès juin 1990, vous eussiez dû porter la plus vive attention au fait que votre moitié d'Algérie était pour l'essentiel la moitié pauvre. Vos pauvres peinent à négocier leur espace, parce qu'ils sont victimes de la malédiction pétrolière. En France, les pauvres souffrent, et ont enduré autrefois des temps bien pires encore. Mais en France, les pauvres vendaient aux riches leur force de travail, et purent ainsi marchander génération par génération leur bout de place sous un timide soleil. En Algérie, les modernistes disent tout net ce qui sous Boumediene se pensait tout bas. Puisqu'il y a du pétrole, les pauvres ne doivent pas travailler, ou travailler pour de faux. Ils sont, exactement, des bouches inutiles. Dans l'esprit d'un Belaïd, il est inconcevable que les pauvres puissent

aspirer à autre denrée que nourrissage, *loubia*, *makaroune*, *kesksou*. L'inexistante économie algérienne navre vos pauvres d'une vraie faiblesse stratégique.

De plus, les pauvres ou leurs représentants ne peuvent pas diriger une société. Chaque fois que les peuples sont dirigés par leurs pauvres, ce qui arrive de temps à autre, la violence toujours précède la catastrophe. Les pauvres, c'est leur malheur mais aussi leur confort, ne voient pas assez loin. S'ils voyaient assez loin, ils seraient riches.

Entendons ainsi que le Prophète ne pouvait reconnaître Zayd en paternité. Si Zayd se fut demeuré ibn Mohammed, un lourd contentieux eût grevé le califat. Zayd avait mille qualités sans doute, mais ne pouvait diriger une nation. Si Khalid ibn Walid est à Mu'tah meilleur général que Zayd, c'est qu'il vient pour l'Islam de quitter le commandement de la cavalerie mecquoise, c'est-à-dire qu'il est doté d'un formidable savoir expert. Ce qui se pressent en Hudaybiyya se figurera dans l'éclat de la prise de La Mecque, à la stupéfaction des Mecquois, qui enfin vont comprendre. Mohammed a groupé dans sa main la cohorte des pauvres et va l'amener aux riches. Les riches plus tard dirigeront, à la condition, qu'ils vont évidemment accepter, du progrès du Droit et de l'unité nationale (la *chahada*).

*

Pourquoi seul Abou Lahab⁸ est-il maudit dans le Coran ? Et nommément ? Parce que tous les autres princes mecquois, tous les cousins, Mohammed les veut dans l'immense futur qu'il projette.

Ah, les cousins ! Ne les a-t-il pas chéris, même aux temps où ces ânes n'entendaient rien de son plan magnifique ! Rappelez-vous, tout au début de la geste, quand meurt Abou Talib son tuteur, Mohammed va se trouver nu, sans protection face à l'hostilité de tous les chefs de clans. Abou Talib sur son lit d'agonie fait mander les cousins, pour une ultime tentative de conciliation. Ils viennent, les cousins, contraints par le respect dû au mourant. Que leur dit Mohammed ? Qu'il n'est de dieu que Dieu ? Bien sûr que non. Il le leur a déjà dit, ils ne veulent pas entendre, et à cette heure ils ont raison. Car si à cette heure ils abattaient les trois cent soixante idoles, c'est de trois cent soixante tribus qu'ils perdraient la clientèle.

Tout subtilement, Mohammed, de l'autre côté du lit, regarde en dernière fois ses cousins et leur glisse, à voix toute basse, ces brefs mots, ce presque rien, ô cet à peine : « *Je ferai des Persans vos sujets.* »

Quel incomparable génie politique il est, en vérité ! Aux yeux des riches cousins, il n'est guère plus que le commis de son épouse Khadidja. Et déjà il voit au-delà des montagnes, il sait la fragilité de l'empire sassanide. Et il voit en deça d'elles à même lumière, il lit la nation arabe. A ce qu'il dit là, les cousins n'entendent goutte. Mais comme dans les années suivantes cet incroyable propos a dû souventes fois visiter le secret de leurs veilles !

⁸. Oncle du Prophète, Abou Lahab, hostile à l'Islam, deviendra chef du clan hachémite (celui du Prophète) à la mort de Abou Talib.

Et comme il les aura attendus de son côté, votre Prophète, ces cousins-là ! Ne croyez-vous pas qu'après ses longues heures de prière en les nuits médinoises, lorsqu'il s'allongeait enfin pour moment de sommeil, se glissaient parfois, furtifs derrière ses paupières closes, les visages, aux traits déjà estompés, toujours plus insistants, d'Abou Soufiane, des Omeyyades, des Abassides ?

*

Au fait, en Alger, qui sont vos cousins ? Me le demandez-vous encore, Cheikh Ali ? Connaissez-vous les noms de Hamrouche, Mehri ? D'autres, qui vous sont plus proches, tels Belkhaddem, Ahmed Taleb, Hamid la Science^{8b} ? Avez-vous entendu parler de Aït-Ahmed, le patron des Kabyles et des vrais démocrates ? Et de tant d'autres...

La situation de Mohammed à Hudaybiyya n'est pas structurellement bien différente de la vôtre présente. Avec le FIS, vous avez accompli une magnifique première étape. Puis vous avez buté. Mohammed peut se permettre de mécontenter les siens, ce qu'il n'eût pu faire quelques années plus tôt, parce que s'ils ne comprennent rien à sa stratégie, ils savent qu'ils peuvent avoir confiance. De même ai-je vérifié que vos électeurs avaient grande confiance en vous. Réfléchissons.

A Hudaybiyya, les Mecquois violent leur propre loi, qui leur commandait d'accueillir toute tribu désirant accomplir ses tournées autour de la Kaaba. Ils nient leur propre règle pour s'éviter l'embarras d'une trop grande victoire morale de Mohammed. Le 11 janvier *kif kif*. Saisissez d'une brève apercevance comme l'histoire toujours se répète en structure. Que pense Mohammed de cette crainte mecquoise ? A l'encontre de tous ses compagnons, il juge qu'effectivement, les temps ne sont pas mûrs. Il lui faut d'abord prouver sa non-violence. Le pacte, c'est ça.

Imaginez maintenant, Cheikh Ali Belhadj, imam de l'Islam, qu'en lieu et place de Mohammed, se soit trouvé à la tête des compagnons un chef dur, fier et de courte vue, comme les Arabes n'en ont que trop chéris, un Chat botté exalté, et lisez comme le dialogue imaginaire que je vous vais coucher respire le parfum du déjà vu :

Le Chat botté : « *Avez-vous vu de quelle noirceur ces mécréants sont fardés ? Ils nous empêchent de sacrifier à Dieu ! Ces idolâtres, ces gens du veau toujours refusent de se soumettre à Dieu, l'Unique !* »

Les compagnons : « *La ilaha illa Allah !* »

Le Chat botté : « *Leur propre constitution, ils la déchirent, ils n'ont ni foi, ni loi, et c'est boue que leur cœur !* »

Les compagnons : « *C'est bien vrai ! Le Feu déjà les brûle !* »

^{8b}. Islamistes du FLN. M. Belkhaddem, président de la dernière Assemblée nationale. M. Ahmed Taleb el Ibrahimy, plusieurs fois ministre FLN, est fils de Cheikh el Ibrahimy, cofondateur de l'Association des Oulema. M. Abdelhamid Brahimi, dit Hamid la Science, fut ministre et Premier ministre.

Le Chat botté : « *Nous sommes venus sans armes, et ces vils dictateurs qui viennent trahir le droit, les voilà démasqués ! Nous soumettrons-nous aux valets du Chaïtane ? Et n'est-ce pas à Dieu seul que nous nous sommes soumis ? A Badr, les anges de Dieu n'ont-ils porté nos lances ?* »

Les compagnons : « *Si, ils l'ont fait ! En vérité !* »

Le Chat botté : « *A leur violence, nous répondrons par la violence !* »

Les compagnons : « *Voilà ce qu'est parler ! Vive le Chat botté !* »

Le Chat botté : « *Dieu armera nos bras ! Le Paradis se gagne à l'ombre des épées ! Ce n'est pas un Badr que nous leur opposerons, mais c'est dix Badr, mais c'est cent Badr !* »

Les compagnons : « *Allahou akbar ! Allahou akbar !* »

*

Voyez Cheikh Ali, *khatib* de l'Islam, dans la configuration ci-dessus tristement énoncée, c'est pour les compagnons re-Badr. Puis re-Uhud. Puis re-Badr. Et peu importe qui gagne à la fin. Si le Chat botté l'emporte, il constitue un empire posé sur le socle de la violence, friable et éphémère. Mohammed, l'Islam, c'est l'exact contraire de ces dynasties courtes que l'histoire de l'humanité recense à milliers. Hudaybiyya est le nœud, le cœur, le pivot de la geste mohammedienne. C'est la pierre de fondation de la civilisation musulmane.

Sur le chemin du retour, le *Wahy* révélera : « *En vérité Nous t'avons donné une victoire éclatante* », et en vérité c'est le moins qui se puisse dire. Avec le pacte, Mohammed a installé sa non-violence comme principe indépassable par les Quraych eux-mêmes. En se désarmant à temps, il consolide le Fossé et désarme les Quraych. Les compagnons n'embrassent toujours rien de son discernement, Omar, dévoré par la honte, comprend seulement que sa vue fut trop courte. Dans le camp mecquois, tous dorment, aliborons stupides, sur la natte tiède de leur cécité, satisfaits et repus d'un pacte qu'ils croient commode. Seul, là-bas, Abou Soufiane devine. Il ne sait pas, mais il sent, il hume, il subodore. Il pressent, sans parvenir encore à mettre le doigt dessus, que Mohammed vient d'écrire cent fois le Fossé, que Mohammed prépare un coup d'une ampleur inégalée, qu'il va tirer de son carquois un carreau dont ni lui, ni ses ancêtres n'ont jamais entrevu l'époustouflant dessin. Et de fait, deux ans plus tard, dans l'entrée en La Mecque, Mohammed et l'Islam achèvent le coup politique majeur réalisable en humanité : le grand encerclement par la paix générale.

*

L'encre du savant est plus précieuse que le sang du martyr⁹. Puissent ceux d'entre vous que la prison n'arrête pas étudier en séminaires, l'urgence vous le commande. Posez

⁹. Célèbre *hadith*.

Hudaybiyya sur le tapis du débat, pesez chaque heure de son détail que mes mots étriqués ne peuvent ici étendre.

Regardez encore ce trait. L'arbre sous lequel en ce jour est debout Mohammed est un *samura*, un arbre sacré. Il n'y a bien sûr pas d'arbre sacré en Islam. En Islam, c'est un acacia. Pourquoi donc savons-nous que c'est un *samura* ? Parce que le savaient les Mecquois. Parce que Mohammed leur adresse un signe : sommes-nous si différents ? Ce feuillage que vous respectez, je ne dédaigne pas m'y abriter. Le *samura*, parmi tant d'autres signes, dit que l'Islam est d'abord rupture (la *chahada*, le Droit) d'avec le désordre ancien, pour ensuite rompre avec la rupture (« et les cheveux ») et s'installer en continuité. Le *samura* ou Abraha ? Telle est la question.

Le FIS d'après juin 1991 n'a pas manqué de poser des signes. Et de bien grands signes. Mais ce n'était pas suffisant, puisqu'une partie de l'Algérie vous voyait tel Abraha. Votre nation est fragile, ne l'attaquez point du pas de l'éléphant, adoptez du Prophète le pas d'arrêt de la chamelle.

VI - Othman

Hudaybiyya n'est plus l'heure de Hamza¹⁰, n'est plus l'heure de Omar, c'est au jour de Othman que l'Islam regarde son soleil. Le Prophète chérissait Othman, qui pourtant ne fut ni de Badr, ni premier à Uhud. Il s'habille bien, Othman, comme il est Omeyyade, et quel subtil ambassadeur !

Quel geste magnifique de beauté symbolique et d'intelligence concrète que celui du Prophète, après que chaque musulman ait prêté serment sous l'arbre, quand il va jurer pour Othman absent ! Il soulève de sa main son autre bras et prononce l'allégeance... Un des bras de Mohammed est ici la naissance de l'Islam, le proclamé du Message et la protohistoire de l'entreprise. L'autre bras, c'est Othman, qui débrouille chez les cousins l'écheveau où vous restez quelque peu empêtré, Cheikh Ali, celui des « *armes en Islam* », qui dégage par les moyens de la Parole l'avenue de l'Islam, qui fonde en négociation la Nation arabe, et rappelez-vous que nation est même mot que naissance, et lisez ce que votre Prophète a montré à sa *Oumma* pour les siècles des siècles, que Othman était son bras, que Othman était Mohammed, que Othman était l'Islam.

*

Cheikh Ali, *alim* de l'Islam, où est votre Othman ? Avez-vous des diplomates ? Où est votre gouvernement en exil ?

Le sang coule en Algérie, quelle heure est-il à votre montre ? Saurez-vous passer le cap ? Craignez que la récession économique qui frappe votre peuple, que la pauvreté qui gagne les maisons et les corps n'installent en votre esprit un Islam du pauvre !

¹⁰. Musulman de la première heure tué à Badr.

Un technicien marocain me confiait un jour : « *Je m'entends bien avec les Tunisiens, avec les Algériens j'ai plus de mal, ils pensent là !* » Et ce disant il toucha de son index le bout de son nez. Il voulait dire que les Algériens voyaient trop court, bagarraient trop vite, bornaient leur horizon. Une autre fois, à Sousse, un Algérien et six Tunisiens tentèrent de m'expliquer « *la différence entre les Algériens et les Tunisiens* ». Nous les Algériens, disait l'Algérien, nous sommes fermés. Il traçait, sur un front qu'il dessinait sévère, un long trait horizontal de son index droit, pour écrire en métaphore un verrouillage de fermeté altière, dont il exhibait la fierté. « *C'est vrai, ils sont comme ça !* », cautionna un Tunisien nettement plus rondouillard. « *C'est comme ça qu'ils sont* », acquiescèrent les autres, et tous les sept de s'enchanter comiquement de leur accord quant à leur dissemblance. Il n'y a pas là conclusion anthropologique, mais aperçu sur une vraie qualité algérienne d'inflexibilité, qui enduret très heureusement dans tel moment de difficulté tactique, mais qui, à l'encontre, peut se révéler terrible obstacle dans la perspective stratégique. Le « *ils pensent là* » nous fait toucher du doigt que le « *nif* » est trop souvent le masque de l'ego qui vient habiller l'orgueilleux, à l'instant où il a muré sa perspective.

Redoutez aujourd'hui de vous ajuster trop bien à la coupe trop étroite du vêtement du pauvre, de vous contenter du rayonnement court de son trop court désir, de trébucher au même caillou qui vit Omar aveugle, et de parer cet horizon chétif des mots d'un Islam que vous aurez châtré.

*

Entendez, Cheikh Ali, vice-président de l'ex-FIS, que j'appréhende pour les hommes politiques musulmans l'adoption trop aisée d'une théologie cadavérisée, coupée de la dialectique qui l'innerve. On peut collecter, dans le corps du Coran, tous les versets qui mentionnent le *djihad*¹¹, les poser en à part sur une table trop plane, et les utiliser au petit bonheur en assaisonnement de salmigondis. Vous verrez bientôt, si vos amis dirigent l'Etat, tel hurluberlu assassiner son chef d'atelier en arguant d'un extrait de sourate. Nezzar truffa un matin un communiqué militaire de citations du Livre, montrant par là que l'exercice ne requiert point un trop grand délié de l'esprit. Boumediene s'enchantant du socialisme, son ministre des Affaires religieuses composait les prêches des imans CCP avec trois bouts de Coran et sept morceaux de Révolution agraire, et donnait des allures d'Islam à une pensée d'opposition totale aux vues de l'Islam. Saurez-vous éviter ces facilités, pour lire le pas de Mohammed : l'apaisement du bellicisme et le polissage civilisationnel ?

VII - Mi'raj

Tout ce beau discours, votre cœur est bien las de l'entendre !

Une pièce encore dans ce bricolage. Votre mot d'ordre du FIS, *Daoula islamiya*, il n'est pas musulman.

¹¹ Recensement opéré par Bruno Etienne, op 38.

Eh quoi ! Qu'avez-vous, Cheikh, à me tourner le dos et déjà me maudire ? Attendez !

Daoula islamiya est un beau rêve, un désir d'harmonie qui doit être salué. C'est un beau programme, parce qu'il n'a point vu le jour dans le conciliabule d'une secrète antichambre, il n'est pas tombé sur l'Algérie comme telles décision du Bureau politique ou Charte de Tripoli, il est venu d'en bas, il est l'espoir d'en bas. Il est beau aussi parce qu'il concentre les désirs de noblesse et d'humanité de la moitié déshéritée de votre peuple. Pauvre en dinars, elle s'est donnée le rêve d'une fabuleuse richesse spirituelle.

Daoula islamiya fait aurore vraie, parce que le pauvre s'y vêt de même livrée que le riche et boit à mêmes patères, parce que le calife est bienveillant et le *cadî* est juste, parce que la prostituée trouve mari et le voleur voit sagesse.

C'est utopie, tout aussi bien. Le Paradis ? Seulement après la mort.

Pouvez-vous accrocher, à cet idéal de société, un programme politique concret et praticable ? Oui, mais vous ne l'avez pas fait, et c'est pourquoi *Daoula islamiya*, ça n'est pas musulman.

Que fit Mohammed ? Il prit sa société telle qu'elle était, et lui fit faire un pas. Les Arabes vivaient à un niveau N d'organisation, de morale, il leur proposa N + 1.

Vous, vous proposez N + 10. N + 10, c'est impossible, donc ça rate, donc ça produit N + 0, voire N - 1.

Lisez ainsi Cheikh vos propos quant au statut de la femme, qui furent les plus extrêmes du temps FIS, bien au-delà de ceux de Abassi et tous autres. Vos mots ont magnifiquement honoré et aidé de très nombreuses femmes algériennes. Mais à d'autres, qui travaillent, s'habillent à l'européenne ou aiment Mozart, vous demandez une rupture totale qu'elles lisent subjectivement comme dramatique régression. Sous Mohammed, tout au contraire, les femmes se louèrent de leur nouveau statut et embrassèrent l'Islam dans la plus vive reconnaissance subjective. Ce que les Mecquois à la fin vont entendre, dans cet effet de grande puissance subjective qu'est le dévoilement, le « *c'était donc ça* », c'est que personne n'a rien à perdre avec l'Islam, mais que tous ont à y gagner. Puisque *Daoula islamiya* ne produit pas cet effet de reconnaissance subjective dans l'ensemble de la population, il y a bien quelque chose qui ne fonctionne pas.

*

Songez à cette nuit où votre Prophète fut porté en ascension (*mi'raj*) jusqu'au ciel. Il demande à Dieu combien de prières quotidiennes sa communauté devra Lui adresser. Cinquante, répond Dieu.

Votre Prophète alors descend à l'étage en-dessous. Je parle ici familièrement, non pour moquer l'Islam, mais pour en faire lire l'étonnante modernité. A l'étage en-dessous, il rend compte à Moussa (Moïse) de son entrevue. Il y a un dialogue à peu près comme ça :

Moussa : « *Alors ? Combien de prières t'a-t-Il prescrites pour ton peuple ?* »

Mohammed : « *Cinquante.* »

Moussa : « *Oh la la ! Mais c'est beaucoup trop ! Ils n'y arriveront jamais ! Tu ferais bien de remonter là-haut négocier un rabais !* »

Mohammed : « *C'est vrai, tu as raison...* »

Mohammed remonte au dernier ciel où Dieu siège. Dieu consent un rabais. Le tarif sera de quarante prières. Nouvelle discussion entre Mohammed et Moussa. Moussa : « *Oh la la ! Ils n'y arriveront jamais* », etc.

Vous savez la suite, ces allers-retours qui verront le nombre des prières exigible pour le musulman ramené à cinq. Pourquoi la Tradition nous rapporte-t-elle tout le détail de ce dialogue ? Pourquoi, après quarante, reprend-on le récit avec le chiffre de trente, en répétition dans l'identique ? Pourquoi Mohammed réitère-t-il plusieurs fois son voyage jusqu'à la Face de Dieu, et nous le conte-t-il ? Les Occidentaux répondent que les Arabes adorent la répétition, c'est si joli. C'est ne rien voir. En vérité, Mohammed enseigne votre communauté.

Mohammed raconte tout ce qui lui arrive. Il ne revient pas chez les hommes, après le *mi'raj*, pour publier un oukase : « *Vous ferez cinq prières, c'est comme ça, c'est les ordres, on ne discute pas, rompez les rangs.* » Mohammed, c'est le contraire de ces « décideurs » algériens qui font pleuvoir d'en haut leurs décrets sur le crâne des gens, emberlificotés dans une prose incompréhensible, engoncés dans une pesante atmosphère de secret, et qui croient impressionner ainsi le *vulgum pecus*. Ils n'impressionnent personne, ils sont méprisés parce que méprisables. C'est Mohammed qui est impressionnant, dans sa constante transparence.

Mohammed vous éduque. Nous le verrons sans peine à imaginer, en lieu et place de Mohammed, un intégriste borné. Qu'eût répondu, à la première remarque de Moussa, l'intégriste ? « *Tu oses contester le décret de Dieu ? Tu oses récuser Son immense sagesse ? Veux-tu nous précipiter dans la mécréance ?* » Puis l'intégriste se fût retourné à sa communauté, eût exigé les cinquante prières, c'est à dire l'impossible, et jamais il n'y eût eu l'Islam.

Vos théologiens sans doute ont longuement commenté ce que je n'aborde ici que timidement, pour une conclusion simple. On pourrait dire que Dieu met à l'épreuve votre Prophète, Il lui glisse dans le cœur une *fitna*, au sens premier du mot. Il va vérifier si votre Prophète est à la hauteur de sa tâche, si Mohammed aura le courage de L'affronter, au risque de Sa colère, pour fonder l'Islam. Il va vérifier si Mohammed est intelligent et aimant des siens.

Mohammed est intelligent et aimant des siens. Cinq fois, il retourne à Dieu et explique. Et Dieu contrarie Dieu. Mais ce n'est qu'apparence. La volonté vraie de Dieu, c'est cinq prières. Le Dieu est pragmatique, Il veut un pas pour les hommes.

Si Mohammed vous conte cette entrevue dans son long détail, c'est qu'il est pédagogue, et veut vous montrer que le mieux est l'ennemi du bien. Il inscrit pour vous que, par cinq

fois, il faut savoir atténuer l'exigence, que le vrai vœu de Dieu n'est point la perfection pour une minorité, mais le pas qui par tous se puisse accomplir.

*

Me désapprouverez-vous si je lis en cet enseignement de la mesure l'opposé du « *tout, tout de suite* » subjectivement contenu dans *Daoula islamiya* ? Il y a certes rupture radicale entre Médine et la *jahiliyya*, mais qu'est-elle ? Tout le sens change, la vie concrète change peu. C'est la même vie quotidienne, les mêmes batailles, le même code de l'honneur, la même Kaaba, mais tout cela est revisité par la Transcendance. La révélation même de l'Unicité divine était attendue, désirée, le père du Prophète s'appelait Abd Allah, Serviteur du Dieu, et Mohammed applique en quelque sorte le programme contenu dans le nom de ce père inconnu. C'est quant au statut de la femme que votre Prophète s'est sans doute le plus avancé dans l'audace réformatrice : encore doit-il sur le tard modérer sa hardiesse, pour que tous marchent d'un même pas. Regardez les rites du pèlerinage (*Hadj*). Tout a changé, avec l'Islam, du point de vue du sens. Mais les gestes concrets que doivent répéter les Arabes sont les mêmes. Donc c'est grand et en même temps c'est facile. Proposez de même à l'Algérien le pas que « *l'état de son âme* » permet et attend.

*

Ne soyez pas incités à copier en *taqlid* le cheminement mohammedien, même si mes allusions au dilemme algérien ont pu vous faire accroire que je chérissais cette commodité. Je vous dis ma lecture simple de textes très connus parce que le formidable choc affectif vécu par les *mousslimoune* à Hodaybiyya m'a fait entendre, avant que je ne vous rencontre, que gisait là le succès de l'Islam. En fait, l'entrée en la Mecque et la fondation en unité de la Nation arabe sont contenues dans Hodaybiyya. Mais Hodaybiyya est en germe dans El Khandaq. Et le génie de El Khandaq ne s'entend pas sans Uhud. Le vrai tournant, c'est Uhud. D'ailleurs à Uhud le Prophète ne voulait point aller, il a seulement suivi l'option démocratiquement majoritaire. Après Uhud, il y a comme un verset non écrit : plus jamais ça.

Je sais, Cheikh Ali, qu'aucun islamiste ne peut, sans scandale, désavouer les groupes armés de Chabouti après la *hogra* du 11 janvier. Je sais que les arrestations massives vous empêchent de disputer entre vous. Je sais encore qu'en le secret de vos cœurs vous êtes divisés, gens de l'ex-FIS, quant à la sortie de l'impasse. Songez déjà à l'étape suivante, puisque vous serez aussi les seuls qui pourrez arrêter ce *djihad*.

VIII - Moustadafoune

Trop nombreux sont vos frères, Cheikh Ali, qui ne parviennent pas à retrouver ce « un seul pas » qu'est l'Islam. Vous êtes légalistes, désirez la *charia*, et négligez par trop la finesse dialectique de la direction mohammedienne. Un seul exemple ici, en bref détour, nous suffira. Ahmed, un ami d'Oran, s'applique avec scrupules à être bon musulman. Il a vingt-six ans, le mariage hélas n'est pas en vue. Il est vierge, chaste, s'interdit toute

rencontre avec des images parabolées qu'il craint tentatrices. Cette pureté n'est-elle pas difficile pour toi ? lui demandai-je. Ca va, me répondit-il, c'est aux temps de l'adolescence que c'était très difficile.

On l'imagine sans peine. Quelle différence entre l'Oran d'aujourd'hui et la Médine d'hier ! A Médine, les jeunes hommes pouvaient se marier plus tôt, avaient droit à quatre épouses, et le Prophète a donné l'exemple de l'amour des femmes. Surtout, les captives, les esclaves étaient licites hors mariage. Elles étaient nombreuses, et votre Prophète n'a pas manqué d'augmenter l'approvisionnement. Un adolescent pouvait sans pécher connaître telle esclave de son père. Médine est un des foyers de l'histoire des civilisations les mieux conçus pour la jouissance sexuelle masculine maximale. C'est à partir de ce réel qu'il faut entendre qu'exagérerait beaucoup celui qui passait outre des lois commodes. Les mêmes lois plaquées dans un autre contexte, c'est l'absurdité au pouvoir. Trop d'impôt tue l'impôt, trop de rigueur tue la rigueur, trop de morale tue la morale. Si vous voulez en Alger la même loi qu'à Médine, soyez cohérents : sachez construire tout logement en deux journées, et importez dix millions d'esclaves femmes.

L'abstinence sexuelle n'est pas d'Islam. J'ai lu voilà dix ans que les Frères musulmans du Caire avaient acheté des hangars, qu'ils avaient subdivisés en petits boxes où ne tenait qu'un lit. Ils mariaient ainsi à tour de bras, les jeunes vivaient chez leurs parents mais se rencontraient dans ces boxes pour l'intimité. C'est une idée, trouvez-en d'autres, proposez.

*

1990, question à Kouider : accomplis-tu tes cinq prières ? Non, il n'accomplit pas parce que, m'explique-t-il, ce serait hypocrisie de sa part dans la mesure où il est pécheur. Il veut en finir avec son péché avant que de prier.

1992, question à un serveur d'hôtel : accomplis-tu tes cinq prières ? Non, pour éviter l'hypocrisie. Si je meurs ce soir, ajoute-t-il, je vais tout droit en enfer, je le sais !

Non, il ne le sait pas. Seul Dieu sait. Lisons là encore en Algérie l'Islam du N + 10, au rebours de l'Islam mohammedien, pour qui toute prière est aumône, pour qui un atome de bien suffira peut-être au salut. Ils culpabilisent, vos enfants, ils se compliquent la vie, ils nous expliquent trop souvent que l'Islam c'est de plus en plus dur, et les voilà tout apathiques un matin et tout nerveux le soir. Mohammed n'aimait pas les ascètes. Un seul pas !

*

La question ici est la même qu'en juin 1991. Désirez-vous gouverner l'Algérie ? Car enfin, votre guérilla vous fait-elle gagner un seul partisan dans la moitié d'Algérie qui se défie de vous ? Ne vous en fait-elle pas perdre quelques-uns dans votre électorat ? Après le 11 janvier, les conciliabules n'ont certainement pas manqué de faire murmure dans les salons algérois des barons FLN. Ces hommes qui savent leur Algérie sur le bout des doigts attendent tranquillement l'échec du clan éradicateur. Ils vous voient jeunes et de petite envergure stratégique, et vous intègrent dans leurs plans. Vous tenez les pauvres, comme c'est pratique. A vous l'éducation des pauvres, les mosquées, le vendredi à la télé. Ils sont tout prêts à promulguer quelques lois d'ordre moral, dont ils se réservent

l'application inégale. Ils sont tout prêts à prélever sur la rente un milliard de dollars annuels dont ils vous confieront la gestion pour la redistribution en *rahma* : vous serez les meilleurs fonctionnaires de l'action sociale. Vous êtes bénévoles : n'est-ce pas tout bénéfique ? Ils appliqueront à l'islamisme la gestion par le « *dépassement* » : un ou deux mois de prison pour tel imam qui franchira la ligne jaune, et le chantage permanent au retrait de vos avantages acquis. Les barons se réserveront la gestion de l'essentiel : intérieur, diplomatie, gros argent.

Si vous voulez gagner, c'est Hachani et son « *par étapes* » qui a raison. Où est votre « un seul pas » mohammedien ? Où est votre programme de première étape ? Où est votre plan de législation ? Quelles sont vos vues sur la question du logement, qui est des plus aiguës pour vos frères et des plus complexes à résoudre ? J'ai ouvert le Coran, la solution n'est pas marquée. Que proposez-vous ? Faut-il loger gratuitement les pauvres, au risque d'une détérioration rapide du bâti, puisque les hommes ne prennent jamais soin de ce qui ne leur coûte pas ? Faut-il qu'ils paient ? Comment ? Les cités-dortoirs sont-elles une bonne idée ? Continue-t-on à importer des matériaux ? Faut-il encore bâtir sur les terres arables, et bétonner la Mitidja ? N'entendez-vous pas que si vous publiez un plan logement réaliste et chiffré, tout le monde finira par en parler en Algérie, et jusque dans *El Mou* ? Vous porteriez à Nezzar un coup bien plus puissant qu'à lui décimer un bataillon entier. Plutôt que lui picorer les mollets, frappez-le donc politiquement !

Epargnez les vies, et du même mouvement faites gagner du temps à l'Algérie. Votre audace, qui vous a permis de vous présenter blanc à l'Algérie, d'évoluer devant elle sur le tremplin de son désir, de lui parler depuis la distance qui la sépareit du point lointain de son désir, cette audace exige de vous que vous vous jetiez à plongée dans la difficulté lourde et poisseuse du réel. Vous devez maintenant diriger l'Algérie.

Et si votre participation en position seconde, en sous-traitance, à un futur gouvernement de barons, aux côtés de M. Taleb Ahmed el Ibrahimy par exemple, pourrait en satisfaire beaucoup, la perte serait grande aussi. N'abandonnez pas la prétention à diriger, créez-nous un parti post-FIS, pour contraindre les autres à l'émulation et servir l'Algérie. Mais sachez alors que vous ne prendrez pas les palais d'Etat avec les mêmes mots que les ruelles de Bab el-Oued. Ayez en souvenance la conversion des princes mecquois : Mohammed n'obtint-il d'eux la *chahada* contre des lots de cent chameaux ? Les riches, il les enrichit davantage.

Au point qu'à nouveau, les pauvres n'y comprirent rien. Eux les *Ansar*, qui avaient été de toutes les difficultés, ne recevaient pas un agneau du fabuleux butin. Alors Mohammed les réunit en assemblée, et prononça pour eux un des plus magnifiques discours de toute l'histoire des hommes. Et tout pleurant d'émotion ils entendirent que si les riches s'augmentent de troupeaux, eux les pauvres sont nantis d'un trésor bien plus grand, et c'est la Parole du Prophète. Aux princes mecquois, Mohammed fit don de La Mecque, et ils restèrent abasourdis par l'énormité de leur fortune à venir. En le même jour, il accrut les pauvres en leur offrant le seul bien, inestimable, qui puisse combler leur âme trop altérée : la Foi.

*

Retrouvez cette dialectique. Combien de chameaux aviez-vous prévus pour les cousins têtus ? Quelles satisfactions avez-vous publiquement proposées aux barons de l'Armée, pour qu'ils vous laissent hanter les ministères ? Pas de chameaux ? Hélas ! Et vous comptiez prendre Alger...

*

Ah, Cheikh, je vous devine rétif à ce sermon, et c'est mon athéisme, direz-vous, qui l'a tout rond pondu. La vérité est que vos justifications théologiques pour tuer pourraient être controuvées en *munazara*, mais qu'en face de vous personne ne se risque. D'abord parce que vous avez été, dans le FIS première manière, beaucoup trop abrupts et intolérants. Surtout parce que le débat d'Islam reste tabou. *El Moudjahid* se contente face à vous de propos cucul-la-praline cent fois ânonnés : l'Islam c'est la tolérance, la démocratie, les Droits de l'Homme... Islam nunuche, très christianisé, qui ne fera jamais le poids. Il est possible de parler d'Islam, et je reste passablement consterné de m'essayer un peu seul à le faire, n'étant pas de votre religion.

Retournez à Mohammed. Regardez comme les Mecquois sans cesse le vilipendent. Ils parlent comme aujourd'hui Mimouni : Ca vient de l'étranger, son histoire ! Il veut nous avoir à la magie, oui ! Et puis c'est pas moderne son truc, qui c'est ce *Rahman*¹² ? Le Prophète endure tout, il les veut. Détail : à la fin de la geste, l'Islam règne sur La Mecque, et Mohammed doit désigner le nouveau gardien, musulman, de la Kaaba. L'ancien titulaire du poste, Othman ibn Talha, ne veut pas remettre les clés, les compagnons doivent les lui arracher pour les confier au Prophète. Celui-ci réfléchit, pense à quelques-uns de ses plus proches pour cette importante responsabilité, jusqu'à ce qu'il soit arrêté « *par le bras de Celui qui...* » Alors tout-à-coup il sait, et fait donner les clés à... Othman ibn Talha. Ce geste d'une grande puissance symbolique de fondation en unité d'une Nation, ce geste si typique, parmi tant d'autres, de sa formidable intelligence politique, ne peut-on légitimement penser qu'il lui a coûté beaucoup, dans le secret de son cœur ? Car enfin, ce fils de Talha, moralement, c'est personne. Mais Mohammed constitue un empire, il ne bâtit pas le Paradis. Des commentateurs musulmans à ce propos disent « *il savait pardonner* », je crois que c'est beaucoup plus que ça encore. Il est exactement « patient », et en français ce mot est issu d'un verbe latin qui signifie souffrir.

*

Voyez Cheikh, demain, quand l'Algérie sortira du labyrinthe moderniste, vous serez divisés, vous islamistes. Certains adopteront la morale de la responsabilité, esquissée à trop bref temps par Hachani, pour arrimer votre génération à la conduite du char de l'Etat. Et d'autres persisteront dans la morale de conviction¹³, l'Islam du déshérité et la contestation radicale. Où serez-vous, Cheikh ? Osez-vous, devant le légitime cri du

¹². Allah est dit "*rahim*" et "*rahman*", que l'on traduit souvent par "clément" et "miséricordieux". La racine est la même, mais la forme *rahman* était très archaïque du temps du Prophète, et irritait fort les Mecquois.

Jean-Claude Barreau (op 23) note que le texte du Coran est psychologiquement contemporain des pages les plus archaïques de la Bible (*Lévitique* par exemple). Sans doute, mais c'est fait exprès ! Les Arabes étaient frustrés de ne posséder pas le grand Livre archaïque des Juifs, le Coran vint boucher ce manque.

¹³. Morale de responsabilité / morale de conviction, distinguo de Max Weber.

pauvre (« *et les cheveux* ») opposer par trois fois le silence mohammedien ? Ce n'est pas que vous soyez islamiste qui me gêne. Au contraire, allez toujours plus loin dans l'enquête sur le Texte. Qui se voudrait plus musulman que Mohammed ne commettrait-il pas le péché de *bida* ? N'approcherait-il pas la limite du *kofr* ? N'entendez pas l'Islam à trop petite saison !

*

Le 11 janvier est catastrophe, au sens grec du terme : tout est sens dessus-dessous. A la grande peur installée par l'armée, vous répondez par la contre-peur du *djihad*. Certes la justice est dans votre camp. Mais songez à l'avenir. A propos de peur, lisons quelqu'un qui ne comprend rien. Rachid Mimouni, nous entretenant de son terrible juin 1991, trouve bien peu efficaces les grenades lacrymogènes des brigades anti-émeutes¹⁴ : « *Je peux en témoigner, pour avoir respiré la fumée de plusieurs grenades qui ne m'étaient pas adressées. Elles n'étaient pas non plus destinées à faire pleurer des ménagères qui revenaient de leurs courses, ni à faire suffoquer les godelureaux qui attendaient leurs amoureuses.* »

Mais si, mais si, elles étaient pour Mimouni, et pour les ménagères, et pour les godelureaux. J'ai observé avec soin une vidéo FIS sur juin. Les policiers s'organisaient, si l'on peut dire, pour s'intoxiquer eux-mêmes, et l'on pouvait assister au spectacle cocasse de barbous transportant vers l'air frais les représentants asphyxiés d'une loi devenue incertaine.

L'Algérie s'auto-administre de la peur et du pleur, voilà ce qui est à entendre ici. La peur qui noue les cœurs répond à l'incertitude des temps pour un peuple de plus en plus nombreux, aux ressources limitées, à l'assise diplomatique peu assurée dans un monde qui change à vive allure. Et c'est cette peur de fonds qui assied vos craintes de disparition dans un espace colonisé par un Occident agressif, et qui vous fait proposer l'Islam comme secours. Et c'est la même peur qui terrorise les modernistes, peur qu'ils reportent sur vous en vous imaginant porteurs d'une pagaille noire, et qui les fait croire que la sécurité sera de penser comme Paris. En vérité votre seule sécurité sera de vous arranger entre Algériens, comme vous l'a proposé le président Chadli Bendjedid. Votre responsabilité d'islamistes est donc d'abaisser le niveau de peur global. Votre tâche est de rassurer, c'est dès maintenant qu'il vous faut y songer. Observez que devant tout attentat important (meurtre de Boudiaf, aéroport) la population dit : « *Ce n'est pas le FIS* ». Ils veulent un « FIS », c'est-à-dire de la politique non-violente.

La junte tue, déshabille les pères devant leurs filles, torture au chalumeau, châtre des gens, détruit des maisons. L'Algérie attend de vous que vous la sortiez de là, à dire : « *Ces actes qu'ils commettent sont pour nous illicites.* »

Souvent, j'ai pensé : que persévère à prier Cheikh Ali Belhadj ! Qu'il prie le matin, qu'il prie le midi, et le soir et la nuit. Qu'il prie debout, qu'il prie prosterné, et le front sur le sol et couché sur le côté. Priez pour que Dieu vous élève, et pose votre vindicte loin de votre tapis. Priez pour qu'Il vous aide à penser non seulement : Dieu a parlé dans le Coran, mais aussi : Dieu peut demain m'inspirer. Priez pour qu'Il vous aide à raisonner.

¹⁴. Op 48.

Les modernistes croient savoir, mais ils sont *derboukas*. Raisonner, c'est laisser résonner en soi. Laissez en vous résonner les harmoniques de l'Islam et de l'Algérie.

IX - Hadj

Ils sont marrants, vos jeunes aux yeux noisette. En un soir algérois, ils sont là six ou sept. Ils ont beaucoup parlé, c'est maintenant mon tour.

- « *Monsieur, vous connaissez Omar ibn el Khattab*¹⁵. *Alors maintenant, racontez-nous Omar ibn el Khattab* ».

Me voilà dessinant mille chevaux au galop, ici la Palestine, là le pays de *Misr*, et puis déjà l'Irak. Ils boivent mes paroles, leurs yeux grossissent comme des soucoupes au fur et à mesure que s'agrandit l'empire. Nous enjambons les temps, voici Bagdad la Ronde, Al Mamoun le calife, les quarante mille hammams, la Maison de la Sagesse et le million de livres.

- « *Ah monsieur, me coupe un Abderahmane, comme j'aimerais demain me réveiller et vous voir alors passer dans ma rue, avec le kamiss et la arakiya !* »

- « *Mais, lui dis-je, je suis un kafir !* »

- « *Oui, mais vous vous le dites ! Il y en a tellement qui sont...* »

Il peint de la main la reptation ondulante du serpent, en attristant sa mine. Ce n'est pas l'athéisme qu'ils exècrent, c'est le mensonge.

- « *Monsieur !, me lance un autre, vous croyez que l'Islam, comme vous nous l'avez raconté, pourrait, demain, à nouveau...* »

- « *Eh bien...* »

Il n'est pas étonnant que les modernistes francophones désirent les trouver bêtes, leurs questions sont ardues. Je songeai à Mohamed Boudiaf. A Annaba, il dit : « *L'Occident nous a dépassé par la science et la technologie. L'Islam...* » Boumaarafi l'interrompt à cet instant précis. Point de hasard ici, mais correspondance inconsciente parfaite, qui me semble plaider beaucoup pour le geste individuel. Boumaarafi affirma que Boudiaf n'avait point titre à poursuivre, tout en laissant la phrase dans son difficile suspens.

Slimane Zeghidour nous a laissé un ample récit du Pèlerinage musulman (*Hadj*)¹⁶. Au jour du 9 *Dhou el-Hidja*, a lieu le rite du Débordement (*ifada*), marche des croyants vers Mouzdalifa. Ce rite existait dans l'ante-Islam, c'était une course éperdue à la poursuite

¹⁵. Gendre du Prophète, second Calife.

¹⁶. Slimane Zeghidour, *La Vie quotidienne à la Mecque de Mahomet à nos jours*, Hachette, Paris, 1989.

du soleil déclinant, où mourraient piétinés femmes, vieillards, enfants. Les choses n'ont guère changé. Slimane Zeghidour voit en 1988 ce qu'avait observé l'Andalou Ibn Jobayr voici des siècles. « *C'est dans l'étourdissement des cris, la cacophonie des louanges à Dieu et des injures aux voisins, dans l'irrésistible mêlée des hommes et des bêtes que le débordement musulman explose d'année en année, laissant sur le sable des amas de cadavres écrasés [...]* »

Et pourtant ! Une des seules modifications apportées par le Prophète aux rites du pèlerinage tient précisément en l'exigence de la modération dans le rythme de cette marche : « *La piété ne consiste pas à forcer vos montures.* » La Tradition insiste sur ce point, bien en vain.

La réponse ici me vient qui me manquait face aux jeunes Algérois. L'Islam sera grand demain à nouveau, et belle l'Algérie, si les musulmans parviennent à se régler sur le pas de Mohammed : le modérantisme.

« Je croyais que la Nation entière attendait jusque-là de voir jaillir la première étincelle, pour s'élancer en rangs serrés vers le grand but... Je croyais aussi qu'au bout de quelques heures les masses viendraient à la rescousse, commençant la marche sacrée vers le grand but... Hé quoi, bien mieux encore, parfois, dans mon imagination bouillante, j'entendais le grondement sourd de ces multitudes qui avançaient en rangs serrés...
Mais la réalité était autre. »

Gamal Abdel Nasser¹

XX - La démocratie est *kofr*

Vous avez eu raison

Notre oisillon démocratique tente timidement, au début de l'an 1989, de briser la coquille du parti unique, et déjà vous surgissez pour l'assassiner : « *La démocratie est kofr* », annoncez-vous. Elle est mécréance, elle est l'anti-Islam.

Ce jugement péremptoire suscita l'explosion des émois démocrates, de la déception à la crainte, de l'hostilité à la fureur.

Pourtant, à prononcer ces mots brefs, vous avez servi l'Algérie. Et la démocratie tout aussi bien. Rien en effet ne sert de cacher aux peuples la vérité.

- Car vous aviez raison, historiquement. En démocratie occidentale, le droit, fondé sur les Droits de l'Homme et du Citoyen, fait lien social. Le droit se hissa en impératif lorsque Dieu cessa d'être le lien social. Vous citez Rousseau à bon scient, et distinguez dans les Lumières un pôle de l'athéisme qui les structure bel et bien.²

Nous serons toutefois en désaccord sur l'origine que vous pointez du surgissement des Lumières : la religion n'aurait plus fait consensus parce qu'elle avait été altérée. A vrai dire, puisque vous étudiez le cas français, les protestants firent schisme à voir, disaient-ils, les catholiques altérer la religion. Ce sont les protestants, répliquèrent les catholiques, qui altèrent. Nous avons sur ces dogmatiques affirmations déployé un XVIe siècle à nous entre-tuer. Un peu las de nous fracasser le crâne et de rôtir au four nos enfants, nous avons été reconnaissants à un Henri IV d'installer l'apaisement. Mais le petit-fils de ce sage réinstalla la *fitna*. A la fin du XVIIIe siècle encore, un Calas fut supplicié à mort quoique innocent : c'est qu'il n'était pas de la bonne religion. Voltaire

¹. In *Philosophie de la révolution*, confession publique de Nasser sur la révolution égyptienne du 23 juillet 1952.

². cf. Ali Belhadj, "Un coup de massue porté aux dogmes démocratiques", et "La démocratie justifiée par la majorité", *El Mounqid* n°23 et 24, et autres textes FIS in op 57.

alors secoua l'Europe d'un cri d'indignation si vif qu'il fit acte de naissance des Droits de l'Homme.

En Algérie, la moitié du peuple suit vos vues sur la religion non altérée. Allez-vous massacrer l'autre moitié ? Non. Comment préserver la place que l'Islam assigne à Dieu tout en cohabitant entre vous ? Laissons ouverte la question.

- Vous avez eu raison, surtout, théologiquement. L'Islam a posé des lois, groupées dans la *charia*, qui sont commandement divin. Mohammed n'a-t-il pas dit : « *Pas d'obéissance à la créature désobéissant au Créateur* » ? Si un peuple musulman venait à voter telle disposition enfreignant la *charia*, ne jetterait-il pas à bas l'Islam d'un geste d'inadmissible orgueil ? Même argumentation se lira dans le texte du pape catholique, *Veritatis Splendor* : erre celui qui, même croyant bien faire, s'écarte des divins commandements.

Oui aussi, l'Islam est *din, dounya, daoula*, religion, monde, Etat. Gommer cette évidence est altérer l'Islam.

- Vous avez raison, enfin, politiquement. « *La démocratie, nous ne trouvons trace de ce mot ni dans les dictionnaires de langue arabe, ni dans le livre de Dieu, ni dans la Sunna, ni chez aucun de nos grands auteurs.* »³ Certes, et le mot arabe qui traduit démocratie, *dimokratiyya*, indique de lui-même son caractère d'OVNI. « *En Europe, a-t-on jamais vu quelqu'un chercher une solution dans le Livre des musulmans ?* » Non, et vous aidez les Algériens à leur demander méfiance quant aux concepts d'importation. Rien n'est plus désagrégeant que ces paresseux copiages par l'Algérie officielle des institutions françaises. Vous disposez d'un joli Conseil constitutionnel plagiaire du nôtre : au lendemain du 11 janvier, lorsqu'il peut enfin prouver son efficace, il se défile. Dissolvez-le sans crainte, et avec lui cent corps d'Etat qui ligotent la liberté d'entreprise et le progrès de votre pays.

Que proposez-vous ?

Si la démocratie est drogue malsaine, comment articuler la direction politique ? « *Tout d'abord notre but stratégique ultime est d'instaurer le Califat islamique sur la terre.* »⁴ Ce « *tout d'abord* » est des plus savoureux. Mais vous convenez que « *Nous commencerons par ce pays.* » Qui dirige ? Un président ? Un émir ? On ne sait. Désigné comment ? Mystère. Vous précisez : il y aura *choura*, consultation. Avec qui ? La théorie islamiste, reprenant la séculaire jurisprudence, la voit entre dirigeants d'une part, *oulema* et *oumma* de l'autre. Déconcerté par l'imprécision du concept, je cherche en Alger lignes pour le cerner, dans ces opuscules d'Islam qui se vendaient comme pain. Al-Mawdoudi Abou Al Aala explique : « *Le règne du prince dépend de la confiance de la Nation. S'il lui arrive de la perdre, sa démission s'avère inéluctable.* »⁵ Comment savoir

³. *Khotba* reproduite in op 41.

⁴. Interview de Ali Belhadj in *Al Watan al-arabi*, op 57.

⁵. Précurseur et figure de l'islamisme contemporain, Al-Mawdoudi (1903-1979) a notamment milité dans le sous-continent indien. Son ouvrage *L'organisation de la vie dans l'Islam*, Constantine, 1986, ne porte pas mention d'éditeur.

si la confiance se demeure, sans l'outil du suffrage ? Plus loin : « *Le peuple peut critiquer l'attitude du prince s'il le juge nécessaire.* » Comment le prince peut-il avoir connaissance objective de ces critiques s'il ne dispose d'instruments adéquats, tel, en démocratie occidentale, le sondage d'opinion ? Télévision libre et institut indépendant de sondage sont les deux appareils qui ont le plus fait défaut à l'Algérie de l'expérience démocratique. Que de fausses arguties, d'affirmations tranchantes et d'analyses mensongères eussent pu éviter de naître face au miroir impartial du sondage d'opinion !

Vous avez pris soin, Cheikh Ali, de dénier au peuple le droit d'interpréter les lois d'Islam : ce droit « *n'appartient ni au gouvernant ni au peuple, mais à des savants [...]* »⁶ Si, en construction mentale, fonctionne votre système un peu platonicien des docteurs guidant le peuple, qu'en est-il dans le réel ? Qui sont ces savants ? Vous avez vos *oulema*, les musulmans non islamistes les leurs. La question vous fut cent fois posée par la presse démocrate : qui nous prouve que vous tenez mandat de Dieu ? Où est votre brevet par Lui signé ? A cette tradition d'opposition entre la *khaçça* (élite) et *amma* (peuple), puis-je vous opposer le moins prestigieux réel de la pratique de Boumediene ? Cet homme voulut, en sincérité, que les élus (APC, APW) soient triés sur le volet, militants désintéressés, vertueux, de bonne réputation, etc.⁷ Il voulut, comme vous, qu'une élite gouvernât choisie par lui pour éviter au peuple les errements démocratiques. A quel rivage ces beaux efforts ont-ils mené ?

Votre système politique fondé sur la sagesse des *oulema* ne peut fonctionner qu'en atmosphère de consensus massif, que le monde moderne ne permet plus. L'alarme vous visite à imaginer les divergences, dont vous reconnaissez pourtant qu'elles sont « *miséricorde* », quitter l'académie des *oulema* pour gagner « *les musulmans en général* » : « *ce serait la fitna.* » Sérénité de l'Olympe, ou jarre de Pandore. Point de moyen terme. La vie s'est chargée du démenti : regardez votre Algérie, toute blessée par la *fitna*. Le sang a-t-il coulé pendant les trois années des mots libres de votre peuple ?

Vos critiques sont pertinentes, la démocratie fait problème, mais vous n'avez proposé pour organiser votre communauté qu'esquisse floue d'un croquis bien abstrait. Le réel vient toujours de ses questions concrètes en fragiliser l'apparente harmonie.

D'une humaine contradiction

A la vérité, Cheikh, vous avez rêvé de cette *oumma* toute scellée de plomb dont le Prophète trama le canevas, de cette Algérie indivise dont le vœu se lisait encore en 1985 chez N.E. Boukrouh quand il soutenait en dernier effort le bien-fondé du parti unique, creuset d'une Algérie qui soit « *un tout physique et métaphysique* »⁸. Vous percevez la division des musulmans comme mutilation, castration⁹ et c'est ainsi que vous entendez le mot mohammedien : la *fitna* est pire que le meurtre. L'horreur de la *fitna* faisait portée des gammes de votre courroux dans une fameuse démonstration de

⁶. Cité op 57.

⁷. Cf. op 54.

⁸. op 31.

⁹. Cf. Sidi Mohammed Barkat, "L'autre, destitué ?", op 59.

El Mounqid : « *Peut-on concevoir violence plus grande que celle de cette femme qui brûle le foulard en place publique, aux yeux de tous, en disant que l'actuel Code de la famille pénalise la femme, et trouve des efféminés, des demi-hommes ou des transsexuels pour la soutenir dans son égarement ?* »¹⁰ Cette panique qui vous glace à imaginer l'effacement de la frontière sexuelle est partagée par bien d'autres, mais bornons-nous à poser réponse possible à votre question. Oui, il est violence plus grande : celle que dut supporter en Turquie Mme Bahriye Uciok, professeur de théologie, assassinée en octobre 1990 par « l'Action islamique » pour avoir défendu le droit des femmes à ne point se voiler¹¹. Vous mesurez ici entre l'assertion démocratique et la vôtre l'ampleur d'un fleuve infranchissable. Vous savez la loi fondamentale de la démocratie : tu ne tueras pas qui n'a pas tué.

Point de foulard brûlé ces dernières années en Algérie, ni de meurtre de théologienne. Mais le discord entre deux sensibilités, que ces deux faits dessinent dans leur pointe passionnelle, fait bien cœur d'un débat culturel d'ampleur : quelle est la plus grande violence, et comment y parer ? J'ai pu non sans surprise entendre qu'encore aujourd'hui peut se dire, chez tel Algérien nullement militant, le choc émotif provoqué par le président tunisien Bourguiba, qui but il y a bien des années une orangeade pendant Ramadhan. Pourquoi le viol symbolique d'un interdit est-il perçu comme pire que le meurtre ? Aurons-nous réponse à vous écouter affirmer que la liberté « *est au nombre des poisons* » parce qu'elle inciterait les masses à se ruer sur la jouissance immédiate et donc dans l'affrontement de tous avec tous ? C'est sauter un échelon dans le raisonnement. Un primat trop vif accordé à la liberté ne peut être cause d'une *fitna* dans la communauté que parce qu'il créerait *fitna*, d'abord, dans le cœur même de chaque humain qui le redoute. Ainsi le *hidjab* est vêtement aimé par nombre de vos sœurs parce qu'il structure, organise l'identité quand tout fout le camp, parce qu'il limite la liberté en l'empêchant de devenir permissivité dissolvante. Mais aussi et en même temps, la modernité du *hidjab* affiche le contraire de la coercition ou de l'obéissance passive à la coutume stérilisante. Enfin, loin d'anéantir le désir sexuel, le *hidjab* l'affine à lui proposer contrainte d'appui. Le *hidjab* est pour elles la forme enfin trouvée de l'articulation intime entre deux valeurs absolument contradictoires et absolument nécessaires en humanité : la sécurité et la liberté.

Une culture est l'espace où chaque individu peut gérer l'équilibre toujours instable entre sa demande de sécurité et son désir de liberté. Manque de liberté étouffe, surabondance abîme. Nous voyons même dilemme en France. Très majoritairement l'opinion y est favorable à la prohibition de produits étiquetés « *drogue* », sans désirer apercevoir que cet interdit contrarie totalement les Droits de l'Homme qu'elle applaudit. La vente libre en supermarchés, à prix coûtant, de sachets d'héroïne à côté des petits pois serait vécue, en France, comme « *fitna pire que le meurtre* ». Un gouvernement l'imposerait-il demain par décret que le sang, immanquablement, viendrait à couler. Les Français, qui clament orgueilleusement *urbi et orbi* l'universalité des Droits de l'Homme, prouvent ici qu'ils n'en acceptent que très restrictive application. La vérité absolue est que tout est relatif. Chaque culture installe la borne, certes évolutive, qui limite la liberté. Pourquoi ne parle-t-on pas alors chez nous de « *schizophrénie de l'âme* »

¹⁰. op 57.

¹¹. Cf. op 5.

française, quand ce beau compliment vous est infligé à pages que veux-tu ? C'est que nous nous aimons et caressons, quand vous vous tancez et méprisez.

L'Algérie de 1990 n'était pas divisée par la schizophrénie des valeurs, elle frissonnait d'un débat collectif pour réarticuler en modernité les places respectives de la sécurité et de la liberté. Le Coca-Cola, passager clandestin, envoyait en pionnières ses premières bouteilles. Cette boisson n'est pas la *gazouze* ordinaire : chacune de ses bulles contient de l'Amérique. J'arpentais vos trottoirs pour constater quotidiennement même réflexe chez les jeunes adultes qui apercevaient de loin ma tête d'Occidental : ils portaient d'abord, très vivement, regard sur mes chaussures. Ils veulent plus d'Islam et de belles baskets. Pourquoi pas. Les baskets sont licites en Islam, mais le port de ces chaussures est marque d'un procès d'individuation, d'un pas d'écart hors du réseau des contraintes communautaires. La tête avec Dieu et les pieds sur la terre ; chacun citoyen d'un corps social unique, mais chacun corps unique dans la cité ; moi qui est du nous et moi qui est du moi, qui marche mieux de pair parce qu'il est impair.¹²

Dans ce procès de l'autonomie, le FIS est arrivé à point nommé. Gérer un pas de liberté qui fait nécessité, ne serait-ce que pour développer les forces productives, se déprendre de l'engluement socialiste, demandait que se réaffirme le lien social, qui chez vous est l'Islam. Progrès des libertés exige, dans l'autre plateau d'une balance équilibrée, protectionnisme qui sécurise les inquiets. Dans les faits, le FIS a accompagné le procès d'autonomie des Algériens plus qu'il ne l'a nié, et les islamistes seront bons passeurs pour une modernité à venir.

Mais vous avez incarné, vous Cheikh Belhadj, l'excès insupportable du discours protectionniste. Les modernistes exigent l'eupéanisation pour tous, quand vous commandiez de tous le pas inverse. Un Algérien père de sept enfants m'expliqua avec minutie pourquoi son mariage avait réussi : parce que c'était mariage-photo¹³. « *Plusieurs de mes amis qui ont choisi et fréquenté leur épouse avant le mariage ont après coup divorcé.* » Il avait raison, comme avaient eu raison ses amis chez qui insistaient d'autres attentes. Deux attitudes, deux pratiques. La barbarie commence quand l'un veut imposer à l'autre le concept de son bonheur singulier.

Plus de liberté pour ceux dont elle sert le destin, moins de liberté pour ceux dont elle est sur les épaules fardeau. Cette dialectique peut s'engencer dans l'unité de l'Islam.

De l'indivision jusqu'à la division

Il n'en fut rien chez vous. Votre plaidoyer pour l'unité des musulmans se mua en sauvage réquisitoire contre ceux qui la pourraient fissurer : « *Celui qui change de religion, tuez-le, a dit le Prophète. On lui applique le châtement de l'apostat.* » N'avez-vous pas

¹². Individu se dit en arabe *fard*, impair, avec connotation péjorative, cf. Slimane Zeghidour in op 4.

La négociation liberté-sécurité n'est-elle pas au principe du plus formidable succès de la presse post-*dimokratiyya*, l'hebdomadaire arabophone *Ech-Chourouk* ? Quatre pages de petites annonces matrimoniales qui rompent avec les formes d'unions claniques, au cœur d'une teinture islamiste pastel.

¹³. Nombre d'Algériens adultes confient volontairement à la prudence maternelle le soin de les marier. Avant les noces, ils ne connaissent souvent de leurs épouses que la photographie. Les liens de telles unions sont souvent solides.

déclaré par ailleurs les communistes apostats ? Si vous n'avez pas dit qu'il fallait tuer les communistes, la proposition se fait pourtant bien entendre, comme le troisième terme non dit de votre syllogisme. Si Abassi a répété que laïcs et communistes auraient leur place dans un état islamique¹⁴, comment voulez-vous que ces propositions contraires n'aient pas été lues comme double jeu ? Juger licite la mort du communiste, c'est fascisme. Comment voulez-vous que des communistes, en s'abritant derrière Nezzar, n'aient pas pensé par là sauver leur peau ? Vous étiez très minoritaire au sein du FIS dans cet excès, mais les dérapages révolutionnaires ne sont-ils pas parfois rapides ? L'évolution du FIS l'écartait toujours davantage du centre de gravité totalitaire, mais les communistes, qui campaient avec vous dans le cercle d'une haine mutuelle fort rancie, ne purent le saisir. S'ils composeront en compagnie du RCD le grand air de la calomnie et souffleront dans les cuivres de la symphonie de la violence, votre partition de requiem ne leur fut-elle pas livret de démesure ?

Le scandale est d'autant plus ahurissant qu'apostats, les communistes algériens ne le sont même pas. Vous les baptisez méchants pour les mieux pouvoir tuer. Puisque vous ne savez même pas borner votre fulmination aux apostats déclarés, nous pouvons supputer que si liberté plénière vous eût été laissée, vous eussiez éliminé les communistes pour agresser en second les gens du RCD, puis dans l'élan les francophones, les Kabyles, les islamistes modérés... Vous craigniez que la démocratie ne rende « *la populace avide de sang* » : ce n'est pas en le peuple, mais en vous, que s'est ouvert le gouffre de l'odieuse avidité.

Si l'on étudie avec soin votre trajectoire, on vous devine plus paniqué que réellement violent. Les communistes réels, vous ne les connaissez même pas. Vous avez lu dans un livre que le marxisme était athée, or les communistes sont marxistes ; vous rapprochez ce syllogisme abstrait d'une lecture rigide, anhistorique d'un propos mohammedien, et vous vous inscrivez sans grand effort dans la fidélité à une lignée déjà ancienne et qui toujours fut stérile. Vous avez tempêté, vous espériez que la peur de l'enfer suffirait, en sévère professeur de l'école coranique à baguette d'olivier menaçant de l'enfer : vous avez été pris à la lettre, et il fallait le faire. Ce devoir de vigilance, s'il avait pu s'accompagner chez vos ennemis d'une tradition démocratique qui leur faisait défaut, les eût portés à chercher publiquement division des islamistes sur la question de la violence, en un débat qui est nécessité d'histoire.

Désigner *kofr* une politique est votre droit. Désigner *kafir* le porteur de cette politique est un crime. Sur quels docteurs vous appuyez-vous ? Une référence peut vous autoriser chez Ibn Hanbal (IXe siècle), une autre chez Ibn Taymiyya (XIIIe siècle). Encore ce dernier théologien, qui fait chez vous référence constante, doit-il s'apprécier avec précaution, puisqu'il a précisé qu'était illicite le *takfir* contre les croyants même s'ils se rendaient coupables de fautes graves (*kabira*)¹⁵, suivant en cela le prescrit mohammedien.

Vos mots d'excommunication vous installent au cœur d'un dilemme philosophique vieux comme le monde. Nous humains ne savons nous unir que contre un ennemi, et le voulons se matérialiser en une chair que nous mutilerons, en un sang que nous

¹⁴. Cf. Aïssa Khelladi, op 43.

¹⁵. Cf. Ibn Taymiyya, *Wasitiya*, Geuthner, Paris 1986.

verserons. Ainsi pendant la Régence, les Turcs avaient-ils coutume, pour apaiser tout grondement de l'opinion algéroise, de brûler en place publique un juif pris au hasard : dans la vision collective du corps torturé de l'Autre se reconstituait provisoirement l'unité des musulmans. La démocratie vous demande de ranger ce rituel au musée des temps passés. Pourquoi ne pas considérer l'interdit du meurtre qu'elle exige comme une contrainte qui vous fasse progresser ? Puisque l'Islam fut bond en avant civilisationnel d'installer nombre de limites, pourquoi l'interdit démocratique du meurtre politique ne pourrait-il s'inscrire dans le sillon moral labouré par Mohammed ?

Vous craignez si fort le feu de l'enfer que vous avez dû nous énumérer toutes les propositions d'Islam qui vous terrorisent vous-même. Vous avez ainsi occupé le poste du meilleur serviteur de l'Algérie, à poser des questions qui ne se peuvent escamoter. Dans le même temps vous êtes celui qui avez le plus desservi le FIS et l'Algérie. Puisque l'Islam est « *le plus puissant des facteurs d'union et de symbiose* »¹⁶, en taxant d'apostasie tels hommes de votre peuple, vous êtes bien responsable du crime de *fitna*. Vos désirs d'unité ont accouché de la division. Votre souci obsessionnel de fidélité à Mohammed vous a acculé jusqu'au contraire de sa stratégie. Ferhat Abbas aimait à rappeler l'anecdote du colon qui, tout fiché d'importance, avise un enfant d'Algérie qui passe en son chemin¹⁷ : « *Eh, toi, tu es Arabe ou tu es Kabyle ?* » - « *Ana meslem* » (« *Je suis musulman* »), répond l'enfant. Vous êtes allé, Cheikh Ali, à l'encontre exacte de la splendide autorité théologique qui armait cet enfant.

Dans cette passion qui animait les débuts de votre parole publique, vous avez si fort tenu à nous peindre les peuples errant dans l'abandon du vrai, que vous avez pu glisser jusqu'à proférer : « *Ceux qui ont suivi le Prophète étaient un tout petit nombre alors que ceux qui ont suivi les idoles étaient une multitude.* »¹⁸ Mais pas du tout !

Mohammed et la démocratie

Pas du tout. Les fidèles sont poignée aux premiers jours, mais à la mort de Mohammed la péninsule arabe est musulmane. L'Islam eût été mort-né si le Prophète n'avait su moissonner les Mecquois. Sans la longue marche de type démocratique pour convertir Abou Soufiane, l'Islam eût été petite secte éphémère, et Mohammed un de ces prédicants qui par centaines parcoururent sans nous laisser de traces l'aire arabo-sémitique. Si Mohammed n'avait pas été stratège victorieux, croyez-vous qu'un Napoléon Bonaparte nous aurait laissé témoignage de si intense admiration ?

Comment Dieu amène-t-il l'Islam au jour de l'humanité ? En s'adressant à un homme, Mohammed. Dieu installe donc une condition de confiance humaine au proclamé de Son message. La première personne convertie sera Khadidja, l'épouse du Prophète. Elle a confiance en son mari. Ali a confiance en son oncle. Ce mode divin d'approche des hommes ne vous a-t-il jamais interrogé ? Car enfin, Dieu est omnipotent, Il eût pu illuminer le monde de Sa face et nous enseigner Lui-même le Coran. Ou déléguer un milliard d'archanges hauts de cinquante mètres pour taire nos réticences. Mais non, Il

¹⁶. Mots de Chadli Bendjedid (message à la Nation du 20-10-1991).

¹⁷. Ferhat Abbas, *L'Indépendance confisquée, 1962-1978*, Flammarion, Paris, 1984.

¹⁸. op 57.

choisit la voie compliquée qui demande à chaque humain sa confiance. Dieu ne serait-il pas quelque peu démocrate ?

Dieu propose, les hommes disposent : ainsi l'a voulu Dieu.

Souventes fois Mohammed demande renouvellement de l'allégeance. Il le fait lorsqu'il sent flottement dans la confiance des siens. J'ai cité déjà le serment de Hudaibiyya. Que dit le premier qui se présente sous l'acacia ? « *O Envoyé de Dieu, je te jure allégeance pour ce à quoi tu penses.* » Cette même formule définit exactement le vote d'un citoyen en démocratie : je vote pour toi, car j'ai confiance, tu tiens mon mandat jusqu'à la prochaine fois. Entendez que la justesse de sa ligne politique ne suffit pas à Mohammed, pas plus que son accord avec Dieu : il ne peut traiter avec les Quraych qu'autorisé par une procuration démocratiquement formalisée. Car tous les savants du monde resteront impuissants s'ils ne jouissent de la confiance de ceux qu'ils prétendent diriger, et je vous montre ici que la pratique de Mohammed fait sauter un verrou important que votre pensée a voulu opposer à la démocratie.

Abassi Madani a déclaré : « *Le pluralisme est indispensable au progrès politique. [...] il y avait une opposition à l'époque des amis du Prophète.* »¹⁹ Tout à fait, les Hypocrites sont l'opposition politique à Mohammed, et leurs désagréables jaseries le servent éminemment. Un intégriste pourrait croire que l'Islam se fût mieux porté sans les Hypocrites. C'est le contraire qui est vrai.

Un dernier tableau, puis nous quittons Médine. Au lendemain de la perte de son collier, Aïcha retrouve le bijou : son chameau était couché dessus. Hélas, deux jours plus tard, lors d'une nouvelle halte, elle s'éloigne du convoi pour satisfaire un besoin naturel, et le collier de mariage se détache à nouveau. Elle ne s'en aperçoit que plus tard, court le chercher, revient, la caravane est partie. Elle attend, seule dans le désert, qu'on envoie la chercher... Or, un jeune Safwan, qui lui aussi traînait en arrière, allez savoir pourquoi, la rencontre endormie. Le lendemain, Aïcha rejoint le campement du Prophète, mais le jeune homme, à pied, tient du chameau la bride... Le scandale est immédiat, énorme. La rumeur méchante court les bouches : l'épouse du Prophète a fauté. Les ténors de la calomnie sont des compagnons : Mistah, Hassan, Hamnah. Ne croyez-vous pas qu'un Algérien moyen se fût autorisé du *nif* pour en pareil cas répudier son épouse ? N'est-ce pas le conseil qu'au Prophète délivre Ali : une de perdue, dix de retrouvées ? L'Envoyé méprise ces facilités. Il procède à une enquête de moralité. Il enquête, à vrai dire, sur son destin. Il enquête sur la confiance. Tout cela dure des semaines qui sont lourdes comme plomb. Enfin le *Wahy* le délivre : Aïcha est innocente.

Voyez comme Dieu n'intervient qu'après un immense travail intérieur chez Mohammed. Ce travail s'articule à un long débat dans toute la cité, qui concerne et le statut du Prophète, et la place de la femme. Mohammed a affronté son problème plutôt qu'il ne l'a fui, et toute la communauté jouira, dans le consensus, du progrès législatif permis par la Révélation. Les trois calomniateurs seront fouettés, mais légèrement. Par la suite, le Prophète veillera à les récompenser tous les trois²⁰. Car Mistah et les autres ont été

¹⁹. op 41.

²⁰. Le prophète veilla à ce que Mistah continuât à percevoir une pension que voulait interrompre Abou Bakr. Il veilla à beau mariage pour Hamnah. Plus tard, un gouverneur d'Egypte ayant fait cadeau diplomatique de deux belles esclaves coptes, Mohammed s'en attribua une et donna l'autre à Hassan.

des opposants à Mohammed, très dangereux, sur une question ultra-sensible, mais Mohammed a su s'appuyer sur l'embûche pour s'élever en destinée et augmenter l'Islam. Nous sommes à mille parasanges de la « religion du fouet » qui structure votre croyance. Mohammed n'a point de milice. Il n'est pas difficile pour un Occidental de voir se dérouler en le long chapitre du collier perdu le majestueux d'une éthique qu'il hérite en démocrate.

Il vous faudra songer à riche présent pour Rachid Mimouni.

Religion et démocratie

Oui, la crainte qui vous agitait de la *fitna* est consubstantielle à l'Islam, et fait trait singulier de la culture arabe. Oui, l'avis que le peuple est inapte s'entend dans le peuple, et je l'ai rencontré dans mille propos qui pendant la *dimokratiyya* fleurissaient le parler d'Algériens qui m'expliquaient : « *L'Islam est compliqué, seuls savent les docteurs* », ou : « *Nous sommes un peuple de jeunes, il faut nous diriger avec poigne.* » Je réponds que le danger n'est pas dans l'incompétence des Algériens, mais dans le désir qu'ils peuvent avoir de déclarer cette incompétence pour attendre sans bouger un sauveur suprême qui n'existe pas.

Le discours moderniste n'a-t-il justifié son assaut en répétant à satiété que le peuple est inapte à conduire le char de son destin ? « *En Islam, la souveraineté de la Loi divine ; en démocratie, la souveraineté du peuple, de la racaille et des charlatans* »²¹, osiez-vous écrire en votre heure de renommée. Racaille et charlatans sont les mots de boue tartinés par la presse de la junte pour nommer les députés FIS, FLN, FFS. Ce réel brutal ne vous éclaire-t-il pas ? Si vous parvenez au pouvoir habité par le mépris des Algériens, ils vous feront réponse qui leur sera commode : « *Agencez-nous des miracles, chers docteurs du savoir, pendant que nous sommeillons dans l'inertie de bétail où nous ont croqués vos fusains !* ». Vous connaîtrez alors votre douleur. Las ! Algériens, des blancheurs de l'Amirauté jusqu'aux confins de Tam, vous vous décriez incessamment les uns les autres, vous ne parvenez à poser assurance en vous-mêmes, et cela vous est blessure de culture. Les trop noires ordonnances rédigées sur les Algériens par les Algériens pendant la *dimokratiyya* n'ont mené qu'au coma du 11 janvier. L'autodénigrement vous est camisole.

Cessez, Cheikh, de nous vouloir parfaits, peut-être alors nous verrez-vous aptes à la marche quand même nous claudiquons.²²

Vous avez été la proie, Cheikh Ali, d'une erreur de perspective. Vous avez posé côte à côte loi du peuple et loi de Dieu, vous avez vu en démocratie le peuple usurper le siège de Dieu. Cette mise en parallèle a sacralisé abusivement la démocratie. Elle ne veut

²¹ op 57.

²² Un mot de Daniel Sibony pourrait éclairer la personnalité de Ali Belhadj : "Cela arrive que les hommes soient plus stricts que leur Dieu. [...] Leur faille c'est dans les autres qu'ils peuvent la lire ou la rejeter ; chez les mal-croyants. Par exemple, ceux-ci sont « menteurs ». Cela condamne les vrais croyants à ne pas mentir, donc à être furieux contre eux-mêmes s'ils mentent, donc à imputer le mensonge aux mal-croyants. Ce mécanisme montre assez à quel point la « perfection » des vrais croyants peut être un fléau pour eux-mêmes : elle les enferme, elle peut les rendre furieux, susceptibles, et fragiles." (op 53)

prétendre à la place de la religion. Elle n'est que moyen d'arrangement humain pour éviter que le sang coule. Une démocratie ne légifère pas dans la sphère métaphysique. Les peuples démocrates ne se prennent point pour Dieu, ils ont conscience au contraire de la fragilité qui les habite.

Vous manquez vous étouffer : « *En démocratie, le droit est changeant !* » Bien sûr, et c'est bien pourquoi vous ne pouvez le considérer de même nature que le Droit canon. Sans contradiction peuvent coexister Droit et droit, si vous trouvez pragmatique articulation. Mohammed un jour s'adresse à un jardinier : « *Tu t'y prends mal, tu devrais plutôt procéder de telle manière.* » Quelques mois plus tard ses pas conduisent le Prophète au même jardin : « *Tu ne fais pas comme je t'ai indiqué ?* » - « *Non, répond l'autre, j'ai essayé mais ça ne marche pas ; je préfère mon ancienne méthode.* » - « *Alors, c'est toi qui a raison !* », dit le Prophète en souriant. Malek Bennabi nous en fait tout un fromage : un *hadith* contrarie un autre *hadith* ! Mais oui, et vos théologiens se sont donnés un mal fou pour débrouiller les importantes variations législatives mohammediennes concernant l'adultère, le mariage de jouissance, etc. Mohammed fabriquait du droit changeant, pratiquait l'*ijtihad* quotidienne. Etait-il en désaccord avec Dieu et Ses lois ?

Votre Prophète dit un jour : « *Ce qui était bon du temps de la jahiliyya sera bon pour les temps de l'Islam.* » Et pourtant, la *jahiliyya*, c'est *kofr*. Ne pouvez-vous penser : ce qui est bon dans la démocratie sera bon pour nous ? Imaginez une Algérie démocratique. Les députés votent une loi qui vous paraît nier la *charia*. Si vous avez accepté le contrat démocratique, vous ne tuez pas ces députés. Mais toute latitude vous appartient de dénoncer cette loi en toutes tribunes, tous tracts, toutes conversations, pour amener votre peuple à vous donner raison un an, dix ans plus tard : alors le droit sera changé, dans votre sens, en accord avec la majorité. N'est-ce pas chemin difficile mais efficace ?

Le fils du chef des Hypocrites explique un jour à votre Prophète qu'il faut tuer son père, et se propose, depuis une dialectique assez subtile, de se charger de la besogne. Infiniment patient, l'Envoyé le raisonne, c'est-à-dire fait résonner en lui un calcul, une évaluation du réel : sens premier du mot latin *ratio*. Dans l'Algérie de 1989-1990, vous avez été très exactement, en réaction aux mensonges de vos pères, le fils du chef des Hypocrites.

Puis vint l'échec de juin. Puis vint janvier.

Une fatwa de janvier 1993

Pour le premier anniversaire du deuil, des feuillets quittent secrètement la prison de Blida. Vous avez rédigé une *fatwa*, qui a dit-on noirci plus de deux cents pages. Des islamistes proposent traduction d'un résumé « *qui donne la position à prendre par les musulmans selon la charia.* »²³ Nous le reproduisons en initiant chaque phrase d'un numéro qui nous sera aide à commentaire.

²³. Cf. *le Critère*, 15-01-1993.

« (1) Je n'aime pas la confusion et l'ambiguïté mais j'aime la clarté et dire la vérité dans ce que je crois être un devoir et un droit, même si je risque l'exécution et la pendaison. (2) Le combat de ce régime, qui a confisqué le choix du peuple, est devenu une obligation selon la charia islamique et selon les lois civiles. (3) Tout peuple a le droit de défendre ses acquis et son identité lorsqu'on le prive de ses droits. (4) Ce qui est préoccupant en Algérie, contrairement à tous les pays qui sont dans la voie de donner le droit à leurs peuples de choisir librement leurs gouvernements, c'est que la junte utilise toujours de vieilles méthodes anachroniques pour rester au pouvoir. (5) De ce point de vue j'avais demandé, comme je demande toujours, aux militaires sincères, aux services de sécurité, aux gendarmes et aux juges de ne pas être aux côtés de la junte contre le peuple musulman isolé. (6) Il était du devoir de l'armée de défendre et de faire respecter le choix du peuple et non les intérêts de la junte égarée et perverse. (7) Si j'étais hors des murs de cette prison, j'aurais été aux côtés de mes frères Moudjahidine qui luttent pour libérer ce peuple de cette junte incrédule qui n'obéit ni à la loi du ciel, ni à celle de la terre. (8) Cette junte qui a fait couler le sang d'innocents, violé plusieurs personnes, empêché l'application de la charia et qui a semé le désordre sur la terre, Allah la combat et la déshonorerait ici-bas. (9) En ce qui concerne l'accusation de terrorisme, d'extrémisme et d'intégrisme, tout cela, nous avons l'habitude de l'entendre de la part des régimes qui ont enterré les libertés, qui ont réprimé les peuples avec le feu et le fer et qui imposent leur tutelle ; en vérité ce sont eux les vrais terroristes. (10) Les événements d'octobre 1988, de juin 1991 et les camps de concentration du Sud sont les preuves de leur mécréance et de leur égarement. (11) Si j'étais hors de cette prison, j'aurais été un combattant (joundi) dans les rangs du frère Moudjahid Abdelkader Chabouti ou un autre commandant sincère qui combat ce régime qui a refusé toutes les solutions politiques pacifiques et défilé la charia, les droits civils et internationaux. (12) Ceux qui se comportent comme tels devront être chassés et combattus jusqu'à ce que le peuple algérien musulman retrouve son droit de choisir librement ses gouverneurs. »

Le fonds des choses paraît s'installer phrases 7 et 11 : vous autorisez le combat du MIA. Vous ne semblez point trop ardent à vous croiser, à réclamer pour vous non place de *moudjahid*, mais de simple *joundi*, mot bien profane. Mais nous entendons que vous transférez à Chabouti la légitimité qui fut vôtre dans les temps de légalité. La presse francophone, qui sans doute n'eut pas accès au texte, le mentionna comme un sans surprise « *appel à la généralisation des assassinats* ».

Je dis que ce n'est pas l'essentiel.

Phrase 1 : si vous n'aimez pas la confusion, on se doute que vous ne pouvez chérir l'ambiguïté. Les deux termes sont voisins sémantiques, et votre « et » n'introduit rien du point de vue du sens. C'est joliesse stylistique, qui pensons-nous ne se peut goûter pleinement qu'en arabe. Nous apprécions ici une figure de rhétorique, quelque peu désuète en français, l'hendiadys, mot grec : une chose par deux mots. Boire dans des patères et de l'or veut dire boire dans des patères en or, la copule, « et », introduit un second terme contenu dans le premier. La pendaison est contenue dans l'exécution.

Même les mots « *un devoir et un droit* », qui désignent deux concepts différents, obéissent à cette figure, puisque en éthique d'Islam comme en éthique démocratique, devoir contient droit et réciproquement. Bref, vous êtes poète.

Phrase 2 : puisque nous retrouvons la copule quadruplement introduite, nous entendons que « *lois civiles* » est contenu dans « *charia* », ou vice-versa, une chose en deux mots.

Et jaillit la surprise.

Quoi donc ? Par truchement de la copule dont le rôle particulier fut par vous patiemment glissé en phrase 1, nous sommes en droit maintenant d'apposer en voisins, en compléments, *charia* et lois civiles (en arabe *kanoun*, c'est-à-dire ici la Constitution de 1989) ? Quelle nouvelle !

On objectera que vous rusez. Ce texte n'a-t-il été adressé au président de la Cour suprême ? Vous lui dites donc : mon combat se justifie de ma loi, l'Islam, et de la tienne, le *kanoun* ; je méprise la tienne mais je la cite pour te mettre le nez dans tes contradictions. Cette objection ne tient pas. Elle eût pris poids devant un texte du casuiste Abassi. Ecrit dans les rangs de la *Djez'ara*, le même argumentaire n'eût point contenu ruse, mais progrès pas davantage, il n'eût été que reprise d'une stratégie légaliste clairement articulée depuis 1991. Mais ce texte est de vous, il n'est pas destiné à tromper un ennemi, mais à faire *fatwa*, jurisprudence pour les vôtres.

Il est signé de vous, c'est-à-dire de l'islamiste sincère qui ne peut dire toujours que ce qu'il pense, et ne peut mentir en une *fatwa*. De vous, c'est-à-dire du *salafiste* radical, du Savonarole qu'on nous présentait perroquet d'un théologien défunt depuis six siècles, vilipendé par le modernisme, Ibn Taymiyya. Si Ibn Taymiyya opposa à l'avance mongole une défensive rigoriste toute de redans et chicanes, il est en vérité théologien complexe, et je découvris avec vive joie qu'en opposition totale à toute la tradition sunnite depuis l'an mil, il ne voulut jamais que soit fermées les portes de *l'ijtihad*, ce dont les opposants à l'islamisme eussent dû s'apercevoir. Car Ibn Taymiyya, en cette affaire cruciale, est beaucoup plus moderne qu'Ibn Badis et l'Islah, qui opposèrent au *taslim* (soumission à la parole du maître) *istidlal* (discussion et argumentation) ou *nazar* (raisonnement), mais s'arrêtèrent à cette audace et continuèrent à vouloir closes les portes de l'interprétation²⁴. Si les portes sont ouvertes, tout devient possible en Algérie pour l'intelligence sincère, et votre *fatwa* est bien « *le fruit d'un sérieux ijtihad* ». Vous voyez enfin, sans les opposer, phrase 7, loi du ciel et loi de la terre. Vous insérez, phrase 11, la *charia* entre « *solutions politiques pacifiques* » et « *droits civiles et internationaux* ». Le peuple, phrase 12, doit choisir librement ses gouverneurs. Quel progrès ! Quel pas vous avez fait !

Ce petit mot, « *et* », fait clé politique d'une *fatwa* qui est chance pour l'Algérie. C'est le texte politique le plus important paru sur votre sol depuis le prononcé populaire du 26 décembre. Il s'articule en écho logique à la proposition de Mohamed Harbi, qui en 1992

²⁴. Cf. Mohammed Hocine Benkheira, in op 4.

posait première pierre de la nécessaire réconciliation nationale : « *Le sentiment religieux est, en Algérie, le premier des sentiments nationaux.* »

Nous entendons aujourd'hui qu'en 1989 l'imprévue ouverture chadlienne vous prit tous de court. N'est que trop coutumier, chez l'opposant muselé, le rêve des lendemains radieux. Lorsqu'il vous fallut répondre, dans le réel, *hic et nunc*, à l'appel d'offre, se présenta, tout emballé, le colis islamiste déjà ficelé par Ibn Taymiyya. Dans vos excès se lisait la panique devant la responsabilité beaucoup plus qu'un goût pour le pouvoir qui ne vous a guère visité. Remarquez-le : les démocrates, de même façon, avaient chéri leur rêverie dans l'exil intérieur ou extérieur, et présentèrent aux citoyens ébahis de belles et longues adresses qui sentaient fort la poussière des tiroirs. Harangues islamiste comme démocrate semblaient météorites tout droit tombés de la stratosphère. On y cherchait le concret à la loupe. Vos électeurs comprirent simplement que vous étiez pour la justice, les autres, que les démocrates étaient pour la modération. Le réel fut séisme pour vos certitudes hâtives. Le réel prometteur des 50/50 vous a accouché beaucoup plus que vous ne l'avez modelé. L'urne que vous aviez vilipendée prononça un verdict dont la légitimité réelle, concrète, se dévoila pour vous comme un inexplicable et incontournable mystère. Vous avez, depuis le grand écart entre rêve et réel de juin 1991, chaussé bottes de sept lieues. Si la prison vous y aida, bénie soit-elle !

La responsabilité devant l'électorat ne tisonnant pas l'âme moderniste, ses ambassadeurs paraissent, deux ans après la décision blafarde, piétiner comme en cauchemar dans leur dialectique close. Pourtant, l'échec patent de l'idéalisme éradicateur les laisse entrouvrir leurs volets pour mince rai de lumière. Mme Khallida Messaoudi²⁵ : « *Les personnes visées par les commandos islamistes ne sont pas inquiétées pour ce qu'elles font, mais pour ce qu'elles sont.* » C'est le contraire qui est vrai, les attentats sont bien ciblés, mais la formule dénégative de Mme Messaoudi n'indique-t-elle pas qu'elle commence à prendre acte de l'insupportable insolence qu'on affichée les membres du CCN ? Rachid Mimouni se désole de voir ses enfants intoxiqués par les enseignants islamistes²⁶. « *Alors, nous reprenons ensemble le Coran à la maison et nous vérifions !* » Et Mimouni de s'apercevoir que le *djihad* voit limite en Islam : « *Vous n'agresserez pas celui qui ne vous a pas agressé* », et de conclure à la contradiction chez les islamistes. Il ne voit pas encore que les islamistes sont les agressés du 11 janvier, et que son chaotique propos sert sur un plat d'argent le raisonnement de ceux qu'il combat. Mais n'a-t-il pas fait enfin le pas, pour leur répondre, d'ouvrir le livre qui leur est référence ? N'a-t-il pas saisi confusément que la paix en Algérie exige pour chaque protagoniste de s'avancer par la parole sur le terrain de l'autre ?

De l'ijtihad, encore

Cet extrait de votre *fatwa* de janvier 1993 n'est pas un texte démocratique. Est erroné le mot de mécréance, qui continue phrase 10 à caractériser les princes. N'usurpez pas le

²⁵. Sur *TF1*, 05-09-1993, et bien ailleurs. Au cours du même reportage, Rachid Mimouni : "Le seul rempart contre l'établissement de l'intégrisme, c'est les intellectuels." Cette naïveté orgueilleuse a été dénoncée par les démocrates algériens. Le seul rempart, ce seront les Algériens.

²⁶. *Télérama*, 14-07-1993.

siège de Dieu, considérez-les musulmans. L'interdit de les tuer viendra en conséquence : cette contrainte vous fera levier pour imaginer une solution politique dans le cadre mohammedien de la divergence-miséricorde. Car enfin, un mot politique de profonde justesse, une trouvaille qui est perle de vif éclat conclut votre phrase 5 : le peuple algérien est « *isolé* ». Ce peuple réclame bien direction et Etat. Aidez-le, en quittant d'une enjambée franche le carré flou qui encore vous cerne.

Si les autres (FLN, FFS) avaient gagné le 26, eussiez-vous été si blanc chevalier pour plaider le choix du peuple ? Tant que nous n'aurons pas réponse à cette question, aucun démocrate ne pourra vous soutenir.

Où en êtes-vous présentement avec la démocratie ? Qu'acceptez-vous, que refusez-vous ? Les bulletins islamistes clandestins livrent toujours même page éditoriale : liberté pour les peuples de choisir, dénonciations du despotisme, du viol des Droits de l'Homme, etc. Parce que le style islamiste est clair et concis, l'argumentation brève et déliée, nous lisons après la clôture de l'ère démocratique les textes les plus aisément audibles qui fassent de la démocratie populaire plaidoyer. Que comprendre ?

Revenons à l'*ijtihad*. Vous savez mieux que moi que fut de première importance le multiséculaire débat entre *oulema* autour du *hadith an-nuzul*. Le Prophète avait suggéré aux croyants les plus ardents de prier au cours du dernier tiers de la nuit, moment qu'avait élu Dieu pour se rapprocher des humains. Si Dieu peut faire mouvement du septième ciel vers la terre, est-Il doté d'un corps qui se déplace ? Non bien sûr, « *descendre du ciel* » est mot qui avec d'autres désigne en métaphore les manifestations (*zuhurat*), les théophanies (*tajalliyat*) de l'Essence.²⁷

Ibn Rochd : « *Il y a des passages ayant un sens exact dont l'interprétation est obligatoire pour les hommes de démonstration et qu'ils ne peuvent prendre à la lettre sans être des infidèles, tandis que pour ceux qui ne sont pas des hommes de démonstration, le fait de les interpréter, de les détourner de leur sens apparent, est, de leur part, infidélité ou hérésie.* »²⁸ L'intellectuel qui prétendrait que Dieu descend matériellement vers les hommes entrerait dans les marécages du *kofr*. A l'inverse, tel jeune *houmiste*, qui prie en sincérité un Dieu qu'il croit présent aux abords de sa terrasse, risquerait les errements du *kofr* s'il venait à se mélanger les crayons en s'embarrassant des théophanies du Verbe. Cette dialectique infiniment subtile vous sera secours si vous l'articulez en modernité. Vous êtes, en Algérie, divers. Pour construire de l'un à partir du divers, le modérantisme s'impose comme démarche, et un peu de démocratie vous sera bon outil.

Voyez avec la lampe de Mohammed. Il déploya la fin de sa vie à expliquer que devaient coexister dans la *oumma* hommes installés sur des « degrés » différents. Cette exigence, qui fait barrage à la dictature, la pouvez-vous marier avec votre vœu d'une « *teinture unique* » ? Mais oui. Cette teinture, la voulez-vous noire comme sang séché ou verte comme printemps ?

²⁷. Mots de l'Emir Abd el-Kader, *Ecrits spirituels*, le Seuil, Paris, 1982.

²⁸. Ibn Rochd (Averroès) (1126-1198) *L'Accord de la religion et de la philosophie, Traité décisif*, Islam/Sinbad, Paris, 1988.

L'Algérie vous attend

Reprenez votre histoire. Les années FIS correspondirent, au jour près, aux années démocratiques. Quand les généraux ont-ils fomenté assaut contre le FIS ? Le matin du 4 juin 1991 et le soir du 11 janvier 1992, en moments où le FIS ne défendait pas des positions d'Islam, mais de démocratie : propreté du découpage électoral, puis respect du suffrage. Cela doit vous éclairer. S'ils tiennent eux-mêmes le bâton, les généraux s'accorderont d'une dictature islamiste : de la teinture, la couleur pour eux n'importe pas. C'est de la démocratie qu'ils redoutent le fatal décret.

Ibn Taymiyya vous l'a indiqué : si vous est impossible l'*ijtihad* infaillible (*ijma*, accord de tous), vous est licite l'opinion faillible (*zann*). Allez donc, en sincérité et confiance, vers le *zann* démocratique. Nous verrons de toute manière, issu des rangs de l'ex-FIS, un courant *dimokrati-islami*. Représentera-t-il 10 % du flot islamiste, ou 90 % ? Vous tenez, Cheikh Ali Belhadj, appendue à votre trousseau, la clé de la réponse.

Le pas sera difficile, le pragmatisme est la blessure du rêve. Mais que veut d'abord dire *ijtihad* ? Le fait de se donner de la peine. Vous devez souffrir encore ou décevoir beaucoup. Votre regard sur la démocratie s'embarrasse des mille tabous que vécurent historiquement, par exemple, les socialistes français pour reconnaître le monde de l'entreprise. Mais vos grands sportifs, Nouredine Morceli et Hassiba Boulmerka, nous laissent penser que c'est dans le demi-fond que vous excellez, Algériens. Le pas démocratique qu'ont fait vos homologues tunisiens s'accorde à votre souffle.

La modernité politique exige que les généraux se dessaisissent du pouvoir au profit des représentants de la société. Ces hommes violents n'en seront convaincus qu'encerclés. Du dispositif stratégique nécessaire, les élections ont montré que vous n'occupiez qu'une aile. Vous devez donner consistance formelle aux rencontres FIS-FLN et FIS-FFS, tenues au lendemain de la rébellion « *pour éviter la violence* ». Hocine Aït-Ahmed ne cesse de désirer « *contrat national pour la démocratie* »²⁹, compromis historique à l'algérienne. N'entendez-vous pas que c'est à vous qu'il parle ? Allez-vous longtemps encore l'abandonner aux plates langueurs du lointain Lac Léman ? Dix fois, le HCE a tenté d'engluer le FLN dans son captieux « *dialogue* », dix fois M. Mehri, pour leur rage, a insisté, placide : « *J'ai un problème. Il y a quelque part 3 200 000 voix...* » Jusques à quand avec le FLN, Ali Belhadj, ce menuet du « *Je t'aime moi non plus* » ? Jusques à quand attendra l'Algérie ?

Vous avez gagné en 1990 avec 54 % des suffrages, en 1991 avec 47,5 %. En France, cela suffit pour gouverner, puisqu'un contrat démocratique est signé par les deux camps. Mais en Algérie ? Vous aviez majorité trop courte pour diriger efficacement. La Cohabitation eût vu l'émergence d'un islamisme non totalitaire, eût fait beaucoup avancer les consciences, mais les résistances eussent été légion pour que vos lois soient efficacement appliquées. Un FIS battu eût de même pu paralyser de grèves un gouvernement démocrate élu à 51 %. L'Algérie aurait eu gouverneurs fermes à leur donner 65 à 80 % d'appui. Cela ne s'est pas vu. Est-ce mauvais ? Mais non.

²⁹. Cf. QA, 03-08-1992.

La junte, dites-vous dans votre *fatwa*, Allah la combat. Vous usurpez le siège de Dieu et parlez illicitement en Son nom. Si le 11 janvier s'est vu sous ce soleil, c'est que Dieu l'a bien voulu. Le 11 janvier vous enseigne. L'Algérie vous a adressé le 26 décembre un signe : vous n'avez pas gagné la bataille du centre. Vous n'avez pas groupé suffisamment d'Algériens pour légiférer positivement. M. Mitterrand en France a mis vingt-trois ans, de 1958 à 1981, pour gagner le centre. Vous devez faire plus vite. Ou vous saurez grouper 70 % d'électeurs, ou vous aurez installé confiance suffisante pour gouverner avec 51 %. La bataille est dans les deux cas la même : il vous faut *mettre de l'eau dans votre l'ben*³⁰. Transformer votre *djihad* armé qui vous coupe du centre en *aggiornamento* politique qui vous le donne.

Le 11 janvier, c'est l'embûche de Mistah, c'est la pierre du scandale sur le chemin du Lévitique, c'est la nuit blanche de Mohammed avant que le *Wahy* n'éclaire. Des hommes noirs vous ont tendu un piège qui est miséricorde : la torche d'une flamme neuve vous est requise pour faire aube algérienne. Vous ne devez donner maintenant blanc-seing musulman qu'aux paroles qui rassemblent.

L'Algérie souffre et beaucoup vous espèrent. Le temps peut être venu pour l'islamisme d'un engagement sur quelques principes simples. Désirez-vous gouverner en position minoritaire ? Ce ne fut jamais votre vœu, vous avez voulu le pouvoir de Dieu, et les élections vous ont prouvé que l'affaire n'est pas simple. Les masses ne sont pas venues toutes en bataillons serrés donner corps à votre idée, et ne le feront pas en Algérie. Demandez à signer, avec le FLN et le FFS, le pacte de la règle du jeu. Hamas, le PRA, le MDA et les petits y apposeront leur paraphe. Vous savez ce qui vous est demandé : engagement sur la protection des minorités, suffrage régulier, alternance. Installez-vous en continuité, le mot « Nation » doit se lire en cet accord. Un tel pacte, si vous savez voir, forcera l'armée à ne ménager que face sauvée pour quitter les tréteaux. Vous serez le grand parti *islami*, les autres le grand parti de la contradiction-miséricorde. L'Algérie entrera dans le club des pays estimés parce que sages, le temps sera venu du vrai courage, le logement et puis l'eau, l'école et puis les champs.

Si vous signez le pacte, vous serez, Cheikh Ali, avec Hamrouche et Da l'Hocine, avec 97 % de ceux du 26, campés sereins et droits, *Ahl el-Vote*, les Gens du Suffrage, et les Gens du Onze bafouilleront saisis : « *Nos idoles ont été impuissantes !* »

Servez-le, votre peuple de métaphysiciens !

Contrepoint

Si l'on tient proposition en certitude, n'est-ce pas bonne et juste règle que s'efforcer de la considérer sous un angle tout autre, pour la conforter, l'infirmier ou l'atténuer de ce nouveau point de perspective ?

J'ai dit : la parole qui diabolise l'autre est lâche confort pour qui la profère. J'ai dit : l'anathème qui justifie l'extrémisme vise, dans les deux camps, à tuer l'autre pour petitement s'éviter le regard critique sur soi-même.

³⁰. *L'ben*, lait fermenté. Le mot est de Adrem (EW).

Le soupçon m'a souvent visité : est vrai aussi, que le refus du débat avec l'autre protège aussi l'autre. Deux souvenirs me troublent à s'en proposer preuve.

Train Oran-Alger. Un ouvrier, électeur FIS, qui quittait son enfance au temps du décès de Houari Boumediene, me drape long éloge du président défunt. « *Quand il est mort, il y avait dans la cave vingt ans de réserves pour manger et pédaler !* » Sans en dire rien, j'en doute un peu, et crois qu'au creux de ses mois derniers, feu Boumediene goûta hélas dans son intime l'amertume de l'échec. Je me borne à poser petite question : quelques difficultés présentes de l'Algérie ne verraient-elles pas origine dans des décisions de l'ère Boumediene ? Mon interlocuteur me fixe, puis détourne le regard, se lève. Il a parfaitement compris ma question. Il gagne la porte du wagon, s'absorbe dans le paysage, marche de long en large. Je saisis dans la gêne que je viens de le frapper en plein cœur. De longues minutes égrènent leur épais silence. Il revient enfin, s'assied de nouveau face à moi, me regarde et sourit : nous parlons d'autre chose.

El Oued, Souf. La paix du soir conduit mes pas vers une aire de terre battue. Des sandales posées comme à porte de mosquée marquent l'espace convenu d'irréelles cages de buts. Quinze jeunes se disputent avec fièvre pieds nus, le devant de la gandourah blanche glissé dans l'élastique du short, le ballon qui fera preuve de leur ardeur à vivre. Ceux qui sur la touche respirent temps de repos m'abordent à beau *salam*, m'enseignent, généreux, minces bribes de l'arabe, le ballon c'est *kora*, m'expliquent et l'Algérie et le grand de l'Islam. A quel propos ? je ne sais plus, ils m'énoncent un savoir ; je reprends en écho : « *Il est dit également : ...* » et je cite un verset. Leur surprise est extrême. Un puissant magnétisme les fait autour de moi former amphithéâtre :

- « - *Monsieur ! Vous connaissez le Coran ?*
- *J'en ai lu la traduction.*
- *Mais... Qu'attendez-vous pour entrer en Islam ?*
- *Je ne crois pas en l'existence de Dieu. »*

Je lis en secret désarroi la déception très vive ternir à pinceau gris le relief de visages que la lumière déserte. Puis nous parlons d'autre chose.

Le désarroi n'est point emphase pour dire ici souvenir qui m'assiège, de cet instant suspendu où celui qui menait en El Oued le dialogue vint à la charge inattendue de son « *Qu'attendez-vous ?* ». Ses prunelles étincelaient tant ardiées au prononcé de sa question, les douze paires d'yeux de sa garde dardaient sur moi si impérieux escompte, que je puis sans parjure attester qu'un aussi dense affect ne se rencontre plus, au grand jamais, en quelconque échange agi sous ciel de France. Ses avant-bras avaient abandonné, dans le geste qui les portait à presque toucher mon cœur, le large de la gandourah, ses mains, paumes vers le ciel en très souple offertoire, sculptaient trop charnelle image de cette main de Dieu dont j'avais lu qu'elle était gîte et attendu repos. Surtout, un soupir d'éternité les posait tous en icônes muettes d'une foi soudain incandescente, dans l'attente intemporelle de mes mots pâles, comme en cène arrêtée de l'humaine espérance. Dans l'aveu bref de mon mécréance, je crus couper court au gril de leur appel, mais l'insistance en ma mémoire de leur brûlante Pentecôte a dévalué le

froid de mon rationalisme, et m'oblige à lire en mes acquis savants rachitique défense devant la subversive invite à la foi partagée.

Mais si les jeunes d'El Oued avaient insisté en leur proposition de conversion, la fidélité à mes propres croyances m'eût figé en défense ; le dialogue devait cesser. De même je ne pouvais exiger réponse à ma question de l'ouvrier du train sans fracturer les portes de son identité. La parole continuée eût été agression plus vive que sa clôture. En Algérie l'absence de débat contradictoire procéda aussi du respect intuitif du noyau dur de l'engagement chez l'autre. Ils l'ont vaguement nié, mais les modernistes n'ont pas cherché à contester la légitimité religieuse des islamistes, ni la place de la religion dans le désir collectif. De même les islamistes ne parviennent pas à sérieusement mettre en doute les compétences de nombreux de leurs opposants. Les modernistes clament aujourd'hui leur identité dans l'intolérance, parce qu'ils furent plus bousculés que les islamistes par la *dimokratiyya*, parce que, très coupés du pays réel, le temps leur avait manqué pour affirmer un moi dont l'épiderme s'avérait dangereusement poreux. Pour n'être pas mortifère, le dialogue réclame de chaque partenaire une assurance ferme en sa foi. C'est condition première pour négocier contrées d'arrangement. Le temps du sang ouvert le 11 janvier peut être entendu comme le repérage par chacun de son identité, mais aussi du territoire de l'autre, et en ce sens paradoxal, ANP et MIA contiennent de la tolérance. La crise mentale vécue par les islamistes en juin 1991 permit le pas modérantiste de Hachani et la *fatwa* de 1993. Les modernistes ne sont pas encore entrés en crise, l'Armée le leur a provisoirement évité. Mais la trop longue cohorte des morts les visitera. La chance inscrite dans le présent malheur est qu'elle permet aux deux élites de s'assurer assez dans leur foi, de respirer, de se reprendre l'espace d'une régression, pour en second temps pouvoir douter avoir raison à 100 %, et enfin aborder l'autre. Le 11 janvier est temps pour comprendre.

Quelle puissance en vérité que la Démocratie ! Accueillie, elle a chahuté toutes les certitudes. Répudiée, elle est au cœur de la dispute. A l'heure des paroles, elle critique chaque mot. A l'heure des fusils, elle exige des paroles.

Nous sommes un, disent les Algériens. Vous êtes deux, rétorque-t-elle. Nous sommes divisés, conviennent les Algériens. Vous êtes un, insiste-t-elle.

Diastole, systole. Il bat, le cœur de l'Algérie.

Résistance, regard 3 (1994)

« En conséquence de ce qui précède, je voudrais dire mon point de vue [...] »

Ali Belhadj¹

XXI – « Attache maintenant ta chamelle »

En ce printemps 1994 insiste la rumeur de votre prochaine libération. Enfin. Le lendemain la voilà démentie. Hélas. Les affrontements s'intensifient depuis la fin de 1993. Les militaires n'ont que deux options : multiplier par dix les victimes de leurs massacres, et décupler la rage des résistants, ou revenir sur le 11 janvier. S'ils choisissent la raison, vous êtes le seul qui puisse tout arrêter à lever l'index droit. Il est plus que temps que vous rameniez l'ordre. Je pose en cette optique mes derniers mots.

Le combat d'histoire

En janvier nous parvint la lettre que vous avez adressée à la Commission du dialogue national^{1b} : *Dire la vérité*. Vous y articuliez deux points : cette Commission n'est pas indépendante, la junte a commis de grands crimes. Je suis bien d'accord avec vous, mais reste arrêté par la clarté, l'intelligence et la modération de vos six pages. Vous dites du pouvoir qu'il est « invisible, caché, masqué » et « constitué de fait par la direction de l'armée ». Plus loin : « Il n'est point de salut pour le peuple algérien s'il n'identifie pas la cause de ses malheurs, c'est-à-dire l'armée. » Eussiez-vous pu déplier cette analyse au début des années FIS ? Certes non. L'ennemi était le FLN et Chadli, on pouvait espérer de l'armée qu'elle entende que ses temps étaient clos. Hélas.

Vous lisez que l'armée s'avère le véritable ennemi de l'autodétermination et expliquez : « Cette répression a commencé par le coup d'Etat contre la légitimité en 1962. » Vous avez raison, c'est le péché originel. Vous notez bien qu'alors le cri populaire, « Sept ans, ça suffit »² n'a point suffi, et que votre pays a persisté dans l'ornière. Il est excellent que vous énumériez les exactions de l'armée, et citiez la répression de la Kabylie en 1963. Ne croyez-vous point que l'échec alors de son maquis ait affiné le concept démocrate chez Aït-Ahmed, comme juin 1991 vous éclaira ? Vous mentionnez la répression de

¹. Lettre *Dire la vérité même derrière les barreaux*, 23-11-1993, commentée *infra*.

^{1b}. Énième infructueuse tentative des militaires de s'accaparer les démocrates contre les islamistes. La mascarade accouchera d'une énième nouveauté : les militaires désignent un militaire pour diriger un Etat militaire.

². Sept ans de guerre contre la France. En 1962 Ben Bella et Boumediene n'ont pas hésité à tirer sur les troupes légitimistes.

1980, qui est celle du Printemps berbère... Mon Dieu ! Ainsi donc, vous voici maintenant déployant de l'histoire la version démocrate ! Le gain pour l'Algérie est essentiel. Comme votre horizon s'est éclairci !

Votre lettre m'est lumière pour réviser ma compréhension de juin. L'avant-veille de votre arrestation, vous lanciez ce cri prémonitoire : « *Ce sont les militaires qui fabriquent les décisions et fomentent des coups d'Etat !* » Mais vous ne teniez pas encore le concept démocrate. Il vous fallait débrouiller l'écheveau. Devant l'assaut militaire, vous vous êtes bien suicidé, mais c'était un suicide provisoire. Il vous fallait méditer. Contrairement à ce que j'ai dit, en vérité la prison vous fut hégire...

Vous êtes très fort, Cheikh Belhadj. Vous l'êtes parce qu'à l'instar de Mohammed vous ne vous serrez point en étroitesse, mais entendez vos échecs (lire en juin un Uhud était singulièrement courageux) et réviser vos compréhensions à la lumière du réel. Votre histoire est celle d'un considérable effort sur vous-même. Après le 11 janvier, les islamistes de la *Djez'ara* deviendront les avocats les plus déterminés de la légitimité par le suffrage. Votre *fatwa* de janvier 1993 était assez bouleversante, puisque vous-même, le *salafiste*, annexiez le libre choix du peuple à la jurisprudence de l'Islam. Vos précisions d'aujourd'hui à propos des « *partis représentatifs* » algériens, votre insistance sur le suffrage qui traverse chacune de vos pages, vos notations sur le renversement de l'Iranien Mossadegh, l'assassinat de Patrice Lumumba, l'écrasement du Chilien Allende « *qui avait été choisi librement* » sont pour un cœur démocrate autant de joies vives.

Voyez comme l'idée démocrate s'est instillée en vous : par défaut. Parce que le reste ne marche pas. Parce que vous ne pouviez opposer à la démocratie votre « *cercle des savants oulema* » sans entrer en logique stérile. La démocratie paraît toujours après l'évanouissement d'une croyance commode, après dissipation des espoirs de tutelle. Elle ne s'achète jamais clés en main, elle éclot et grandit de l'intérieur dans l'esprit des hommes. L'urne est pas d'intelligence, et grandit l'intelligence de qui s'y soumet. Le vrai courage du serment que vous avez prononcé, et que vous nous rappelez, de dire la vérité toujours quoi qu'il en coûte, n'est pas qu'il vous mène à vous opposer à l'armée, mais qu'il vous conduise à la révision de vos concepts. Où sont vos références, vos docteurs ? Vous n'en avez plus besoin, vous vous autorisez maintenant de vous-même. Plus vous pensez par vous-même, plus vous innerve la modération. Cette lettre ne cesse de m'étonner. Ce sont toutes mes pages que vous flanquez par terre. En vérité, vous êtes un homme libre, Cheikh Ali Belhadj.

« Et Dieu nous a prescrit, à nous les jeunes, de payer la facture de ceux qui nous ont précédés. Et je souhaite de tout mon cœur que ce problème de légitimité soit réglé le plus rapidement possible, afin que nos enfants ne paient pas le prix de notre lâcheté, comme nous payons aujourd'hui celle de nos parents. »

Vos mots pour vos aînés sont durs, mais nous lisons que votre grand parti, le FIS, dont l'ampleur se dévoile au fur que l'histoire déroule sa mesure, ne s'est pas assigné moins que débarrasser l'Algérie de la tumeur qui l'anémie, la direction politique de l'armée.

Tel Mohammed, à la fin de la geste, fit choir du bout de son bâton, les unes après les autres, les idoles archaïques, votre grand parti a maintenant accompli, une à une, presque toutes les tâches imparties en Algérie à la démocratie.

Dès octobre 1988, en refusant les traditionnelles combines secrètes pour le partage des dépouilles, pour réclamer la légalisation de leur mouvance, les islamistes, et tout particulièrement vous Ali Belhadj, ont aidé Chadli à rompre avec l'armée et à ouvrir l'espace démocratique. En groupant des milliers de vos frères sous vos bannières, vous avez protégé l'étincelle d'octobre. Votre FIS a amené la jeunesse à convertir son désespoir en aspiration politique, et à penser le neuf sans le sang. Le FIS a critiqué fortement la démocratie, mais dans le cadre de la démocratie. En juin 1991, le FIS a défendu des revendications parfaitement démocratiques. Il a hésité face à l'assaut imprévu de l'armée. Il s'est alors scindé en deux. Pendant que vous, *l'âme du FIS*, partiez en méditation, le FIS désignait une direction modérantiste, ce qui permit aux démocrates de lire l'odieux du coup d'Etat. Il y a en le FIS insistance constante d'une idée démocratique qui peu à peu se fraie chemin.

A l'ignominie les islamistes opposeront une courageuse résistance armée, dont la nécessité ne fait plus doute. Mille fois en 1992 je voulus imaginer pour vous moyen de l'éviter. Mille fois je mesurai imaginativement ce qu'un pacte FIS-FLN-FFS eût pu produire. Rien, je le crains, et ni vous ni les démocrates n'y étiez prêts. Rien n'eût été pire, en tout cas, que ne rien faire. Un FIS immobile n'eût pas sali que le FIS, mais la Légitimité, mais la Nation. La Nation vous avait confié mandat, ce mandat n'appartenant qu'à la Nation, vous le deviez défendre. L'écoeurement gagne à voir un homme de la stature de Aït-Ahmed camper depuis trente ans dans l'opposition pacifique sans même avoir le droit d'être député des collines qui l'ont vu naître. Fallait-il encore attendre en *dégoûtage* inerte l'espace d'une génération ? Les laïco-communistes étaient prêts à occuper les toilettes du palais de l'Assemblée jusqu'en l'an 2000, pendant que l'armée conduit votre pays vers la paupérisation absolue. Il fallait les corriger. Puisse ma France, si par malheur une faction s'en empare, voir se lever une jeunesse aussi hardie que l'algérienne !

Mais si demain la paix vient revoir l'Algérie, l'autorité de vos paroles sera requise en maints objets. Je n'en propose à votre écoute que trois, moins éloignés qu'il ne semble : Etat, nourriture, mécréance.

Le sens de l'Etat

Vous inscrivez en nécessité le jugement de ceux qui ont volé les urnes. C'est cette exigence, sans doute, qui fit la Délégation extérieure du FIS qualifier votre lettre de « *très dure* ». Comptez-vous sérieusement juger Nezzar ou Lamari ? Il vous faudrait pouvoir leur mettre la main au collet, je doute qu'ils se laissent faire. Les voulez-vous encercler dans leur dernière caserne, après des années de guerre prolongée ? Et qui, pendant ce beau temps, prendra soin de l'Algérie ? Requerrez-vous sentence contre Ali Kafi, qui fut colonel de *wilaya* pendant la guerre de libération ? Seuls ses pairs le pourraient décemment juger. Ils ne le feront pas, oubliez donc. Vous ne pouvez comparer la violence de vos généraux avec celle, autrement terrifiante, de Hafez le Syrien ou Saddam l'Irakien. Mesurez qu'ils ne vous ont pas tué.

Espérez-vous procès pour les éradicateurs ? Je vous concède qu'en n'importe quelle démocratie le Dr Sadi serait pour le moins frappé de la dégradation nationale. Si vous ne jugez pas les chefs de l'armée, et vous ne les jugerez pas, ne seriez-vous pas odieux de vous venger sur les troisièmes couteaux ? N'ont-ils déjà payé beaucoup le lourd tribut du sang ?

Regardez-le, Sadi Saïd. L'automne dernier encore, il reprend sa danse du ventre devant les militaires, et bat l'estrade : « *Nous sommes la majorité patriotique !* »³ Il pèse 2,9 %, il était dans les langes quand Abassi s'engageait dans la guerre de Novembre, et il est la majorité patriotique. Le retour à l'urne éclipsera en un coup d'horloge son carrosse de citrouille. Plus qu'obscène, son propos n'est-il pas ridicule ? L'homme passe pour un clown aux yeux méprisants des généraux. N'est-ce pas suffisamment pathétique ? N'entendez-vous de quelle nappe de détresse tire sa sève un cri si dérisoire ?

Au printemps de 1994, ses appels à la « *résistance* » n'abuseront pas les démocrates. Le gangster veut la guerre à outrance contre son peuple depuis le 30 décembre 1991. La joyeuse presse éradicatrice, comblée par l'Occident de distinctions honorifiques, enfonce le clou de la lutte à mort contre dialogue et suffrage. « *Des espaces qui, en d'autres lieux, se consacrent un tant soit peu aux exigences de la déontologie et de la démocratie, dont ils devraient être partie prenante, se font les instruments de la propagande du chaos organisé.* »^{3b}

« *Partis-corbeaux* », étiquetez-vous ces éradicateurs, dont vous notez la « *supercherie* » sans vous attarder davantage. Méprisez ces « *charognards exigeant leur dose d'hémoglobine avant d'aller se terrer dans tel village de plaisance.* »^{3c} Ne leur donnez pas motif à l'exil, cela vous coûterait trop.

Vos réquisitions visent l'armée, et me paraissent vouloir placer à son juste niveau la barre des futures négociations. Les généraux devront effectivement revenir au 26 décembre, aucun dialogue n'est pensable autrement. Pour l'heure, vous n'êtes nullement jusqu'au-boutiste : votre autorité peut seule établir la paix parce qu'elle ne s'est jamais salie dans les boues de l'injustice, et vous incarnez précisément la position centriste.

Mais lorsque la légalité aura repris ses droits, votre dialectique présente sera inadéquate. Je la suis pas à pas, en votre page dernière.

Contre le choix du peuple, il y eut, dites-vous, « *complot* ». Je m'effraie du mot, et crains vous voir fléchir en ces sables mouvants de la paranoïa qui sont le plus grave enlèvement de l'esprit algérien. Je me rassure aussitôt. Il n'y a pas paranoïa à dire l'armée avoir médité son assaut, dont juin 1991 fut répétition générale. Vous donnez du complot acception très étroite, à le préciser de la définition du *ghadr* : « *Celui qui*

³. Cf. par exemple *Liberté*, 11-11-1993.

^{3b}. Mme Salima Ghezali, "Une guerre si vile", éditorial poignant de l'hebdomadaire démocrate *La Nation*, 23-29 mars 1994. Dans le numéro suivant, ABC (pseudonyme de M. Abed Charef) annoncera dans un flot d'amertume le sabotage de ce journal.

^{3c}. Mme Salima Ghezali, *ibidem*.

complot en reniant son serment, son pacte. » Vous aviez précisé plus haut que le FIS fut scrupuleusement fidèle à son serment de respect de la légalité, ce qui est très exact. L'armée ne le fut pas. Bien.

Arrivent les « *chefs du Kofr* ». Me revisite l'effroi. Je marcherais jusqu'en Chine pour vous voir abandonner cette notion de *kofr* dont vous affublez vos ennemis. Mais là encore, vous avez grandement restreint le champ du concept. Vous n'en usez qu'en un endroit : « *Dieu a ordonné de combattre les chefs du Kofr s'ils renient leurs engagements* » et citez le Coran : « *Si, après avoir conclu un pacte, ils violent leurs serments et attaquent votre religion, alors combattez les chefs du Kofr [...]* ». Nous reconnaissons le verset 12 de la sourate IX. La traduction française dit « *les chefs de l'infidélité* »⁴ et en ce verset respect de Dieu et respect de la parole donnée sont une seule chose. Vous vous sentez tenu à cette reprise du mot *kofr*, au moins le faites-vous dans une considérable dissipation du flou de votre carré. Après avoir cité le Livre, vous posez : « *Quant à l'Islam, il a ordonné aux musulmans de tenir parole, même si cela conduit à ne pas soutenir leur coreligionnaires* ». Au traité léonin de Hudaybiyya l'allusion est ici transparente.

Pendant qu'en votre hégire vous débrouilliez Voltaire et M. de Chateaubriand⁵ je m'efforçais de défricher Ibn Taymiyya ; la question des « *chefs du Kofr* » nous a amenés tous deux à Hudaybiyya. Vous voyez ici que nous butons sur les mêmes choses. Que dit la phrase suivante de votre lettre ? « *Le devoir impose de poursuivre le régime pour son ghadr-complot contre le peuple et la nation.* »

Croyez-vous ? Vous me laissez l'impression d'être monté dans le bon autobus, de lire la station Hudaybiyya, d'oublier de descendre et de faire demi-tour sans même vous en douter. Puisqu'Abou Soufiâne, l'Islam ne le va pas juger et poursuivre, mais caliner et séduire.

Il y eut bien pacte algérien en la Constitution de 1989, mais pacte fragile. Puisque vous tenez à nous faire de Nezzar un Mecquois, ce pacte-là n'est-il pas de nature même que celui qui existait entre Mohammed et les Quraych à la veille de Badr, la loi coutumière arabe ? Que disent les Mecquois de Badr ? « *Mohammed nous a attaqués pendant un mois sacré !* » Mohammed est en train de construire la rupture. Les mois sacrés on s'en fiche, voilà sa réponse. S'ensuit Uhud. L'offensive suivante d'El Khandaq est abusive quant à la loi coutumière, mais les « *chefs du Kofr* » sont en droit de répondre : puisqu'il bafoue la coutume, entre nous la coutume est caduque. De même façon, la Constitution de 1989 vous tomba dessus Algériens, elle est construction de Chadli plus que bâti conscient des Algériens. L'armée était prête à déchirer le chiffon de papier s'il contrariait sa despotique hégémonie. Mais vous avez vous-même attaqué ce pacte, Cheikh, à dire naguère la démocratie complot contre l'Islam. Je me répète ici : vous est nécessaire maintenant un vrai pacte.

⁴. La traduction de Denise Masson est celle utilisée par Tahar Gaïd dans son *Dictionnaire (op.cit.)* (Cf. article *Traité*)

⁵. Cités dans le texte intégral de la *fatwa* de 1993 (confiance d'un chercheur qui la traduit).

La puissance de déflagration du pacte de Hudaybiyya est lovée dans son apparent défaut : c'est un traité injuste. Mohammed en observe les termes et gagne la bataille de l'opinion publique. **Vous devez maintenant signer un pacte injuste**, et le respecter. Les prétoriens alors devront baisser l'épée, les éradicateurs essayer sur leurs fronts le crachin de la honte.

L'inspiration divine qui fera Mohammed donner les clés de la Kaaba à Othman Ibn Talha se dit, en langage politique moderne, sens de l'Etat. L'Etat n'est pas ici la grappe des *ninjas*, mais la traduction du latin *stat*, « *il est debout* », ce qui doit rester debout quand tout change. Quand Rédha Malek en sa langue de bois dit l'Etat « *inébranlable* », il veut dire qu'il est tout ébranlé. Le 11 janvier est chargé contre l'Etat.

Vous vous êtes si grandement élevé depuis deux ans, votre lettre est si pertinente que l'on vous sent au bord d'entendre au moment nécessaire. Considérez le 11 janvier non comme le coup de Nezzar, puisque tout le monde a bien compris cela en Algérie, mais comme un faux pas de l'Algérie. L'Algérie hésite au bord de l'autodétermination. Elle craint la démocratie, ce qui est plus que naturel. Regardez-nous, Français si fiers. Nous devons bien en 1793 rédiger une Constitution démocratique, puisque nous avons coupé la tête de notre roi. Nous nous empressons de ne pas l'appliquer, nous nous évanouissons devant le trône vide, nous nous jetons dans la syncope : la Terreur, c'était ça. Vous êtes en cet endroit. Vos anciens textes d'*El Mounqid* étaient, comme les mots de Sadi seront, *refuge dans la panique*⁶.

Vous vous interrogez en votre lettre, posez questions sans réponses, suivant ce fil magnifique qui vous fait publiquement réfléchir, fait progresser l'autre de l'appeler au débat, et vous institue meilleur pédagogue de l'Algérie. Ainsi vous étonnez-vous que l'on puisse dire l'armée « *colonne vertébrale* » du pays, quand vous la voyez agresser ce pays. Mais Cheikh, si un génie de conte faisait demain s'évaporer les soldats, l'inquiétude gagnerait jusqu'aux cœurs de vos jeunes. Une armée c'est gros, ça marche au pas, ça crache le feu et donc ça rassure, ça fait peur aux démons qui rôdent dans les demains incertains. Vous avez identifié le pas de la rupture nécessaire, inscrivez-vous maintenant en continuité. Certes, l'armée n'est colonne vertébrale que d'avoir écrasé toutes les tentatives d'organisation de la société civile, et le 11 janvier en est la preuve de trop. Mais elle est là, c'est le réel, la transition ne se fera pas sans elle, de même que pour l'Envoyé l'urgence de passer par Othman Ibn Talha n'est point prouvée par l'incertaine vertu de l'homme, mais parce que l'homme est le réel de la continuité. Les fils ont droit de se rebeller contre les pères injustes, qu'ils n'oublient pas pourtant de quel sang ils procèdent. Par deux fois vous dites : les partis doivent dire la vérité à l'armée, « *lui montrer ses limites afin qu'elle ne les dépasse pas.* » Eh bien, les limites, ça se discute. Pour obtenir que l'armée retourne en ses casernes, définitivement et pour de vrai, prévoyez une bonne décennie, fabriquez la transition.

Dès votre libération, poserez-vous des signes ? J'en espère cent. En votre lettre avancez-vous quelques mots de bon sens, dont vous dites que « *tout homme normal* » les prononcerait. Regardez ce détail. Cheb Khaled réalisait pendant votre détention les plus grosses ventes de disques de l'ensemble du sous-continent indien. « *Tout homme normal* » ne voit-il pas qu'il est anormal qu'il ne puisse chanter en son pays ? En votre

⁶. Mots de Mikhaïl Gorbatchev à propos des conservateurs russes.

lettre, le mot *charia* n'est plus avancé que pour dire *choura*. Mais encore ? Parlez-nous. Si vous demandiez à votre effort, votre liberté recouvrée, de prononcer quelques mots en *tamazight*, quelques-uns en français ? L'Islam n'est point la *açabiya* des Arabes. Et si vous vous alliez recueillir devant la tombe de Houari Boumediene ? Il n'y a pas *bida* : ce n'est pas la tombe que vous prierez, mais Dieu. Il n'y a pas faute politique : maintenant qu'est posée la tâche de la nouvelle génération, ne lisez plus en tout noir le bilan de vos pères. Le *samura*, Cheikh, le *samura* !

Certaines de vos villes seraient en ce printemps 1994 sous la coupe des commandos. Le *hidjab* serait obligatoire sous peine de mort : c'est le programme anti-FIS par excellence. C'était but du 11 janvier : créer du terrorisme pour justifier l'anti-terrorisme et la présence militaire *ad vitam aeternam*. Des vendeurs de tabac se demandent s'il leur est prudent de proposer des cigarettes, ils abandonnent ce commerce aux petits *trabendistes*. Pourquoi ces craintes ? Parce que la rumeur dirait que... Vos livres d'histoire sont censurés, vous ne le savez peut-être pas : certains chefs du FLN de guerre interdirent le tabac, et mutilèrent les lèvres et le nez des fumeurs contrevenants. Cette barbarie encouragea l'opinion française dans l'effort de guerre, pendant qu'elle préparait l'opinion algérienne au silence obligé. Brisez avec cela. Ne penser plus qu'à la minorité, là est le sens de l'Etat.

Je ne vous institue pas démocrate, peu d'ailleurs importe que vous n'épingliez ce mot à votre *abaya*. Le pas du suffrage est fait ; quand les islamistes conduiront la nation, hasarderez-vous le pas second, saurez-vous protéger l'opposition légale ? Les fils sont rarement meilleurs que leurs pères, mais entendent la modernité. Jusqu'où ira votre neuve génération dans le progrès des libertés ? Pourrez-vous, Cheikh, en un lieu solennel, prononcer une *fatwa* qui interdise définitivement la violence politique, et éloigne par l'interprétation faillible ce fantôme du meurtre de l'apostat qui ravage vos liens sociaux et les rapports entre Islam et Premier monde sans pour vous bénéficier aucun ?

La rédiger vous sera puits de souffrance. Plongez-y, vous voyez bien en quelle intelligence la souffrance vous emmène. Vous êtes par le destin appelé à jeter de l'Algérie la graine de la violence dans la jachère de l'oubli. « *Nous avons fait de vous une Communauté éloignée des extrêmes.* »⁷

La nourriture des enfants

Si l'Algérie piétine en sa transition politique, c'est qu'elle ne désire pas affronter son problème économique. Le 11 janvier advient pour que les Algériens perdurent à ne pas penser leur avenir. L'armée s'occupe de tout, et en vérité ne s'occupe de rien. L'Algérie qui m'angoisse n'est pas celle de 1994, mais celle de 2014. Plus d'un million et demi de bébés sont nés, depuis le coup d'Etat. Mangeront-ils demain, ô Cheikh de l'Islam ? La croissance démographique de votre peuple dévore son développement potentiel. Vos enfants qui aiment tant le Commandant Cousteau pourraient méditer ce qu'il a découvert, à plonger non dans une mer imaginaire, mais dans l'océan vrai des

⁷. Coran, II, 143.

hommes : « *Nous courons vers le génocide le plus fantastique qu'on ait jamais connu.* »⁸

Le FIS a décrié la contraception, mais a manqué de cohérence. Si vous ne voulez point de cette invention occidentale, alors refusez le savon, le vaccin, rasez vos hôpitaux, adoptez de l'ancien temps le mode de régulation du nombre. A préférer toujours le confort, vous mourrez tous, Algériens. Voyez au regard de votre culture, l'Occident ne peut penser pour vous. Pour écarter la grossesse indésirable, votre Prophète a licité *azl*, le coït interrompu. Contraceptif et préservatif ne seraient-ils moyens modernes de *azl* ? Ils ont avantages au regard de l'Islam : *azl* nuit à la jouissance. Or vous islamistes encadrez le coït du *bismillah* et du *hamdoulillah*, et dites en profonde vérité métaphysique que la perte de conscience dans l'orgasme n'est pas autre chose que l'abandon en Dieu. Songez à tout cela. Depuis trois ans, affolés par l'extension des bidonvilles, les dirigeants iraniens répandent la régulation des naissances. En Algérie de même seuls des hommes de religion pourront être entendus, et vous tenez la clé. Si votre peuple et vous refusez de vous limiter, peut-être les temps vous accorderont-ils raison, et que Dieu vous aide ! Mais le Prophète voulait la prévoyance. Un tentateur captieux le voulut un jour piéger. Je dois quelque moment me séparer de ma chamelle, lui dit-il, dois-je l'attacher, ou plutôt faire confiance à Dieu ? « *Fais confiance à Dieu toujours, mais attache maintenant ta chamelle* », lui rétorqua le fondateur d'empire.

Enrichissez-vous. C'est presque une prière que je vous prodigue. L'appauvrissement n'est pas d'Islam. Dans vingt ou trente ans, après les grandes famines, l'Occident nourrira les peuples maladroits de votre Second monde, mais il en sera fait de leur autonomie. Laissez là ce socialisme, encouragez les entreprenants. Oubliez cette autarcie, ces sornettes d'autosuffisance, prélevez la *zakat* et laissez faire, laissez passer. Vos pères ont verrouillé votre pays, ont vomi l'Occident, et l'appellent aujourd'hui en trop tardive rescousse, la sébile à la main. Entrouvrez vos portes, humez l'air du monde, le marché est courage. Des pays occidentaux constatez-vous « *qu'ils combattent un régime militaire dans un pays, alors qu'ils le soutiennent dans un autre. Ce n'est pas une question de démocratie, mais plutôt d'intérêts égoïstes, sans plus.* » Tout à fait, votre vision s'est bien équilibrée. Mais vous engagez mauvaise querelle à noter que le Conseil de sécurité « *ne dit mot sur ce qui se passe en Algérie.* » Ce n'est point à ce Conseil d'engager votre pays à l'autodétermination, mais à votre peuple. L'ingérence extérieure en ce travail n'avance rien. L'Occident est égoïste, et il a bien raison. Brisez avec le tiers-mondisme de vos pères qui est déguisement d'un souhait de dépendance. Soyez donc égoïstes, Algériens, construisez-vous, commercez. Nourrissez les corps.

Pour le soin des âmes, vous êtes bien armés. Qu'elle le veuille ou non, l'Algérie sera hameau dans le village global, en votre humus bateaux et paraboles épandront l'Occident dans la surabondance. Un épanchement sans frein de la *world-culture* serait une lave pour vitrifier vos cœurs. Seul Dieu est assez solide pour supporter l'Universel absolu sans mourir. Pourrez-vous respirer votre souffle algérien sans interdire la parabole ? Si la censure est la protection que vous imaginez, l'Etat sera fragile comme celui de vos pères, et vos enfants vous cingleront d'un camouflet d'octobre. Laissez la parabole, mais islamisez, prêchez, éduquez, ne cessez jamais. Votre Islam légaliste trop

⁸. in *Nouvel Observateur, Dossiers* n° 11, juin 1992.

souvent est de trame laïque, spiritualisez. N'abhorrez-vous comme moi la musiquette que grincent quelques « intellectuels » modernistes pour chaque année lacérer Ramadhan ? Ramadhan les hérissent parce qu'il unit le peuple, parce qu'il est le lien humain le plus fécond en société d'Islam. Temps du jeûne et fête de la table, temps de l'effort personnel et heure de la famille, temps du recueillement et moment du partage, Ramadhan est dialectique sublime qui conjoint nature et culture, terre des hommes et ciel de Dieu. Pour un Mimouni, les islamistes sont ces attardés mentaux qui quêtent le cœur battant l'obscur clarté de la lune nouvelle pour décréter ouvert le mois sacré, quand les calculs scientifiques devraient dispenser du regard archaïque. Parce que la lune est devenue objet d'astronomie, elle devrait cesser d'être divin luminaire, œil de la nuit, visage de l'aimé et sourd objet de la plainte intime. Foin de votre culture, à la trappe les délices de l'Islam ! Pour jeter bas du modernisme les pensers de ravage, que ne réanimez-vous la native pratique, à demander à vos jeunes *hittistes*, quand le crépuscule gagne en son chavirement les soirs du mois béni, de se serrer en cénacles de mosquées, pour que leurs yeux s'attachent au fil noir, au fil blanc ? Ils entendront que l'instant où l'humain ne peut plus prononcer où gît la différence est celui où répondre à l'Appel est nécessité d'âme. Votre Prophète a scandé vos vies d'années lunaires, pour que vous doubliez les travaux profanes que vous commandent les saisons du soleil de cet autre temps qui n'appartient qu'au cœur. L'Islam vous est bon pain. Il est seul à pouvoir fracasser sur son roc l'immonde bateau de la fausse Australie.

Le kofr n'existe pas

Ne pourriez-vous sans blesser l'Islam vous séparer de l'usage politique de la notion de *kofr*, dont vous avez certes rapetissé l'assiette, mais qui ne laisse à l'accusé ni espace ni sortie ?

C'est là point sensible, débattre entre Algériens, je n'effleure ici la métaphysique qu'en stèle du politique, mais en *munazara* acceptez mon témoin. Nombreux marchaient les croyants jusqu'en Damas cueillir les fruits de son chemin d'Islam. Plus attaché que vous peut-être au *batin*, Islam de l'intérieur, qu'à la loi littérale, c'est pour son *djihad* politique qu'il est pourtant le plus connu. Et si quelqu'un des vôtres me dit qu'était peu orthodoxe de l'avoir en Alger figuré sur un socle, personne jamais n'ôtera sa statue. Mon témoin est le fédérateur premier de l'Algérie, de la nation le père des pères, votre Emir, Abd el-Kader. Il a enseigné :

*« Il n'y a pas au monde un seul être - fût-il de ceux qu'on appelle « naturalistes », « matérialistes » ou autrement - qui soit véritablement athée. Si ses propos te font penser le contraire, c'est ta manière de les interpréter qui est mauvaise. L'infidélité (kofr) n'existe pas dans l'univers, si ce n'est en mode relatif. »*⁹

« Le kofr n'existe pas » est proposition d'Islam, ô Cheikh aimé.

Sauf en mode relatif. Voyez ce garçon d'Alger, qui veut blouson *marka*. Il doit épargner les six mille dinars que lui réclame le *trabendiste*. En cet endroit, le blouson n'existe pour lui qu'en tant qu'il manque. Mais voilà le blouson acheté, posé sur les épaules de

⁹. Abd el-Kader, *Kitab al-Mawaqif (Livre des haltes)*, halte 246, cf. Abd el-Kader, op 21.

notre drôle, qui se compose une mine à l'épreuve du miroir. Ici Bennabi se fourvoie en sa dialectique. Il voit engluement dans la matière, quand le blouson n'est que signe. Car notre jeune ne va point périr en consommation dans l'arrêt sur image, tel le Narcisse de la fable grecque. Avec son blouson, il descend l'escalier. Il va affronter en fierté les moqueries dont ses amis vont l'étriller, et espérer déjà le timide regard que posera une sienne cousine sur la neuve peau de sa fortune. En amont de l'achat, le blouson était manque, en aval il ouvre au manque. Le manque nous fait vivre. Le manque est le seul réel, « *mode relatif* » pour énoncer le cœur d'espace vide de la Kaaba, le Seul Réel.

Et moi, apostat du christianisme, je ne pose que « place vide » là où vous dites : Dieu. Je vous citais : « *Et Dieu nous a prescrit, à nous les jeunes [...]* » Que pourrai-je à cela opposer en athée ? Que les conditions historiques ont fait que, que le désir de la jeunesse a fait que, bref que je sais trois causes de votre bataille, pour en ignorer cent. Votre formulation est autrement concise. Vous articulez du sens en interprétant ce que le réel paraît vous montrer du désir de Dieu. Il n'y a pas fleuve pour nous séparer : entre « l'inconscient décide », proposition freudienne qui est au cœur de l'idée démocratique, et « Dieu décide », qui est au cœur de la pratique mohammedienne, ne se lit pas la distance d'un photon d'intelligence.

Le *kafir* n'est donc pas si *kafir* que ça. Quand même il serait criminel. Trouvez moyen de contrarier le désir de qui menace le vôtre sans user de ce mot. Le pas léger qui a fondé l'avance occidentale est reculé léger de la trop grande certitude, pour ménager plus long souffle au doute qui nous fait progresser. Les Arabes de la Splendeur abandonnèrent la quête du savoir et fermèrent les portes de l'*Ijtihad*, quand nous avons repris la courageuse aventure. Nos papes virent arrogance en Galilée, quand en vérité son pas de savoir grandissait le champ de l'insavoir. Qui sait si la forme démocratique, qui est reconnaissance de l'insavoir qui nous fonde, n'est pas épiphanie de la crainte de Dieu ? J'en viens ici : vous ne craignez que Dieu, ce qui vous fait être, quoiqu'en prison, le plus libre des Algériens. Pourrez-vous appuyer de cette posture un léger pas de liberté pour les Algériens ?

Le bâton du monsieur de la Sonelgaz ne calme pas la pagaille des enfants, il la crée. Tant qu'ils seront sûrs du bâton, les enfants produiront de la pagaille. C'est à leur retirer le bâton (progressivement, personne ne nie la nécessité d'un Etat fort en Algérie) qu'ils installeront le bâton dans leur tête, et que le civisme assèchera la volupté d'obéir.

Encore. Si l'égorgeement est le mode d'exécution qu'adoptera tel commando de Chebouti, nos médias français nous le mentionnent toujours. Si Nezzar le même jour fauche à la mitrailleuse cinquante des vôtres, nous frissonnons moins, l'horreur ne nous saisit pas. La mitrailleuse, c'est plus moderne, plus propre. La douleur physique, la souffrance du corps sont devenues au fil de notre histoire l'objet premier de notre répulsion. Physiquement, nous sommes cent fois moins courageux que vous, les Arabes. Mais psychiquement, nous sommes devenus plus audacieux. Vous commencez à nous ressembler. Deux années de violence politique en Algérie n'ont pas couché le centième des morts de votre guerre de libération, et voyez pourtant l'émoi qu'elles avivent en votre pays. Vous-même, Cheikh, ne faites allusion à la résistance qu'en bref passage dans votre lettre : « *L'usurpateur du pouvoir doit être combattu, y compris par les armes si nécessaire.* » L'Algérie apprend à haïr le poids du sang versé. C'est un bouleversement culturel qui est en train de secouer le sol de votre nation. Sentez-vous tous fragiles,

vous vous affermirez. Peut-être cette catharsis de la violence vous y aidera-t-elle... La démocratie est le gouvernement de ceux qui se savent faibles, par des gens qui se savent faibles, avec des moyens faibles. C'est le secret de sa puissance.

Du 11 janvier pourrait-on à la fin juger que Dieu a semé sur la terre l'embûche des tyrans pour nous aider au pas angoissant de la liberté. Car l'action magnifique du FIS aidera votre nouvelle génération à se hisser d'une coudée vers le courage de la parole, à charger, un peu, ses épaules du fardeau de la liberté. Vos jeunes devinent bien qu'écarter la tutelle des violents, accepter comme vous le leur demandez que leurs suffrages commandent l'Etat, exigera progrès de la responsabilisation. Ils redoutent que ce plus de démocratie amène effritement des solidarités traditionnelles, dissipation de la sécurité du couple, affirmation douloureuse du désir personnel, progrès géométrique de l'indifférence aux proches, chicanes sur le chemin d'accès à la Transcendance, légitimation des écarts de fortune, et nous ne lirons point compte en banque en ce mot, mais figure où le destin ne s'écrit pas pour tous de rimes égales. La démocratie n'a pas supériorité morale si évidente, mais elle est forme requise pour l'adaptation des peuples aux savoirs de nos temps. Faites un pas. Un seul pas.

Et voilà que demain...

J'ai champagne pas trop *halal* au frais qui attend votre levée d'écrou. Puissiez-vous parler vite avec Mouloud Hamrouche, avec Hocine-sans-faute.

Je ne crois guère que l'Algérie puisse revivre journées si limpides que les quinze dernières de la *Dimokratiyya*. Je ne puis songer à cette occasion naufragée sans que me hante une légende que racontent vos enfants. En la Nuit du destin¹⁰ descend sur la terre pour tel croyant l'éblouissant Jardin, un seul pas lui permet d'y entrer sans contrainte, qu'il ne peut cependant accomplir : car l'Eden n'offre jamais ses fleurs qu'au bord des paupières closes du croyant qui sommeille. En humanité, l'instant du bonheur est toujours déjà perdu, mais la flamme qui l'habite est aussi notre torche pour que nous saisissons d'une main plus anxieuse le jour qui le rappelle.

Il n'y a pas trois ans, des superdémocrates arboraient beau veston : ils en montreront vite en lendemain d'urnes la doublure miséreuse. La démocratie vous était grand scandale, vous voilà son champion. L'art politique souvent ménage semblables surprises. Le destin nous mène à accomplir ce que nous n'avions guère prévu, sans nous retirer jamais le sentiment de liberté.

Il y a peu encore, je vous croyais ficher pour votre vie le pôle radical de l'islamisme. Je crains toujours aujourd'hui que l'accaparement par un quotidien de houle ne réveille en soubresauts votre vieux démon, l'impatience : que nous voie vigilants le premier tiers de la nuit¹¹ ! Mais j'ignorais l'élévation où vous vous hisseriez, et demande ici pardon pour la condescendance qui a noyé mes pages : n'y voyez que la balourde preuve de ma *açabiya* d'Occidental. Depuis cinq ans, de l'Algérie vous êtes le seul stratège. Puissent les démocrates être forts face à vous.

¹⁰. Nuit du mois de Ramadhan qui fait souvenir du jour de la Révélation.

¹¹. Mohammed n'aimait pas voir les enfants traîner dans les rues la nuit tombée : l'après-crêpuscule voit les démons hanter la terre.

Toujours chez les Arabes le pouvoir s'arrache dans la violence et se conserve dans la contrainte. A cette fatalité qui installe vos peuples dans le contre-courant de la modernité, vous venez de dire non. Et ce non magnifique, vous le faites bourgeonner au cœur même de l'Islam, pour qu'il s'y vivifie et plonge amples racines. Dans votre société, la démocratie ne peut se greffer en dehors de l'Islam. Votre *fatwa* de janvier 1993 est une formidable nouvelle, une révolution culturelle pour l'ensemble du monde arabe. La loi du suffrage émancipe et vos peuples et l'Islam. L'avenir peut infirmer ma vue, mais votre travail appuie l'intuition qui est mienne : ce sont les islamistes qui apporteront la démocratie au Monde arabe.

Vous avez dit : Islam ! et c'était presque un cri. Algérien si Autre, je vous ai d'abord vu mon semblable et mon frère. Le temps a roulé son ellipse, et voilà que vous allez être demain le père. Là donc s'épuisent les mots que je voulais porter, depuis mon couchant jusqu'à votre couchant.

J'avais cent histoires à vous dire, me reste le temps d'une. Ahmed pour trois semaines a traversé le fleuve, et regarde ma France quelque peu apeuré. Cinq fois le jour il s'incline vers la Mecque, je l'interroge un soir qu'il replie son tapis :

- *Ahmed, je sais le texte de vos prières. Mais adressez-vous requêtes à Dieu qui vous soient personnelles ?*
- *Pour la famille, la santé et tout ça ?*
- *Par exemple.*
- *Au moment précis où notre front touche la terre, nous pouvons porter à Dieu toute demande licite.*

Je vérifierai l'orthodoxie de cette pratique, et songerai à M. de Chateaubriand. Napoléon Bonaparte un jour de réception le prend par les épaules et le laisse interdit de l'abrupt d'une question : « *Ce qui m'a le plus étonné en Egypte : ces cavaliers qui sautent de leurs chevaux pour toucher le sable de leurs fronts. Qu'était cette chose inconnue qu'ils adoraient vers l'Orient ?* »¹² C'était Dieu, mais bribe de réponse se pourrait proposer à la surprise de Bonaparte : ce moment du front sur le sable est celui de l'incomplétude et du manque, de la demande et de l'espoir. C'est en l'instant où les musulmans sont de nous les plus différents qu'ils nous sont, exactement, les plus semblables.

Vous remerciant, ô mon Cheikh, pour la liberté qu'a involontairement augmentée en moi votre parole publique,

je prie Dieu, s'Il existe, qu'Il vous tienne en Sa sainte garde,

et Lui demande avec humilité qu'Il soit pour vous, si le désir de dureté venait vous visiter, Celui qui arrêta l'éléphant d'Abraha, qu'Il vous ordonne poser votre front sur votre index droit, fermer vos paupières sur vos yeux trop brûlants, entrevoir la flammèche vacillante du doute, pour que vous puissiez considérer à bref instant qu'entre nous, les humains, est à la fin rigoureusement inexistant

ce fleuve qui nous sépare.

¹². Cf. Jean-Claude Barreau, op. cit.

Glossaire

Les mots arabes ou algériens sont orthographiés tels qu'ils le sont dans les ouvrages où ils ont été lus. Il n'y a pas unification du transcodage arabe-français.

Abaya : vêtement traditionnel, long, léger, de couleur claire.

Açabiya : ce mot, fortement commenté par Ibn Khaldoun (XIV^e siècle), désigne le lien très puissant qui unit un homme à son clan. Mohammed a dû ainsi préciser que l'Islam n'était pas entreprise de *açabiya*.

Afghan : Algérien qui a (ou aurait) participé à la guerre d'Afghanistan contre les Soviétiques. Islamiste extrémiste.

Alim : docteur de l'Islam (pluriel *Ouléma*).

Allahou Akbar : Dieu est le plus grand.

Al Marikane : les Américains.

ANP : Armée nationale populaire.

Ansar : les auxiliaires, les Médinois convertis.

APC : Assemblée populaire communale (municipalité).

APN : Assemblée populaire nationale (la Chambre).

APS : Agence presse service, l'agence de presse algérienne.

Arakiya : calotte blanche.

Barbèfèlènes (péj.) : mouvance du FLN qui s'autorise de l'islamisme et prône un accord politique avec le FIS.

Bida : innovation coupable, déviante.

Bismillah : au nom de Dieu.

Bled : village. Rentrer au *bled* : au pays. *Bled Miki* : le pays de Mickey. Surnom jeune de l'Algérie. *Miki* désigne pour les enfants tout ce qui est dessin animé. Les islamistes, dans un bulletin clandestin, ont un jour désigné le pouvoir de « *Houkoumate Miki* » (un gouvernement de B.D.).

Boulitique : version péjorative de la politique.

Cadi : le juge

CCN : Conseil consultatif national, parlement fantoche mis en place par la junte du 11 janvier.

Chahada : « *Il n'est de dieu que Dieu, et Mohammed est l'Envoyé de Dieu* », formule que l'on prononce pour entrer en Islam, et si possible, à l'heure de quitter la vie sur la terre.

Chahid : martyr (pluriel : *chouhada*).

Chaïtane : Satan.

Charia : loi musulmane.

Cheb (plur. *chabab*) : jeune. Les vedettes du raï s'appellent Cheb Mami, Cheb Anouar, etc.

Cheikh (premier sens : vieux) : fait terme de respect pour désigner ceux qui sont parvenus à un haut degré de savoir en Islam. Quoique jeune, Ali Belhadj est appelé Cheikh.

Chira : drogue.

Choura : consultation (concept d'Islam).

Chouyoukh : pluriel de Cheikh. *Les chouyoukh du FIS* : Abassi et Belhadj.

CNSA : Comité national pour la sauvegarde de l'Algérie.

Crimogène : grenade lacrymogène. Mot involontairement très magnifique puisqu'il laisse entendre qu'en Algérie les lacrymogènes seraient porteuses, plus que de larmes, de crimes.

Dar el-Harb : Maison de la guerre (c'est-à-dire « le reste du monde »), par opposition au *Dar el-Islam* (Maison de l'Islam, le monde musulman). Distinguo des débuts de l'Islam.

Dar es Salam : Maison de la Paix.

Dawa : prédication d'Islam, appel, ou plutôt rappel. La *dawa* est une pratique, c'est aussi en 1988 une mouvance internationale. En Algérie, la *Rabita* (association) de la *Dawa* regroupe en 1988 toute la mouvance islamiste sous la houlette de Cheikh Ahmed Sahnoun.

Décideurs : ce mot, plutôt abject, qui désigne ceux qui dans l'ombre manipulent l'Algérie, est de Mohamed Boudiaf. Il fut abondamment dénoncé par les bulletins clandestins du FIS.

Dégoûtage (en francarabe : *m'digouti*) : un des syndromes lourds en Algérie. Le *dégoûtage* apparaît à celui qui l'éprouve comme organisé par l'autre : le cadre local, le pouvoir, etc.

Derbouka : percussion creuse. La *derbouka* est aussi le benêt, la tête vide. En un meeting, Ali Belhadj prit un jour de 1990 à partie un journaliste d'*Horizons* qui avait écrit « *Les islamistes sont contre la culture* », sous un petit dessin montrant un joueur de *derbouka*. « *Parce que tu crois que la culture c'est une affaire de derbouka ?* lança le fougueux prédicateur. *Espèce de derbouka !* »

Dimokratiyya : démocratie.

Djebel : montagne.

Djihad : le sens littéral est « effort ». Sens dérivé : guerre dans la voie de Dieu.

Douate : hommes de la *dawa*.

El Hamdou Lillah : Dieu soit loué.

ENTV : Entreprise nationale de la télévision, la chaîne algérienne.

Fajr : aurore.

Fatiha : Ouverture, première sourate du Coran.

Fatwa : décision d'une autorité religieuse.

Fellah : paysan.

FFS : Front des forces socialistes, fondé en 1963 par Hocine Aït-Ahmed.

Fiqh : droit musulman.

Fisq : faute très grave qui détourne de la voie d'Islam. Le dirigeant qui la commet est responsable de la rupture avec la Communauté.

Fitna : épreuve, tentation, d'où désordre, rupture dans la Communauté, voire guerre intestine.

FLN : Front de libération nationale.

FM : Frères musulmans.

Goum : troupe.

Hadith : parole du Prophète rapportée par la Tradition.

Hadj : le pèlerinage à la Mecque.

Halal : licite (*yadjouz*).

Haram : interdit, illicite (*la yadjouz*), mais aussi : sacré.

HCE : Haut comité d'Etat, instance présidentielle putschiste.

Hidjab : tenue féminine islamiste, long vêtement ample de couleur pastel qui ne laisse apparaître que le visage et les mains.

Hijra : émigration, exil, rupture. Hégire.

Hit : mur. *Hittiste* : celui qui n'a d'autre emploi que de parler, avec ses amis, adossé à un mur.

Hogra : injustice, abus de pouvoir, connotation de mépris. Mot très fort.

Houkouma : le gouvernement.

Houma : quartier. Pluriel *houmate*. *Houmiste* : jeune de quartier.

Hudud : limites, frontières. D'où, en droit, sanctions canoniques.

Hypocrites, ou Indécis : Médinois convertis du bout des lèvres. Ils sont l'opposition politique à Mohammed.

Ijtihad : effort de compréhension ou d'interprétation des textes sacrés.. Aux alentours de l'an mil, les Arabes de la Splendeur « *fermèrent les portes de l'ijtihad* », et amorcèrent leur déclin.

Intifadha : soulèvement.

Islah : Réforme (mouvement des années 1930 initiés par les Oulémas).

Jahiliyya : temps de l'ignorance (période antéislamique).

Kaaba (la) : la maison de Dieu, à la Mecque.

Kafir : mécréant. Au pluriel : *kuffar*.

Kamiss : vêtement blanc cintré des islamistes.

Kasma : cellule locale FLN.

Kayene : il y a.

Kbech lostraly : moutons d'Australie.

Khatib : prêcheur.

khotba : prêche.

Khouandji : frérots, péjoratif.

Kofr : mécréance. La seule chose que Dieu ne puisse pardonner.

Koursi : siège. Souvent synonyme de pouvoir.

La ilaha illa Allah : Il n'est de dieu que Dieu.

La yadjouz : ce n'est pas permis.

Loubia, makaroune, kesksou : haricots, macaronis, semoule, refrain d'une caustique chansonnette du comique Fellag.

Made in : *made in* ailleurs qu'en Algérie.

Majliss : assemblée, conseil. *Majliss ech-choura* : conseil consultatif (organe de direction du FIS).

Makache : y en a plus.

Marabout : saint du monde musulman. Leur *baraka* (bénédiction divine) est reprise par leurs descendants, qui en font profiter les fidèles aux abords du tombeau-coupole (*kouba*) du saint, dans un amalgame de foi, de superstition et de commerce.

Marka : de marque étrangère (*made in*).

Minbar : petite estrade où prend place le prêcheur dans la mosquée.

Misr : Egypte.

Mouchkila : problème.

Moudjahid (pluriel *moudjahidine*) : combattant du *djihad*. Combattant de la guerre de libération.

Mousslim, pluriel mouslimoune : musulman.

Moustadafoune : déshérités.

Mouwatene : citoyen.

Munazara : débat théologique en Islam. S'appuyant sur l'étymologie, Mohammed Arkoun donne de la *munazara* une très belle définition : « Je vous regarde et vous me regardez ».

Nif : nez. Le *nif* est l'amour-propre, la fierté, le sens de l'honneur.

Ninjas : commandos d'hommes en noir encagoulés, pour éviter des représailles mais aussi pour installer la peur, à la façon dont les masques africains sont faits pour faire peur aux enfants.

Nodo, ya ouled el Assima : Debout, enfants de la Capitale !

Nouss-nouss : moitié-moitié

ONS : Office national des statistiques

Oumma : Communauté des croyants, ensemble des musulmans (*Oum* : mère).

Rahma : miséricorde. Attention à l'autre depuis la fraternité de tous sous le regard de Dieu, dont la *rahma* est l'attribut premier.

Raïs : capitaine de navire, d'où maître après Dieu.

RCD : Rassemblement pour la culture et la démocratie, formation animée par Saïd Sadi.

Redjla : la virilité, le sens de l'honneur.

Roumis : habitants de *Roum* (Rome). Le mot a désigné successivement les Byzantins qui voisinaient le monde arabe, puis les Européens et, en Algérie, les colons français.

RPN : Rassemblement patriotique national, parti mort-né mis en place par Mohamed Boudiaf après le putsch.

Sabr : patience, constance en la difficulté.

Saha : merci.

Salafisme : de *salaf*, anciens, COMPAGNONS du Prophète. Islamisme qui ne se réfère qu'au Prophète et aux quatre premiers califes.

Salam : paix ; salut.

Samura : arbre sacré dans les temps de la *jahiliyya*.

Sanafirs : petits partis, désignation péjorative de Abassi ; *sanafir* veut dire nain. On m'a parlé en Algérie des « sanafirs de Blanche-Neige ».

Sonelgaz : Société nationale pour l'électricité et le gaz (l'EdF-GdF algérienne).

Stiqué (mot oranais - de « *astiqué* » ?) : désigne celui qui a fait de gros efforts de mise et de coiffure en vue de la séduction.

Sunna : la Tradition.

Taghout : le diable, le rebelle type, le pouvoir du mal (d'où : le despote).

Takfir : anathème porté en Islam contre un espace organisé en négation des commandements divins. Un groupe d'extrémistes islamistes algériens est appelé « *Takfir oual Hijra* », anathème (contre la société des mécréants) et rupture (exil intérieur, loin du péché) ; ces mots sont traduits au petit bonheur par la presse francophone (Péché et rédemption, Exil et rédemption, etc.) ce qui montre à quel point nombre de francophones ignorent les concepts-clés de l'Islam et ne font guère d'efforts pour entendre ce qui se passe dans la tête d'autrui.

Tamazight : la langue berbère parlée par les Kabyles.

Taqlid : dans l'acception ici usitée, imitation servile et sans raisonnement personnel des us et dits d'un Islam hérité, mimétisme passif plutôt qu'engagement volontaire et réfléchi.

Taraouih : prières surrogatoires des soirées de Ramadhan.

Tawhid : Unicité de Dieu, principe fondateur de l'Islam.

Tchi-tchi : jeunesse aisée. Cette appellation populaire tiendrait à la manière affectée dont certains jeunes favorisés prononceraient la consonne « t ».

Touiza : travail collectif d'entraide dans la société rurale traditionnelle.

Trabendo : raccourci du mot espagnol pour contrebande. Désigne tout commerce qui échappe aux structures socialistes.

Très magnifique : cette expression est d'un Karim d'outre-fleuve. Je l'emploie ça et là (je la trouve très magnifique).

UGTA : Union générale des travailleurs algériens, le syndicat unique.

Wahy : la Révélation, la parole divine.

Wali : préfet.

Watani-islami : patriote-islamiste.

Wilaya : circonscription administrative semblable au département français.

Ya : c'est notre vieux « ô ».

Ya kho ! : eh frère !

Ya ouled el Djezaïr ! : ô enfants de l'Algérie !

Yadjouz : c'est permis.

Zaka (ou zakat) : purification du gain. C'est un impôt de solidarité qui permet le gain sans la culpabilité chrétienne (1/10^e de la récolte de céréales, 1/4 des revenus tirés d'un travail salarié, etc. vont aux pauvres)

Zaïm : l'unique, l'homme providentiel.

Zaïmisme : conception politique qui espère un *Zaïm* pour conduire la Nation.

Zaouia : point d'appui des confréries, était mosquée, école, hôtellerie, cœur de spiritualité, nœud d'Islam. Les *zaouias* s'érodèrent gravement au XX^e siècle. Le pouvoir tentera tardivement de leur insuffler seconde vie pour faire contre-feu à l'avancée FIS. C'est l'Islam le plus obscurantiste, issu d'Al Azhar, qui est aujourd'hui vendu par l'Algérie officielle en manière de Contre-Réforme.

Zitla : haschich

Zoubia : ordure

Index succinct des personnes citées

Abbas Ferhat : premier président du Gouvernement provisoire de la République algérienne (1958-1961).

Abassi Madani : président du FIS.

Abou Soufiane : chef politique et militaire de la Mecque avant sa prise par l'Islam.

Belaïd Abdesslam : responsable de l'industrialisation sous Boumediene. Premier ministre de juillet 1992 à août 1993.

Belhadj Ali : vice-président du FIS. On écrit indifféremment Benhadj. Je préfère la graphie *Belhadj* qui est plus belle... en français.

Bennabi Malek : philosophe algérien décédé en 1973. Son ouvrage le plus connu est *Vocation de l'Islam*, plusieurs éditions.

Didi : Roger-Didier Guyon, ou Guyan, surnom algérien.

Ghanouchi Rached : leader islamiste tunisien.

Ghozali Sid-Ahmed : directeur de la Sonatrach (hydrocarbures) sous Boumediene, Premier Ministre en juin 1991.

Hamrouche Mouloud : Premier ministre FLN de septembre 1989 à juin 1991, principal artisan des réformes.

Ibn Badis Abdelhamid : fondateur de l'Association des Oulema (*l'Islah*)(1930).

Jibril : l'archange Gabriel, messenger du *Wahy*.

Lacheraf Mostefa : l'un des principaux rédacteurs des textes fondateurs de la nouvelle République. Ministre de l'Education sous Boumediene. L'un des soixante du CCN.

Malek Rédha : négociateur des accords d'Évian, rédacteur de textes (Charte nationale, 1976), ministre sous Boumediene. A cumulé les casquettes après le 11 janvier, aujourd'hui Premier ministre.

Mehri Abdelhamid : Secrétaire général du FLN depuis le sixième congrès (novembre 1988). Réformateur.

Mohammed : le Prophète de l'Islam.

Omar : gendre et un des plus proches compagnons du Prophète. Second Calife.

Othman : doublement gendre du Prophète, négociateur du traité de Hdaybiyya, troisième Calife.

Othman ibn Talha : gouverneur de la Kaaba du temps de la jahiliyya, confirmé à ce poste par le Prophète.

Quraych : le clan mecquois, dont Mohammed était issu.

Sadi Saïd : figure du Printemps berbère (1980), psychiatre et romancier, Secrétaire général du RCD.

Zayd : fils adoptif de Mohammed.